

LE GUERRIER DE PIERRE

Jacques Dumas

© J DUMAS, 2017.

© J. DUMAS 2017

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.»

1—Les Skarwogs

Le long vaisseau skarwog émergea de l'hyperespace. Il glissa doucement dans le vide sidéral et vint se placer sur une orbite lointaine de la petite planète Styrra.

C'était un rapide et puissant croiseur d'interception, fin et élancé, conçu et construit spécialement, pour le genre de mission qu'il accomplissait actuellement.

Aussitôt qu'il était apparu dans l'espace ordinaire, tout ce qu'il comptait de systèmes de détection était entré en action. Il palpait, écoutait et regardait dans toutes les directions et sur toutes les longueurs d'onde connues : infrarouge, ultraviolet et au-delà compris. Dans un rayon de cent mille kilomètres alentour, ses capteurs repéraient, analysaient et cartographiaient tout ce qui flottait dans l'espace. Les données acquises, après triages, allaient rejoindre les milliards de leurs semblables, stockées dans la mémoire incommensurable de ses ordinateurs. Rien ne pouvait, en théorie, lui échapper.

Dans le poste central, Squerd, le second officier, s'adressa à son chef :

— Commandant, nous avons atteint le point où nos détecteurs ont perdu le contact avec la cible. Comme vous pouvez le constater, aucune trace d'elle ne subsiste : pas le plus petit morceau de métal, pas le moindre débris à la dérive qui expliquerait sa disparition.

Worksa fixait du regard la minuscule planète bleue que l'ordinateur central reproduisait en trois dimensions. Elle semblait flottée au milieu du poste. Elle le rendait nostalgique de Skarwoo, son monde d'origine. Équivalent à quatre fois le volume de Styrra, Skarwoo apparaissait de ce même bleu dont se parent les planètes dotées d'atmosphères oxygénées et comme elle, il était en grande partie recouvert d'eau, gage de vie et d'exubérance. Les paroles de Squerd l'arrachèrent à sa rêverie. Il répondit d'un ton las :

— Je ne vois qu'une explication possible à sa disparition. Si nous ne le trouvons pas dans l'espace, lui ou ce qu'il en reste, c'est qu'il n'y demeure plus. Soit il s'est écrasé, soit il s'est posé sur cette planète.

— Pilote ! Amenez-nous sur une orbite basse ! Détection ! Que tous nos systèmes explorent la surface de ce monde ! Établissez un quadrillage serré et ne laissez rien passer. S'il s'y trouve, commandant, nous le découvrirons, affirma péremptoirement Squerd.

— Le plus vite conviendra le mieux, mon cher Squerd. Je commence à être fatigué de cette poursuite et je languis de revoir Skarwoo et de retrouver Worksani.

La chasse dont il parlait était lancée depuis trois années skarwogs. Durant tout ce temps, les plongées en hyper espace s'étaient succédé. Ils avaient parcouru des millions d'années-lumière. Pas une seule fois, l'occasion d'ouvrir le feu sur la cible qu'ils avaient reçu l'ordre

de détruire sans sommation, ne s'était présentée.

Ils ne possédaient qu'une idée approximative de l'identité du Skarwog qu'ils pourchassaient et de ses méfaits, mais ce dont ils avaient acquis la certitude était qu'ils avaient affaire à un fameux bon pilote. Cependant, ils s'en moquaient ; un ordre reste un ordre.

Ce pilote les avait promenés de galaxie en galaxie. Il émergeait de temps à autre pour effectuer le point de sa position et replongeait dans l'hyperespace, toujours au moment précis où son poursuivant surgissait à son tour ; sauf la dernière fois.

Il avait commis l'erreur d'accomplir sa manœuvre à intervalles réguliers. Worksa avait fini par le remarquer. Il avait ajusté ses paramètres de vol et réussi à l'anticiper de quelques secondes. Ce mince délai avait suffi à l'ordinateur de tir, qui lui avait adressé une salve, de ses trois canons avant.

Le petit vaisseau avait reçu un projectile qui pour une raison indéterminée avait ricoché sur lui sans exploser. L'habileté de son pilote l'avait préservée de la destruction complète à laquelle il était voué s'il avait encaissé les deux autres coups, mais il avait subi d'importants dégâts. Néanmoins, il avait pu replonger dans l'hyperespace.

Une fois de plus, Worksa l'avait suivi. Peu de temps après, les détecteurs du croiseur avaient indiqué qu'il émergeait de nouveau. Surpris, Worksa l'avait imité en catastrophe et le petit vaisseau était apparu sur les écrans, sous la forme d'un minuscule repère lumineux. Avant que l'ordinateur de tir n'ait calculé une solution, il avait disparu.

À son bord se trouvait Varjo, le renégat, le paria, un des êtres les plus nuisibles de son espèce. Il appartenait à une race qui existait pourtant depuis des centaines de milliers d'années et qui avait atteint un degré d'évolution physique et technologique tel, que presque rien ne lui paraissait impossible. Cependant, malgré tout son savoir, elle n'était pas parvenue à éradiquer le côté obscur de tous ses individus. Comme dans toutes sociétés, subsistaient, hélas ! dans celle-ci, de mauvais sujets, pour lesquels le mensonge, la violence, la tromperie, la domination des plus faibles et l'abus de pouvoir constituaient le sel de la vie. Varjo, à lui seul, incarnait une sorte de perfection dans tous ces domaines.

À plusieurs reprises, ses congénères, usant de techniques avancées et de leurs fabuleuses facultés psychiques, avaient tenté de le ramener dans le droit chemin. Peine perdue, il s'était avéré incurable et ses pairs s'étaient résolus à l'interner de façon définitive sur Skragnargue, l'astre pénitentiaire de leur système.

C'était un endroit fort inhospitalier, sans atmosphère, où la température variait de plusieurs centaines de degrés au cours d'une même journée et d'où revenir était impossible.

Varjo savait ce que cela signifiait. S'il laissait ses geôliers l'emmener là-bas, c'était terminé pour lui. L'occasion de recouvrer sa liberté, tant physique que spirituelle, ne se représenterait jamais, car la conception du pénitencier l'avait rendu hermétique aux esprits. Maintenu prisonnier de son enveloppe corporelle, il demeurerait à jamais privé de la faculté qui autorisait l'évasion des Skarwogs hors de leurs anatomies, pour voyager dans le Witzplads.

À l'échelle de la longévité des Skarwogs, il atteignait tout juste le terme du premier tiers de son existence. Vivre les quelques dizaines de milliers d'années dont il disposait encore, enfermé, à se regarder vieillir sans profiter de la vie, était plus que ce qu'il se sentait capable d'endurer. Aussi était-il résolu, avec la plus grande détermination, à saisir la moindre chance de s'échapper ; quoiqu'il lui en coûte.

Durant les milliers de siècles de leur évolution, les Skarwogs avaient acquis le contrôle total de leur corps, de ses fonctions vitales et de la matière qui le composait. Ils possédaient la faculté de le modeler et d'en modifier la concentration, à leur guise. Ils pouvaient l'étirer, jusqu'à le rendre presque invisible ou au contraire le condenser pour qu'il devienne si lourd et si dense qu'aucun acier, aussi dur et trempé qu'il soit, ne parvenait à l'entamer. Ils maîtrisaient si bien sa température interne que le feu lui-même ou bien des négatives à trois chiffres constituaient leurs seules limites de danger. Enfin, ils avaient acquis une puissance mentale telle, qu'elle leur permettait de subjuguier, de dominer et de contrôler tous les êtres moins avancés qu'eux. Cependant, la perception des pensées d'autrui demeurait un domaine qui leur échappait encore.

Varjo était un fruit pourri de cette magnifique évolution. C'est pourquoi on avait souhaité qu'il disparaisse de la circulation.

Au cours de sa détention préventive, il avait réussi le tour de force, consistant à dissimuler aux investigations de ses juges, la véritable puissance de son psychisme. Ceux-ci étaient persuadés qu'ils avaient affaire à un esprit médiocre. En conséquence, ils avaient conclu à l'inutilité de le confier à des gardiens, dont la vigueur spirituelle dépassait de beaucoup la valeur, qu'ils avaient estimée sienne ; fatale erreur !

Alors qu'ils l'emmenaient à l'astroport où ils devaient l'embarquer pour sa destination finale, Varjo, d'une puissante attaque mentale, les avait neutralisés. Il avait subjugué le pilote du véhicule qui le transportait et l'avait obligé à le conduire sur un parc de stationnement où il s'était emparé d'un petit vaisseau spatial. Il avait patienté jusqu'à l'arrivée d'un lourd minéralier dont l'atterrissage nécessitait l'ouverture du dôme d'énergie qui protégeait l'astroport. Puis, violant sans vergogne les règlements qui régissaient la sécurité de la

circulation aérienne, il avait fait bondir son engin dans le ciel où il avait disparu aussitôt. La chasse durait depuis lors.

À présent, Varjo savait que c'était terminé. Il avait réussi de justesse, à sortir de l'hyperespace, mais dans quelques instants, le croiseur d'interception, qui le poursuivait, surgirait à son tour et il ne lui accorderait pas de quartier.

Son ultime espoir de salut résidait sur cette petite planète, là, droit devant lui, mais les autres le détecteraient inmanquablement et ils le suivraient. Il se rappela alors que le vaisseau, qu'il avait volé, possédait un système de camouflage, dernier cri de la technique skarwog, qui le rendrait invisible aux détecteurs de ses poursuivants.

Il avait déjà songé plusieurs fois à en faire usage, mais celui-ci était un gros consommateur d'énergie et il avait préféré s'abstenir. Il se le réservait pour un cas d'urgence du genre où il se trouvait actuellement.

Maintenant, il ne lui restait plus rien à perdre. Il l'actionna et disparut aussitôt des écrans des chasseurs. Puis, il se dirigea tout droit sur Styrra.

Lors de l'attaque du croiseur, le petit vaisseau avait subi des avaries qui menaçaient son intégrité de façon critique. L'entrée dans l'atmosphère de Styrra n'arrangea pas son état. Varjo eut du mal à en garder le contrôle et il s'écrasa plus qu'il n'atterrit, au milieu d'un désert de sable. Après une longue glissade, une dune en pente douce servit de tremplin. Il redécolla et se planta dans la suivante, comme un obus en fin de trajectoire. Sa robustesse le préserva de la dislocation et il s'y encastra si bien, qu'il disparut sous le sable. La tempête qui sévissait alors effaça la traînée qu'il avait laissée au sol, de sorte qu'aucune trace de sa chute ne subsista. Enfoui sous sa dune, le système de camouflage toujours actif, il demeura invisible depuis le ciel et malgré l'importante panoplie de détecteurs dont il disposait, le croiseur de Worksa ne le trouva pas.

Juste avant qu'il ne s'écrase, Varjo avait eu peur. Il avait craint de mourir et l'instinct de survie l'avait poussé à se réfugier dans un caisson de sauvetage, dont il avait verrouillé le mécanisme de fermeture depuis l'intérieur. L'ordinateur central avait détecté cette action, qu'il avait interprétée comme une situation d'urgence, et avait enclenché la séquence de sauvegarde des passagers.

Contre sa volonté, Varjo se retrouva dans l'état de vie suspendue qui précède normalement l'éjection de sa capsule dans le vide spatial. Il y demeurerait jusqu'à ce que, le danger passé, l'ordinateur inverse lui-même le processus ou jusqu'à tant qu'un autre vaisseau récupère sa capsule et le ramène à la vie. Cependant, les événements en décidèrent différemment : le choc de l'atterrissage provoqua un court-circuit qui déconnecta la liaison

avec l'ordinateur central et il resta inconscient, inerte : tel un cadavre dans un sarcophage transparent.

À bord du croiseur, Squerd avait du mal à accepter l'échec. Il enrageait :

— C'est quand même impensable qu'il se soit volatilisé de la sorte ! Nous sommes pourtant équipés des meilleurs systèmes de détection qui existent ! Comment peut-il nous échapper encore ? C'est à ne plus rien y comprendre !

— Allons, calmez-vous mon cher Squerd, répondit Worksa, je ne vois qu'une seule explication plausible : son vaisseau est équipé du dernier système de camouflage et il s'en est servi.

— Possible, mais alors pourquoi ne l'a-t-il pas utilisé plus tôt ?

— Il ignorait sans doute qu'il en disposait ou il ne le maîtrisait pas. Qu'importe ! je suis persuadé qu'il est caché là et que tôt ou tard, il va se montrer.

— Vous pensez que nous devons nous embusquer et attendre, commandant.

— Hors de question, mon cher Squerd, cela risquerait de s'avérer trop long et comme je vous l'ai déjà dit, je me languis de revoir Skarwoo.

— De quelles options disposons-nous, alors ? Nous ne pouvons pas décemment rentrer et prétendre que nous l'avons perdu. Nous serions déconsidérés et ceux qui nous ont envoyés nous retireraient leur confiance.

— Bien sûr que non ! Mais réfléchissons. Avons-nous détecté la présence de vie ou d'une civilisation sur cette planète ?

— Quelle importance, commandant ?

— En leur absence, ce serait une parfaite prison pour le renégat. En revanche, pour le cas où une culture se développerait un jour sur ce monde, nous devons lui laisser les moyens de le neutraliser s'il venait à se manifester.

— Nous avons repéré plusieurs tribus au nord et à l'est du continent, commandant. Les probabilités qu'une civilisation évoluée ici au cours des siècles à venir s'avèrent importantes.

— Dans ce cas, nous installerons un guerrier de pierre, un veilleur et un témoin. Quand ce sera terminé, nous pourrons rentrer chez nous sans regrets.

*
* *

Alors qu'il arpentait la steppe, Xorda, le jumeau de Varjo, maudissait les pourritures de contrebandiers qu'il avait grassement payés pour qu'ils l'amènent ici.

Xorda se montrait aussi mauvais que son frère, car victime des mêmes penchants. Cependant, il s'avérait plus intelligent et plus réfléchi que lui. Il avait su, lui, manigancer ses

affaires louches avec discrétion et échapper aux procédures judiciaires, dont son parent avait encouru les foudres.

Grâce à ses relations et à quelques pourboires plus que généreux, il avait réussi à se procurer une copie du rapport de Worksa, sur la poursuite du fuyard Varjo. Fort de ce document, il s'était employé à trouver un vaisseau et à organiser une expédition de recherche. Il espérait retrouver son jumeau.

Sa quête l'avait amené à se joindre à une équipe de contrebandiers. Ils avaient conclu un marché aux termes duquel, ceux-ci le conduiraient à destination et l'aideraient dans ses recherches. Hélas ! il avait mal choisi ses compagnons. Il était tombé sur une belle bande d'aigrefins, aussi mauvais que lui et ses chers associés s'étaient empressés de l'abandonner sur Styrra quand il y avait débarqué. Ils s'étaient ainsi approprié tout le coûteux matériel de détection que Xorda avait emporté pour mener à bien son entreprise et au passage, avaient empoché, sans contrepartie, la substantielle prime qu'il leur avait payée.

Xorda avançait en ruminant des propos de vengeance qu'il savait avec pertinence, ne jamais pouvoir accomplir. Il était cloué à vie, sur cette minuscule planète perdue aux confins de l'espace où le niveau d'évolution des peuples équivalait selon lui à l'aube de la préhistoire de sa race. Il devait se faire une raison et accepter son sort.

Depuis le Witzplads, il avait exploré la plus grande partie du continent, à la recherche de son frère : peine perdue, non seulement il ne l'avait pas trouvé physiquement, mais il n'avait détecté aucune trace de lui dans le Witzplads. Pourtant, les mille cinq cents ans écoulés depuis sa disparition ne constituaient qu'une période insignifiante, à l'échelle de leur longévité. Xorda s'était résigné et avait conclu à son trépas, car le connaissant, s'il demeurait encore là, il régnerait d'une main de fer, sur les peuples locaux, ce qui n'était pas avéré.

Fort de ce constat, à présent, son propre avenir constituait sa seule préoccupation et, selon lui, il paraissait tout tracé. Grâce à ses facultés physiques et psychiques, il s'emparerait du pouvoir sur cette planète et avec ses connaissances technologiques, propulserait cette civilisation vers un développement accéléré. Mais pour l'heure, un souci majeur le préoccupait. Pour ne pas dépérir sur ce monde, il devrait découvrir une source d'alimentation régulière et intarissable.

Les Skarwogs ne mangeaient et ne buvaient pas. Ils absorbaient, par contact, une substance synthétique rouge et liquide, que des machines produisaient pour eux. Or, ici, nul distributeur ne lui fournirait sa ration décadaire et sa dernière datait déjà de sept jours. La faim ne se faisait pas encore sentir, mais il savait que cela ne tarderait pas.

Il se déplaçait vite. Pour ce faire, dans un souci d'efficacité et d'économie d'énergie, il

avait remodelé son corps pour l'adapter à sa situation. Ses jambes, qu'il avait allongées de manière disproportionnée, l'avaient changé en une sorte de curieux échassier qui effectuait des enjambées spectaculaires. Élargis et ajustés en proportion, ses pieds renforçaient ses appuis sur le sol meuble. La distension de son corps en avait modifié la densité, au point qu'il était devenu quasi transparent et d'une légèreté, qui donnaient l'impression qu'il se mouvait comme une grande ombre qui glissait dans l'air.

Il se dirigeait vers le nord. Depuis le Witzplads, il y avait découvert une cité, qui à en juger par sa taille et les bâtiments imposants qui trônaient en son centre, semblait une capitale régionale.

Chemin faisant, son problème alimentaire le tracassait sans répit. Il vint à penser que son frère avait dû éprouver le même souci, et que peut-être il avait succombé, faute d'avoir réussi à trouver une solution. Cette évocation le secoua et l'affola. L'idée de mourir effraie souvent les êtres dont la longévité se limite à quelques années. Mais lui, qui savait disposer encore de quelques dizaines de millénaires, était terrorisé. Cela l'obsédait et faisait grandir son angoisse.

De temps à autre, d'un geste machinal, il vérifiait à son côté, la présence du petit bidon hermétique qui avait contenu les trois rations que, dans un accès inaccoutumé de charité, les contrebandiers lui avaient laissées. Puis, sa main remontait jusqu'à son cou et s'assurait que son enregistreur de vie occupait toujours sa place.

Celui-ci consistait en un minuscule boîtier argenté, de forme cubique, qui pendait au bout d'une chaînette et qu'il portait sans discontinuer depuis sa cinquième année. Concentré des plus fines techniques skarwogs, ce boîtier recelait l'enregistrement audio et vidéo de toute sa vie. Il emmagasinait des données en permanence et son contenu, par un système de reconnaissance génétique, ne s'avérait accessible qu'à lui-même et à son frère.

Bien que sa situation reste préoccupante, elle n'accaparait pas ses pensées, au point qu'il en oublie ceux qui l'avaient abandonné ici et qui devaient bien se moquer de lui. Il marchait en psalmodiant à leur adresse, des invectives qui les vouaient à toutes les malédictions, et enrageait de demeurer impuissant à les punir.

Devant lui, la steppe s'étendait à perte de vue, immense et vallonnée. Il avait l'impression qu'elle s'allongeait à mesure qu'il avançait. De loin en loin, un boqueteau d'arbres et de buissons ponctuait le vert tendre de la prairie d'une tache plus sombre qui trahissait chaque fois la présence d'un point d'eau, mais également celle moins sympathique, de prédateurs à l'affût.

Xorda n'avait pas encore rencontré d'hommes, mais il avait eu tout loisir de découvrir la richesse de la faune locale. D'abord, il avait observé d'énormes troupeaux de bovidés

imposants, mi-buffle, mi-bison. Puis il avait aperçu plusieurs hordes d'équidés de belle prestance, qui galopaient en bandes d'une vingtaine d'individus. Enfin, il avait pu constater que de nombreuses espèces d'antilopes et de cervidés cohabitaient : les premières constituaient des rassemblements conséquents et les seconds des hardes, qui ne comptaient que quelques animaux. Cette abondance de proie allait, comme il se doit, de pair avec la présence de plusieurs espèces de prédateurs : des félidés, souvent solitaires, de tailles variables, depuis celle d'un chat sauvage à celle d'un gros chien, des renards et des petits ours noirs. Mais ces loups, monstrueusement développés, dont les gueules s'armaient de crocs aussi longs et affûtés que des poignards, s'avéraient sans doute les fauves les plus impressionnants qu'il avait rencontrés.

La surabondance des animaux terrestres compensait la quasi-absence de faune volatile. Celle-ci paraissait des plus discrètes. Outre les petits oiseaux qui tiraient leur subsistance des parasites qu'ils picoraient sur les bovidés, il avait aperçu quelques grands coureurs, quelques rares rapaces et les inévitables vautours.

Aux abords d'un boqueteau, le bruit d'un combat de loups attira son attention. Les deux fauves, à grand renfort de grognements, de coups de patte et de morsures, se disputaient la dépouille d'un petit cervidé, qui finissait de se vider de son sang.

Ils sentirent sa présence, se retournèrent contre le trouble-fête et devinrent menaçants. Grondant leur colère, ils se tenaient ramassés sur leurs puissantes pattes, prêts à bondir et ils le fixaient, avec méchanceté, de leurs yeux impitoyables, babines retroussées sur leurs crocs acérés.

Xorda, immobile, les submergea sous un flot d'images mentales, dans lequel il adoptait leur apparence grossie trois fois et les réduisait en charpie. Les deux monstres commencèrent à gémir, reculèrent, lui tournèrent le dos et s'enfuirent avec toute la célérité que leurs puissantes pattes leur permettaient.

Débarrassé d'eux, il s'accroupit à côté du petit cervidé qui venait d'expirer et caressa son pelage. Ce contact lui rappela celui d'Ixudan, la mascotte qui l'avait accompagné partout, un siècle durant, dans sa prime jeunesse et qui fut le seul véritable ami qu'il n'ait jamais eu. Une inspiration subite, sans doute, issue des vilaines sensations de faim qu'il commençait à ressentir, le poussa à tremper le bout de ses doigts dans la flaque rouge où baignait l'animal. À sa grande surprise, il s'aperçut qu'il l'absorbait et que cela le rassasiait. Il venait de trouver, sans la chercher, la solution à son problème de ravitaillement et du coup entrevoyait à présent des lendemains plus radieux. Il restait cependant, à savoir si le sang de l'animal possédait une valeur nutritive suffisante pour le sustenter correctement, mais cela, l'avenir le lui

confirmerait.

Comme il quittait le boqueteau, il croisa un troupeau de bovidés qui venaient s'abreuver. L'occasion de vérifier qu'eux aussi produisaient du fluide nourricier s'avérait trop belle pour être manquée. Il usa une nouvelle fois de sa puissance mentale et immobilisa un spécimen, qu'il put ainsi approcher sans déclencher de panique. Il plaqua ses mains de chaque côté de sa tête et insinua une extension de son psychisme dans la peau de la bête. Il inventoria son anatomie et chercha le meilleur moyen d'en extraire le précieux liquide sans trop en perdre, si toutefois il en contenait.

Ce qu'il découvrit l'enchantait : non seulement le fluide abondait, mais il l'absorbait à travers la peau de sa victime sans qu'il doive lui infliger de blessures. L'animal ne semblait pas souffrir de cette ponction. Ce détail le réjouit, non pas par considération ou par pitié pour la bête, dont il se moquait éperdument, mais parce qu'il lui garantissait un approvisionnement intarissable de nourriture.

Il reprit son chemin, serein et confiant. Il s'imaginait déjà en souverain incontesté de ce territoire, avec des projets pharaoniques de développement de la civilisation locale qui peut-être l'autoriserait un jour, à retrouver le chemin des étoiles.

Tout à ces visions de futur, il saisit à pleines mains son enregistreur de vie et focalisa sa pensée sur lui. Cela lui permit de se connecter à son passé et de le regarder se dérouler devant ses yeux comme un film accéléré. Ainsi, il exécuta un bond de plusieurs millénaires en arrière, alors qu'enfant, il assistait au cours d'un professeur qui parlait de ses lointains ancêtres. Il affirmait qu'à l'instar des animaux qu'il venait de croiser dans la steppe, la chair et le fluide, qu'il appelait sang, constituaient l'essentiel de leur anatomie. Il revoyait la réaction choquée, presque indignée de certains de ses camarades qui avaient du mal à admettre qu'ils pouvaient être issus d'ancêtres si rustiques.

De fait, les Skarwogs ne possédaient plus beaucoup de points communs avec les humanoïdes qu'ils avaient été. Ils en avaient conservé vaguement la forme, par convention, mais ils étaient devenus des entités psychiques, liées à un corps réduit à une simple masse de matière. Ils en détenaient une maîtrise totale et il n'avait d'autre utilité que d'interagir avec leur milieu. Cependant, l'absorption d'un fluide nourricier demeurait vitale, pour maintenir l'intégrité de leur métabolisme.

Xorda marchait toujours. Il arborait ce qui sur son visage devait figurer un sourire. Une pensée l'amusait : si à l'époque, son professeur lui avait prédit qu'un jour, il devrait tirer sa subsistance d'êtres aussi primitifs, il aurait ri et l'aurait traité de vieux fou.

Quelques semaines plus tard, le Skarwog arriva au contact des premiers représentants de la

civilisation locale : un groupe d'une quinzaine de chasseurs qui campaient sur la steppe. Avant de les aborder, il modifia son apparence et fit en sorte de leur ressembler, car il voulait leur paraître aussi normal que possible pour éviter de déclencher un mouvement de panique.

Lorsqu'il s'approcha, ils jugèrent que seul en face d'eux, il ne constituait pas une menace et le laissèrent venir. Il ne leur accorda pas le loisir de lui poser la moindre question. Aussitôt qu'il s'estima à bonne distance, il déclencha une attaque mentale, contre laquelle ils se révélèrent impuissants à lutter. Ils se sentirent envahis par une pensée étrangère qui repoussait la leur aux tréfonds de leurs êtres, sans qu'ils puissent rien pour l'empêcher. Simultanément, leurs ombres au soleil disparurent comme si elles rentraient en eux, pour se substituer à leurs âmes. Finalement, ils perdirent leur conscience d'exister. Ils étaient devenus les jouets de Xorda. Ils gardaient leur libre arbitre pour vaquer à leurs occupations, mais ils étaient dépouillés de leur passé et leur avenir appartenait désormais à Xorda.

Ce qui resterait une des pages les plus sombres de l'histoire de Styrra venait de s'ouvrir : l'invasion des hommes sans ombre.

2 — Vadonia

Alban Léandro pilotait l'Ultima-Vadonis, mécaniquement. Sa pensée avait dérivé ailleurs ; sur Vadonis, sa terre natale. Comme le suggérait son nom, le lourd vaisseau vadon constituait l'ultime chance que leur technicité avait offerte aux derniers représentants d'une brillante civilisation, dont l'élan s'était interrompu en plein essor. C'était une sorte d'arche de survie.

À son bord, quelques milliers de jeunes femmes et autant d'hommes dans la même tranche d'âge, que l'on avait soigneusement sélectionnés pour leurs gènes et pour leurs compétences, avaient fui leur patrie, devant l'imminence d'une catastrophe planétaire.

Vadonis, leur monde d'origine, avait explosé, pulvérisé dans une collision avec un astéroïde que les observateurs avaient détecté trop tard ; d'ailleurs, l'auraient-ils découvert plus tôt que cela n'y aurait rien changé.

Le monarque, qui présidait aux destinées de ce peuple, avait choisi de rester et de périr avec ses sujets. Au cours d'une cérémonie solennelle, il avait remis ses insignes et son sceptre au commandant Léandro, avec tous les pouvoirs et toutes les obligations que cela impliquait. Il lui avait ordonné de chercher un monde vierge et de s'y établir, pour refonder leur civilisation.

Les Vadons formaient un peuple unifié et pacifique ; ce qui ne signifie pas naïf et sans défense. Ils s'étaient élancés dans l'univers depuis quelques décennies seulement et n'avaient franchi la porte de l'hyperespace, pour la première fois, que sept ans avant la fin de leur monde.

N'ayant d'autre choix que la fuite pour perpétuer leur race, ils avaient construit à la hâte l'Ultima-Vadonis. Celui-ci, malgré la rapidité de sa conception et de sa réalisation, représentait ce que la technique vadonne avait produit de meilleur.

C'était un long vaisseau cylindrique, avec un bout en ogive et l'autre en forme d'entonnoir. Un puissant système antigravitationnel l'équipait. Il lui permettait d'atteindre le cosmos avec un minimum d'énergie et un maximum de charge. Ensuite, son moteur à propulsion hyperbozonique le relayait, pour accéder à l'hyperespace. Il ne brillait pas par sa beauté, mais par sa fiabilité.

Les Vadons étaient des nouveaux venus dans le continuum spatiotemporel. Cette récence expliquait qu'ils n'aient pas encore développé une flotte spatiale importante et qu'ils ne disposaient, en plus de l'Ultima-Vadonis, que de deux petits explorateurs qui emportaient chacun une quarantaine de personnes. Malheureusement, ceux-ci subirent une pluie de météorites, qui les détruisit au sol, juste avant le décollage, alors que l'Ultima-Vadonis les

attendait en orbite.

Alors qu'il effectuait les manœuvres d'approche routinières, Alban se remémorait les tribulations par lesquelles ils étaient passés pour en arriver là.

Depuis l'espace, ils avaient assisté à la destruction de Vadonis. Sous la violence du choc, la planète s'était disloquée. Dans le même temps, son atmosphère s'était diluée dans le vide spatial, puis ses fragments s'étaient dispersés dans l'immensité cosmique, comme les billes d'un billard sidéral. La catastrophe n'avait laissé aucune chance à personne.

Après s'être recueillis quelques instants en mémoire de leurs défunts compatriotes, ils avaient plongé en hyperspace. Puis, ils s'étaient dirigés vers l'exoplanète la plus proche de Vadonis. Celle-ci les avait déçus. Alors, ils avaient entrepris l'exploration méthodique de tous les systèmes que les précédentes expéditions avaient répertoriés comme susceptible d'abriter un monde habitable.

À deux reprises, ils avaient cru trouver l'éden. Cependant, ils avaient dû se désillusionner, lorsqu'ils avaient constaté que la place était occupée et ils s'étaient refusés à interférer dans le développement des civilisations déjà installées là. Ils pensaient toujours qu'ils finiraient bien par découvrir l'astre vierge auquel ils aspiraient.

Cette fois, c'était différent. Ils n'avaient plus le choix. La petite planète bleue qu'ils approchaient était habitée, mais lors d'une collision avec un objet céleste, l'Ultima-Vadonis avait subi des avaries, qui l'avaient rendu incapable d'accéder à l'hyperspace. Ils se trouvaient dans l'obligation de se poser. Cependant, ils gardaient l'espoir de pouvoir réparer les dégâts et repartir aussitôt.

Ils avaient envoyé un drone qui en avait cartographié la surface et était revenu avec la topographie complète des terres émergentes. Les puissantes caméras embarquées sur l'engin leur avaient donné également un aperçu des peuples locaux et de leur niveau d'évolution.

Techniquement, ceux-ci se situaient au moyen âge. Leurs connaissances leur permettraient difficilement de convenir qu'une autre civilisation végât ailleurs, dans le ciel, et qu'elle voyageât entre les étoiles. Ils n'apporteraient aucune aide pour réparer l'Ultima-Vadonis et repartir. Le mieux consisterait même à éviter tous contacts.

C'est pourquoi, après étude des cartes et concertation de ses officiers, Alban avait jeté son dévolu sur un territoire vierge, entouré de hautes montagnes sur trois de ses côtés et de falaises vertigineuses, qui surplombaient l'océan, sur le quatrième. Un fleuve large et tumultueux longeait le massif de l'est sur toute la longueur du pays. Puis il obliquait vers l'ouest et bordait celles du nord jusqu'à la mer, où il se jetait en formant un grand estuaire. Il barrait ainsi, les deux seuls accès évidents à ce territoire, ce qui expliquait sans doute le fait

qu'il soit resté inhabité.

— Commandant, tout l'équipage a gagné son poste et se tient prêt pour la manœuvre. Tous les passagers ont reçu les consignes de sécurité et sont parés également, annonça son second.

— Je vous remercie Iéléna. Je n'en attendais pas moins d'eux.

— Avez-vous choisi un lieu précis pour nous poser, commandant ?

— La plaine qui traverse le pays d'est en ouest me semble l'endroit tout désigné pour atterrir.

— En effet, mais plus exactement, pour quel emplacement avez-vous opté ?

— À l'est, dans le coude du fleuve, ainsi nos arrières seraient assurés si d'éventuels indésirables venaient à se découvrir.

— De qui parlez-vous, commandant ? Les autochtones les plus proches se situent à plus de cinq cents kilomètres !

— Bien sûr, mais la prudence est mère de sûreté, capitaine. Envisager l'imprévu ainsi que le moyen d'y faire face constitue souvent une bonne démarche pour rester en vie. À cet endroit, un cordon de sécurité réduit suffira à nous couvrir et ce sera autant d'hommes qui demeureront disponibles pour d'autres tâches.

— Dans combien de temps atterrirons-nous ?

— Quelle importance, ma chère ? Avez-vous obtenu un rendez-vous ? Ou bien serait-ce une pointe d'impatience, qui perce dans votre voix ?

— Et vous, commandant de mon cœur, serait-ce un accent de jalousie que je décèle dans la vôtre ?

Ils rirent ensemble de ces taquineries qui constituaient le sel et le ciment de leur complicité. Alban Léandro et le capitaine Iéléna Barkov vivaient en couple longtemps avant les événements tragiques qui les avaient projetés dans l'immensité cosmique et ils s'aimaient passionnément.

Le docteur Lied Harwax entra dans le poste à ce moment-là, accompagné de la professeur Irina Cabernet.

— Vous m'avez l'air bien joyeux, tous les deux ! s'exclama-t-il.

— Ma foi, docteur, les raisons de nous attrister ont été suffisamment nombreuses ces derniers temps. Pourquoi ne nous réjouissons-nous pas de l'escale qui s'annonce ? répondit Alban.

— Certes ! Mais qu'est-ce qui vous permet de penser que ce sera une partie de plaisir, commandant ?

— Fouler un autre sol que du métal en constituera déjà un et respirer de l'air frais, non

recyclé par des machines depuis des mois en sera un second.

— Vous avez sans doute raison, commandant. Alors, donnons libre cours à notre joie !

— Tout à l'heure, mon cher docteur, pour l'instant, nous devons nous occuper de la manœuvre.

Avec une habileté et une maîtrise qui découlaient d'un sérieux entraînement, Alban posa l'Ultima-Vadonis en douceur. Il faisait chaud, un léger vent du nord avait purifié le ciel et asséché la terre. Ils durent patienter un long moment avant de sortir, que le nuage de poussière soulevé par leur arrivée se soit dissipé.

Les premiers dehors furent le lieutenant Georg Croydon et Irina, suivis d'un détachement d'une vingtaine de membres de l'équipage qui avaient troqué leurs vêtements de travail contre des tenues de combat et des fusils à impulsions magnétiques. Pendant que Georg et Irina, armés de jumelles, scrutaient les environs, les hommes se répartirent en arc de cercle autour du vaisseau, pour couvrir la plaine du côté opposé au fleuve.

— Georg ! Regarde de ce côté !

Ils se trouvaient dos à dos. Georg se retourna et pointa ses oculaires dans la direction qu'Irina indiquait. Il reçut immédiatement dans les yeux, l'éclat lumineux renvoyé par un objet qui brillait au soleil, à environ trois kilomètres à l'ouest de leur point d'atterrissage et à cinq ou six cents mètres du fleuve.

— Que penses-tu que c'est ? demanda-t-il.

— Je l'ignore. Peut-être avons-nous perdu un morceau de l'Ultima en nous posant.

— Ce serait possible, vu les dégâts que nous avons subis, mais je ne pense pas. Aucune des parties extérieures du vaisseau n'est assez polie pour réfléchir ainsi la lumière.

— Alors quoi, dans ce cas ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Je crois que le meilleur moyen de le savoir consisterait à aller voir de près.

— Pas sans la permission du commandant, ma chérie.

— Cela va sans dire, mon amour. Elle lui plaqua un baiser sur la joue et s'élança sur la rampe d'accès au vaisseau, car dans leur hâte à sortir prendre l'air, ils avaient oublié de se munir de radios portatives.

*
* *

Un campement de toiles et de baraquements en tôles ondulées entourait un grand espace inoccupé. Au centre, lisse et brillante comme un miroir, une colonne métallique, qui mesurait deux mètres de hauteur sur la moitié d'un de diamètre, luisait au soleil. Elle était juchée sur

un piédestal de roche bleue, duquel émergeaient la poignée et la garde d'une épée.

C'était l'objet qui avait ébloui Irina et Georg quelques semaines auparavant, lorsqu'ils l'avaient découvert. Aujourd'hui, tout le monde se demandait encore ce que cela pouvait bien être.

Cela restait froid, malgré la chaleur du soleil, ne dégageait aucune radiation et ployait légèrement sous la pression d'un objet dur. Cependant, aucun outil n'était parvenu à l'entamer et aucune analyse n'avait réussi à déterminer la matière dont c'était constitué.

Bizarrement, en revanche, l'épée se révéla de carbonace. Elle était enfoncée dans le roc jusqu'à dix centimètres de sa garde et nulle tentative d'extraction ne fut couronnée de succès.

Comme cela ne présentait, a priori, aucun danger, les Vadons avaient installé leur camp tout autour et de manière concentrique, si bien que les abris les plus éloignés de l'objet se trouvaient à quelques décamètres des berges du fleuve.

En cette fin de journée, Alban avait convoqué l'assemblée des passagers et des membres d'équipage, sur la place, pour une communication qui allait engager l'avenir de toute leur communauté. Afin que tous le voient et l'entendent, l'équipe radio de l'Ultima-Vadonis avait installé une estrade et l'avait sonorisée avec les moyens du bord.

Lorsqu'il arriva, en compagnie d'Iéléna, Alban dut fendre une foule, déjà compacte, pour l'atteindre. Lui et sa compagne se hissèrent dessus. Géo Bricoltou, Lied Harwax, Georg Croydon et Irina les avaient précédés et y avaient pris place, avec la mine sérieuse et soucieuse. Il tapota le microphone pour s'assurer de son fonctionnement et ouvrit la séance :

— Je vous ai réuni ce soir, pour vous informer des suites de l'incident qui nous a contraints à interrompre notre voyage. Aux ordres du capitaine Géo Bricoltou, ici présent, poursuivit-il en désignant l'intéressé, l'équipe de mécaniciens de l'Ultima-Vadonis a inspecté et démonté tout ce qui s'avérait nécessaire pour évaluer les dégâts. Ce matin, après des jours d'un labeur acharné, le diagnostic est tombé ; notre voyage s'arrête ici. Le capitaine Bricoltou va vous en expliquer les raisons, et il lui donna le microphone.

— Mes amis, à mon grand désespoir, il me revient le pénible devoir de vous informer que notre vaisseau n'est plus en état de voyager dans l'hyperespace. Les dommages qu'il a subis, lors de la collision avec une météorite, apparaissent irréparables avec les moyens techniques dont nous disposons.

— Ne possédons-nous pas de pièces de rechange ? demanda un homme depuis les premiers rangs d'auditeurs.

— Du fait de leurs tailles, nous n'avions pas la place pour stocker à bord les éléments qui constituent les parties endommagées. Nous pourrions les démonter, mais les réparer

supposerait que nous disposions de forges à carbonille et du matériel de levage adéquat.

— Ne pourrions-nous pas voyager uniquement en propulsion classique ? demanda un autre.

— Nous le pourrions en effet, mais les distances à couvrir s'avèrent si énormes, que nous arriverions à court d'énergie avant d'en avoir parcouru une petite fraction. Non, à mon grand regret, pour le meilleur ou pour le pire, nous sommes condamnés à rester ici.

Un lourd silence plana sur l'assemblée, que Géo mit à profit pour restituer le microphone à Alban. Celui-ci accorda quelques instants à ses auditeurs pour qu'ils digèrent la nouvelle, puis il reprit :

— Je souhaitais ardemment trouver un monde vierge, rien que pour nous. Les hasards ou les esprits du voyage en ont décidé différemment et ne nous laissent d'autres choix que de nous y soumettre. Dans ces conditions, je propose, puisque nous avons installé notre camp à cet endroit, que ce soit ici même que nous entamions la construction de notre nouvelle capitale et si vous le voulez bien, en mémoire de notre patrie perdue, nous l'appellerons : Vadonia.

— Vadonia, Vadonia commença à scander l'assemblée. Ce fut comme une ola qui partit de l'estrade, vers l'extérieur de la place. Elle enflait à mesure qu'elle se propageait et se termina dans une acclamation générale. Alban laissa retomber quelque peu l'enthousiasme de la foule, puis il réclama le silence avant de poursuivre :

— Dès demain, nous entreprendrons de répertorier les ressources de notre nouvelle patrie. Je ne vous cache pas que nous arriverons vite à court de nos réserves. Donc, nous devons apprendre rapidement à vivre sur le terrain. En attendant de trouver et d'exploiter les richesses locales, nous démantèlerons l'Ultima-Vadonis, ce qui nous fournira en métaux et nous évitera de le regarder tomber en ruine inutilement. Notre installation ici, se révélera une entreprise longue, dure et pénible. Mais, si chacun d'entre vous, fort de ses compétences, s'y emploie de tout son cœur, nous jetterons les bases d'une civilisation qui sera un jour, je l'espère, aussi brillante que le fut celle que nous avons perdue.

*
* *

Quinze années s'étaient écoulées depuis le discours d'Alban Léandro. Le socle vadon du départ s'était accru de nombreux nouveaux venus, dont certains étaient déjà de solides jeunes gens qui n'hésitaient pas à accomplir leur part de travail lorsque l'école les libérait.

Vadonia n'évoquait plus une vision d'avenir. C'était devenu une réalité qui commençait à prendre forme. Plusieurs bâtiments de pierres bleues apportées des montagnes de l'est

entouraient déjà ce qui était resté la place centrale de la cité, avec cet objet étrange au milieu.

Le plus massif de ces édifices, dont la construction des annexes latérales suivait son cours, constituait l'ébauche de ce qui, plus tard, deviendrait le palais des rois de Vadonie. Pour l'instant, les parties terminées de l'ouvrage servaient d'hôtel de ville pour l'administration et la gestion du développement de la cité.

C'était là, autour d'une grande table ovale, que se réunissait, tous les matins, le conseil de la nouvelle Vadonie. Le roi Alban, dont les Vadons avaient unanimement reconnu la souveraineté, le présidait. Du fait de son union officielle avec Alban, Iéléna, devenue reine, siégeait à sa droite. Joe Tanker, ex-armurier à bord de l'Ultima-Vadonis, qu'Alban, pour l'étendue de ses connaissances de l'art guerrier, avait nommé chef de sa force militaire, se tenait à sa gauche. Les ministres, au nombre desquels figuraient Irina, Georg, le docteur Harwax, Géo Bricoltou et des recrues venues des rangs des immigrants, occupaient les sièges attenants. Enfin, quelques conseillers choisis, pour leurs compétences, parmi les Vadons les plus savants complétaient l'assemblée. Vers le milieu de chaque mois, les représentants élus par le peuple se joignaient à eux.

Ce matin-là, une ride soucieuse barrait le front du souverain. Sa reine, toujours amoureuse, l'avait remarquée, car si les années écoulées sous le poids des responsabilités avaient creusé quelques fins sillons sur son visage, elles ne l'avaient pas encore altéré au point qu'il ait l'air vieux ; et ce matin-là, c'était le cas.

— Tu affiches l'expression de quelqu'un que des ennuis ont empêché de dormir. Qu'est-ce qui te contrarie ? lui avait-elle demandé.

Il avait éludé la question d'un geste vague. Il semblait absent, plongé dans un abîme de réflexion, dont rien ne paraissait pouvoir le tirer. Cela durait depuis son réveil et l'heure de descendre à la réunion journalière approchait. Iéléna s'inquiétait. Elle ne se rappelait pas l'avoir déjà vu dans cet état et son intuition lui disait que cela ne présageait rien de bon. Elle insista :

— Alban, quelque chose te tracasse. Qu'est-ce que c'est ?

L'anxiété palpable, qui transparaissait dans le ton de la question, agit comme une piqûre soudaine qui le ramena brutalement à la réalité.

— Ma chérie, je crains qu'à brève échéance, nous ne soyons mêlés à une guerre.

— Une guerre ? De quelle guerre veux-tu parler ? Une guerre civile ?

— Non, j'évoque une guerre, que nous ignorions jusqu'à présent, et qui risque d'arriver à nos portes sous peu. Vois-tu ? Les autres peuples de ce monde sont confrontés à un mal qui provient de l'espace. Celui-ci les réduit peu à peu en esclavage et nous seuls apparaissions en

mesure de le combattre avec efficacité et avec quelques chances de réussite.

— Mais, pourquoi n'en as-tu pas parlé plus tôt ? Nous aurions pu nous y préparer.

— C'est qu'avant ce matin, je l'ignorais. Mais nous devons descendre au conseil. Viens, je vais m'en ouvrir à nos amis et nous débattons de la conduite à tenir.

Ils habitaient un petit appartement que l'on avait aménagé pour eux, à l'étage, dans l'hôtel de ville. La salle de réunion se trouvait juste en dessous. Ils descendirent la volée de marches, qui les en séparait, pour rejoindre les conseillers qui étaient déjà arrivés. Lorsqu'ils y pénétrèrent, tous les occupants qui étaient assis se levèrent. Avec un bel ensemble, l'assemblée au complet salua le couple royal en inclinant légèrement le buste. Alban et Iéléna rendirent la politesse d'un geste de la main, accompagné, du désormais rituel : « Bonjour mes amis ». Puis, ils rejoignirent leurs places, autour de la table. Tous, les imitèrent.

Alban ouvrit la séance sur les quelques sujets, d'ordre pratique, qui étaient débattus chaque jour et que l'on expédia bien vite. Puis, il aborda celui qui le préoccupait depuis son réveil :

— Mes amis, ce dont je m'apprête à vous entretenir, à présent, ne doit pas sortir de ces murs.

Ce préambule énoncé sur un ton inhabituellement grave renforça soudain l'attention de tout le monde.

— La nuit dernière, j'ai rêvé d'une rencontre, dont j'ai l'intime conviction qu'elle pourrait bien se révéler autre chose qu'un songe. Dans mon sommeil, j'ai reçu la visite d'un grand vieillard qui s'est présenté à moi en affirmant qu'il était le veilleur. Il m'a dressé le tableau sans fioritures, de la situation alarmante à laquelle sont confrontés les peuples d'outres Albaran : c'est ainsi que les Vadons avaient nommé le fleuve qui les isolait du reste du monde. Si j'en crois mon visiteur, un être venu de l'espace peu avant nous a entrepris d'asservir mentalement les peuples du nord, pour les jeter contre les autres afin d'assurer sa domination. Cet individu est un renégat d'une race, à l'évolution si avancée, qu'elle le rend invulnérable aux moyens de défense, dont nous-mêmes disposons. Cependant, il existe sur cette planète, un mécanisme, que les compatriotes de ce scélérat installèrent, pour le neutraliser et le détruire et que d'après lui, nous apparaîtrions les plus aptes à mettre en œuvre. Il m'a demandé mon aide.

Il se tut un instant, jugeant de l'effet produit sur ses auditeurs, par le récit de sa vision. Le premier à réagir fut le sanguin docteur Harwax :

— Depuis quand accordez-vous crédit à l'existence des esprits, mon cher Alban ?

— Que j'y croie ou non, docteur, quelle importance cela a-t-il ? Je me borne à constater des faits indiscutables, comme Torgal Bastin, le forestier qui peut quitter son corps et voyager

librement dans le Widwelt où il communique avec les puissances éthérées de ce monde. Grâce à elles, il nous a conduits directement aux gisements de fer et de carbonille des montagnes du sud. Esprit ou autre, une présence supérieure existe indéniablement, qui a utilisé le Widwelt pour m'appeler à l'aide pendant mon sommeil, puisque peu d'entre nous possèdent la capacité d'y accéder de manière consciente. L'important, docteur Harwax, consisterait à décider si oui ou non nous lui apporterons notre concours.

Lied Harwax se renfrogna et asséna sur un ton sec :

— Selon moi, restons neutres. Évitions de nous mêler de cela.

Joe Tanker intervint avec force :

— Je désapprouve votre opinion, mon cher docteur. Je n'ai pas besoin d'être un grand stratège pour comprendre que, quand il aura asservi tout le monde de l'autre côté, votre gugusse se tournera vers nous et viendra nous chercher noise. Je crois que nous commettrions une grave erreur si nous attendions qu'il achève sa préparation. Pour moi, la meilleure défense, demeure l'attaque. J'opte pour que nous apportions notre concours au veilleur.

Irina, qui était restée silencieuse jusque-là, s'adressa à Alban :

— Vous avez parlé d'un dispositif capable de le neutraliser, pouvez-vous nous l'expliquer plus en détail ?

— Toujours pragmatique, chère Irina, releva Alban avant de répondre : ce dispositif compte trois éléments, dont mon visiteur est le premier ; chargé de veiller et d'alerter. L'objet étrange et inconnu, autour duquel nous avons bâti Vadonia, constitue le second. Il ne m'en a révélé ni l'utilité ni l'usage. Quant au troisième, c'est de loin le plus important des trois. Il est caché quelque part, dans les montagnes que nous apercevons au nord, derrière l'Albaran. Il appelle cela un guerrier de pierre. J'ignore comment cela fonctionne et de quoi c'est capable. Ce que je sais, c'est que si nous consentons à l'aider, il me révélera, l'endroit où nous le trouverons, comment y accéder et l'activer, et comment l'utiliser.

— Pour notre sécurité, je me range à l'avis de Joe et puis, tôt ou tard, nous entrerons en contact avec les autres peuples. Si nous intervenons pour les aider aujourd'hui, nous nous placerons en position favorable à leurs yeux, pour tisser nos rapports futurs.

— Je ne te connaissais pas ce côté diplomatique, ma chère Irina, lui lança Georg, sur un ton enjoué, mais tu as tout à fait raison. Je partage ton avis.

Iéléna les rejoignit sur cette ligne de conduite, ainsi que Géo Bricoltou. Finalement, les autres participants à la réunion, qui semblaient encore indécis, s'alignèrent lorsque le docteur capitula en ces termes :

— Si vous évoquez une intervention diplomatique, évidemment, ça change tout. Je ne

peux que donner mon accord.

Alban conclut avec satisfaction :

— Parfait ! puisque nous sommes parvenus à un consensus unanime, j’informerai le veilleur que nous sommes disposés à l’assister, dans la mesure de nos capacités.

Le docteur Harwax insista :

— Puis-je savoir comment vous vous y prendrez, sire ?

— Il a trouvé le moyen de venir demander notre aide, je suppose qu’il aura prévu celui de revenir chercher notre réponse. Je suis même persuadé qu’il l’a déjà, car je suis convaincu qu’il a assisté à notre débat depuis le Widwelt.

3 — La fin de Xorda

Xorda avait du mal à comprendre ce qui lui arrivait. Depuis qu'il se trouvait en présence de ce grand guerrier vadon, il ne se reconnaissait plus. Il n'avait aucune emprise mentale sur lui ni sur ses compagnons. Certes ! les hommes qu'il contrôlait avant la rencontre, étaient toujours soumis à sa domination, mais il avait escompté asservir ses adversaires, pour se les adjoindre, et son pouvoir s'avérait devenu inopérant. De plus, ce diable de Vadon semblait connaître toutes les ruses du combat et savait parer toutes les attaques qu'il produisait. Malgré son arme, pourtant construite avec le meilleur acier qu'il ait trouvé sur ce monde, le Vadon paraissait aussi insensible aux coups qu'il recevait que Xorda l'était lui-même à ceux qui lui arrivaient.

Il avait perdu la notion de l'écoulement du temps. Il avait l'impression qu'il luttait contre cet adversaire inattendu, depuis toujours. Celui-ci s'avérait d'une trempe qu'il n'avait jamais rencontrée et il commençait à se demander quelle pourrait être l'issue de cet affrontement, se sachant à peu près invulnérable et voyant que l'autre l'était autant que lui.

Autour d'eux, le combat avait cessé. Des armes brisées, des cadavres et des agonisants jonchaient la prairie alentour. Le carnage de leurs camarades perpétré par le Vadon avait effrayé les quelques survivants de la troupe sans ombre, qui, sous la pression des compagnons de celui-ci, avaient préféré s'écarter quelque peu. Quant à ce qui restait de leurs adversaires, loin de pavoiser, ils se tenaient en retrait de la lutte des deux géants et pensaient leurs blessures.

Xorda renouvela une feinte, puis une attaque qu'il avait déjà tentée au début du combat et qui avait semblé désorienter son adversaire. C'était précisément ce qu'attendait celui-ci. Durant tout l'affrontement, il avait mémorisé les gestes et les techniques de son ennemi. Il avait analysé chacune de ses feintes, chacun de ses assauts, pour en découvrir les failles et les faiblesses. Ce mouvement appartenait à ceux qui offraient une ouverture dans la défense de l'autre.

Avec la rapidité d'une attaque reptilienne, il lâcha son épée et se glissa sous celle qui s'abattait. Il crocheta, de son bras droit, le bras armé du maître des hommes sans ombre et tourna autour de lui pour se placer dans son dos tout en maintenant son étreinte. Comme Xorda envoyait son coude gauche en arrière, pour tenter de l'atteindre à la tempe, il décala sa tête pour échapper au coup et glissa son autre bras sous l'aisselle de son adversaire. Il aurait pu exécuter la clef que les catcheurs appellent : « *double Nelson* », pour essayer de briser la nuque de Xorda, mais son intention différait en tout point. Il plaqua ses mains sur ses tempes

et encercla sa taille de ses deux jambes qu'il croisa pour assurer sa prise.

Lorsque Xorda sentit les appendices de son adversaire enserrer sa tête, il eut l'impression que son chef était bloqué entre deux glaciers immuables. Soudain, il se trouva dans l'impossibilité d'esquisser le moindre geste. Il disposait toujours de sa volonté et demeurait parfaitement lucide, mais dans l'incapacité totale de réagir. Pour échapper à l'étreinte, il tenta d'étirer son anatomie, comme quand il avait traversé la steppe. Mais, il ne contrôlait plus cette faculté ni aucune de celles qui lui avaient permis d'instaurer sa tyrannie sur ce monde.

Le corps du Vadon irradiait une vive lumière glacée. Dans un premier temps, Xorda ressentit un froid intense qui envahissait son anatomie, par les points de contact avec le Vadon. Puis, de curieux picotements dans tous ses membres et une étrange sensation de lourdeur désagréable accaparèrent son attention. Il découvrit avec horreur qu'il se pétrifiait. À mesure qu'il s'engourdissait, les parties de son corps atteintes par le phénomène devenaient aussi lumineuses que son ennemi. À cette occasion, il éprouva un sentiment qu'il ignorait jusqu'alors : la panique. Toute la volonté, la violence et la rage, qu'il déploya, échouèrent à rompre l'étreinte.

Son anatomie était déjà en grande partie pétrifiée, lorsque survint un séisme d'une ampleur rarement atteinte. En quelques secondes, il fut environné de secousses et de vibrations, quand soudain, cédant sous ses pieds, le sol s'ouvrit. Il entama à ce moment-là, une chute qui lui parut interminable.

Depuis qu'il avait assuré sa prise, le guerrier Vadon n'avait plus donné signe de vie. En fait, quand il avait refermé ses mains sur la tête de son adversaire, il s'était instantanément pétrifié. Par les points de contact de son corps avec celui de Xorda, il le contaminait et le lapidifiait à son tour.

Tout à coup, Xorda distingua le fond du gouffre qui montait à sa rencontre à la vitesse de sa chute. La paralysie avait gagné toute son anatomie. Il luisait dans l'obscurité de l'abîme où il plongeait, comme une luciole dans la nuit. Il se trouvait à présent dans un tel état, que, même si le Vadon avait lâché prise, il se serait avéré incapable d'accomplir le moindre mouvement, d'esquisser le plus petit geste, mais il avait gardé toute sa lucidité.

Ceux qui avaient programmé le guerrier de pierre auraient pu procéder de manière qu'il ne voie pas sa fin. Mais Varjo, le frère jumeau de Xorda, à qui il était initialement destiné, avait accaparé trois années de leur vie et ils avaient voulu se venger. Xorda sut alors que sa mort approchait.

La chute s'acheva brutalement, sur un rocher aux arêtes acérées. La tête de Xorda frappa violemment une excroissance en forme de pyramide qui laissa, comme marque de l'impact,

une sorte d'étoile au milieu de son front. Puis, toujours soudés l'un à l'autre, les deux corps pétrifiés roulèrent dans l'ombre de la paroi.

Ce qui arriva ensuite, personne ne put le savoir, car la crevasse qui les avait engloutis se referma et nul n'eut la certitude absolue que le monstre était mort. Ce qui est avéré, en revanche, c'est que tous ceux qui se trouvaient encore sous son emprise, à ce moment-là, retrouvèrent soudainement leur lucidité et leur libre arbitre.

Sur les lieux de la bataille, quand le séisme s'acheva, le prince Sigurde de Barador était abasourdi. La violence et l'étrangeté du combat auquel il venait d'assister le laissaient pantois et en même temps il s'étonnait de vivre encore. Jamais au cours de son existence, pourtant riche d'évènements martiaux, il n'avait rencontré un guerrier égal à ce Vadon, qui venait d'emmener le maître des hommes sans ombre dans la tombe avec lui. Il se leva du rocher sur lequel il s'était assis pour reprendre quelques forces et avança à petits pas d'individu épuisé, vers le lieu où la terre s'était refermée. Il inspecta le sol, mais rien ne pouvait laisser supposer ce qui venait de se produire. Alors qu'il faisait demi-tour, un rayon de soleil fit briller un petit objet à moitié enfoui dans la poussière. Sigurde se baissa et ramassa un minuscule boîtier luisant, muni d'un anneau où pendait encore un fragment de la chaînette qui avait servi à le porter. Il appela :

— Ohé! Crodon! C'est ainsi qu'il prononçait le nom de Georg Croydon, venez voir ce que j'ai trouvé.

Georg s'approcha en tenant son épaule gauche qui saignait par une méchante entaille récoltée durant la bataille.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je l'ignore. Je crois que ça appartenait au monstre.

— Dans ce cas, gardez-le, car c'est le seul trophée que vous rapporterez de cette bataille.

*
* *

À Vadonia, Géo Bricoltou pénétra en trombe dans la salle où Alban donnait ses audiences.

— Sire, un évènement extraordinaire se déroule en ce moment sur la place, auquel vous devriez assister.

Alban s'excusa auprès des gens qu'il recevait et leur demanda de patienter jusqu'à son retour, puis il suivit Géo en s'étonnant :

— Cela doit en effet paraître bien exceptionnel, pour que vous vous mettiez dans un tel état d'excitation !

Géo Bricoltou désigna l'objet inconnu qui trônait sur la place depuis toujours :

— Constatez vous-même, sire.

Au centre de l'esplanade, la colonne métallique semblait avoir enflé. Une auréole lumineuse qui empêchait d'apercevoir ce qui se produisait à l'intérieur l'enveloppait, mais on pouvait y discerner du mouvement. Pas de bruit fracassant, on pouvait tout juste percevoir un léger ronronnement en prêtant une oreille attentive.

Par mesure de sécurité, les gardes de l'hôtel de ville repoussaient les curieux qui commençaient à s'agglutiner autour.

— Regardez, sire ! Ça devient moins éclatant.

En effet, la luminescence du halo diminuait graduellement. Tous ceux qui se trouvaient là, ébahis, purent admirer la statue souriante et grande nature de Joe Tanker en tenue de combat. Il brandissait, de sa main droite, son épée pointée vers le sol et de la gauche, l'écu au blason de Vadonia. Sur le piédestal, une nouvelle arme était apparue, remplaçant celle d'origine que Joe avait récupérée pour lutter contre le monstre.

— Quel prodige ! s'exclama Géo Bricoltou.

Alban regarda la statue avec tristesse. La voix brisée par l'émotion, il livra la dernière information que le veilleur lui avait fournie, concernant l'utilité de l'objet :

— Ce n'est pas un miracle, mon cher. C'est le fruit d'une technique si avancée, par rapport à ce que nous connaissons, qu'en comparaison nous sommes des ignares. Quant à cet objet, c'est un témoin. Si ceux qui l'ont placé là devaient revenir un jour, ils sauraient que le guerrier de pierre a rempli son office.

— Mais pourquoi Joe ?

— Parce que malheureusement, nous l'avons perdu. Il a cessé de vivre. Il s'est sacrifié pour accomplir sa mission. Nous l'honorerons longtemps pour ça.

*
* *

Quelque part, dans les montagnes du Sud, au fond d'une caverne artificielle dissimulée au cœur d'une paroi rocheuse, le veilleur reprenait sa faction. Il était satisfait de l'action menée contre Xorda, mais il savait que ce n'était pas le Skarwog pour lequel on l'avait implanté ici. Peu lui importait la durée de la veille, c'était Varjo qu'il attendait. Si celui-ci venait à se manifester un jour, il le trouverait en face de lui, prêt à le contrer : telle demeurerait sa raison d'être.

*
* *

Assise sur un tapis de brisures de paille qui jonchait la terre battue de la cour, Lania, une fillette de six printemps, torturait consciencieusement un pauvre chien. L'animal s'avérait

deux fois plus gros qu'elle. En contrepartie, sa patience et sa gentillesse se révélèrent supérieures à la cruauté dont elle faisait preuve à son égard. Il subissait bravement, sans broncher, toutes les méchancetés qu'elle inventait. Lorsqu'elle allait trop loin, il émettait un gémissement de protestation plaintive. Il était pourtant de taille à l'avaler en deux bouchées, mais plutôt que de lui nuire, il serait mort sur place, au besoin, pour la défendre. Elle était la petite maîtresse et à ce titre, même si son regard trahissait parfois des envies de meurtre, elle demeurait intouchable. Alors, il se contentait d'un gémissement plaintif, qui loin de dissuader sa tortionnaire l'encourageait à persévérer et la faisait rire aux éclats.

De peur de manquer à son devoir, il n'envisageait pas une seconde de se soustraire à son bourreau en s'éloignant. Avant de partir, le maître avait ordonné qu'il veille sur elle. En conséquence, il endurait, avec vaillance, les tourments qu'elle lui infligeait et sans rancune, lui léchait les mains lorsqu'elle les lui tendait. Cependant, il espérait avec ardeur, le prompt retour du patron qui mettrait fin à son supplice.

Elle avait entrepris de lui gratter l'intérieur de l'oreille avec une brindille, lorsque prise d'une inspiration subite, elle la lui enfonça brutalement au fond du conduit auditif. À sa grande satisfaction, cela lui arracha un sursaut et un cri de souffrance, qui s'acheva dans un léger grondement de colère. Dur à la douleur, mais fidèle à son maître, l'animal reprit très vite son contrôle et changea de position.

Occupée à des travaux de vannerie non loin de là, la grand-mère de Lania délaissa son ouvrage et vint mettre fin au jeu cruel de l'enfant.

— Lania ! Méchante gueuse ! Je t'ai déjà demandé plusieurs fois de laisser ce chien tranquille ! Veux-tu qu'il te morde ? Ou qu'il te mange toute crue ! Si tu continues, le maître des hommes sans ombre t'enlèvera et il t'emmènera dans la terre.

La fillette sanglota et implora :

— Non ! grand-mère, je ne veux pas !

— Alors, cesse de torturer cette pauvre bête et viens t'asseoir à côté de moi. Tu m'aideras dans mon travail.

D'un pas traînant, la vieille femme traversa la cour de la ferme en direction de la mare, où elle avait immergé ses osiers, afin qu'ils retrouvent la souplesse que la dessiccation leur avait ôtée. Elle tira un fagot hors de l'eau, le remplaça par un autre et de son pas tranquille, revint s'asseoir à l'ombre du chêne centenaire qui trônait au milieu de la cour.

Lania était venue là. Elle admirait le travail de son ascendant : un beau panier, qu'elle montait avec des tiges de différentes espèces, ce qui le rendrait multicolore, une fois terminé. Elle adopta une apparence boudeuse lorsque son aïeule arriva. Elle l'ignora et resta un long

moment, assise à ses pieds ; silencieuse.

La grand-mère connaissait bien son sujet. N'avait-elle pas élevé sept enfants dans sa jeunesse ? Leurs caprices et leurs jeux de mines n'avaient plus de secrets pour elle. Elle savait tout ça par cœur et resta indifférente à son attitude.

La curiosité naturelle des petits finit par triompher de la bouderie. Sans qu'elle y prenne garde, elle interrogea son aïeule :

— Dis, grand-mère ? D'où provenait le maître des hommes sans ombre ?

— On ignore d'où il venait, vraisemblablement de l'espace, comme nous, mais de beaucoup plus loin et ce n'était pas un Vadon. Ce dont on est persuadé, c'est que sa méchanceté a causé beaucoup de malheurs.

— Et maintenant, il est mort ?

Tout à coup songeuse, la vieille femme leva les yeux de son ouvrage et fixant l'horizon, elle répondit dans un souffle :

— Personne n'en possède l'absolue conviction. Comme tout le monde, je l'espère. Nos hommes de l'époque se sont donné beaucoup de mal pour l'anéantir, mais avant qu'ils aient la certitude d'avoir réussi, il est tombé dans une crevasse, lors du grand tremblement de terre.

— Il va revenir alors ?

— Souhaitons que non, mon enfant.

— Et quand était-ce ?

La grand-mère entreprit de réfléchir à haute voix :

— Voyons... Il était déjà arrivé, quand mes parents ont débarqué et il a disparu une quinzaine d'années plus tard. J'avais sept ans à l'époque. Si je compte bien, ça remonte à quatre-vingt-onze ans.

La vieille femme était devenue songeuse. Le regard fixe, tourné vers le passé, elle répéta plusieurs fois, à voix basse : « quatre-vingt-onze ans... quatre-vingt-onze ans. »

Elle ne vit pas l'homme qui arrivait dans la cour. Il tenait un cheval de trait par la bride et se dirigea tout droit vers l'écurie. La fillette avait reconnu son père. Elle se leva et courut au-devant de lui, abandonnant sa grand-mère à ses réflexions.

Les questions de sa descendante avaient ressuscité ses souvenirs. Des événements douloureux, qu'elle aurait préféré y laisser enfouis, avaient ressurgi dans sa mémoire. Intérieurement, elle pria tous les esprits de la planète pour que le maître des hommes sans ombre ne reparaisse jamais.

4 — Le roi Gauddis

Au sud de la Vadonie, l'immuable forêt de Finfonds descendait du massif des fontaines. Elle recouvrait les premiers sommets des deux chaînes de basses montagnes qui divisaient la Vadonie en trois, et étendait, comme des avant-gardes, ses ramifications sur la crête des autres, jusque très loin dans le pays.

Elle était réputée pour sa richesse en gibier de toutes sortes et ce jour-là, premier jour de l'automne de l'année mille cinq cent cinquante-huit de la nouvelle ère vadonne, elle retentissait de sonneries cynégétiques. Le roi Gauddis de Vadonie accompagné d'une partie de sa cour et précédé d'une importante meute de chiens chassait le cerf à courre à cor et à cri.

Sa prestation l'avait amené sur les crêtes des Collines-du-Bord, ainsi dénommées, car depuis leurs sommets, les jours de ciel dégagé, on pouvait apercevoir la mer dans le lointain.

Les limiers avaient débusqué plusieurs spécimens qui s'étaient aussitôt dispersés. La meute s'était divisée et avait suivi, imitée par les chasseurs. Gauddis, avec une partie de ses accompagnateurs, avait poursuivi un splendide animal à douze cors.

Celui-ci, après les avoir promenés un long moment dans la forêt, s'était résolument engagé dans la traversée des prairies. Sautant allègrement les haies et les clôtures, il était descendu jusqu'aux berges de la Fontanne au fond de la vallée et avait remonté le cours de la rivière, avant de rejoindre le couvert de la forêt.

Quelques chiens étaient parvenus à le suivre, mais la plupart des chasseurs s'étaient laissés distancer et Gauddis se retrouva seul sur la piste de l'animal. À plusieurs reprises, il avait pu admirer la grâce et l'aisance de ce cerf.

La bête était superbement découplée. Elle paraissait noble, tant dans son apparence que dans sa prestation de gibier. Sa fuite ne trahissait nulle trace de peur ou de panique. De temps à autre, elle s'offrait même le luxe de s'arrêter pour écouter la vénerie. Puis elle reprenait sa course, sans affolement, profitant de l'avance acquise pour compliquer sa piste à loisir, comme si elle se moquait de ses poursuivants.

La chasse était lancée depuis longtemps, le jour commençait à décliner et visiblement, elle perdait du terrain.

Le roi dut convenir qu'à l'évidence, il n'acculerait pas l'animal aujourd'hui. D'ailleurs, l'aurait-il pu, il l'aurait gracié, tant celui-ci avait forcé son admiration. Il chevauchait tranquillement, le long de la Fontanne, dont le niveau avait beaucoup monté, par suite des fortes pluies qui avaient arrosé les montagnes les derniers jours. Il ne chassait plus. Environné du bruit produit par la rivière, il se promenait, emplissant ses poumons de l'air frais, chargé

des fragrances musquées de la forêt mouillée. Le soleil, qui déclinait sur l'horizon, lui rappela qu'il devait songer à emprunter le chemin du retour, mais il se sentait si bien qu'il désirait prolonger cet instant. Il décida de s'offrir un pot et un repas à l'auberge des trois sangliers située sur l'autre rive du cours d'eau et il envisageait même d'y passer la nuit. Pour s'y rendre, il longea la rivière vers l'amont, à la recherche du lieu-dit : le pas des chevaux sauvages. Là se trouvait un gué qui lui permettrait de traverser sans se mouiller.

Lorsqu'il y arriva, le niveau de l'eau et la force du courant le dissuadèrent d'engager sa monture dans le lit de la rivière. À quoi bon prendre un tel risque ? Le plaisir qu'il voulait s'offrir, après une demi-journée de cheval dans la fraîcheur et l'humidité, valait-il qu'il mette en danger la vie d'un roi ? Il jugea que non.

Il s'apprêtait à faire demi-tour avec une pointe de déception, lorsqu'il lui sembla entendre un cri d'enfant. Il cherchait à en déterminer l'origine, quand il le perçut de nouveau, mais cette fois-ci, le doute n'était plus permis ; un jeune garçon appelait au secours, depuis le milieu des flots rageurs qui l'emportaient. Pour Gauddis, le temps de l'hésitation était échu. Maintenant, l'action primait. Il lança son cheval dans le gué.

L'animal était heureusement une forte bête des steppes, haut sur pattes et très robuste. Après avoir failli être entraîné, il s'arcbouta contre le courant et gagna vaillamment le milieu de la rivière. Il y parvint juste à temps pour que Gauddis agrippe le garçonnet par son vêtement et qu'il le tire de la fâcheuse posture où il se trouvait.

Comme il l'installait devant lui sur l'encolure de sa monture, celui-ci, épuisé, transi et épouvanté, s'évanouit dans ses bras.

Gauddis avait parcouru un peu plus de la moitié du gué. Plutôt que retourner, il jugea plus judicieux d'achever la traversée du cours d'eau et il s'y employa avec la plus grande prudence en serrant l'enfant contre lui. Lorsqu'il atteignit l'autre berge, il était aussi trempé que le garçonnet qui commençait à reprendre ses esprits. Du coup, le passage par l'auberge était devenu une obligation dictée par la nécessité de se sécher et de se réchauffer. D'autre part, il devait essayer de retrouver les parents du petit.

D'une voix qu'il voulait rassurante, il tenta de l'interroger ; en vain. Celui-ci le regardait avec des yeux tout ronds et restait obstinément muet. Avait-il peur ou se trouvait-il encore sous le choc ? Gauddis n'insista pas. Il le serra contre lui pour pouvoir l'envelopper dans son manteau et se mit en route.

L'auberge des trois sangliers se situait à moins de trois kilomètres, selon ses souvenirs. Il serait rendu avant que le jour n'ait expiré. Il avançait à bonne allure quand, à la sortie d'une courbe que le chemin empruntait pour s'écarter de la rivière, il croisa une femme et une

fillette en pleurs. Leurs cris et leurs lamentations ne laissaient aucun doute sur l'accident qui en constituait la cause. Gauddis comprit immédiatement qu'il avait affaire à la mère.

Il s'arrêta, fit demi-tour et revint à leur hauteur. Elles étaient pauvrement vêtues. La femme portait une sorte de simarre de mauvaise toile, si usée que le bord inférieur apparaissait tout effrangé. Elle avait jeté un vilain châle de laine sale sur ses épaules et allait bras nus. La fillette était couverte d'une robe dans un état à peine meilleur que celle de sa mère. Fruit d'une charité, elle s'avérait trop grande pour elle et, pour éviter qu'elle traîne par terre et qu'elle marche dessus, elle l'avait remontée et serrée autour de sa taille avec une bande de tissu. Les deux malheureuses inspiraient la pitié et leur chagrin en rajoutait.

Quand Gauddis s'arrêta à côté d'elles, effrayées, elles effectuèrent un mouvement de recul. Mais, la femme reconnut le roi, car elle l'avait aperçu une fois à Vadonia, alors qu'elle s'y était rendue, pour fleurir la tombe de son défunt mari. Elle tenta de juguler ses sanglots et essuya tant bien que mal ses larmes. Gauddis descendit de cheval en gardant l'enfant dans son manteau et s'adressa à elle en découvrant celui-ci :

— Madame, est-ce lui que vous pleurez ?

De surprise, ses yeux s'arrondirent. Dans son esprit, son fils était déjà mort ; irrémédiablement perdu. Elle se précipita aux pieds du roi et enlaça son garçon en s'exclamant :

— Bérulon ! Mon Bérulon ! Mon enfant, tu vis ! Yvette, ton frère est sauvé !

La fillette sautait sur place en battant des mains et riait aux éclats.

— Sire, que les esprits vous gardent ! Comment vous remercier ?

— Tâchez qu'il devienne un homme digne, Madame ! Votre dette en sera acquittée.

Puis, constatant la pauvreté de sa mise, il se défit de son manteau et le lui tendit :

— Prenez ceci ! Il est mouillé, mais il vous protégera néanmoins, car vous semblez en avoir grand besoin. La nuit viendra bientôt, l'orage gronde et l'eau qu'il s'apprête à déverser sera glacée. Couvrez-vous et hâtez-vous de rentrer chez vous !

La femme s'était emparée du vêtement et se confondait en remerciements éperdus. Elle bénissait le roi et rendait grâce aux esprits. Elle jeta la houppelande sur ses frêles épaules. Elle se révéla si grande, qu'elle la recouvrit, elle et ses deux enfants qui se serraient contre elle. Elle les saisit par la main et s'en alla, non sans avoir encore remercié Gauddis et loué la providence qui l'avait placé sur son chemin.

Le roi reprit la direction de l'auberge. Chemin faisant, il méditait sur la ténuité du fil de la vie. Finalement, cet enfant ne devait la sienne qu'à la hardiesse du cerf qui avait amené son sauveur, au bon endroit, au bon moment.

5 — Varjo

Dans l'espace clos où régnait l'obscurité la plus totale, un voyant rouge minuscule s'alluma et commença à clignoter au rythme des bips qui retentissaient simultanément. L'automatisme qui assurait le contrôle de la capsule de survie venait de déclencher la séquence de réveil de son occupant.

Ordinairement, ce rôle aurait dû échoir à l'ordinateur central du vaisseau, de longues années auparavant, mais un accident l'avait déconnecté. Le gestionnaire local s'était substitué à lui, car les réserves d'énergie arrivaient à leur terme et son programme prévoyait qu'en désespoir de cause, il réveille son hôte pour lui laisser une dernière chance de survivre si elles venaient à s'épuiser totalement.

Le caisson ressemblait à un sarcophage. Sa partie basse, construite avec un métal foncé, était montée sur un rail de même composition qui se confondait avec le sol de la pièce où il se trouvait. Comme il était initialement destiné à être éjecté dans l'espace, sa surface ne présentait aucune aspérité et encore moins d'ornement. Un couvercle bombé le fermait. Fabriqué dans une matière transparente, mais dépolie, il laissait deviner une grande forme sombre, vaguement humanoïde, immobile, endormie.

C'était Varjo. Il demeurait en état de vie suspendue depuis un peu plus de trois mille ans, après un concours de circonstances indépendant de sa volonté. Lorsqu'il avait perdu le contrôle du petit vaisseau qu'il avait volé, il s'était réfugié dans un caisson de survie pour se protéger. Il ignorait que quand il le verrouillerait de l'intérieur, la maîtrise lui en échapperait complètement.

Ce n'est qu'à présent, alors que l'énergie arrivait à épuisement qu'il allait enfin revenir à la vie, mais ceci, il ne l'apprendrait que quand il serait sorti de l'état où il se trouvait.

Tout à coup, une série de voyants s'alluma sur le pourtour du caisson, qui provoqua la naissance, à l'intérieur, d'un halo lumineux parcouru de minces arcs électriques qui s'abattaient aléatoirement en tout point de la forme sombre. Le grand corps tressaillait, comme s'il protestait contre le traitement qui lui était infligé.

Les minuscules éclairs semblaient tâter tous les membres et les organes internes de Varjo, comme s'ils s'assuraient de leur intégrité. Quand l'inventaire fut achevé, cette sorte de foudre miniature cessa. Le frémissement s'était changé en une pulsation régulière, d'abord ample, comme une respiration lente et profonde, puis de plus en plus ténue, à mesure que son rythme augmentait, jusqu'à devenir imperceptible. Le sarcophage s'emplit alors d'une fumée irisée, illuminée à intervalles réguliers, de violents flashes de lumière blanche.

Soudain, une main noire se plaqua sur la face interne du couvercle. Les éclairs cessèrent aussitôt, la vapeur fut aspirée et la partie translucide de la capsule se souleva, dans le plus grand silence.

S'appuyant sur les bords du sarcophage, Varjo se redressa avec peine et resta assis quelques instants, pour retrouver pleinement les sensations de la vie et réveiller tout à fait ses facultés intellectuelles.

D'un bref regard, il consulta l'instrument qui mesurait l'écoulement du temps depuis qu'il s'était enfermé dans le caisson. Ce qu'il y lut le laissa pensif. Il constata qu'il était resté plus de trois mille années en état de vie suspendue.

Il n'en conçut aucun regret, car le fait qu'il se réveille libre, à présent, tendait à prouver qu'il avait échappé définitivement à ses poursuivants et au sort qui lui était promis; mais à quel prix? Il était irrémédiablement perdu dans l'espace, sans espoir de retour. Mais, de retour vers quoi? Après tout, qu'aurait-il eu à retrouver? Il ne lui restait rien de son existence antérieure, à part son frère. Celui-ci avait dû continuer sa petite vie d'intrigant tranquillement, tout en portant le deuil d'un jumeau qui selon ses dires, ne lui avait jamais amené que des ennuis.

Que lui importait finalement. Il vivait, il avait recouvré sa liberté et il entendait bien en profiter. Il se rallongea dans son sarcophage et se concentra pour se débarrasser des pensées parasites. Puis, à l'état de pur esprit, il délaissa son enveloppe corporelle et quitta l'astronef enseveli.

Depuis le Witzplads, il constata que le vaisseau avait complètement disparu dans le sable. En sortir, ne devrait cependant pas être un problème, mais rien ne pressait. Pour survivre, il n'avait que très peu de besoins et le synthétiseur de bord, qui lui assurerait quelques mois de ressources, était prévu pour les satisfaire : à condition toutefois, qu'il trouve une batterie de rechange pour le réactiver. Ensuite, il mettrait à profit ce délai pour découvrir la planète sur laquelle il avait échoué, avant de décider quelle orientation il donnerait à son avenir.

Une sensation, qu'il n'avait pas ressentie depuis longtemps, lui rappela que pour vivre, il devait se nourrir. Tout excité d'avoir recouvré sa liberté, il avait quitté son enveloppe charnelle, mais avait négligé ce détail avant de partir. Les siècles de vie suspendue qu'il venait de traverser avaient épuisé ses maigres réserves corporelles, et à présent, il éprouvait un impérieux besoin de s'alimenter. Il différa la poursuite de son exploration, réintégra son enveloppe et sollicita le synthétiseur pour obtenir une ration de fluide rouge. Comme il l'avait pressenti, la machine resta muette. Pour la remettre en service, il entreprit de fouiller méticuleusement le vaisseau, à la recherche d'une source d'énergie.

Dans un caisson escamotable, il découvrit trois piles atomiques de rechange. Il les inséra tour à tour dans le synthétiseur qui démarra. Après s'être réinitialisé, il lui indiqua le nombre de repas qu'il pourrait lui délivrer en fonction de la puissance disponible dans chacune d'elles. Au bout du compte, il disposait de deux douzaines de rations, soit à peu près deux cent quarante jours d'autonomie, à raison d'une par décade. Sa situation ne l'alarmait pas, mais il n'exultait pas non plus. S'il voulait pouvoir profiter de sa liberté, il devrait trouver rapidement un substitut.

Il absorba une portion et ressortit dans le Witzplads. Il se dirigea d'abord vers l'est, un peu plus d'une centaine de kilomètres, avant d'atteindre les rivages d'un océan. Il n'avait aperçu jusque-là, que du sable et des dunes, à perte de vue et dans toutes les directions. Il se demanda alors, s'il n'avait pas échoué sur un monde désertique, ce qui expliquerait pourquoi, on ne s'était pas donné la peine de s'assurer, de visu, qu'il était bien mort. Dans ce cas, l'endroit où il se trouvait ne valait pas mieux que la prison qu'on lui destinait.

Pour s'apaiser et élargir son champ visuel, il prit rapidement de l'altitude. Il dut monter très haut, pour apercevoir enfin, dans le lointain et à l'opposé de sa position, un relief qui s'apparentait à un massif montueux.

Le temps d'y penser, il y fut et put se rendre compte que la planète se révélait plus accueillante que l'immense désert, qu'il avait craint, au premier abord. La chaîne de montagnes constituait une sorte de colonne vertébrale dans l'axe du continent. De chaque côté d'elle, de vastes espaces verdoyants, où coulaient fleuves et rivières et s'ébattaient des troupeaux d'animaux sauvages, s'étendaient à perte de vue.

Il la longea en remontant vers le nord. Petit à petit, les sommets devinrent moins hauts, moins pointus. Finalement, ils laissèrent la place à des collines qui allaient, décroissantes, et se perdaient dans des vastitudes forestières vallonnées entrecoupées de non moins immenses plaines sillonnées de cours d'eau.

Un puissant fleuve coulait dans le prolongement de la chaîne de montagnes. Il avait raviné le sol et s'était encaissé dans une profonde dépression. Vu du ciel, il crevassait le continent de façon impressionnante. Varjo le longea et parvint à un confluent où une importante rivière venait le grossir. Là, il bifurquait vers l'ouest en dessinant un i grec renversé.

Sur la droite de cet i grec, un peu en retrait des deux cours d'eau, une grande cité ceinte de remparts ôta à Varjo tout espoir de quitter cette planète avant longtemps.

L'agglomération manquait de tous les équipements techniques qu'il aurait dû trouver dans une ville évoluée au plan technologique et les hommes, qui la gardaient, portaient des cottes de mailles, des hallebardes, des arcs et des épées, ce qui équivalait selon lui à l'avant-

préhistoire de sa race. Il était irrémédiablement cloué sur ce monde. Qu'à cela ne tienne, son esprit machiavélique de mauvais sujet comprit aussitôt le parti qu'il pourrait tirer de son évolution, pour s'imposer et dominer ce peuple. Dans son cerveau, avide de pouvoir et de puissance, il ébauchait déjà les grandes lignes de son action future.

En premier lieu, il explorerait intégralement ces territoires, pour localiser les autres citées, et établir un plan de conquête. Sa seconde priorité consisterait à s'extraire du sable où son vaisseau était enfoui. Ensuite, il traverserait le désert et les steppes pour rejoindre la civilisation, ce qui risquait de lui prendre un temps certain, en regard de la distance à parcourir. Puis, il devrait s'introduire, soit par la ruse soit par la force dans les cercles dirigeants d'une de ces nations et enfin il s'emparerait du pouvoir d'une manière ou d'une autre.

Une question, toutefois, vint tempérer ses velléités conquérantes ; trouverait-il de quoi s'alimenter ? Il remit à plus tard la résolution de ce problème et décida de visiter la cité, pour acquérir une connaissance plus précise des mœurs et des habitudes des autochtones. Il déambula dans les rues, entra dans les bâtiments qui lui semblaient les plus importants et écouta le parler et les dires des habitants. Ceux-ci ne se doutaient de rien, car sous sa forme éthérée, il demeurait invisible et inaudible à quiconque ne possédait pas la même faculté que la sienne. Il pouvait aller et venir comme il le voulait sans que personne soupçonne sa présence.

Il apprit ainsi que la cité s'appelait Byzandore, qu'elle constituait la capitale du Barador et qu'elle attendait la visite de deux délégations étrangères. L'une devait arriver de Vadonie, pour reconduire une alliance et l'autre d'Argastille, l'État voisin, pour sceller des accords commerciaux et jeter les bases de possibles unions entre les grandes familles des deux royaumes. Il enregistra ces informations dans sa mémoire, trouvant là deux bonnes occasions de pénétrer les milieux dirigeants de ces nations.

Ses investigations l'amènèrent devant un bâtiment qui apparaissait, de toute évidence, comme la résidence du souverain local. Il franchit un pont-levis, passa sous le nez des hallebardiers qui en assuraient la garde et se rendit à la découverte du maître de céans et de son entourage. Un homme, qu'il avait entendu affirmer que le roi l'attendait, lui servit de guide à son insu.

Après lui, il pénétra dans une salle un peu plus longue que large. La lumière du jour l'éclairait à peine, car elle avait du mal à se faufiler par les petites ouvertures, prévues plus pour l'aération des lieux que pour le passage du jour. Des torches étaient d'ailleurs disposées à intervalles réguliers pour pallier cette carence.

Le trône, surélevé, était situé à l'opposé de l'entrée. Quelques marches d'escalier revêtues d'un tapis rouge le desservaient. Il dominait le reste de la pièce d'un bon mètre et sa taille imposante dissimulait une petite porte dans le mur du fond de la salle. Deux hallebardiers impressionnants, qui se tenaient légèrement en retrait, montaient la garde à ses côtés.

C'était un grand fauteuil de chêne, lustré par l'usage et les années. Il était garni d'épais coussins et recouvert de soieries aux armes du Barador : un faucon, ailes déployées, au-dessus de deux épées croisées. Deux autres sièges moins imposants l'encadraient. Ils possédaient une apparence semblable à celle du trône et ils étaient sans doute réservés pour quelques personnages importants de l'entourage du roi. Pour l'instant, nul n'y était assis.

Quelques conseillers occupaient une rangée de bergères, plus modestes, disposée au bas de l'escalier, de telle sorte qu'ils tournaient le dos au roi. Le souverain, depuis son trône, écoutait les doléances de l'un de ses sujets, qui se tenait face à lui et aux conseillers.

Gontar de Barador était un homme de taille moyenne, large d'épaules, au visage avenant souligné d'un mince collier de barbe grisonnante qui ne parvenait pas à cacher ses rides. Avec ses quelques cheveux blancs, celles-ci trahissaient un âge certain. Il ne se sentait pas encore vieux, mais lorsqu'il contemplait les hommes qu'étaient devenus ses fils, Torkan et Josmon, il percevait le poids des années sur ses épaules.

Une fine couronne d'or, où luisait une émeraude de belle taille, ornait le dessus de sa tête. À son cou, au bout d'une chaînette de métal précieux, pendait un minuscule boîtier brillant, absolument lisse et sans motifs, qui lui venait d'un de ses lointains ancêtres.

Varjo reconnut immédiatement un enregistreur de vie Skarwog ; dans son caisson de survie, la réplique exacte de celui-ci occupait une place identique. Comment cet objet avait-il pu arriver entre les mains de cet homme, s'interrogea-t-il ? Il se rapprocha pour l'observer de manière plus précise. À son grand étonnement, celui-ci commença alors, à dégager une lueur inhabituelle, qui affola le roi et son entourage. Mais, pour Varjo, cela signifiait qu'il pouvait accéder à son contenu.

Intrigué, il s'y connecta mentalement. Stupéfait, il découvrit que cet appareil appartenait à son frère. Puisqu'il se trouvait là, sans lui et entre des mains étrangères, c'est qu'il était mort, car le lien qui unissait un Skarwog à son enregistreur ne se rompait qu'avec le trépas. Sans doute avait-il sacrifié sa vie pour venir le secourir. D'un seul coup, il prit conscience du vide total qui entourait son existence. Ce frère méprisé, décrié, parfois renié, souvent envié malgré tout, avait péri et il avait trépassé en se préoccupant de lui. Varjo se sentit seul, comme jamais il l'avait été. Un chagrin immense l'envahit, qu'il n'avait pas éprouvé depuis qu'enfant, il avait perdu Ixodan, la petite mascotte sœur de celle de son frère.

Il demeura abattu et attristé quelques instants. Puis, le naturel reprit le dessus et la colère le submergea. Les responsables de la mort de son jumeau devraient payer cher, pour ce forfait. Il allait les chercher, et, peu importe le temps que cela demanderait, il les anéantirait lorsqu'il les aurait trouvés.

Il se croyait seul dans le Witzplads et donnait libre cours à ses émotions, sans aucune précaution.

Très loin de là, dans les montagnes au sud de la Vadonie, les vibrations de cette colère vinrent agiter les fibres sensibles du veilleur de Worksa. Dans les ténèbres d'une cavité rocheuse, un léger ronronnement naquit, une douce clarté inonda l'endroit, révélant une sorte d'autel sur lequel un grand vieillard se matérialisa. Le bourdonnement mourut. L'ancêtre se redressa, pivota et resta quelques instants, les jambes pendantes, au bord de la table avant d'en descendre avec une aisance que son apparence physique ne laissait pas supposer. Il s'installa confortablement dans un fauteuil ajustable, dont il bascula légèrement l'assise et son esprit s'envola aussitôt dans le Witzplads, remontant la piste des vibrations qui l'avaient attiré. Il était expert dans ce domaine, mais lui, contrairement à Varjo, procédait de telle sorte qu'il demeurait imperceptible.

Dans la salle du trône, à Byzandore, l'attention de tout le monde était fixée sur le roi, ou plus exactement, sur son pendentif qui pulsait comme un cœur, une vive clarté rose qu'on ne lui avait jamais vue. Gontar, soucieux de sa sécurité, avait ôté la chaîne de son cou. À présent, inquiet, il la tenait devant lui, à bout de bras, en se demandant comment il devait interpréter ce phénomène. Le bijou scintilla une dernière fois et redevint un objet inerte tel qu'il avait toujours été. Ceci mit fin à l'émoi que l'évènement avait suscité. Cependant, Gontar suivit l'avis de ses conseillers et de ses proches et plaça le médaillon sur un buste sculpté, dans une vitrine.

Cet incident avait permis à Varjo d'apprendre en partie les détails de l'expédition qui avait conduit son frère à sa perte. Fort des expériences de celui-ci, il s'était élancé vers le sud, dans le dessein bien arrêté de trouver les Vadons et d'évaluer de quelle façon il pourrait accomplir sa vengeance. L'enregistreur de vie avait cessé de scintiller au moment précis où il s'était éloigné.

Débordant de haine envers un peuple, dont il venait juste d'apprendre l'existence, il laissait, dans le milieu hautement conducteur de vibration que constituait le Witzplads, une piste que le veilleur n'éprouva aucune difficulté à suivre.

6 — Le retour des hommes sans ombre

Varjo marchait dans le désert depuis plusieurs jours. Il ne souffrait pas de la chaleur. Elle le laissait indifférent et il ignorait la soif. Ce qui aurait constitué une épreuve mortelle pour un humain, ne figurait pour lui qu'une longue promenade forcée et ennuyeuse. Toute sa volonté était tendue vers le but qu'il s'était fixé ; venger le trépas de son frère et dominer ce monde sous-développé.

Depuis le Witzplads, il avait localisé la Vadonie. Il pensait qu'il aurait affaire à un peuple du même niveau que celui qu'il avait découvert à Byzandore. Aussi, fort de son état éthéré, avait-il tenté de s'introduire dans le palais du souverain. À sa grande surprise, il s'était heurté à une barrière invisible qui lui avait interdit l'accès, non seulement à celui-ci, mais également, à tous les bâtiments de quelque importance.

Comment ce peuple, apparemment du même niveau d'évolution que ceux du nord et de l'est, pouvait-il maîtriser des techniques spirituelles qui demeuraient à sa connaissance, l'apanage de sa seule race ? Cette interrogation en amena aussitôt une seconde : accédaient-ils aussi au Witzplads ? Il n'y avait pourtant décelé aucune autre présence. Néanmoins, il résolut d'y évoluer plus prudemment, désormais.

Il avait visité Vadonia, Brunnen et Belestran. Partout, le même obstacle avait arrêté ses investigations. De ce qu'il connaissait de la campagne de son frère, il avait retenu que Xorda n'avait jamais eu l'occasion de subjuguer un Vadon.

Lui pensait qu'aucune raison ne le lui interdisait. Puis, il réfléchit un instant et admit qu'il devait quand même envisager le cas contraire. Il conclut que si cela venait à se produire, le meilleur moyen d'atteindre son but consisterait à soumettre les États du Nord et de l'Est, pour constituer des armées nombreuses qu'il jetterait ensuite sur la Vadonie.

Pour en arriver là, il devait tout d'abord s'extraire du sable où son vaisseau était enfoui. Puis, il rallierait Byzandore, avec la ferme intention de récupérer l'enregistreur de Xorda. Celui-ci lui avait déjà livré des informations vitales pour sa survie, mais il voulait en disposer pour étudier à fond le parcours de son jumeau sur ce monde. Il désirait savoir pourquoi celui-ci avait échoué.

De retour dans son enveloppe corporelle, il avait analysé sa situation. L'enregistrement de son frère avait résolu son problème d'alimentation. Plus rien ne justifiait qu'il s'attarde encore dans ce lieu, auquel la disparition de l'énergie ôterait bientôt tout intérêt.

Il absorba une solide ration de bouillie rouge et modifia les commandes du synthétiseur, afin qu'il lui délivre des portions conditionnées pour être emportées, jusqu'à l'épuisement de

l'énergie disponible. Le processus s'en avérait gourmand et la machine en vint à bout dès la sixième ration. Varjo les rangea dans un conteneur cylindrique, hermétique, et muni d'une lanière, qu'il fit passer sur son épaule. Puis, il se dirigea vers l'arrière du vaisseau, dans le compartiment des machines, où il arma le système pyrotechnique prévu pour l'éjection du sas de secours.

Il avait profité d'une de ses sorties extracorporelles pour sonder l'épaisseur de la couche de sable qui recouvrait le vaisseau. À cet endroit, elle mesurait un peu moins de quatre mètres. Il se trouvait à mi-pente d'une très haute dune que l'éjection du sas ébranla avec force, ce qui provoqua l'effondrement de son sommet.

Des centaines de tonnes de sable, déstabilisées par l'onde de choc de l'explosion, déferlèrent sur la pente de la dune comme une avalanche. Leur chute entraîna dans leur sillage les masses de celui qui se trouvait en contrebas de l'astronef. Lorsque l'écoulement cessa, un rai de lumière filtrait dans le coin supérieur droit de l'ouverture pratiquée par l'éjection du sas de secours. Varjo s'allongea sur le sable qui avait pénétré à l'intérieur du vaisseau et entreprit d'agrandir le passage. Quand il le jugea suffisant, il étira son corps jusqu'à ce qu'il devienne assez fin pour s'y glisser. Il put ainsi s'extraire sans mal de sa prison souterraine et sans s'attarder, se dirigea vers le nord-ouest, avec Byzandore en point de mire.

*
* *

Depuis le Witzplads, le veilleur avait assisté à toute l'opération. Il suivait assidûment Varjo depuis qu'il l'avait trouvé. Il avait calé son esprit sur sa fréquence spirituelle, de telle sorte que, malgré les mesures de prudence dont il s'entourerait désormais, il serait toujours en mesure de le retrouver.

Lorsqu'il était sorti de son sommeil millénaire, Varjo avait commis l'erreur de se croire seul capable d'accéder au Witzplads. Il s'y était rendu sans la moindre précaution pour dissimuler sa présence et avait donné libre cours à son tempérament colérique. Il ne se doutait pas que ses poursuivants de jadis avaient laissé derrière eux un dispositif capable de le neutraliser. Sa tendance à l'emportement l'avait trahi et alerté le veilleur. Sans elle, celui-ci aurait éprouvé beaucoup plus de difficultés à le débusquer. À présent, l'erreur s'avérait irrécupérable, mais Varjo l'ignorait. Quoi qu'il entreprenne, où qu'il aille, quoi qu'il décide, il se trouverait toujours sous surveillance.

La direction qu'il avait empruntée en sortant du sable et qu'il suivait depuis indiquait clairement sa destination. Le veilleur comprit rapidement ce qui le motivait et il jugea préférable qu'il ne puisse pas s'emparer de l'enregistreur de son frère. Aussi, décida-t-il de

visiter Gontar nuitamment.

*
* *

Le roi du Barador se trouvait au milieu d'une bataille, sans armes pour se défendre. Autour de lui se déroulait l'habituel carnage des affrontements moyenâgeux. Des soldats hurlaient de douleur, puis mouraient achevés par un adversaire ou des suites de leurs blessures. Pas de quartier, pas de prisonnier. À la fin, il ne demeurerait que les vainqueurs et les cadavres.

Le conflit opposait des hommes sans ombre au soleil, au regard vide et inexpressif, à une alliance, où Gontar retrouva les anciennes couleurs du Barador et celles de Styrie. Un troisième étendard, qu'il ne reconnaissait pas, flottait entre les deux autres. Tout à coup, un soldat au visage méchamment balafé prit pour cible un adversaire qui le côtoyait et lui asséna un redoutable revers de son grand sabre recourbé. Le roi se trouvait sur la trajectoire de l'arme. L'attaquant avait frappé de taille et instinctivement, Gontar avait relevé ses bras pour se protéger. La lame passa à travers lui, sans provoquer la moindre blessure. Son agresseur ne s'en étonna pas, et, indifférent à sa présence, poursuivit son attaque.

Éberlué par sa mésaventure et à peine remis de sa frayeur, Gontar, qui n'était pas arrivé au bout de ses surprises, s'aperçut qu'à présent, il survolait le champ de bataille. Il planait au-dessus des combattants, dont le nombre s'amenuisait de minute en minute.

Sur l'arrière de la mêlée, il distingua deux géants qui s'affrontaient en silence. Chacun d'eux dépassait les deux mètres. L'un, au physique élancé avec le teint clair, avait noué ses longs cheveux blonds en queue de cheval. L'autre, massif, avec des muscles énormes et la peau sombre portait une toison noire et crépue, où luisaient des reflets rouge-orangé. Son adversaire, au contraire, était doté d'une anatomie harmonieuse. C'était un athlète puissant et racé.

Ils combattaient avec acharnement, l'un se montrant aussi agile que l'autre. Ils enchaînaient les passes d'armes à une vitesse et avec une précision ahurissante. Mais aucun ne semblait en mesure de prendre l'avantage sur son vis-à-vis.

Autour d'eux, l'affrontement avait cessé. Les partisans du géant sombre s'étaient regroupés à distance. Ils ne restaient plus que quelques dizaines, mais se préparaient néanmoins à revenir à l'attaque. Un peu supérieurs en nombre, leurs adversaires profitaient de l'intermède pour reformer leurs lignes. Ils s'interposaient, à présent, entre les hommes sans ombre et la lutte des deux géants et se préparaient à repousser l'assaut qui s'annonçait.

Soudain, le combat des deux colosses changea de physionomie. Le blond avait réussi à se placer sur le dos du sombre et il enserrait sa tête entre ses mains, ce qui semblait le paralyser.

Son corps entier luisait d'une vive lumière qui gagnait peu à peu son adversaire.

Gontar reconnut la scène. Fêré d'histoire, il se rendait régulièrement à Barad, l'ancienne capitale du Barador, où il faisait stocker les archives du pays dans les sous-sols de la forteresse. Il y avait lu la description de ce combat. Il ignorait par quel sortilège, mais il assistait de visu à un évènement vieux de plus de mille cinq cents ans. Le lutteur sombre était Xorda, le maître des hommes sans ombre et son adversaire, le guerrier lumineux des Vadons.

Tout à ses réflexions, il avait perdu le fil de la bataille. Quand il y revint, le sol se refermait sous lui. Il avait englouti les deux combattants. Il vit un Baradoran s'approcher et ramasser un petit objet qui brillait au soleil. Il reconnut le pendentif qui lui venait de son ancêtre. C'est alors qu'un grand vieillard vêtu d'une ample robe grise apparut à son côté et s'adressa à lui :

— Roi Gontar, veuillez me pardonner de vous avoir contraint à assister à ce triste spectacle, mais cela m'a semblé nécessaire pour que vous saisissiez bien toute l'importance de ce qui va suivre.

Interloqué, Gontar demanda :

— D'où sortez-vous, Monsieur... ?

— Mon identité et ma provenance demeurent sans intérêt. Écoutez plutôt ce que je suis venu vous confier.

Sans laisser à Gontar, l'occasion de reprendre la parole, il enchaîna :

— L'homme qui a ramassé le médaillon était votre ancêtre Sigurde. Il l'a gardé et cet objet s'est transmis de père en fils, jusqu'à vous. Entre vos mains, ce n'est qu'un innocent bijou, mais s'il venait à luire d'une manière inhabituelle, alors, une grave menace pèserait sur vous et les vôtres. A-t-il déjà émis une lueur insolite ?

— Oui ! Par tous mes ancêtres ! Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela annonce que le maître des hommes sans ombre est de retour. Votre médaillon doit disparaître sans attendre. Agissez de sorte qu'il quitte Byzandore et que celui qui s'en chargera soit seul à savoir où il est et reste avec lui, là où il l'aura emporté. Puis-je compter sur vous ?

— Nous procéderons ainsi que vous le demandez, mais cela suffira-t-il à empêcher le retour du maître des hommes sans ombre ?

— Je ne le crois pas, mais cela lui compliquera la tâche et nous procurera un gain de temps appréciable.

Avant que Gontar l'interroge encore, le vieillard commença à s'effacer, devint translucide et il disparut tout à fait. Gontar, quant à lui, sursauta dans son lit et se réveilla. Sa compagne bougea à côté de lui et d'une petite voix inquiète et ensommeillée demanda :

— Pourquoi remues-tu ainsi ?

— C'est encore ce rêve qui me poursuit depuis trois nuits. Rendors-toi.

Il s'assit au bord de sa couche, glissa les pieds dans de chaudes mules en peau de mouton, se leva et se dirigea vers la fenêtre de la chambre, dont il écarta légèrement la tenture. Le ciel commençait à s'éclaircir à l'est. Il délaissa la croisée et revint vers son lit, à côté duquel trônait une desserte où reposaient ses vêtements. Il s'habilla en silence et sortit de la chambre. Dans le couloir qui le conduisait aux cuisines, il rencontra le chef de la garde de nuit. Il l'interpella :

— Capitaine !

— À vos ordres, sire.

— Trouvez-moi le connétable et demandez-lui de me rejoindre dans mon cabinet, derrière le trône.

— Mais, il doit reposer encore, sire !

— Réveillez-le dans ce cas ! Est-ce que je dors, moi ?

— Bien sire. Et il partit en courant.

Gontar passa par les cuisines. Les marmitons s'étaient déjà mis au travail. Il commanda qu'une solide collation pour deux soit servie rapidement dans son cabinet et s'y rendit aussitôt. Il y était parvenu depuis quelques minutes, quand des domestiques apportèrent deux plateaux chargés de victuailles et de boissons.

Le roi s'attabla, se remplit un gobelet de vin chaud qu'il goûta du bout des lèvres, puis il débita un gros morceau d'un appétissant pâté de sanglier et le déposa sur une belle tranche de pain. Il s'apprêtait à mordre dedans, lorsque le connétable toqua à la porte et entra, les paupières encore lourdes de sommeil :

— Veuillez excuser mon retard, sire, bredouilla-t-il en étouffant un bâillement.

— Je vous comprends, mon bon Garin. Asseyez-vous et tapez là-dedans, continua Gontar en désignant les mets disposés sur la table, rien de tel qu'un sérieux casse-croûte pour vous stimuler.

Garin s'installa en face du roi, se servit un gobelet de vin chaud dans lequel il trempa ses lèvres avant de demander :

— Puis-je savoir ce qui me vaut un réveil aussi matinal, sire ?

— Mon médaillon, mon cher, mon médaillon !

— Votre médaillon ; sire ! Je ne vous suis pas.

— Mon médaillon doit disparaître avec celui qui l'emportera.

— Dois-je comprendre que le porteur doit mourir, sire ?

— Certes non ! Pas du tout ! Je veux dire qu'un homme de confiance doit prendre mon médaillon et quitter Byzandore vers une destination connue de lui seul. Il devra y rester jusqu'à ce qu'il reçoive un avis contraire.

— Mais, sire, comment pourra-t-on lui envoyer un contre-ordre, si personne ne sait où il est ?

— Ne vous souciez pas de ceci, Garin, et ayez confiance en moi. Choisissez votre homme et présentez-le-moi avant la mi-journée.

— Bien sire. Cependant, m'expliquerez-vous le pourquoi de cette étrange requête ?

— Me croirez-vous, si je vous affirme qu'un mage me l'a conseillé dans un rêve ?

Garin, stupéfait, observa le roi d'un regard éloquent. Il se demandait visiblement si celui-ci avait toute sa raison. D'un ton incrédule, il s'exclama :

— Dans un songe ; sire !

— Exactement Garin ! Cette nuit même ! Mais ce serait trop compliqué et trop long à raconter et le temps presse.

Garin dut se contenter de cette explication expéditive et aller s'occuper de l'exécution de la mission dont il venait d'être chargé.

Au crépuscule suivant, un cavalier quitta Byzandore. Il emportait le médaillon et disparut dans l'obscurité.

*
* *

Lorsqu'il parvint à la frange du désert, Varjo marchait depuis plusieurs semaines. De loin en loin, quelques maigres touffes d'une végétation rabougrie apparaissaient au pied des dunes et il distinguait, ici ou là, les traces à peine perceptibles d'une faune certes rare, mais bien présente.

C'était les ondulations qu'un reptile avait laissées sur le sable en se déplaçant, les empreintes tout juste discernables d'un petit rongeur en quête de nourriture ou plus simplement, l'apparition d'insectes qui jusqu'ici, avaient brillé par leur absence.

Ces observations ravivèrent son ardeur et l'incitèrent à presser le pas. La monotonie du paysage le lassait. Jamais de sa vie, il n'avait vu autant de sable et pourtant, il avait déjà vécu longtemps. Il en était écœuré. Il se jura que dans la mesure du possible, jamais il ne remettrait les pieds dans ce désert.

L'horizon vert des steppes lui apparut, alors qu'il émergeait au sommet d'une dune particulièrement haute. Quelques heures plus tard, il en abordait les premières prairies jaunies par la proximité de l'erg. L'herbe était clairsemée, mais plus il avançait, plus sa densité

augmentait et plus elle verdissait. Il marcha encore quelques heures et il se trouva complètement immergé dans un océan de végétation luxuriante qui s'étendait à perte de vue.

Sa dernière ration de bouillie rouge ne constituait plus qu'un souvenir et les premiers signes d'inanition commençaient à se faire sentir. Il devait découvrir rapidement des animaux, pour exploiter l'information qu'il avait puisée dans l'enregistrement de son frère. Il s'échappa de son corps et s'éleva très haut, au-dessus de la steppe. Grâce à l'acuité visuelle centuplée que lui procurait son état éthéré, il trouva sans peine ce qu'il cherchait. Il réintégra aussitôt son enveloppe et se remit en marche.

Au creux d'un vallon verdoyant, quelques arbres formaient un cercle autour d'une résurgence, où une eau cristalline et fraîche attirait les animaux. Prédateurs et proies s'y succédaient pour s'abreuver, les secondes ne s'avançant qu'après s'être assurées que les premiers s'en étaient suffisamment éloignés.

Un troupeau de gros bovidés broutait un peu à l'écart. C'étaient des bêtes massives et musculeuses qui tenaient à la fois du bison et du buffle. De l'un, elles avaient hérité la toison drue qui recouvrait un poitrail et des épaules puissantes et de l'autre, un train arrière au pelage ras avec des cuisses, taillées à la hache, qui leur donnaient l'allure de culturistes surdéveloppés. Le sommet de leurs crânes s'ornait de grandes cornes effilées qui pointaient vers l'avant, après avoir dessiné un arc de cercle qui les ouvrait de part et d'autre de leur tête.

Beaucoup étaient couchés dans l'herbe drue. Les éléments les plus forts entouraient les femelles gestantes et les jeunes, maillons faibles du troupeau, pour les maintenir à l'abri des prédateurs, derrière le rempart de leurs corps et de leurs cornes. De grands mâles montaient une garde vigilante, dans toutes les directions, sur le pourtour du rassemblement.

Varjo étira son anatomie jusqu'à la rendre invisible et s'approcha de l'un d'entre eux qu'il tétanisa d'une puissante attaque mentale. La suite se révéla d'une facilité déconcertante. Il plaça une main sur le cou de l'animal à l'emplacement de la veine jugulaire et absorba son sang à travers sa peau. Pendant qu'il se rassasiait, une pensée émue pour son frère lui vint à l'esprit. Quelle fameuse paire ils auraient constituée tous les deux, si leurs caractères s'étaient accordés ! Quel gâchis ! Mais il était trop tard pour avoir des regrets. Xorda était mort et seule la vengeance soulagerait les remords de Varjo.

Alors qu'il s'éloignait de sa victime le roulement crescendo d'une galopade annonça la venue d'une bande de chevaux sauvages.

— Que demander de plus ? pensa Varjo. Voilà que mon véhicule est avancé.

Il subjuga l'étalon qui la conduisait et s'en servit de monture. Il s'en assujettit cinq autres, comme garde-manger et sans plus perdre de temps, reprit la direction du nord-ouest.

Après un voyage long et qu'il trouva fort ennuyeux, il arriva très tôt un matin, en vue d'Orinel. C'était une petite bourgade fortifiée, dont les remparts sortaient de terre au bord d'une large douve, aux eaux troubles et profondes, qu'un pont-levis présentement abaissé permettait de franchir. À cet endroit, les murs atteignaient une telle épaisseur, que le passage ressemblait à un petit tunnel dont deux imposantes herse de fer forgé hérissées de pointes acérées, actuellement relevées, protégeaient les extrémités. Des hommes d'armes montaient la garde de chaque côté pendant que d'autres, à l'extérieur, filtraient les entrées et percevaient le péage que tout visiteur devait acquitter.

C'était jour de marché. Malgré l'heure très matinale, de nombreux marchands, camelots et paysans se pressaient déjà sur la route. Celui-ci conduisait un attelage de bœufs devant un haquet, celui-là menait une carriole tractée par un âne et les autres poussaient tout simplement, de petits chariots à bras. Ils y avaient entassé tout ce que l'on peut imaginer trouver sur un marché : des fruits, des légumes, des plantes diverses, de la volaille, de la vannerie, des articles ménagers, des tissus, des vêtements, etc.

Une file d'attente se formait progressivement devant le pont-levis où, malgré leur célérité, les hommes d'armes peinaient à assurer la fluidité du trafic.

Varjo avait modelé sa morphologie pour la rendre autant que possible plus proche de celle des gens qu'il rencontrait, mais malgré ses efforts il demeurait d'une taille supérieure à la moyenne. Cela lui valait des regards craintifs et risquait d'attirer l'attention sur lui. Il s'arrêta néanmoins derrière les autres et attendit que vienne son tour. Il avait décidé que cette petite cité lui servirait de laboratoire. Il y testerait les procédés qu'il comptait employer plus tard pour s'emparer de Byzandore, puis du reste du Barador et des autres royaumes ensuite. Absorbé dans ses rêves de conquête, il ne s'aperçut pas que la file progressait. Un homme d'armes s'approcha et, le ton agressif, joignant le geste à la parole, il empoigna Varjo par le bras et le houspilla ainsi qu'il avait l'habitude d'agir avec les gueux :

— Toi là, le grand, avance et presse-toi !

Malheureusement pour lui, ce gueux-là n'en était pas un. Furieux d'être interpellé de la sorte, celui-ci le toisa de toute sa hauteur et le foudroya d'une attaque mentale si puissante que l'homme, tétanisé, s'abattit d'un bloc, comme un arbre que l'on coupe. Les autres soldats, voyant s'écrouler leur camarade, accoururent leurs épées à la main.

Varjo s'était aperçu instantanément, de l'erreur qu'il venait de commettre. Il feignit la surprise et se précipita au chevet de sa victime, comme pour lui porter secours. Il s'était accroupi à côté d'elle quand les autres arrivèrent sur lui. Sous la menace de son arme, celui qui semblait être le chef l'interrogea pendant qu'un de ses hommes se penchait sur le corps

allongé au sol.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Varjo se releva lentement, en s'efforçant de garder son calme :

— Je ne sais pas, je ne comprends pas, cet homme me parlait, lorsqu'il s'est écroulé sans raison. J'ai essayé de le secouer pour qu'il revienne à lui, mais je crois bien qu'il est décédé.

Celui qui était penché sur le cadavre vint au rapport :

— Chef, Gorn est mort.

— Comment ?

— Aucune idée, chef. Je n'ai trouvé ni plaie ni trace de coups.

— T'es-tu assuré qu'il a bien rendu l'âme ?

— Il est aussi trépassé qu'on peut l'être, chef.

Celui-ci revint à Varjo :

— Tu as de la chance qu'il ne porte aucune blessure. Nous t'aurions exécuté séance tenante. Maintenant, circule. Nous allons nous occuper de ça.

Varjo s'éloigna du pas tranquille d'un honnête passant, pendant que le gradé faisait face à ses troupes qui s'insurgeaient.

— Pourquoi le laissez-vous partir, chef ? Il a tué Gorn.

— Il n'a occis personne. Regardez vous-mêmes ! Gorn ne porte aucune blessure ni trace de violence et l'homme ne possédait pas d'armes.

— Dans ce cas, de quoi est-il mort ?

Excédé par tant de questions, auxquelles il ne pouvait répondre, le chef des gardes rétorqua brutalement :

— Je n'en sais rien. Je ne suis pas guérisseur et puis je m'en moque. Il est mort et bien mort, alors vous me l'enlevez de là et vous me le remplacez.

Matés, les hommes s'exécutèrent et l'incident fut clos.

Pendant ce temps, Varjo avait franchi le pont-levis, traversé le passage sous la muraille et s'était engagé dans une ruelle qui le dirigeait vers le centre du bourg. Il déboucha sur la place, où se tenait le marché. Elle était encombrée des étals des marchands qui provenaient de l'extérieur et des articles que les commerçants locaux avaient déballés dehors, pour attirer le chaland. Tous les villageois, qui étaient venus effectuer leurs emplettes, la surpeuplaient et contribuaient à l'ambiance assourdissante qui régnait là.

Le raclement des sabots sur les pavés se mêlait aux discussions bruyantes des badauds. Les appels et les cris des forains qui vantaient leurs marchandises peinaient à couvrir ceux de la volaille effarouchée par la foule. Les vociférations suraiguës des femmes qui se crêpaient le

chignon dans les allées du marché s'ajoutaient aux invectives des clients avinés de l'auberge, qui s'ouvrait sur la place. Le tout créait une cacophonie qui se répercutait jusque dans les rues voisines.

Au centre, un puits profond, doté d'une haute margelle de roc surmontée de deux colonnes qui soutenaient un toit pointu, assurait l'approvisionnement en eau potable des habitants. À quelques pas, sur un petit promontoire également en pierre, un pilori, où un homme expiait une quelconque faute, rappelait à tout le monde que tout n'était pas permis.

Varjo traversa nonchalamment la place. Il se dirigeait vers un grand bâtiment fortifié, où il supposait que demeurait le maître des lieux, lorsqu'il se ravisa. Le rassemblement provoqué par le marché s'avérait propice pour tester sa capacité à pratiquer l'asservissement collectif. Il se posta sous un porche, d'où il embrassait toute la place, se concentra et libéra toute sa puissance psychique sur les pauvres Orinois qui ne se doutaient de rien.

Tout à coup, le marché se figea. Un silence lourd et soudain s'abattit sur l'endroit, qui fit sortir de chez eux les riverains surpris et qui vida l'auberge. La foule s'était statufiée, le temps que l'ombre au soleil de chacun disparaisse. Les nouveaux arrivants tombèrent également sous l'influence de Varjo et en quelques instants, il ne resta qu'un maître et une multitude de serviteurs soumis qui ne s'étaient aperçus de rien. Ceux qui étaient sortis de chez eux rentrèrent en se demandant pourquoi ils avaient mis le nez dehors et les autres continuèrent à vaquer à leurs occupations comme si rien ne s'était produit.

Rien ne semblait avoir changé, à un détail près : tous ceux qui croisaient Varjo le saluaient à présent, d'une inclination de la tête. Tant qu'il ne leur demanderait rien, ils mèneraient une vie normale, mais jusqu'à ce que Varjo les libère, qu'ils décèdent ou que Varjo meurt, ils seraient asservis à lui.

Satisfait, Varjo s'adressa à un rémouleur :

— Toi, dis-moi, qui commande ici ?

— C'est le baron Zuir, maître.

— Où est-ce que je le trouve ?

L'homme désigna la construction fortifiée que Varjo avait renoncé à aborder avant d'attaquer la place.

— Il habite là-bas, monseigneur.

Le bâtiment, carré, ressemblait à un donjon massif qui dominait le reste du bourg, de ses quinze mètres de hauteur. Quatre échauguettes aux sommets crénelés ornaient ses angles depuis la mi-hauteur des murs jusqu'à leurs faîtes. Elles lui donnaient des airs de petit château fort. Un fossé, où croupissait une eau verdâtre, l'entourait et une passerelle, coupée par un

pont-levis et gardée par deux hallebardiers, permettait de le franchir.

La résidence était encadrée de deux constructions à un étage, plus basses, qui servaient de caserne à la garnison locale : une soixantaine d'hommes d'armes à pied. Le gros de la troupe justement à l'exercice se démenait dans l'espace dégagé devant le donjon, entre les deux bâtiments.

Varjo trouva l'occasion trop belle et réédita l'attaque qu'il avait portée sur la place du marché. Même motif, punition identique ; le groupe fut soumis en un rien de temps. Il vint au milieu d'eux et s'enquit :

— Qui commande ici ?

— Moi, maître, répondit un homme dont l'épaule droite s'ornait de deux barrettes, l'une rouge et l'autre verte.

— Qui te donne tes ordres ?

— Monsieur le Baron, bien sûr, mais aussi le capitaine de la garde et le connétable, maître.

— Où puis-je les joindre ?

— Le connétable s'entretient avec le baron et le capitaine inspecte les chambrées.

— Conduis-moi auprès du capitaine. Que les autres continuent l'exercice, ordonna-t-il aux soldats, et il partit avec le sergent.

Le capitaine se trouvait dans le baraquement situé sur la gauche du donjon. C'était un homme grand, aux épaules larges, qui avait dû se révéler très fort à une époque de sa vie, avant que l'âge ne le mine. Il semblait encore solide, mais à sa démarche, à la façon dont il se tenait debout, en appui sur une seule jambe, on devinait l'homme usé et fatigué. Cela ne l'empêchait pas de rester pointilleux et à cheval sur le règlement. L'inspection des dortoirs était devenue un rite, auquel il sacrifiait chaque semaine et gare à celui qui laissait du dérangement derrière lui.

Varjo le cueillit, alors qu'il sortait d'une chambre et ne lui accorda pas le loisir de lui demander ce qu'il désirait. Quand il l'eut asservi, il ordonna, s'adressant d'abord au sergent :

— Toi, retourne dehors avec les hommes et toi, conduis-moi auprès du baron.

— Bien Maître ! Veuillez me suivre.

Ils empruntèrent un couloir qui les mena au bout du baraquement et en sortirent par une grande porte qui ouvrait sur les bords de la douve du donjon. Ils la longèrent jusqu'à la passerelle, sur laquelle ils s'engagèrent en marchant côte à côte. Ils franchirent le pont-levis, sous le regard des deux hallebardiers qui exécutèrent un salut impeccable au passage du capitaine et devinrent à leur tour des hommes sans ombre. Puis ils poussèrent un lourd battant de bois clouté et se retrouvèrent dans un hall, devant trois autres portes.

Un soldat empêchait l'accès à celle de gauche. Des bruits de cuisine provenaient de derrière celle de droite, alors que des sons d'une discussion animée leur parvenaient à travers celle qui se trouvait face à eux. L'officier avança et frappa à cette dernière. La conversation cessa et une voix forte demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le capitaine Zelgar, Baron. J'accompagne un visiteur important. Pouvons-nous entrer ?

— Oui, Zelgar.

Zelgar ouvrit la porte et céda le passage à Varjo. Celui-ci se mit en action aussitôt qu'il eût pénétré dans la pièce. Avant même de savoir l'identité du personnage que son capitaine lui amenait, le baron Zuir et son connétable furent asservis à sa volonté. Varjo exultait. Leur subordination s'était avérée d'une simplicité qui augurait si bien de l'avenir que Varjo en était presque surpris. Il s'adressa à celui qui fut le maître de céans :

— Toi, combien de personnes occupent ce bâtiment en ce moment ?

— Une quarantaine, maître.

Varjo se concentra. Il visualisa l'édifice dans son entier et libéra sa puissance mentale dans une attaque qui l'engloba totalement et ordonna à tous de se rassembler autour de lui.

Les premiers qui arrivèrent furent les gens des cuisines, car celles-ci jouxtaient l'endroit où il se trouvait. Puis, vinrent les domestiques et les gardes qui veillaient aux étages et enfin, la femme du baron, sa fille et leurs personnes de compagnie. Quand le flot de ses nouveaux serviteurs se tarit, Varjo demanda :

— Sont-ils tous arrivés ?

Le baron jeta un coup d'œil circulaire et confirma :

— Personne ne manque, Maître.

— Parfait ! Retournez tous à vos occupations. Baron, à genoux devant moi.

Le baron s'exécuta. Varjo effleura les côtés de sa tête, le temps d'un souffle. Puis, il l'instruisit :

— Désormais, en imposant tes mains sur leurs chefs, tu changeras les hommes en serviteurs fidèles.

— Oui, Maître.

— En les appliquant sur leurs tempes, tu pourras transmettre le pouvoir à ceux que tu jugeras dignes de le recevoir.

— Bien, monseigneur.

Varjo procéda de même avec le connétable et le capitaine et ordonna :

— Maintenant, allez, parcourez le pays, asservissez tous ceux que vous croiserez et

constituez-moi une armée puissante. Tuez tous ceux qui vous résisteront. Quant à vous, Baron, conduisez-moi à un endroit où je pourrais me reposer.

Dans le Witzplads, le veilleur estima que le temps était venu d'alerter de nouveau les Vadons. Il gardait l'espoir que ceux-ci s'avèreraient de la même trempe que leurs ancêtres.

7 — Éliandre

L'auberge du chêne et du charme se révélait habituellement, un endroit tranquille. Les clients, qui la fréquentaient, paraissaient pour la plupart, des gens calmes, désireux de passer un bon moment dans un lieu de convivialité. Outre les habitants du hameau, qui constituaient un achalandage régulier, on pouvait y rencontrer : des bûcherons qui venaient prendre une pause et profiter d'agréables instants, des chasseurs qui séjournaient le temps d'assouvir leur passion dans ce coin reculé du pays, des voyageurs curieux qui s'aventuraient à la découverte des innombrables chemins forestiers et, de temps à autre, des soldats en permission qui se retrouvaient là pour dépenser leurs soldes.

Ce soir, ils étaient cinq, qui avaient arrosé la leur plus qu'ils n'auraient dû. Après s'être montrés plus que bruyants, ils commençaient à importuner les autres clients. Cela avait débuté lorsque le plus costaud d'entre eux était sorti pour soulager sa vessie et qu'il avait bousculé, en rentrant, un forestier qui buvait seul au comptoir. Loin de reconnaître ses torts, il l'avait agressé :

— Dis donc, espèce de pouilleux, tu pourrais faire attention. Pour qui te prends-tu ? Excuse-toi !

L'homme n'en menait pas large, car son interlocuteur mesurait deux têtes de plus que lui et il possédait une arme. De plus, ses collègues, qui riaient comme des brutes avinées, le soutenaient et l'encourageaient de loin. Il était visiblement ennuyé et, voyant que l'autre insistait, désespérait de trouver une échappatoire. La serveuse s'était alors interposée. Son métier lui avait permis d'acquérir l'expérience de ce genre de situation et sa langue était devenue habile à les résoudre :

— Allons soldat ! Laisse-le tranquille, il ne te demande rien. Retourne plutôt boire avec tes camarades, la maison vous offre un pichet.

— De quoi je me mêle, la servante ? rétorqua la brute méchamment. Et il lui donna une gifle qui l'envoya s'effondrer à trois mètres après un tour complet sur elle-même.

C'en fut trop pour Éliandre qui était resté coi, dans son coin, jusque-là. Il se leva, alla se planter devant l'énergumène et annonça tranquillement :

— Maintenant, mon gaillard, tu vas gentiment retourner auprès de tes compagnons et vous allez vider les lieux dans le calme, sinon...

— Sinon quoi ? Tu vas nous jeter dehors ? Tout seul !

— Si vous persistez à semer le trouble, cela pourrait bien arriver, effectivement.

L'autre éclata d'un rire dément :

— Vous entendez ça, les amis ? « Mòssieu » veut nous expulser ! Et sans avertissement, il expédia un direct du droit, à assommer un bœuf, en direction du visage d'Éliandre.

Celui-ci l'avait senti venir. Il bougea à peine, se décalant sur le côté, de sorte que le poing énorme frôla sa joue et fila par-dessus son épaule gauche, sans le toucher. Cette esquive l'avait placé dans la garde de son adversaire, à qui il décocha un direct à la pointe du sternum en appuyant suffisamment son coup, pour obtenir l'effet qu'il escomptait. La cage thoracique violemment comprimée, le soldat expulsa involontairement tout l'air qu'elle contenait et commença à suffoquer. Éliandre ne lui laissa ni le temps ni l'occasion de reprendre son souffle. Il doubla sa contre-attaque d'un coup de sa main ouverte à la gorge, ce qui lui ôta toutes chances d'y parvenir et le fit tomber en syncope. Il s'effondra comme une baudruche au milieu des tables.

Ses camarades, atterrés, bondirent, empoignant leurs armes. Ils les avaient à moitié sorties de leur fourreau, quand celle d'Éliandre jaillit du sien et se posa sur la gorge du plus proche, ce qui eut pour effet de figer instantanément la situation :

— Allons, Messieurs ! Du calme. Tenez-vous tant à mourir ici ? Même à quatre contre moi, dans l'état où vous êtes, vous ne seriez pas de taille.

Pour appuyer ses paroles, il avait accentué la pression de sa lame sur la gorge du soldat, si bien qu'une goutte de sang perlait à la pointe. L'indécision se peignit sur leurs traits. Ils se consultèrent du regard et après une brève hésitation, renoncèrent à finir ce qu'ils avaient commencé. Ils rengainèrent leurs épées et Éliandre abaissa la sienne :

— Voilà qui prouve votre sagesse, Messieurs. Maintenant, récupérez votre compagnon et disparaissez.

Le ton autoritaire et l'assurance de celui qui l'employait suffirent à les convaincre. Les quatre hommes empoignèrent l'inconscient, ceux-ci par les bras, ceux-là par les jambes, et ils se dirigèrent vers la sortie. Au moment de franchir la porte, l'un d'eux se retourna et lança à l'adresse d'Éliandre :

— On te retrouvera ! Qui que tu sois, on se reverra.

— Où et quand vous voudrez, mais tâchez d'être moins saoul ce jour-là, car je me montrerai moins clément qu'aujourd'hui. Quant à mon nom, on m'appelle couramment Éliandre, mais je réponds aussi à celui de capitaine, rétorqua celui-ci.

L'autre s'abstint de commentaires et disparut par la porte avec ses camarades. La serveuse s'était relevée et vint auprès d'Éliandre en se tenant la joue :

— Merci, capitaine, sans vous, les esprits seuls savent quels dégâts ces cinq brutes auraient pu causer.

— Sylvena, chère amie, ne m'appelle plus ainsi !

Dehors, les soldats n'étaient pas allés très loin. Ils s'étaient arrêtés à la première fontaine et après s'être rafraîchis, ils s'employaient à réanimer leur collègue.

— Quel nom a-t-il donné, le type de l'auberge ? demanda l'un d'eux.

— Éliandre, je crois, répondit un de ses compagnons. Il a dit qu'on l'appelait aussi capitaine.

— Le capitaine Éliandre ! s'exclama un autre. S'il est celui que je pense, nous l'avons échappé belle ! Ce type est le meilleur combattant que ce pays n'ait jamais compté.

— Tu te moques de nous ? Il doit avoir pas loin de soixante ans. C'est presque un vieillard.

— Peut-être ! Cependant, as-tu vu l'ancien, comment il s'est débarrassé de notre costaud ?

— Hum ! Tu as peut-être raison... Sans doute devrions-nous éviter de nous y frotter à nouveau.

Sur cette bonne résolution, leur camarade ayant retrouvé ses esprits, ils s'en allèrent dormir à la belle étoile, car leur comportement leur avait interdit l'auberge.

À trois cents mètres de celle-ci et en contrebas, l'Albaran coulait impétueusement. À cet endroit, ce n'était pas encore le puissant fleuve, qui barrait la passe du Baradyr, mais déjà une belle et large rivière avec un fort courant.

Éliandre la longeait à pied, vers l'aval, depuis le début de l'après-midi et avait parcouru une huitaine de kilomètres quand il arriva à l'embranchement qu'il connaissait bien. Il laissa le bon chemin et s'engagea à sa gauche sur un sentier terreux qui s'enfonçait dans le taillis. Par là, il gagna une esplanade de roc nu qui s'avancait dans le lit de la rivière et formait un promontoire en presqu'île. Tout au bout, une pierre tombale était dressée, à deux mètres du bord. Elle dominait de cinq mètres les eaux tumultueuses. Sur cette stèle, un nom et deux dates étaient gravés. Devant, entouré de gros galets rigoureusement sélectionnés et soigneusement alignés, un petit parterre de graviers blancs servait de réceptacle aux bouquets d'immortelles qu'il venait régulièrement renouveler. Faute d'avoir pu offrir une sépulture à celle qu'il chérissait et que le fleuve lui avait ravie, il avait élevé ce cénotaphe à sa mémoire. Chaque fois qu'il partait pour les steppes de l'est ou pour tout autre voyage, il ne manquait jamais de lui rendre une visite pour le fleurir et l'entretenir.

Aujourd'hui, se conformerait à la règle. Il enleva ce qui restait du précédent bouquet et le jeta dans la rivière. Puis, il déposa pieusement la gerbe fraîche qu'il avait apportée et la cala avec des pierres plates pour déjouer le vent, après quoi il se recueillit longuement, en priant les esprits de l'eau et de la forêt de prendre soin de sa bien-aimée.

Lorsqu'il regagna le chemin, une mauvaise surprise l'attendait. Les cinq soudards de

l'avant-veille passaient par là. Le colosse qu'il avait rossé voulut absolument en découdre, malgré les exhortations de ses camarades qui cherchaient à l'en dissuader :

— Allez, Blend ! Laisse tomber. Ça ne vaut pas le coup.

— Taisez-vous, vous autres. Ce n'est pas votre affaire. C'est entre lui et moi.

Puis, il s'adressa à Éliandre :

— Avant-hier soir, j'étais imbibé d'alcool. Voyons aujourd'hui si tu te montres aussi futé !

— Tes amis ont raison, ça ne vaut pas le coup. Tu devrais laisser tomber. D'ailleurs, je ne sens pas d'humeur batailleuse.

— Comme c'est commode ! « Mòssieu » n'a pas envie de se battre. Eh bien ! que tu le veuilles ou non, tu vas pourtant le devoir.

Il dégaina et se mit en garde. Éliandre lâcha un gros soupir :

— Soit, puisque tu y tiens, affrontons-nous ! Mais, à moins que tu désires absolument mourir, laissons de côté les armes. Ça évitera à tes amis d'avoir à recoller tes morceaux.

— Ah ! Ah ! Ah ! Très drôle ! « Mòssieu » est un plaisantin. D'accord, ce sera avec une joie sans pareille que je te broierai à mains nues.

Il rangea son épée et chargea comme une bête furieuse. Éliandre esquiva tout en laissant une jambe à la traîne sur laquelle l'autre buta et finit sa course, le nez dans la poussière. Ses camarades en rirent, ce qui augmenta encore sa colère. Cependant, il revint à l'assaut avec plus de circonspection et tenta de frapper son adversaire. Mais sa masse le ralentissait et privait ses attaques d'efficacité, si bien que ses horions ne rencontraient que le vide. Cela dura longtemps. Il s'épuisait et Éliandre s'amusait. Jusque-là, il ne lui avait encore porté aucun coup. Lorsque l'autre recula pour reprendre son souffle, il l'interpella :

— Je ne sais pas ce que tu en penses, mais nous devrions en rester là et nous quitter en bons amis.

Son adversaire le regarda par en dessous et répondit avec une parfaite mauvaise foi :

— Match nul, alors ?

Éliandre rit :

— Si tu veux

— Serrons-nous la main dans ce cas, et il s'avança en tendant la sienne.

Éliandre la saisit et il se produisit exactement, ce à quoi il s'attendait : le colosse tenta une nouvelle attaque. Cette fois, la colère s'empara de lui et ses automatismes guerriers ressurgirent des profondeurs où il croyait les avoir enfouis.

Alors que l'autre l'attirait violemment à lui et s'appêtait à lui asséner un direct de son poing gauche déjà levé, il profita de l'élan que la traction lui avait procuré et le plia en deux

d'un maître coup de genou dans le bas-ventre. Puis, d'un crochet à la mâchoire tout aussi virulent, il le précipita au bord de l'évanouissement. L'autre s'effondra. Sans lui laisser de répit, il lui tomba dessus, bloqua ses bras avec ses genoux, enserra sa gorge dans l'étau de sa main droite et commença à la lui broyer. Il avait sombré dans un état second. Tout à coup, il reprit son contrôle et réalisa qu'il s'apprêtait à le tuer. Il relâcha son étreinte et asséna :

— En d'autres temps, tu serais déjà mort. J'aurais pu t'exterminer comme la vermine que tu es. Ne réveille plus la bête. Chut ! laisse-la dormir, tu vivras plus vieux.

Il l'abandonna là, à moitié sonné, et reprit son chemin. En passant devant les camarades de la brute, il ajouta :

— Quant à vous, Messieurs, si je peux me permettre un conseil, choisissez mieux vos compagnons à l'avenir. Les types comme lui s'avèrent plus dangereux pour leurs amis que pour leurs ennemis.

Le lendemain, il chevauchait dans l'aube naissante. Il avait quitté Vernior et l'auberge du chêne et du charme, alors que le jour commençait juste à poindre et cheminait depuis, vers le sud en remontant le cours de l'Albaran.

Vernior constituait l'ultime bastion de la civilisation, au bout de la vallée de l'Albaran. Après, ce n'était plus que la nature sauvage, forêts, collines et montagnes, sillonnées d'un réseau de chemins et de sentiers, où le risque le plus commun consistait à s'égarer. Même les brigands l'avaient délaissée, car si elle leur procurait un refuge sûr, elle les éloignait trop des principales voies de circulation. Quant aux loups, le gibier y abondait tant, qu'on les entendait bien hurler, mais qu'on ne les voyait jamais.

Des trois grandes vallées qui formaient le pays, celle de l'Albaran était la moins peuplée et la plus boisée. À l'est, la forêt descendait les pentes de la chaîne des Arravallons, dont les sommets perpétuellement enneigés s'élevaient à des hauteurs vertigineuses. Elle rejoignait au sud, les immenses étendues sylvestres de Finfonds et celle-ci, par les crêtes des Monts-du-milieu, envahissait le versant ouest de la vallée, ne laissant çà et là que quelques vastes prairies isolées. Ce n'est que lorsqu'elle atteignait le débouché sur la plaine de l'arrivée, que la forêt cédait la place à des cultures et des pâturages clôturés.

C'était la fin du printemps. Le Baradyr avait soufflé longtemps, un air aride venu du nord, de sorte qu'il avait asséché le terrain que l'hiver avait gorgé d'eau. Il avait rendu les chemins, très praticables, si bien qu'Éliandre progressait sans se soucier de glissade ou d'enlèvement. Il s'engageait dans une prairie, quand le soleil darda ses premiers rayons entre les cimes des Arravallons. Déjà chauds, ceux-ci ne tarderaient pas à évaporer la rosée pourtant abondante sur l'herbe et les feuilles des arbres.

Éliandre aimait ce moment de la journée, où la nature se réveille : les premiers chants d'oiseaux, généralement des merles, l'envol lourd d'un coq faisane surpris à découvert au détour du sentier, le galop frénétique d'une compagnie de sangliers, qui regagne sa bauge, après une nuit de bombance dans la prairie, à fouir le sol de leurs groins, pour déterrer des larves, des racines et des bulbes. La légère brise qui caressait son visage et la pureté de l'immensité bleue au-dessus de sa tête lui promettaient une journée radieuse.

Sa monture, un splendide animal qu'il avait lui-même capturé dans les steppes outre Arravallons, allait d'un pas assuré qui le berçait et lui permettait de donner libre cours à ses pensées. Hélas ! Celles, qui hantaient son esprit dans ces moments-là, étaient plus souvent mélancoliques que bucoliques.

Il ressassait son passé. Il revivait les jours heureux durant lesquels il se promenait, bras dessus bras dessous, avec sa fiancée en bâtissant leurs rêves d'avenir. Intérieurement, il pleurait sa Jahelle, fille du gouverneur de Brunnen, qui avait disparu plus tard, emportée par une crue subite du fleuve. Ce jour-là, quelque chose s'était brisé en lui et il n'avait plus jamais été le même.

Ayant perdu celle qui fut et qui resterait à jamais le seul amour de sa vie, il s'était engagé dans l'armée. Il espérait que l'existence trépidante et hasardeuse des soldats mettrait rapidement un terme à la sienne. C'était sans compter avec l'instinct de conservation qui habite tout homme : surtout les jeunes et vigoureux comme lui. L'insouciance de son âge et le goût de l'aventure avaient primé la mélancolie et il avait survécu.

Vingt-cinq années plus tard, dont vingt à la tête de la garde royale, il avait repris sa liberté, lassé des multitudes et des appareils. Ses années de service lui avaient forgé un physique d'athlète et lui avaient conféré l'expertise dans toutes les formes de combat. De plus, pour avoir protégé à plusieurs reprises la vie de son roi, il était devenu son ami et son confident. Il figurait au nombre de ces rares personnes autorisées à s'affranchir de l'étiquette dans ses rapports avec lui, lorsqu'ils se trouvaient entre eux.

Son prestige lui avait également valu d'autres avantages, dont celui non négligeable, de conserver après son départ de l'armée, l'épée de carbonace qui équipait tous les officiers et qu'il aurait normalement dû rendre en quittant le service.

À titre honorifique, il pouvait encore se prévaloir du grade de capitaine, bien qu'ayant porté celui de général. Cela constituait un fait exceptionnel dans la société vadonne, car les dignités militaires y demeuraient si prestigieuses, qu'elles étaient exclusivement et jalousement réservées aux officiers en service actif. Oser prétendre indûment à l'une d'elles était outrecuidant et ceux qui s'y risquaient étaient très mal vus, voire honnis et conspués.

Mais, tout cela n'atteignait pas Éliandre, qui n'avait jamais affectionné le nom de général, de même qu'il n'aimait pas celui de capitaine, à présent. Avec le temps, il devenait solitaire et avait choisi de se retirer à l'auberge du chêne et du charme pour s'éloigner le plus possible de ce qu'il laissait derrière lui.

L'hiver, il y prenait soin des montures des clients et en fournissait à ceux qui en avaient besoin. Au retour des beaux jours, il partait en expédition dans les steppes, outre Arravallons, pour chasser et capturer des chevaux sauvages, qu'il dressait avant de les revendre pour les besoins de l'armée. Cette activité convenait parfaitement à son tempérament solitaire et aventureux.

Dans la lumière éclatante, qui inondait la prairie, sa monture avançait à bon train. Cependant, perdu dans ses pensées, lui s'était absenté. Il parcourait les berges du fleuve, éperdu, fou de douleur, à la recherche de celle que l'onde lui avait ravie.

Personne ne l'avait remplacée ; jamais. Aucune des femmes qu'il avait connues n'était parvenue à lui faire oublier sa Jahelle et aucune n'avait partagé sa vie plus de quelques mois. Longtemps, il avait espéré un miracle. Comme l'eau polit les galets au fond des ruisseaux, les années écoulées avaient atténué la peine et apaisé la douleur, mais elles ne l'avaient jamais guérie. Le miracle ne s'était pas produit et les souvenirs demeuraient ; intacts.

Elles étaient pourtant nombreuses, les belles qui auraient volontiers cédé à ses avances, s'il leur avait laissé entrevoir le moindre intérêt et beaucoup de ses amis enviaient l'attrance qu'il exerçait sur la gent féminine. C'était comme si le tragique accident lui avait ôté la faculté d'éprouver le sentiment amoureux et cet état perdurait.

Lorsqu'il pénétra sous le couvert de la forêt, le brusque changement de luminosité le tira de sa rêverie. Il s'assura que ses bêtes de charge suivaient sans perdre leurs fardeaux. Puis, il concentra son attention sur le chemin pour ne pas manquer la bifurcation qui le conduirait vers le défilé des tréfonds : seul passage dans cette région, pour traverser les montagnes des Arravallons et accéder aux steppes de l'est. Il partait pour une nouvelle campagne de chasse et de capture de chevaux sauvages.

8 — Révélations

À Vadonia, le roi Gauddis se réveillait. Il se leva et s'étira doucement, avec précaution. Sur lui, le temps avait laissé les traces de son passage. Il se tenait toujours droit, mais cela lui demandait un effort permanent. Sa peau était ridée sur le dessus de ses mains, ses cheveux et sa barbe avaient blanchi et si la fermeté de sa poigne demeurait indiscutable, il avait dû apprendre à ménager ses articulations. Il s'avérait plus grand que la moyenne de ses sujets, large d'épaules et son regard franc et direct imposait le respect. Ses yeux d'un bleu profond, qui avaient dû faire se pâmer nombre de femmes, reflétaient à présent la sagesse acquise avec l'âge.

Durant sa jeunesse, il fut un véritable colosse que peu de ses contemporains avaient défié et ceux qui avaient osé l'affronter se comptaient sur les doigts d'une main. Que ce soit aux armes, à la lutte ou à la bouteille, il n'avait trouvé son égal qu'une seule fois en la personne d'Éliandre. Mais, la jeunesse s'en était allée et maintenant, les affres du troisième âge minaient sa grande carcasse.

Il avait mal dormi. Sa nuit, agitée et peuplée de rêves bizarres, avait éveillé en lui d'étranges réminiscences. Ce n'était pas l'impression de déjà-vu que l'on ressent parfois au réveil, mais plutôt la perception d'un événement connu que l'on ne parvient pas à se remémorer.

Le jour pointait juste. Vêtu seulement, de sa mince chemise de nuit, il frissonna dans la fraîcheur matinale. Tout à ses pensées, il ne se donna pas la peine de s'habiller. Il jeta une chaude couverture de laine sur ses épaules, sortit de sa chambre et se dirigea vers les archives du palais. De passage devant les cuisines, où le personnel s'employait à rallumer les feux, il demanda qu'on lui prépare un panier-repas. Aussitôt qu'on le lui apporta, il repartit, non sans avoir remercié l'homme qui l'avait servi.

Sorti de là, il remonta le long couloir qui traversait toute l'aile droite du château, déambulant sous le regard mort des statues qui jalonnaient son parcours. Obsédé par son rêve, il ne les voyait pas. Il ne trouverait de repos que lorsqu'il aurait compris ce qui le tracassait.

Le palais des rois Vadons était une grande bâtisse de pierres bleues des Arravallons. Il était situé au nord de Vadonia et bordait un vaste parc qui s'étendait derrière lui, jusqu'aux rives de l'Albaran. Le début de sa construction remontait à l'avènement des Vadons sur Styrra, puis au cours des siècles, les nouvelles générations avaient apporté leurs pierres à l'édifice, chaque fois que cela leur avait semblé se justifier.

Au gros bâtiment rectangulaire orienté nord-sud qui avait servi de point de départ, ses

prédécesseurs avaient d'abord ajouté une aile gauche accolée à mi-longueur du bloc d'origine et revenant vers l'avant qu'elle dépassait d'autant. Puis, une autre à droite symétrique à la précédente. Puis une extension de la première, qui vint se greffer sur elle perpendiculairement, formant un L, et enfin, un agrandissement de l'aile droite, du même dessin que la gauche, par souci de symétrie.

Le renforcement ainsi créé délimitait une cour bordée d'un alignement de colonnes, qui soutenaient une large avancée de toiture, et constituait un passage couvert qui en parcourait la périphérie. Elle abritait également les grandes et lourdes portes de l'entrée principale du palais, que des artisans vadons, morts depuis des siècles, avaient tirées des chênes plusieurs fois centenaires de la forêt de Finfonds, et qui ouvraient directement sur la salle du trône. Au centre de la cour, une petite fontaine ronde, remplie d'une eau cristalline et potable, émettait un frais clapotis qui ajoutait à l'impression de quiétude du lieu. Pour finir, on avait clos l'endroit avec une solide grille de fer forgé, nantie d'un grand portail qui était toujours ouvert.

Sur l'extérieur, une barrière à levier en bois, gardée de chaque côté par trois hommes d'armes abrités dans des guérites de pierre, interdisait le passage à tout ce qui n'était pas un piéton.

Venant de l'aile droite, Gauddis déboucha dans la salle du trône qui était le centre historique du palais. Il la traversa sans un regard pour les magnifiques sculptures qui ornaient la face intérieure des portes d'entrée, franchit l'accès à l'aile gauche et attaqua le long couloir d'un pas pressé. Chemin faisant, il se remémorait le rêve étrange qui avait troublé sa nuit.

Cela avait commencé par un paysage bucolique qu'il contemplait depuis le sommet d'une montagne : de vertes prairies piquetées de taches marron, blanches ou noires du bétail au pâturage, un petit cours d'eau qui serpentait entre des collines couvertes de vergers en fleurs et, au loin, étincelantes sous le soleil, les cimes enneigées qui semblaient plonger directement dans une mer scintillante.

Soudain, une espèce de grand oiseau gris était apparu dans la pureté de l'azur. Il venait vers lui à grande vitesse, depuis le fond du ciel. Simultanément, il avait entendu des appels :

- Roi Gauddis, roi Gauddis !
- Qui me demande ? s'enquit-il.
- Moi, là, devant vous dans les airs.
- L'espèce d'oiseaux gris que j'aperçois ?
- Oui, roi Gauddis.
- Mais, par quel miracle volez-vous ?

Ce que Gauddis avait confondu avec un volatile était la forme spirituelle du veilleur qui

s'était immiscé dans son rêve pour l'alerter et lui demander son aide. À présent, un grand vieillard barbu vêtu d'une ample robe grise aux manches très longues se tenait devant lui et il lui parlait d'une voix profonde et amicale.

— Ce n'est pas un miracle, roi Gauddis. Nous nous trouvons tous les deux dans ce que vous autres, Vadons, nommez le Widwelt et que j'appelle, moi, le Witzplads, à l'état de purs esprits.

— Cela ne me renseigne pas sur votre identité !

— Je suis le veilleur.

— Et sur quoi veillez-vous ?

— Mais, sur vous, je veux dire sur votre peuple et sur tous les autres de ce monde.

— C'est insensé, expliquez-vous clairement !

— Vous avez raison. Reprenons depuis le début.

Il décrivit sommairement la civilisation Skarwog, conta brièvement la fin de l'odyssée spatiale de Varjo et termina par les événements qui avaient motivé son implantation ici.

— Vous affirmez que vous venez des étoiles ; soit ! Mais que vous soyez installé là depuis trois mille ans reste assez difficile à croire.

— C'est pourtant la vérité. Autant que je sache, vous êtes vous-même issu d'un peuple stellaire. Qu'est-ce qui vous choque ?

— Le temps ! Veilleur. Personne ne peut vivre aussi vieux que vous prétendez.

— Détrompez-vous, roi Gauddis, là d'où je viens, ce n'est qu'une fraction de la vie des êtres.

Gauddis dut admettre que son interlocuteur pouvait avoir raison, car il ne possédait aucun argument pour le contredire.

— Alors, peut-être pourrez-vous me raconter l'histoire de l'homme dont la statue se dresse devant le palais ?

— Je le pourrais. Mais ce serait trop long, je manque de temps et ce n'est pas mon but. Ce que je peux vous révéler en revanche, c'est que le nuisible dont mes maîtres ont perdu la trace sur ce monde, est reparu. À cette heure, il a déjà asservi Orinel et les campagnes alentour et il s'apprête à marcher sur Byzandore.

— Il va avoir besoin d'une puissante armée pour attaquer Byzandore, car Gontar est de taille à se défendre.

— Pas contre lui ; roi Gauddis. Il possède des pouvoirs que vous n'imaginez pas et fera tomber la ville avec une poignée d'hommes. Demeurez-vous en bons termes avec Gontar ?

— Aussi bon que possible et depuis toujours.

— Eh bien ! Lorsque le nuisible aura conquis Byzandore, attendez-vous à voir les armées de Gontar devant vos portes.

— Jamais une pareille idiotie ne lui viendrait à l'esprit !

— Malheureusement, roi Gauddis, malgré lui, il commettra cette folie.

— Voulez-vous insinuer qu'il aura perdu la maîtrise de sa volonté ?

— Exactement.

— Comment pourrions-nous empêcher cela ?

— Je connais le moyen d'en finir avec le monstre, mais je ne peux vous en révéler le secret ici. Envoyez quelqu'un de confiance, à la recherche de l'épée gravée à la base du roc, en forêt de Finfonds, rapidement, car le mal se répand très vite et des effusions de sang pourraient se produire avant que nous soyons en mesure d'agir.

— Je ne connais qu'un seul homme à la hauteur d'une telle tâche : le capitaine Éliandre. Hélas ! Il se trouve à l'autre bout du pays et, à cette époque de l'année, peut-être même est-il en route pour les steppes de l'est. Néanmoins, je lui enverrai un messenger dans la journée.

— Montrez-vous très prudent ! Les espions de Varjo se répandent partout. Peut-être sont-ils déjà infiltrés chez vous.

— Le mal atteindrait-il dès à présent une telle ampleur ?

— Je crois que c'est à craindre, roi Gauddis. Je vais essayer de trouver votre homme et de lui suggérer de revenir sur ses pas s'il a pris le chemin de l'est.

Sur ces mots, le vieillard avait commencé à s'effacer. Il était devenu flou, translucide et il s'était évaporé dans l'air.

Au bout du couloir, Gauddis franchit une porte par laquelle il gagna l'extérieur. Il déboucha dans le passage de service constitué par l'espace compris entre les deux édifices : d'un côté, l'extrémité de l'aile gauche du palais et de l'autre le bâtiment annexe qui, outre les archives du royaume, recelait une armurerie et le logement de la garde.

Cet espace permettait l'accès aux écuries, qui se trouvaient à l'arrière de la résidence du monarque. Il était fermé et ses abords contrôlés de la même manière que la cour d'honneur devant l'entrée principale.

Gauddis traversait le passage, lorsqu'une sentinelle sortit d'une guérite et se dirigea vers lui pour l'intercepter, mais reconnaissant le roi, elle revint précipitamment sur ses pas. La scène s'était déroulée dans le champ de vision du souverain, mais il n'y prêta pas une attention plus grande qu'à une banalité. Cependant, un infime détail avait marqué son esprit, qui fut enregistré dans sa mémoire, inconsciemment. Il s'arrêta un instant à la porte de l'annexe pour apprécier les senteurs du jour naissant.

L'air embaumait la rose, le tilleul et le chèvrefeuille. Sa légèreté le rendait presque grisant. Devant la cour d'honneur du palais, au centre d'un parterre fleuri entouré d'une allée gravillonnée, il apercevait le kiosque, qui abritait la statue étincelante du héros national, desservi par quatre sentiers pavés de pierres bleues.

Elle représentait un soldat souriant qui portait de la main droite une épée pointée vers le sol et de l'autre, l'écu aux armes de Vadonia remonté devant sa poitrine. Elle était si bien réalisée, qu'on aurait pu s'attendre qu'elle descende de son piédestal et s'en aille.

C'était le héros d'un passé si lointain que le savoir qui permettait de lire l'inscription gravée sur la plaque fixée au socle était perdu depuis longtemps. Seuls, quelques érudits, dont le roi, en possédaient encore la capacité. Mais, elle était si abstraite qu'elle n'éclairait pas sur les événements auxquels avait participé le brave et qu'on ne savait plus pour quelle cause il avait sacrifié sa vie. Il n'en demeurait pas moins le héros national et à ce titre, sa mémoire était honorée et sa statue était régulièrement fleurie.

Les archives étaient situées dans les sous-sols de l'annexe. Gauddis entra, ouvrit la première porte à sa droite et pénétra dans la salle de travail du responsable des lieux qui, peu matinal, devait se trouver encore dans son lit.

À force de fouiller sa mémoire, une vague épopée d'ermite de Finfonds lui était revenue. Il l'avait lue des lustres auparavant, alors que jeune prince, il fréquentait assidûment ces lieux pour s'instruire du passé de son peuple. Il avait oublié le propos de l'histoire et ne parvenait pas à se souvenir à quelle période elle se situait. Mais, ce dont il était persuadé, c'est qu'il devrait remonter à une époque très lointaine pour trouver ce qu'il cherchait.

Fort de cette certitude, il se dirigea directement vers le rayonnage où l'archiviste remisait les plus anciens registres. Il tira le plus poussiéreux de tous et entreprit de le feuilleter avec délicatesse, car le temps en avait fragilisé les pages. Le jaunissement des folios avait altéré les écritures et rendait la lecture très ardue. Ce faisant, il se remémora la dernière fois qu'il était venu en ce lieu.

Sa défunte femme bien-aimée, Dulcia, l'avait accompagné. Elle riait et se moquait gentiment de lui :

— Comment ? Toi, roi des Vadons, tu ne connais pas l'ordre de succession de tes prédécesseurs !

— Je me le rappelle suffisamment, pour affirmer qu'Algonar a régné avant Tilburdon, lui avait-il répondu.

— Parierais-tu là-dessus ?

— Ce que tu voudras.

— Dans ce cas, ce sera le plus beau manteau du meilleur artisan de Brunnen.

— Accepté ! Mais si je gagne...

— Tu ne l'emporteras pas !

— Nous verrons bien. Et il avait perdu. Cela lui avait coûté cent vingt-cinq pièces d'or qu'il avait versées de bon cœur, car il adorait sa femme.

Gauddis s'aperçut qu'une larme avait roulé sur sa joue à l'évocation de ce souvenir. Sa reine lui manquait. Depuis sa disparition, il ne goûtait guère la compagnie féminine, non qu'il soit devenu asexué ou misogyne, mais étant assez avancé en âge, il n'en éprouvait plus le besoin. Et puis, il avait aimé sa femme pendant si longtemps que malgré son absence, elle était et resterait toujours auprès de lui. À quatre-vingt-cinq ans, cela lui suffisait.

Il revint au présent et à l'affaire qui l'avait amené là. Il trouva les références du stockage des archives sur une page à peine lisible intitulée : « compte-rendu des guerres de l'arrivée » : des événements qui remontaient à plus de mille cinq cents ans. Il s'y rendit aussitôt et s'enferma dans la pièce.

Lorsqu'il en ressortit, de nombreuses heures plus tard, il avait acquis suffisamment d'informations sur cette affaire pour abonder dans le sens du veilleur. Il allait envoyer quelqu'un d'urgence requérir Éliandre.

La journée était très avancée quand il franchit le passage de service dans l'autre sens pour regagner ses appartements. Ce faisant, l'infime détail enregistré le matin le frappa comme un coup de poing dans la figure ; ce matin, le garde ne présentait pas d'ombre à la lumière du soleil.

Il revint à la salle du trône qu'il traversa sous le regard ahuri des plantons et des domestiques. D'abord, il s'étonna qu'on le fixe de la sorte, puis il se rendit compte qu'au milieu de l'après-midi, il se promenait en vêtements de nuit. Il hâta le pas sans se préoccuper de son entourage.

Le garde sans ombre accaparait toutes ses pensées. Sa présence au sein du palais témoignait de l'habileté des hommes sans ombre à s'infiltrer partout. Devait-il craindre pour la sécurité de ses proches ? À qui pouvait-il encore se fier ? Il réfléchissait toujours à tout cela lorsqu'il parvint à sa chambre. Il résolut de taire les révélations du veilleur et d'aller chercher lui-même, à l'extérieur, celui dont il avait besoin pour l'envoyer auprès d'Éliandre. Il s'habilla rapidement, délaissant ses atours royaux pour revêtir une tenue qui ressemblait à celle des magistrats du droit. Puis il tira sur un cordon qui pendait à côté de la porte. Quelques minutes plus tard, on frappa à celle-ci. Il présuma que c'était celui qu'il avait appelé :

— Entrez, Nerval, l'invita-t-il en se demandant s'il pouvait lui faire confiance.

Un grand soldat pénétra dans la pièce. Il portait la cape rouge de la garde royale et un casque argenté, orné d'un panache doré, en brosse sur une armature qui épousait la courbe de l'accessoire. Il l'avait ôté avant d'entrer et le tenait sur son bras gauche, replié et serré contre son flan. Un plastron de cuir et de métal ceignait sa poitrine et descendait jusqu'à sa taille, où un baudrier supportait une grande épée de carbonace à sa gauche et une dague de la même matière, dans un fourreau à sa droite. Il avança de deux pas dans la pièce et se figea dans un garde-à-vous impeccable :

— Que puis-je pour votre service, sire ?

Gaудdis le regardait en secouant la tête avec une expression d'incompréhension :

— Depuis combien de temps êtes-vous mon aide de camp, Nerval ?

— Cinq ans, sire.

— Et en cinq ans, combien de fois vous ai-je demandé de vous détendre lorsque je vous convoque ?

— Je l'ignore, sire, je ne les ai pas comptabilisées.

— Vous ne les avez pas... ! Mon pauvre Nerval, je crois que je perds mon temps, à essayer de vous apprivoiser.

— Excusez-moi, sire, c'est ma nature, je n'y peux rien.

— Laissons ça. Allez vous changer ! Revêtez une tenue moins voyante et rejoignez-moi à la sortie est, du parc !

— Puis-je savoir où nous allons, sire ?

— Tout à l'heure, mon cher. Mais faites vite, car je suis pressé. Et pas un mot à personne.

— Comptez sur moi, sire.

Habituellement, Gaудdis serait parti seul. Cependant, la présence d'un ou de plusieurs hommes sans ombre parmi ses soldats les plus proches l'avait incité à se faire accompagner. Nerval, sous des dehors bonhommes, était un guerrier redoutable. Il serait un parfait garde du corps : à condition toutefois qu'il produise toujours une ombre au soleil.

9 — L'homme de confiance

Gauddis sortit du palais par une petite porte qui donnait sur l'arrière de celui-ci. Il suivit une allée qui le conduisit jusqu'au parc et obliqua à droite en direction de l'est.

Il avait revêtu une cape qui le couvrait de la tête aux pieds ; il dissimulait son visage dans l'ombre d'une large capuche et il marchait en se voûtant quelque peu, pour atténuer sa grande taille.

Il franchit la sortie du parc sous le regard indifférent des gardes, qui avaient levé la barrière à son approche sans poser de questions. Au passage, d'un coup d'œil, il vérifia que ces hommes-là possédaient une ombre. C'était le cas. Il nota dans un coin de sa mémoire la nécessité de renforcer leurs consignes et se retourna pour chercher Nerval du regard. Celui-ci le talonnait à une trentaine de mètres.

Il s'était affublé d'un manteau qui cachait ses armes et dont le grand col relevé masquait partiellement son visage. Son ombre le suivait, fidèlement attachée à ses pas et allongée derrière lui. Gauddis, rasséréiné, poussa un soupir de soulagement. Il s'assura que Nerval l'avait repéré et marcha jusqu'aux premiers bâtiments qui bordaient le parc. Là, hors de la vue des gardes, il attendit que son aide de camp arrive et ils s'enfoncèrent tous les deux dans les rues de la cité.

— C'est la direction du port, sire, si je ne me trompe.

— C'est bien cela, Nerval, mais ce n'est pas là que nous allons.

— Où, alors ?

— À la prison du quartier militaire de l'embarcadère.

— Pouvez-vous me dire ce que nous allons chercher à un tel endroit ?

— Vous ; rien. Vous m'accompagnez uniquement pour assurer ma sécurité.

Nerval connaissait la popularité de son roi. Il savait que celui-ci ne devait habituellement rien redouter de ses sujets. Il s'inquiéta :

— Vous aurait-on menacé, sire ?

— Pas directement, mais depuis ce matin, j'ai découvert des éléments qui me laissent penser que je pourrai l'être ; moi et toute la Vadonie.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir mobilisé une escorte plus importante, sire ?

— Parce que dans ma situation, j'ignore à qui, je peux encore me fier.

Nerval ressentit cette affirmation comme une piqûre à son honneur de garde royal. Il répondit sur un ton offusqué :

— Sauf votre respect, sire, vous ai-je déjà donné des raisons de douter de ma loyauté ?

— Du calme ! mon ami, du calme ! Vous êtes actuellement la seule personne en qui je suis convaincu de pouvoir placer ma confiance. Sinon vous ne m’accompagnerez pas.

— Alors, m’expliquerez-vous ce qui se trame ?

— Cela viendra en temps et en heure. Pour l’instant et jusqu’à nouvel ordre, ne me lâchez pas d’une semelle.

Ils traversèrent les quartiers est de la cité, qui s’étageait sur les pentes d’un relief, pas assez haut pour mériter le nom de colline. Un fort bâti en étoile à cinq branches occupait le sommet de cette bosse. C’était le cantonnement militaire de l’embarcadère : derrière lui, la ville, devant lui, au bas d’un grand espace libre et en pente douce, le quai où stationnaient les bacs qui constituaient l’unique moyen de traverser l’Albaran. Ses hauts remparts semblaient défier quiconque de forcer le passage du fleuve.

Avant de quitter le palais, Gaudis s’était muni d’une sacoche de cuir. Il y avait glissé une liasse de feuillets couverts d’une écriture fine et bardés de cachets et de signatures qui leur donnaient l’allure, on ne peut plus officielle, des documents de la justice. Quand ils arrivèrent en vue de l’entrée du fort, il la confia à Nerval en murmurant :

— Portez ceci de manière ostensible. Dorénavant, vous êtes mon secrétaire et je suis inspecteur des prisons.

Nerval acquiesça et se saisit de la sacoche qu’il cala sous son bras gauche, comme il y avait mis son casque précédemment. Le jour mourrait lorsqu’ils se présentèrent à la porte du fort. Celle-ci était déjà fermée et la garde assurée depuis les remparts.

Un des deux gardes de faction les interpella :

— Halte ! Nommez-vous ! Que désirez-vous ?

— Service du juge Arlan ; contrôleur Grandot et son secrétaire, nous venons inspecter la prison.

— On ne m’a pas prévenu de votre visite, s’étonna l’homme.

— C’est normal, nous n’avons averti personne.

— Veuillez patienter, j’en réfère à mon supérieur et il disparut à leur vue.

Après quelques minutes, un bruit de clef dans une serrure indiqua qu’on venait à leur rencontre. Une poterne s’ouvrit dans le vantail gauche, de l’imposant portail, qui fermait le fort. Un officier en sortit, accompagné de deux soldats qui encadrèrent l’issue pendant que leur chef s’avançait vers les visiteurs.

— Bonsoir Messieurs ! Ne pensez-vous pas que l’heure s’avère un peu tardive pour effectuer une inspection ? leur demanda-t-il.

— Bonsoir, capitaine. S’assurer du respect du règlement n’est pas une affaire d’heure,

répondit Gauddis, sur un ton, emprunt d'autorité.

— Certes Monsieur ! admit l'officier. Puis il les regarda plus attentivement et reprit, ce n'est pas vous qui venez d'habitude. Je ne reconnais pas votre visage.

— C'est effectivement la première fois que je procède ici. Mon prédécesseur, l'inspecteur Barlane, a dû s'absenter un certain temps. Il a dû se rendre à Anureth pour affaire de famille et c'est moi qui assurerais l'intérim. Voici mes accréditations, ajouta-t-il en faisant signe à Nerval de s'approcher.

Nerval ouvrit la sacoche que Gauddis lui avait confiée et en tira une épaisse liasse de papiers qu'il tendit à l'officier. Celui-ci la regarda d'un œil qui exprimait clairement son aversion pour la chose écrite, s'en saisit et la feuilleta rapidement. Dans la pénombre du jour déclinant, il ne vit que les cachets et les signatures et n'alla pas chercher plus loin.

— Veuillez m'accompagner, je vais vous conduire à la prison, à moins que vous ne désiriez rencontrer le commandant avant de procéder.

— Ce ne sera pas nécessaire, capitaine. Je viens seulement pour visiter quelques cellules et m'entretenir avec les détenus.

— Alors, suivez-moi s'il vous plaît. Il exécuta un demi-tour réglementaire et les précéda pour passer la porte dans l'autre sens.

Derrière lui, Gauddis et Nerval franchirent la poterne, traversèrent une place d'armes et pénétrèrent dans une salle de garde où une dizaine d'hommes partageaient un repas. Le capitaine donna ses ordres et les abandonna en compagnie d'un geôlier qui les emmena au sous-sol. Là, de cellule en cellule, Gauddis interrogea les prisonniers, pendant que Nerval, jouant son rôle de secrétaire, griffonnait quelques notes.

Par d'habiles questionnaires, il jugeait les individus et jugeait de leurs capacités et de leur valeur. En grand connaisseur d'homme, le roi se forgeait vite une opinion sur ceux qu'il interrogeait. Il dut rapidement s'avouer que l'idée de venir chercher un messager en prison, qui lui avait paru bonne sur le coup, ne s'avérait peut-être pas aussi géniale que ça.

Il avait visité toutes les cellules normales et force lui fut de constater qu'aucun des hommes qu'il y avait rencontrés ne valait le déplacement. Il s'apprêtait à s'en retourner, déçu, lorsque s'accrochant à son idée, il demanda au geôlier :

— Où se trouvent les cachots ?

— Au deuxième sous-sol ; monsieur.

— Des prisonniers ?

— Un seul ; monsieur.

— Bien, conduisez-moi.

Ils repassèrent devant toutes les cellules qu'ils avaient visitées. Puis, revenus au bas de l'escalier qu'ils avaient emprunté pour descendre, ils s'arrêtèrent, le temps que leur guide ouvre la porte qui donnait accès au second sous-sol. Le geôlier alluma deux torches, en confia une à Nerval et garda l'autre pour lui. Il passa devant, suivi de Gauddis, puis de Nerval.

L'escalier débouchait dans un couloir, sombre et assez court, de chaque côté duquel trois portes bardées de fers, situées face à face et à égale distance les une des autres marquaient l'emplacement des cachots. Seule la première à droite était fermée, les suivantes béaient comme autant de gueules sombres et silencieuses. Le geôlier alluma la torche qui était fixée au mur entre deux portes et s'empressa d'ouvrir celle qui était close.

Gauddis emprunta le flambeau de Nerval et entra avec précaution dans le cachot en avertissant :

— Prisonnier ! Prenez garde ! Masquez vos yeux ! Il savait les dégâts que peut occasionner une lumière trop vive, sur des organes habitués à l'obscurité.

Le détenu se détourna autant que le lui permettaient les chaînes, qui le retenaient au mur du fond de la cellule, et plaça ses mains devant ses yeux. C'était un grand et solide jeune homme qui possédait des épaules larges et puissantes et des bras épais avec des muscles saillants. Sa taille fine et souple donnait une impression de fragilité que démentaient de volumineux abdominaux. Enfin, de longues jambes, bien proportionnées et assorties au reste de son anatomie, complétaient le tableau ; un athlète superbe.

Gauddis le regarda quelques instants. L'homme dégageait une aura qui lui plaisait et au fond de lui, une petite voix murmurait au roi, qu'il pourrait bien tenir son messager. Il s'informa auprès du geôlier :

— Depuis combien de temps l'avez-vous attaché là ?

— Deux semaines, Monsieur.

— Pourquoi est-il toujours enchaîné ?

— On nous a affirmé qu'il pouvait se montrer dangereux, Monsieur.

— Détachez-le et laissez-nous seuls.

— Je ne sais pas si j'en ai le droit, Monsieur.

— La responsabilité m'en incombe à présent, remuez-vous !

Le geôlier libéra l'homme et se retira :

— Je resterai en haut des escaliers, Monsieur. Appelez si vous avez besoin de quelque chose.

— Oui, merci.

Pour ne pas éblouir le prisonnier, Gauddis rendit la torche à Nerval qui attendit dans le

couloir. Dans la cellule, la lumière, bien que faible, suffisait pour distinguer le contour des hommes. Le détenu s'était assis sur son grabat et massait ses poignets, là où les fers avaient laissé leur marque.

Gauddis, lui accorda quelques instants, puis il l'interrogea :

— Comment t'appelles-tu et pourquoi t'a-t-on enfermé ?

— Je ne vois pas en quoi cela vous regarde.

— Allons ! Jeune homme ! Montrez un peu de reconnaissance envers celui qui vous a rendu un peu de confort !

Alors, peut-être par lassitude de n'avoir pu converser depuis longtemps, le prisonnier s'exprima :

— Je m'appelle Bérulon. J'étais aspirant garde royal, à la deuxième compagnie du centre de recrutement.

— Pourquoi parles-tu au passé, tu n'en fais plus partie ?

— Après ça, j'aurai de la chance si l'on ne me chasse pas comme un malpropre.

— As-tu commis une faute si grave ?

— J'ai rossé mon chef de compagnie.

— Puis-je savoir pour quel motif ?

— Ce gros puant de Gorpas est toujours à rudoyer les recrues en médissant du roi. Ça, déjà, j'ai du mal à le supporter, mais je me domine. Mais, quand en plus il s'est permis d'insulter nos mères, ça a été plus fort que moi ; j'ai démoli ce qui lui sert de portrait.

— Hé ! Hé ! Tu as rossé Gorpas la brute ! Tu dois t'avérer un redoutable adversaire alors, mon ami ! s'exclama Gauddis.

— Vous connaissez ce mauvais sujet !

— Qui ne connaît pas Gorpas ? Il est réputé dans toute la cité, pour sa force et son ivrognerie, cependant, c'est aussi un bon soldat et un rude combattant.

— Ça, on ne peut pas le lui enlever.

— En effet, peu nombreux sont ceux qui peuvent se vanter de l'avoir rossé. Mais, que t'importe qu'il médise du roi ?

— Sa Majesté m'a sauvé la vie lorsque j'étais enfant. C'est un homme bon et le moindre service que je peux lui rendre, en attendant mieux, consiste à ne pas le laisser calomnier injustement.

— Je crois savoir Gauddis assez indifférent à la médiance, mais... le roi t'a sauvé la vie ! s'exclama brusquement Gauddis qui n'avait pas prêté toute l'attention voulue à la réponse du jeune homme. Rappelle-moi ton nom !

— Bérulon.

Soudain, l'esprit de Gauddis s'illumina. Il revit ce garçonnet de sept ans qui toussait et crachait, alors qu'il venait de le tirer de la rivière où il se noyait. À dix-huit ans de distance, le petit être effrayé et trempé qu'il avait sauvé se tenait devant lui, devenu un gaillard impressionnant de force et de vitalité. Il y perçut un présage qui le conforta dans sa première appréciation.

— Reconnaîtrais-tu le roi maintenant ?

— Ma foi, c'était il y a longtemps et j'étais un bien petit garçon. Et puis, je ne l'ai jamais revu, alors, je ne sais pas.

— Tout à l'heure, tu m'as dit : « *le moindre service que je peux lui rendre, en attendant mieux.* » Qu'entendais-tu par cette affirmation ?

— Je l'ignore, peut-être une occasion de lui montrer ma gratitude.

— Eh bien ! Mon garçon, cette occasion, je peux te la fournir.

Intrigué, Bérulon regarda plus attentivement son interlocuteur. Puis, sur un ton, soudain méfiant, il interrogea à son tour :

— Qui représentez-vous au juste ?

— Je suis l'homme qui, dix-huit ans en arrière, empêcha un garçonnet de se noyer dans la Fontanne.

Bérulon ouvrit de grands yeux et se pencha pour observer Gauddis de près. Celui-ci ôta sa capuche et sollicita Nerval pour qu'il rapproche une torche du seuil de la cellule.

— Retrouve ton regard d'enfant, Bérulon. Ce jour-là, je t'ai remis à ta mère, qui te pleurait déjà, avec ta sœur. Elle portait le médaillon qui pend à ton cou.

Si Bérulon avait encore un doute, les détails que donna Gauddis le lui ôtèrent. Seul, celui qui l'avait sauvé pouvait les connaître. Alors qu'il ouvrait la bouche pour s'exclamer, le souverain lui coupa la parole :

— Chut ! pas un mot, personne ici ne sait qui je suis. Es-tu disposé à me servir ?

— Commandez, sire, je me ferai une joie et un devoir d'exécuter vos ordres.

— Alors, écoute attentivement ; le royaume vit actuellement sous une menace grave. La perfidie et la trahison se sont immiscées jusque dans mon palais...

Il lui résuma succinctement la situation, lui parla de son rêve, de sa visite aux archives et du garde sans ombre. D'un geste de la main, il arrêta le flot de questions qu'il voyait poindre à la fin de son récit et termina son monologue sur ces mots :

— Puis-je compter sur toi pour une mission importante ?

— Plutôt deux fois qu'une ; sire. Je suis votre homme.

— Parfait ! Demain matin, Nerval viendra te chercher. Pour tromper d'éventuels espions, il t'emmènera sous escorte au palais, pour y être jugé. Je t'instruirai alors, de l'expédition que tu devras mener à bien. En attendant, repose-toi, tu vas avoir besoin de toutes tes forces. Es-tu bien nourri ?

— Oui, sire, pour ça, je n'ai pas à me plaindre.

Gauddis rabattit sa capuche sur son visage et rappela le geôlier. Un claquement de serrure et des pas lourds dans l'escalier annoncèrent le retour du gardien qui demanda :

— En avez-vous fini avec lui, Monsieur ?

— Pour l'instant, oui, mais je dois revoir votre capitaine. Conduisez-moi à lui.

Le surveillant referma la porte à double tour et s'apprêtait à éteindre la torche qui était accrochée au mur, lorsque Gauddis interrompit son geste :

— Laissez-lui un peu de lumière. De toute façon, vous allez revenir le chercher pour le changer de cellule.

— Comme vous voudrez, Monsieur.

Ils remontèrent. Le geôlier les emmena jusqu'au bureau de son supérieur et les y abandonna. L'officier finissait de ranger des listes de fournitures qu'il venait de mettre à jour. Il demanda :

— Êtes-vous satisfait de votre visite, inspecteur ?

— Pleinement, capitaine. Cependant, je dois formuler une requête.

— Je vous écoute.

— Le prisonnier Bérulon doit être jugé demain, au palais. D'ici là, j'aimerais qu'il soit transféré dans une cellule un peu plus éclairée que son cachot et qu'il soit nourri et vêtu de propre lorsqu'on viendra le chercher.

— Cela ne pose aucun problème, Monsieur. Je vais donner immédiatement les ordres nécessaires.

— Je vous en remercie et vous souhaite le bonsoir, capitaine.

Sans attendre de réponse, il s'en alla, suivi comme son ombre, de Nerval qui n'avait pas ouvert la bouche. Sur le chemin du retour, il questionna Gauddis :

— Sire, pourquoi êtes-vous venu chercher cet homme dans ce trou, alors qu'au palais vous auriez trouvé autant de volontaires que vous en vouliez ?

— Si j'avais procédé de la sorte, que pensez-vous que cela aurait provoqué, Nerval ?

— Ainsi que je vous l'ai indiqué, sire, vous en auriez obtenu plus que vous n'en souhaitiez.

— Mais aussi, les hommes auraient parlé, le bruit aurait couru et c'est précisément ce que

je voulais éviter. Voyez-vous Nerval, par un des hasards extraordinaires de l'existence, j'ai sauvé la vie de cet homme quand il n'était qu'un enfant et aujourd'hui, je le retrouve alors que je cherche quelqu'un de sûr. Avouez que la providence ne pouvait pas mieux me combler, n'est-ce pas ?

— Espérons qu'il se montre digne de la confiance que vous placez en lui, sire.

— Pour moi, Nerval, c'est une certitude, celui-là mourra pour mon service, si nécessaire.

10 — Bérulon

Accompagné de deux autres gardes royaux qu'il avait sélectionnés en suivant les recommandations de Gauddis, Nerval se présenta à l'entrée du fort le lendemain, vers le milieu du matin, porteur d'ordre concernant Bérulon. Le capitaine de la faction de jour les accueillit et les fit patienter pendant qu'il allait lui-même chercher le prisonnier.

La tournure que prenait l'affaire Bérulon le chagrinait un peu. Il l'avait rencontré lors de son engagement et avait apprécié sa compagnie à plusieurs reprises avant les événements malheureux qui l'avaient conduit dans les geôles. Il connaissait aussi Gorpas et considérait que celui qui lui avait mis une trempe méritait une médaille plutôt qu'une sanction.

Selon lui, le fait qu'on l'emmène au palais pour être jugé n'augurait rien de bon pour la suite. Gorpas avait dû faire jouer une relation pour aggraver le cas de l'aspirant.

Il ouvrit la cellule. Bérulon était allongé sur ce qui lui servait de lit, les bras croisés sous sa tête.

— Debout mon garçon. Les gardes royaux t'attendent pour t'emmener.

Celui-ci fit semblant de s'étonner :

— Les soldats du palais !

— Oui mon pauvre ! Et d'après mon expérience, cela ne laisse rien présager de bien bon pour toi. En général, ils ne viennent chercher les prisonniers que lorsque les cas s'avèrent graves.

— Gorpas doit posséder plus de relations qu'il n'en a l'air.

— Hélas ! Je suis désolé pour toi, mon garçon. J'avais espéré que ton affaire s'arrangerait d'elle-même et que Gorpas se contenterait de quelques semaines de trou pour te punir, mais il doit avoir du mal à digérer sa correction.

— Bah ! Je vous remercie de vous inquiéter pour moi, mais vous n'y pouvez rien. Et puis, ne vous tracassez pas, je m'en sortirai toujours.

— Je te le souhaite, mon garçon. En tout cas, moi, je sais que tu es un bon bougre et j'espère que le juge s'en apercevra aussi.

Pendant qu'il parlait, le capitaine lui avait lié les mains derrière le dos, comme l'exigeait le règlement. Ils quittèrent la cellule, gravirent l'escalier, traversèrent le poste de garde et rejoignirent Nerval et ses hommes qui attendaient dehors.

— Commandant, voulez-vous venir signer le registre de sortie ?

Nerval s'exécuta. Pendant ce temps, ses deux compagnons encadrèrent Bérulon et ils se dirigèrent vers le portail. Ils parcoururent la place d'armes, dans la chaleur naissante de ce

matin de printemps. Nerval marchait, deux pas en retrait derrière eux. Conformément aux ordres de Gauddis, il s'assurait que Bérulon présentait bien une ombre au soleil. Il avait procédé de même, lorsqu'il avait choisi les hommes qui l'accompagnaient.

Chemin faisant, un des gardes de l'escorte s'adressa à Nerval :

— Commandant, permission de parler au prisonnier ?

— Accordée, soldat.

Il se tourna alors vers Bérulon :

— C'est toi qui as cassé la figure à Gorpas ?

— Oui, mais, ce n'est peut-être pas l'action la plus intelligente que j'ai accomplie dans ma vie.

— Content de te connaître. Si l'occasion se présente, je te paierai un pot.

Bérulon le regarda d'un œil étonné, puis il tourna la tête pour observer la réaction de Nerval et s'aperçut que celui-ci souriait.

— Je constate que Gorpas, en sa qualité de brute avinée, réalise l'unanimité autour de lui.

Nerval mit fin au débat :

— Ne vous y trompez pas ! Gorpas est un individu infect en société, mais dans un coup dur, il figure parmi ces hommes que l'on apprécie d'avoir de son côté.

Le reste du trajet se déroula en silence. On fit entrer Bérulon dans une pièce attenante au tribunal, on lui délia les mains et on l'y laissa seul.

À l'exception d'un épais banc de bois fixé au sol, l'endroit ne contenait aucun meuble. La lumière du jour y pénétrait par une grande fenêtre munie de solides barreaux et hormis celle par laquelle il était entré, deux autres portes la desservaient. L'une, à deux battants, communiquait directement avec la salle d'audience. Comme la première, on avait négligé de la fermer à clef, car deux hallebardiers montaient la garde à l'extérieur. Quant à la dernière, basse, épaisse, bardée de fers et verrouillée, elle ressemblait comme une jumelle à celle de la cellule dont Nerval l'avait sorti.

Bérulon s'installa sur le banc. Sachant ce qui l'attendait, il se sentait bien, détendu, l'âme légère. Il s'adossa au mur, ferma les yeux et laissa vagabonder son esprit. Perdu dans sa rêverie, il ne vit ni n'entendit la petite porte ferrée s'ouvrir ; pas plus qu'il ne s'aperçut de l'entrée de Gauddis et de Nerval. Il sursauta lorsque celui-ci posa sa main sur son épaule et s'apprêtait à protester, quand il reconnut ses visiteurs. Sans un mot, Gauddis, lui fit signe de le suivre dans le passage qu'il venait d'ouvrir et repoussa la porte derrière eux. Nerval resta dans la pièce, pour le cas où un indésirable se serait présenté. Ils descendirent quelques marches, longèrent un couloir et débouchèrent dans un petit local obscur, à peine éclairé par

deux chandelles qui étaient visiblement allumées depuis peu. Ils avaient parcouru le corridor sans prononcer un mot. Gauddis rompit alors, le silence :

— Maintenant que nous n'avons plus à redouter les oreilles indiscrètes, écoute-moi attentivement, car nous n'avons pas beaucoup de temps. Tout à l'heure, tu seras jugé. C'est moi qui présiderai les débats à cette occasion. Ne sois pas surpris du verdict. Il sera prononcé à dessein, pour que tu puisses accomplir la mission que je vais te confier.

Bérulon écoutait de toutes ses oreilles et acquiesçait de temps en temps, d'un hochement de tête. Gauddis reprit :

— Je veux que tu te rendes à Vernior, au fond de la vallée de l'Albaran et que tu trouves le capitaine Éliandre.

— Est-il connu, là-bas ?

— Sûrement, autant que moi ici. À moins qu'il ne soit déjà parti pour les steppes, tu devrais pouvoir le joindre à l'auberge du chêne et du charme, sinon tu devras aller à sa recherche. De ta réussite ou de ton échec dépendra le sort de ton pays.

— Pouvez-vous m'en dire un peu plus long à propos de ce capitaine Éliandre ?

— C'est un militaire qui s'est retiré du service.

Pour Bérulon, officier et ancien soldat ne pouvaient cohabiter dans un seul homme. Heurté dans sa fierté martiale, il coupa la parole au roi avec véhémence :

— Sauf votre respect, sire, comment peut-il encore être capitaine, s'il a quitté l'armée ?

Surpris, Gauddis répliqua vertement :

— Lorsque l'on a été général et chef de la garde du palais vingt années durant, que l'on a sauvé la vie de son souverain et qu'on est le seul homme avant toi à avoir rossé Gorpas, on peut être capitaine à vie, ou je ne suis plus roi de ce pays.

Bérulon ne s'attendait pas à déclencher une réaction aussi enflammée. Penaud, il bredouilla de pauvres excuses :

— Je ne pouvais pas savoir, sire.

— C'est juste, oublions cela, mais tu dois impérativement le trouver et me le ramener. S'il doute de toi, dis-lui que la vieille mule du palais requière sa présence. Il comprendra que tu agis en mon nom. As-tu saisi mon propos ?

— Parfaitement sire, posséderai-je ma liberté de mouvement pour accomplir ma mission ?

— Tu seras seul, mais pour la vraisemblance de ta couverture, tu devras te conformer à un itinéraire préétabli, jusqu'au moment où tu jugeras opportun de l'abandonner. D'autres questions ?

— Non, sire, je m'efforcerai de me montrer digne de la confiance dont vous m'honorez.

— Bien, mon garçon, maintenant, retourne dans la salle d'attente et renvoie-moi Nerval.

Bérulon pivotait pour s'en aller, lorsque Gauddis ajouta :

— Encore un détail, Bérulon, si tu t'aperçois qu'on te file ou qu'on t'épie, tâche de te débarrasser de tes suiveurs discrètement et évite autant que possible les affrontements armés. Un héros mort ne me sert à rien. C'est d'un messenger efficace, dont j'ai besoin. Entendu ?

— Fort et clair ; sire.

*
**

Gauddis considérait qu'il était de son devoir de s'assurer que la justice rendue dans son royaume s'avérât équitable. Aussi assistait-il aux audiences chaque fois que son emploi du temps le lui permettait. Il ne s'immisçait pas toujours dans les débats, mais dans certaines circonstances, lorsque l'affaire lui tenait à cœur, il s'impliquait : surtout si elle portait atteinte à l'image de l'armée.

Depuis le début de la session, le juge Arlan avait tranché le cas d'un voleur de poules, celui d'un pique-assiette parti en laissant l'addition et un refus d'obéissance : autant de délits sans réelle gravité, qu'il expédia rapidement, avec quelques semaines de corvée et des retenues sur la solde. Quand l'accessoire annonça l'ouverture du dossier Bérulon, Gauddis intervint :

— Juge Arlan, prenez une pause, je traiterai moi-même ce cas de rébellion, car c'est une affaire grave et intolérable.

Le magistrat s'inclina et se retira bienheureux, qu'on lui octroie une récréation inattendue.

Gauddis entendit d'abord les plaignants : Gorpas s'expliqua le premier, puis le propriétaire de l'établissement que la rixe avait saccagé. Il parcourut rapidement le rapport du guet et s'informa du coût des réparations qu'un huissier avait estimé au vu des dégâts. Enfin, il écouta la défense de Bérulon et fronça les sourcils à l'énoncé des propos de Gorpas à son endroit. Il prit la parole :

— Chef Gorpas, du point de vue disciplinaire, votre requête est pleinement justifiée. C'est un fait inexcusable qu'un subordonné rosse son supérieur, encore que dans votre cas et compte tenu de vos propos à mon égard, la correction que vous reçûtes ne fût pas volée. Donc, pour qu'à l'avenir vous appreniez à tenir votre langue, vous vous chargerez de l'indemnisation de la casse occasionnée par l'altercation. Quant à vous, Bérulon, aussi noble que puisse être votre motivation, elle n'excuse en aucun cas votre comportement. En conséquence, vous serez dorénavant affecté au guet du col des Mortsgelés qui tient garnison à Albaraque. Pour les trois prochaines années, je vous interdis de revenir à Vadonia et de porter les insignes de la garde royale. Vous partirez demain matin, par la vallée de la Fontanne.

Vous pointerez votre passage au quartier militaire de Brunnen, puis à celui de Selva-la-verte, d'où vous rejoindrez Albaraque. J'ai dit.

La sanction se révélait sévère. Bérulon joua l'accablement comme un vrai comédien, car il devait marquer le coup. Gorpas, lui, était satisfait d'avoir eu gain de cause, mais il faisait grise mine d'avoir à déboursier. Le roi ajouta à l'adresse de Gorpas :

— Chef Gorpas, venez à moi après la fin des audiences.

Le soleil brillait encore haut dans le ciel, quand Gorpas rejoignit Gauddis dans la cour devant le palais. Après s'être assuré de la présence d'une ombre à ses pieds, Gauddis attendit, avant d'ouvrir la bouche, qu'il soit arrivé à côté de lui. Il voulait éviter les oreilles indiscretes :

— Oublions, pour l'instant, l'affaire Bérulon. Je sais, par des rapports qui me parviennent régulièrement, que malgré vos écarts de conduite et de langage, vous êtes un excellent élément et que le cas échéant, je pourrai compter sur vous. Suis-je bien informé ?

— On ne peut mieux, sire.

— Dans ce cas, je vais vous confier une tâche urgente, qui pourrait vous valoir, sinon de l'avancement au moins la remise à zéro de votre ardoise.

Le soldat Gorpas prit aussitôt le pas sur Gorpas la brute :

— Commandez, majesté ! J'obéirai à vos ordres.

— Très bien, très bien, alors écoutez-moi.

Gauddis lui exposa ce qu'il attendait de lui, lui donna un pli scellé et après s'être assuré qu'il avait bien saisi les nuances de sa tâche, il regagna ses appartements à la hâte, car une réception en l'honneur de Grandyr, gouverneur d'Anureth, devait avoir lieu dans la salle du trône et l'heure approchait.

Le chef Gorpas se rendit aux écuries. Il choisit une monture qu'il sella ; il l'enfourcha et après avoir contourné le palais, il s'élança à travers la cité, en direction du sud. La route se scindait en deux peu après la sortie de la ville. À droite, elle partait rejoindre la vallée de la Fontanne, en traversant la plaine de l'arrivée et à gauche, celle de l'Albaran. Gorpas tourna à gauche, poursuivit sur trois kilomètres avant d'obliquer de nouveau dans un chemin à sa gauche, au bout duquel il parvint à une caserne. C'était le centre de formation de la garde royale ; son unité et celle de Bérulon. Il franchit les portes sans s'arrêter, salué au passage, par les deux plantons et se rendit directement auprès du chef de corps, auquel il présenta ses respects avant de lui transmettre le pli que Gauddis lui avait confié.

— Commandant, voici un courrier que le roi m'a remis à votre intention.

L'officier s'empara de la lettre, rompit le sceau, prit connaissance de sa teneur et regarda

Gorpas d'un air stupéfait :

— Savez-vous ce que contiennent ces ordres ?

— Pas le moins du monde ; commandant.

— Ils stipulent qu'à partir de maintenant et pour une vingtaine de minutes, je dois me placer sous votre autorité.

Gorpas, médusé, balbutia :

— Avez-vous bien lu, commandant ?

Son supérieur lui tendit le pli décacheté :

— Constatez vous-même.

Gorpas parcourut rapidement l'écriture fine et régulière qui couvrait la feuille. Aucun doute ne paraissait possible. Il réfléchit un instant et soudain, pour lui, ce fut limpide : grâce à cet ordre, Gauddis lui laissait les coudées franches pour s'assurer de l'intégrité de son supérieur, avant de le mettre dans la confiance.

— Effectivement, commandant, alors venez dehors avec moi.

Les deux hommes sortirent dans la cour inondée de lumière. Au soleil, Gorpas put constater la présence de l'ombre de celui qui l'accompagnait. Rasséréné, il lui expliqua le motif de cet ordre pour le moins surprenant et lui communiqua ceux que Gauddis lui avait donnés verbalement.

— Si j'ai bien compris, chef Gorpas, le roi ne sait plus à qui, il peut se fier.

— C'est à peu près ça commandant. J'ai subi la même épreuve que vous avant qu'il me confie cette mission. Maintenant, je dois vous enlever les aspirants pour aller investir le palais.

— Vous avez reçu vos ordres et vous connaissez votre travail. Je vous laisse agir à votre guise. De mon côté, je vais organiser le contrôle du reste de mon effectif, lorsqu'il regagnera le quartier. Ainsi, si vous avez besoin de renforts, vous pourrez compter sur nous.

— Merci commandant, le roi appréciera votre compréhension.

Gorpas ordonna qu'on sonne le rassemblement. Aussitôt, toutes affaires cessantes, les hommes présents accoururent à l'appel. Seuls, les plantons restèrent à leurs postes. Gorpas les dénombra rapidement. Une soixantaine d'aspirants étaient alignés dans la cour. C'était peu, le gros de l'effectif se trouvait en manœuvre à l'extérieur et il n'avait pas le temps d'attendre qu'il rentre. Profitant de ce qu'ils étaient exposés au soleil, il s'assura de la présence de leurs ombres et déclara avec un humour tout militaire :

— Messieurs, vous êtes soixante. Ça tombe drôlement bien, car j'ai besoin de soixante volontaires. Puis-je compter sur vous ?

Un chœur d'hommes répondit à l'unisson, par l'affirmative.

— Alors, tenue de combat, équipement léger et rassemblement ici dans dix minutes.

Les aspirants s'égaillèrent comme une volée de moineaux et dix minutes plus tard, la compagnie armée et reformée se mettait à ses ordres.

— Très bien messieurs ! Maintenant, que chacun d'entre vous regarde au pied de son voisin !

Les soldats exécutèrent cet ordre surprenant et Gorpas ajouta :

— Qu'y distinguez-vous ?

— Que devrions-nous y voir, chef ? demanda un homme du premier rang.

— Une ombre, aspirant, chacun d'entre vous doit montrer une ombre au soleil.

— Mais, tout le monde possède une ombre, chef ! s'étonna un autre.

— Ça, c'est vrai ici et pour vous tous. J'ai déjà vérifié. Mais depuis peu, ça ne l'est plus au palais. Nous allons donc nous y rendre. Nous nous positionnerons discrètement à proximité, pour nous tenir prêts à agir demain, aussitôt que le soleil se lèvera. Puis, nous l'investirons, pour obliger tous ses occupants à prouver que leurs ombres demeurent toujours fidèlement attachées à leurs pas.

— Nous risquons de ne pas être assez nombreux, chef.

— Pas d'inquiétude ; soldat ! Premièrement, je ne crois pas que nous devions combattre qui que ce soit et deuxièmement j'ai élaboré un plan. Avant l'heure du lever, nous aurons neutralisé nos collègues qui veillent à l'extérieur aux entrées. Ainsi nous pourrons enfermer les autres dans leurs chambrées. Comme ils seront désarmés, nous n'aurons aucun mal à les convaincre de nous laisser les contrôler et ils se rallieront à nous pour la suite.

*
**

Le gouverneur d'Anureth se présenta très en retard sur l'horaire prévu, si bien que la réception, qui lui était destinée, fut reportée au lendemain. Elle débuta à la mi-journée, par un somptueux banquet, précédé d'un vin d'honneur. On attendait que tous les invités soient arrivés pour s'installer à table et l'on patientait en dégustant le nectar pétillant, fruit du savoir-faire des vigneron Brunnois, que l'on accompagnait avec les divers hors-d'œuvre dont le chef cuisinier détenait le secret.

Gauddis et le gouverneur Grandyr entourés de conseillers et de courtisans discutaient des affaires du royaume, lorsque Gorpas entra avec discrétion dans la salle. Du regard, il chercha le souverain et se dirigea vers lui. L'apercevant, Gauddis délaissa ses interlocuteurs et vint au-devant de lui. Gorpas le salua réglementairement et à voix basse l'informa de l'avancement de sa tâche :

— Mes respects, sire, selon vos indications, nous avons investi le palais. Nous n'avons rencontré aucune opposition et nous attendons maintenant votre permission pour procéder dans cette salle.

— Parfait ! Gorpas, donnez-moi cinq minutes et agissez.

— À vos ordres, majesté. Il s'éclipsa avec la même discrétion que lors de son entrée.

Gauddis revint à ses invités, attira Grandyr à l'écart et lui chuchota :

— Mon cher ami, dans un instant, des évènements a priori bizarres vont se dérouler ici. Ne vous alarmez pas et en cas de nécessité, calmez vos gens.

— Pourriez-vous vous expliquer plus clairement, sire ?

— Les réponses aux questions viendront après. Pour l'instant, ayez confiance en moi.

Gorpas avait réalisé son plan à la lettre. À la tête de sa troupe, il avait rejoint Vadonia à marche forcée. Ils s'étaient arrêtés avant d'être arrivés en vue des portes de la ville et s'étaient séparés en petits pelotons, pour y pénétrer sans trop attirer l'attention.

La nuit était tombée depuis un bon moment lorsqu'ils s'étaient regroupés à deux rues de l'entrée de service. Ils avaient trouvé une grange, restée ouverte, où le foin stocké leur apporta un peu de confort. Ils s'y étaient installés pour attendre l'aube. Quand le ciel avait commencé à pâlir au-dessus des montagnes de l'Est, Gorpas avait donné le signal du départ.

Sachant qu'ils devaient maîtriser six hommes chacun et pour minimiser les risques d'affrontement, Gorpas avait tenu à assurer la supériorité numérique des siens. Quatre groupes de dix aspirants s'étaient dirigés vers leurs objectifs : les deux entrées du palais et celles du parc. Les vingt derniers, avec Gorpas, avaient attendu, pour s'emparer des chambrées de leurs collègues, que les sentinelles du passage de service soient neutralisées.

Les gardes de la cour d'honneur avaient regardé approcher la troupe qui venait de l'extérieur, sans méfiance. N'étaient-ils pas leurs confrères après tout ? Avant d'avoir compris ce qui leur arrivait, ils s'étaient retrouvés avec une épée sur la gorge et l'ordre de faire silence. Le scénario s'était répété sur tous les accès. Les aspirants de Gorpas avaient neutralisé les sentinelles en poste et les avaient gardées à vue jusqu'au lever du soleil.

De son côté, Gorpas s'était dirigé vers l'annexe du palais qu'il avait investi avec le reste de ses hommes. Ils s'étaient emparés de l'armurerie, où les soldats déposaient leurs équipements avant de gagner les chambrées, en avaient fait sortir les deux factionnaires et avaient verrouillé les portes. Puis, silencieusement, ils avaient gravi un à un les trois étages du bâtiment et condamné les dortoirs.

Gorpas avait effectué le tour du dispositif, pour s'assurer que sa troupe n'avait rien oublié. Il avait donné des consignes à ceux qui gardaient les portes des chambrées :

— Certains des hommes qui se trouvent à l'intérieur sont vos supérieurs hiérarchiques. Leur grade ou les menaces qu'ils pourraient proférer, pour vous impressionner, doivent vous laisser de glace. N'ouvrez à personne. Jusqu'à nouvel ordre, vous ne devez de comptes qu'à moi et au roi.

Puis, il était descendu dans la cour et s'était rendu au poste de garde. L'un d'entre eux, neutralisé comme ses collègues, le connaissait et l'avait invectivé :

— Gorpas, sale traître, qu'est-ce que tu manigances ?

— Tu ne tarderas pas à l'apprendre. En attendant, tais-toi.

Le soleil dardait ses premiers rayons par-dessus les montagnes. Dans quelques minutes, Gorpas pourrait entreprendre ce pour quoi il était venu là.

À présent, il s'apprêtait à investir la salle de réception. Deux soldats sans ombres étaient enfermés dans une pièce vide et sans fenêtre qui servait habituellement d'entrepôt. Mis à part quelques éclats de voix et quelques volées de noms d'oiseaux, le contrôle des gardes s'était effectué sans heurts. Informés de la situation qui avait prévalu, ils s'étaient ralliés sans problèmes à leurs jeunes collègues et leur avaient prêté main-forte.

Le vin d'honneur se déroulait dans une ambiance douillette quand tout à coup, les portes de la salle furent ouvertes en grand et des soldats en tenue de combat envahirent les lieux. Excepté celles du roi et du gouverneur, ils s'emparèrent des armes de tous ceux qui en possédaient.

Malgré l'avertissement de Gauddis, Grandyr s'exclama :

— Me direz-vous enfin ce qui se passe ?

— Mon cher Grandyr, vous allez comprendre, venez avec moi.

Il l'entraîna par le bras jusque dans la cour d'honneur du palais, d'où s'élevait un concert de protestations indignées. Les aspirants gardes y avaient réuni tous ceux qu'ils avaient trouvés dans les lieux et les obligeaient à défiler un par un au soleil.

Le conseiller Strenk qui se tenait à l'ombre, sous les colonnades latérales de la cour, s'avança vers le roi pour se plaindre de l'affront qui, affirmait-il, lui était infligé. Il avait haussé la voix pour attirer l'attention et tout le monde le regardait. Pour toute réponse, Gauddis le saisit par le bras et l'entraîna dans la cour. Là, à la stupéfaction générale, tous purent constater l'absence de son ombre à la lumière du soleil. Un silence de mort tomba sur l'assistance. Chacun observait son voisin avec suspicion.

Gauddis loua intérieurement la sagesse de ses ancêtres qui avaient consigné leur histoire par écrit. Ceux-ci, malgré leur mauvais état, avaient livré assez d'informations pour permettre la sécurisation de son entourage immédiat, mais il restait encore beaucoup de points obscurs à

éclaircir.

— M'expliquerez-vous enfin ? s'exclama une nouvelle fois Grandyr qui s'était avancé au soleil, justifiant ainsi d'une ombre dûment attachée à ses pas.

— Rentrons, répondit Gauddis, je vais vous éclairer. Il se tourna vers Gorpas et le complimenta :

— Mes félicitations, Gorpas. Vous avez accompli un travail remarquable. Triez tout le monde et enfermez tous les hommes sans ombre que vous découvrez... sans exception. Tous les autres reprennent leurs postes et leurs fonctions. Vous êtes le chef de la garde jusqu'à nouvel ordre. Les factionnaires aux accès doivent être contrôlés à chaque relève et personne n'entre au palais, sans avoir établi la preuve de son ombre.

Il regagna la salle du trône, en compagnie de Grandyr et de sa suite qui n'avait recelé aucun asservi. Il s'excusa pour les désagréments qu'ils avaient subis et les informa de la situation sans toutefois parler de Bérulon ; sécurité oblige.

— J'ai constaté avec plaisir que le mal n'avait encore atteint personne de chez vous. Je vous engage cependant, une fois rentré dans votre cité, à adopter des mesures analogues à celles auxquelles vous avez assisté ici. Tenez-vous prêt aussi à faire face à toutes menaces qui viendraient de l'extérieur. Dans votre cas, surveillez bien la mer.

Après cet intermède riche d'émotions, la journée se termina dans un sentiment de sérénité et de sécurité retrouvées.

Le lendemain, une grande épuration eut lieu dans toutes les unités de l'armée. On installa des postes de garde aux portes de la cité, pour filtrer les entrées et les sorties, et nul ne traversait plus les frontières de nuit ou par temps couvert.

Des messagers partirent dans toutes les directions, pour alerter les autres villes et ordonner que soient mises en œuvre les mesures de sécurité édictées par Gauddis. On envoya des pigeons voyageurs au poste-frontière des Hautes-Cimes et des Mortsgelés et, mesure exceptionnelle, une escouade du guet se rendit au défilé des tréfonds, pour en assurer la garde : jusque-là, on n'avait jamais estimé nécessaire de surveiller ce passage.

Par bonheur, la gangrène qu'avait suspectée le roi ne se révéla pas aussi grave qu'il l'avait craint. Environ trois douzaines de personnes seulement, furent arrêtées, surtout parmi les notables et les militaires, mais on était loin d'avoir contrôlé tout le monde et la présence d'espions dans la cité, s'avérait hautement probable et très vraisemblable.

11 — L'invasion des hommes sans ombre

Astaran voyageait entouré d'une dizaine de cavaliers Vadons, dont la valeur de combattant n'était plus à prouver. Il partait en ambassade auprès de Gontar, souverain du Barador, pour perpétuer une tradition qui perdurait depuis de nombreux lustres entre les deux États ; leurs rois échangeaient des diplomates à intervalles réguliers. La délégation vadonne avait pris la route depuis plusieurs semaines. Elle progressait sans se hâter plus que nécessaire, car aucune urgence ne l'obligeait à presser le pas.

Le jour commençait à décliner, lorsque l'homme qu'il avait envoyé en éclaireur revint au galop. Astaran arrêta sa troupe et attendit qu'il les ait rejoints. Le cavalier vint à sa hauteur et rapporta les faits qui avaient provoqué son retour :

— Votre Excellence, j'ignore ce qui se trame autour d'Orinel, mais j'ai observé des groupes d'hommes armés qui sillonnent la campagne.

— Des soldats ?

— Quelques-uns, Votre Excellence, mais aussi des gueux et même des femmes. Ils abordent tous les gens qu'ils croisent et, ce qui paraît curieux, c'est que tous se joignent à eux. Ils donnent l'impression de chercher quelque chose ou quelqu'un.

— Quelle livrée portent les soldats ?

— Celle de Styrie, Votre Excellence.

— Ils restent chez eux, par conséquent. Ce n'est peut-être qu'une chasse à l'homme. Demeurons sur nos gardes et continuons notre chemin.

La troupe se remit en marche. Elle avait quitté Vadonia par le bac qui lui avait permis de franchir l'Albaran, puis elle avait emprunté la route du Nord qui remontait directement vers Styria. Après quelques jours de voyage, elle avait infléchi sa course sur la droite pour longer le massif des Arravallons qu'elle comptait dépasser pour poursuivre son avancée vers Byzandore, par la vallée de l'Aquénor. Elle avait ignoré l'accès au col de la couronne et à présent chevauchait sur une petite route qui sinuait de prairies en sous-bois, dans un paysage verdoyant et forestier. À deux reprises, grâce à une position élevée, elle avait pu apercevoir au loin le donjon d'Orinel. Elle avait accéléré un peu son allure, pour l'atteindre avant la nuit et y trouver gîte et couverts.

Alors qu'elle émergeait d'un sous-bois, un groupe hétérogène, composé en grande partie de paysans, de villageois et de quelques femmes, encadré par quelques soldats arrêta la troupe. Leur armement, assez disparate, se constituait principalement de fourches, de faux et de couteaux. Ils semblaient déterminés et sûrs d'eux.

— D'où venez-vous et que cherchez-vous ici ? demanda celui qui commandait.

— Je suis Astaran, ambassadeur de Vadonie auprès du roi Gontar. Mes compagnons forment mon escorte et nous nous rendons à Byzandore.

— Alors, permettez que nous vous accompagnions jusqu'à Orinel ! Votre Excellence.

— Je n'y vois pas d'inconvénient. Mais à quoi rime ce déploiement de forces ?

— Depuis quelque temps, un groupe de pillards harcèle les voyageurs dans cette région. Le baron Zuir a décidé d'en finir avec eux.

— Oh ! Mais nous sommes de taille à nous défendre, vous savez !

— Je n'en doute pas, Votre Excellence. Mais nous regretterions que vous soyez confondu avec eux et attaqué indûment. D'autre part, si vous n'avez pas envisagé d'autres dispositions, le baron Zuir sera, je présume, ravi de vous héberger pour la nuit.

— Face à de tels arguments, je ne peux que m'incliner. Nous n'avons pas dormi dans un lit depuis longtemps et je pense que cela nous fera le plus grand bien à tous.

— Parfait ! dans ce cas, veuillez nous suivre !

Les Vadons emboîtèrent le pas de la troupe qui malgré son apparence étrange faisait preuve d'une discipline toute militaire. Les soldats allaient devant. Puis les paysans, arme sur l'épaule, venaient derrière eux, sur trois rangs. Enfin, les femmes, qui avançaient en silence, fermaient la marche.

Depuis le matin, le ciel demeurait uniformément gris. Une épaisse couche nuageuse masquait le soleil, de sorte qu'aucune ombre ne se profilait sur le sol.

Astaran et ses compagnons ignoraient la réapparition des hommes sans ombres, car ils avaient quitté Vadonia avant qu'elle ne soit connue. Ainsi, aucune raison ne les incitait à se méfier de l'accueil qu'on leur réservait et encore moins à se douter du danger qui les guettait.

Un soldat était parti en avant pour prévenir le baron de leur arrivée, de sorte que celui-ci les attendait à l'entrée de la cité lorsqu'ils s'y présentèrent.

C'était un gros homme qui portait une barbe noire taillée en forme de V renversé. Sous d'épais sourcils, ses yeux marron, profondément encastrés dans leurs orbites, lui donnaient un regard sombre. Il était entouré de son connétable, du bourgmestre et de quelques notables de la ville. Il les accueillit avec un sourire cordial :

— Bienvenue dans notre modeste cité, Votre Excellence. C'est avec joie que nous vous recevons dans nos murs.

— Un plaisir partagé, Baron. Acceptez en retour les salutations de la Vadonie et du roi Gauddis !

Informé de leur venue, Zuir avait décidé de jouer le coup en finesse, car il connaissait la

valeur des cavaliers Vadons. Il savait qu'ils n'étaient pas équipés des terribles lames de carbone : celles-ci ne quittant jamais le sol Vadon. Cependant, leurs armes étaient fabriquées dans un acier d'une qualité bien supérieure à ce qui sortait des forges styriennes. Les attaquer de front aurait équivalu à signer l'arrêt de mort de trop de monde. D'ailleurs, son but demeurerait avant tout de les asservir pour les livrer à Varjo.

— Veuillez nous suivre à l'intérieur. Je vais vous conduire à ma résidence, où j'ai pris les dispositions pour qu'un banquet et des lits confortables soient préparés pour vous.

— C'est très aimable à vous, Baron. Je témoignerai avec empressement de votre hospitalité auprès du roi Gauddis de Vadonie et de Gontar du Barador.

La troupe d'Astaran pénétra dans la ville en marchant devant ses chevaux qu'elle tenait par les rênes. Quelques heures plus tard, l'ambassadeur et ses hommes, assommés sous l'effet du vin drogué qu'ils avaient bu sans méfiance, s'assoupirent. Le baron et les notables les asservirent et le lendemain, les conduisirent devant Varjo, dans la grande salle de réception du donjon.

Lorsque la délégation vadonne entra, Varjo effectua un mouvement de recul. Il avait beau sonder les esprits, il ne parvenait pas à « sentir » les Vadons. Il s'écria sèchement :

— Arrêtez-vous ! Restez où vous êtes !

Zuir avança encore de deux pas. Celui-là, Varjo le percevait clairement comme un des siens, mais pas les Vadons qui échappaient à ses investigations mentales.

— Baron, que signifie ceci ? Je vous ai ordonné de convertir ou de tuer. Pourquoi ces Vadons sont-ils restés vivants ?

— Parce qu'ils sont ralliés, Monseigneur. Commandez ! Ils vous obéiront.

Varjo observa les Vadons, l'air étonné. C'étaient des hommes grands, altiers et au regard fier. Ainsi, voilà les descendants de ceux qui ont occis mon frère, pensa-t-il. Et il sentit monter en lui une bouffée de haine sans borne.

— À genoux, ordonna-t-il.

Les Vadons s'exécutèrent instantanément. Satisfait et rassuré, Varjo revint au baron :

— Parfait, gardez-les-moi de côté, ils m'accompagneront à Byzandore et maintenant, hors de ma vue, avant que je ne les massacre.

Il les regarda quitter la salle avec un rictus de haine aux coins des lèvres. Quel meilleur moyen d'approcher Gontar, que de se mêler à une mission diplomatique, songea-t-il ! Cependant, il résolut de se tenir à l'écart d'eux, car il n'avait pas encore eu l'occasion de convertir lui-même un Vadon. Ne pas les « sentir » mentalement, lui inspirait une méfiance instinctive qu'il entendait bien entretenir.

— Baron, restez ici, je n'en ai pas terminé avec vous.

— À vos ordres Monseigneur.

Varjo attendit que tous soient sortis avant de poursuivre :

— Demain, je partirai. Je vous laisserai à la tête d'Orinel avec la charge de transformer tous ces gueux qui vous entourent en soldats. Répandez-vous dans les environs, asservissez tous ceux que vous trouverez et, si vous rencontrez des récalcitrants, tuez-les !

— Où me procurerai-je des armes, Monseigneur ?

— Débrouillez-vous. Rallumez les forges, mettez des hommes au travail, mais que chacun possède au moins une épée. Agissez rapidement et tenez-vous prêt à répondre à mon appel.

— Je m'appliquerai à vous satisfaire, Maître. Puis-je savoir où vous allez ?

— Je vais conquérir Byzandore et récupérer quelque chose qui me revient de droit.

— Seul et sans armée, Monseigneur ?

— Non, dix de tes meilleurs soldats m'accompagneront, ainsi que les Vadons que tu as si bien bernés.

— Cela risque de s'avérer insuffisant pour soumettre une si grande cité, Monseigneur.

— Ce n'est pas ton problème. Tu as reçu tes ordres, exécute-les et tâche de te montrer à la hauteur, sinon...

Le ton employé se révélait assez lourd de menaces pour qu'explicitement les conséquences devienne inutile.

Le lendemain, Varjo partit en direction de Byzandore. Les soldats du baron marchaient devant lui et les Vadons asservis le suivaient. Il avait sélectionné avec soin les hommes, qui constituaient l'ébauche de la troupe, qui formerait plus tard sa garde prétorienne. Ce n'était pas qu'il en éprouve la nécessité, puisqu'il se montrait insensible aux armes qu'on pouvait lui opposer sur ce monde, mais elle lui servirait dans la mesure où elle le libérerait de la surveillance permanente de son environnement. Et puis, dans certains cas, pourquoi se salirait-il les mains quand d'autres pourraient accomplir les basses besognes à sa place ?

Ceux-ci semblaient vivre normalement, mais ils ne pensaient et n'existaient plus que par et pour Varjo. Ils avaient oublié leur passé ; ils obéiraient sans hésitation au moindre de ses ordres et mourraient sur place au besoin, pour accomplir leur mission. Ils avaient tous reçu le pouvoir d'asservir leurs semblables par l'imposition des mains et ils accompagneraient leur maître partout où il se rendait.

Sur la route, tous les voyageurs qu'ils croisaient étaient réduits à l'esclavage mental. Dans l'incapacité de s'y soustraire, ils oubliaient la destination et le motif de leur déplacement. Ils recevaient l'ordre de rejoindre Orinel et de se conformer aux instructions du baron Zuir.

Désormais, satisfaire leur maître était devenu l'ultime et unique but de leur vie.

De temps à autre, Varjo se retournait sur sa selle et regardait les Vadons. Chaque fois, cela provoquait, en lui, la même montée d'une bouffée de haine qu'il avait peine à contenir ; comme il aurait aimé les massacrer de ses mains ! Mais, les images de la fin de son frère lui revenaient à l'esprit et lui inspiraient une méfiance accrue à leur égard. Ces Vadons, qui semblaient des hommes ordinaires, ne se laisseraient peut-être pas tuer avec autant de facilité que les gueux qu'il avait côtoyés jusque-là. Si par le passé l'un d'entre eux avait pu terrasser son frère, lui risquait de subir un sort identique s'il en attaquait un de front. S'avéraient-ils tous de la même trempe ? Et sinon, comment reconnaître ceux qui l'étaient ? Ces deux questions l'obsédaient depuis que les Vadons asservis se trouvaient en sa présence, et l'empêchaient de réfléchir avec sérénité. Il devait absolument y apporter des réponses.

Depuis qu'une bourgade était apparue à l'horizon, la troupe grossissait de tous les passants qu'elle arraisonnait. Varjo ne désirant laisser derrière lui aucun bastion qui ne soit pas soumis à sa dévotion, il subjuguait ce village, comme il avait asservi Orinel. Puis, il y instituerait un second poste de recrutement et de formation, avant de continuer son chemin.

À Orrulme, nom de la petite cité qu'ils avaient atteinte, les Vadons se présentèrent pour ce qu'ils étaient : une mission diplomatique de Vadonie. Ils justifiaient la présence de la troupe de soldats Styriens, par le fait que le baron Zuir avait affirmé que les routes ne semblaient pas sûres et leur avait adjoint une escorte. Les Orrulmans les accueillirent et les hébergèrent. Varjo reproduisit à peu de chose près le même scénario qu'à Orinel et le tour fut joué.

Il consacra la journée du lendemain à organiser sa nouvelle conquête, instaura une hiérarchie, laissa des consignes semblables à celles qu'il avait données à Orinel et reprit la direction de Byzandore avec sa garde et les Vadons.

*
**

À Byzandore, dans le palais du roi Gontar, régnait une effervescence peu courante. Les serviteurs mettaient la dernière main aux préparatifs de la réception que celui-ci comptait donner, en l'honneur de la venue de son voisin, le roi Éristen d'Argastille.

La grande salle d'apparat resplendissait de propreté. Les sols reluisaient, comme ils n'avaient pas brillé depuis un temps certain et les murs étaient décorés de guirlandes multicolores. Dans le fond de la pièce, tournant le dos aux cuisines et face à l'entrée principale de celle-ci, les tréteaux qui supportaient de grands plateaux de bois formaient un vaste u qui occupait la quasi-totalité de la largeur des lieux. L'ensemble était garni de nappes immaculées sur lesquelles on avait disposé une vaisselle étincelante de blancheur et quelques bouquets de fleurs qui mêlaient leurs parfums aux fragrances de marinades et de gibier rôti

qui flottaient dans l'air.

Face au U des tables, une estrade accueillerait les musiciens et les artistes qui viendraient agrémenter la soirée. Le roi avait laissé à ses fils, le soin de trier, parmi tous les candidats, ceux qu'ils jugeraient le mieux à même de les distraire, sans les assourdir et avec la plus grande compétence.

La journée était bien avancée. Entouré de ses deux garçons, Gontar supervisait les derniers préparatifs. Il se réjouissait de recevoir ses hôtes, car les occasions de festoyer étaient devenues rares et il avait hâte d'entendre des nouvelles des autres territoires. Un soldat se présenta à lui :

— Sire, l'escorte du roi Éristen est apparue, à l'horizon. On l'aperçoit depuis nos murs.

— Ah ! Enfin ! s'exclama Gontar. Les enfants, venez avec moi, ordonna-t-il à ses fils, nous allons sur les remparts, je veux vous faire voir quelque chose. Quant à toi, soldat, cours chez le maître-verrier, dans la rue des artisans, et informe-le que je l'attends au sommet de la tour à droite de l'entrée sud de la ville. Qu'il apporte sa dernière invention !

Suivi de ses deux fils intrigués par le mystère que leur père entretenait sur ce qui le motivait, Gontar se dirigea vers les remparts.

Vue depuis la cité, l'escorte d'Éristen n'apparaissait toujours que comme un petit point à l'horizon. Elle devrait marcher encore plusieurs heures avant de parvenir à l'entrée de la ville. Gontar et ses fils regardaient ce minuscule point qui semblait immobile, quand le maître-verrier arriva auprès d'eux. Il salua d'abord le roi, puis ses garçons :

— Mes respects, roi Gontar. Bonjour à vous jeunes princes.

— Bonjour ! maître Toulin, avez-vous apporté la chose ? s'enquit Gontar.

— Comme vous me l'avez demandé, sire. Voyez. Il déballa précautionneusement une sorte de long tube, légèrement conique, dont les extrémités étaient garnies d'une rondelle de verre, et le présenta au roi.

Celui-ci s'en saisit délicatement :

— Maintenant les enfants, vous allez pouvoir apprécier le génie de maître Toulin. Toi le premier Torkan, commanda-t-il à son aîné, en lui tendant l'instrument.

Torkan s'empara de cet objet qu'il ne connaissait pas, l'inspecta dans tous les sens et finit par demander :

— À quoi sert cette... chose ?

Ce fut maître Toulin qui répondit :

— Portez la plus petite extrémité devant votre œil et dirigez l'autre sur... il regarda vers l'extérieur de la cité et acheva sa phrase, l'escorte du roi Éristen, par exemple.

Le prince s'exécuta, eut un sursaut de recul et s'exclama :

— Quelle magie est-ce là ?

— Donne-le-moi, intervint son frère, en tendant la main vers l'appareil.

Torkan le lui remit et Josmon observa à son tour. Il exprima la même réaction que son aîné. Gontar les regardait en souriant. Il s'était comporté comme eux, la première fois que maître Toulin lui avait présenté sa trouvaille. Il laissa au maître-verrier, le soin de fournir des explications :

— À vous la parole, maître Toulin.

Celui-ci reprit l'appareil et commenta :

— Cet instrument ne contient aucune magie. Il est né de la technique et en toute franchise, un peu du hasard. En donnant au verre une certaine forme, il acquiert la propriété de grossir les choses que l'on observe à travers lui, mais en inversant le sens des objets qu'on regarde. C'est un phénomène connu de tous mes confrères. Je me suis intéressé à ce mystère et j'ai découvert qu'en superposant plusieurs couches de verre de formes différentes, je parvenais à remettre les objets observés dans le bon sens. Puis, j'ai essayé d'améliorer la qualité des images que l'on voit à travers elles et je me suis aperçu que je pouvais également faire varier le grossissement, en modifiant la distance entre les différents éléments de l'ensemble.

Les deux princes avaient écouté poliment le maître-artisan. Ils se montraient aussi étrangers aux techniques verrières qu'ils étaient aguerris à celles du combat. De plus, connaître le comment et le pourquoi de la chose ne les intéressait pas plus que ça, pourvu qu'elle fonctionne.

— Comment avez-vous baptisé votre invention ? demanda Torkan.

— Je n'ai pas encore trouvé le nom définitif, mais je pense que « longue-vue » pourrait s'avérer une appellation appropriée.

— Une longue-vue... reprit le roi songeur, ça sonne bien. Oui, une longue-vue, pour ma part je l'adopte.

— Puisque vous l'avez choisi, sire, je ne saurais m'y opposer. Ce sera donc, une longue-vue.

Les jeunes s'emparèrent de l'instrument et regardèrent tour à tour, à nouveau. À vue d'œil, l'escorte d'Éristen semblait n'avoir presque pas avancé. Pourtant avec ce nouvel outil, on pouvait clairement se rendre compte de sa progression. Ils appréhendèrent immédiatement les avantages que cet objet pourrait procurer du point de vue militaire et ils en avisèrent Gontar. Ce fut Josmon, le cadet, qui parla :

— Père, avez-vous pensé à la supériorité que pourrait nous valoir cet outil sur un champ de

bataille ?

— Bien sûr que j’y ai songé ! s’exclama Gontar. Croiriez-vous, jeune homme, que votre roi se soit ramolli au point de ne pas percevoir une telle évidence ?

Josmon n’eut pas à répondre. Son frère, qui scrutait l’horizon avec la longue-vue, lui coupa la parole :

— Père, une autre troupe se profile au loin. Si j’en crois cet outil, affirma-t-il en désignant l’instrument qu’il tenait dans ses mains, ce sont des Vadons avec une escorte de Styriens.

Gontar se saisit de la lunette, regarda à son tour et confirma :

— Effectivement, ce sont bien des Vadons : certainement la mission diplomatique que leur roi m’avait annoncée. Ils arrivent en retard d’au moins dix jours. Je me demande quels problèmes, ils ont pu rencontrer en route, pour n’atteindre au but qu’à présent et sous escorte Styrienne, en plus.

Il regarda encore, attentivement, les nouveaux venus. Un personnage en particulier attisait sa curiosité : une sorte de géant à côté des autres. Il ne parvenait pas à distinguer son visage dissimulé dans l’ombre d’une grande capuche. La troupe semblait avancer d’un pas mécanique et il n’apercevait aucun signe de communication entre ses membres.

Il reporta son regard sur celle d’Éristen et là, constata que la compagnie allait bon train, avec des visages détendus, le sourire aux lèvres et les gestes éloquents de gens qui discutent. Il revint à la première et l’observa un long moment. Une ride soucieuse barrait son front. Soudain, l’espèce d’euphorie, qui l’habitait depuis le début de la journée, l’avait quitté. Sa figure s’était assombrie, à tel point que le changement devint perceptible. Torkan s’inquiéta :

— Quelque chose ne va pas, père ?

— Je l’ignore. C’est juste une impression : un... je ne sais quoi qui ne colle pas chez les Vadons.

Pendant ce temps, les deux troupes, qui venaient de deux directions opposées, effectuèrent leur jonction à l’endroit, où leurs chemins se croisaient et n’en constituèrent plus qu’une. Les doutes de Gontar se renforcèrent, quand il vit les Argastillans devenir aussi amorphes que les Vadons et leur escorte Styrienne. Intérieurement, il se posa franchement la question qui le torturait depuis un moment : « le maître des hommes sans ombre était-il reparu ? » Il devait s’en assurer, mais sans alarmer inutilement son entourage. Il renvoya Toulin :

— Maître Toulin, je m’en voudrais d’abuser de votre temps. Votre présence ne s’avérant plus nécessaire, vous pouvez disposer. Je veillerai à ce qu’on vous rapporte la longue-vue, aussitôt que je n’en aurais plus besoin.

Le maître-verrier se retira, après avoir remercié chaleureusement Gontar pour l’intérêt

qu'il portait à son invention. Sitôt qu'il se fut éloigné, le roi cessa d'être un père, pour redevenir un chef. Il donna ses ordres :

— Torkan, avec ton frère, rendez-vous dans toutes les garnisons de la ville. Qu'elles se préparent à partir, avec le matériel de campagne et toutes les provisions qu'elles pourront emporter, et qu'elles attendent des directives dans leurs casernes ! Si l'on vous interroge, j'ai ordonné un exercice.

Torkan acquiesça, mais ne put retenir sa question :

— Qu'est-ce qui vous tracasse, père ?

— Simple précaution, mon fils. J'espère de tout mon cœur me tromper. Cependant, je ne peux prendre le risque d'ignorer mon intuition et j'ai encore besoin d'un peu de temps, pour la conforter ou l'infirmier. Au passage, le premier qui croise le général Garin me l'envoie.

Les deux princes partirent aussitôt.

Gontar regarda le ciel. D'épais nuages masquaient le soleil. Il soupira :

— Si seulement ce maudit soleil daignait se montrer, j'obtiendrais alors la confirmation de mes soupçons, murmura-t-il pour lui-même.

La lignée des rois du Barador avait conservé la mémoire des événements survenus lors de l'avènement de Xorda. Ses prédécesseurs avaient consigné l'histoire par écrit et se l'étaient transmise de génération en génération, jusqu'à lui. À présent, tous ces événements, d'un très lointain passé, risquaient de se reproduire. Pour la première fois de sa vie, il eut peur, mais il reprit son observation.

12 — La chute de Byzandore

Éristen chevauchait, entouré d'une dizaine de chevaliers. Parmi eux, quatre de ses plus vieux compagnons se tenaient à ses côtés. C'étaient des hommes qu'il connaissait depuis l'enfance et qui l'avaient accompagné toute son existence, dans les heures sombres, comme dans les bons moments. Il leur aurait confié sa vie sans hésitation, le cas échéant. Les autres, tous de jeunes hommes forts et intrépides, étaient les fils des premiers.

Officiellement, Éristen avait souhaité qu'ils découvrent Byzandore, mais les pères, qui les avaient amenés à dessein, espéraient secrètement qu'ils y rencontreraient leurs futures, car la rumeur affirmait que la cour du roi Gontar regorgeait de belles demoiselles en âge de se marier. Quelle merveilleuse occasion de nouer de fructueuses et solides alliances !

Éristen était informé de ces buts cachés. Il en était même l'instigateur, car chaque nouvelle union de ce genre renforçait les liens qui existaient entre les royaumes. Il aurait volontiers amené le sien, s'il ne l'avait jugé trop jeune, pour un tel voyage. Mais, un jour viendrait, où il le conduirait, non pas à Byzandore, mais à Styrria, où le souverain, Philidor, paternait deux filles du même âge que lui, à un ou deux ans près.

Le reste de la troupe se composait de quelques hommes d'armes et de serviteurs chargés de la logistique du voyage.

Deux écuyers éclairaient la route, quelques kilomètres en avant du convoi. Le roi et les chevaliers allaient en tête de celui-ci, leurs montures au pas. Derrière venait une lourde charrette bâchée, tirée par quatre puissants chevaux de trait. Les valets suivaient à pied et les hommes d'armes assuraient l'arrière-garde.

Jusqu'ici, le voyage s'était déroulé sans histoire. Les chemins se révélaient bons, les soirées douces, et le temps s'avérait clément. Ils avaient bivouaqué deux fois en rase campagne sous des tentes et avaient dormi les autres nuits, chez les seigneurs locaux dans les bourgades qu'ils traversaient.

Outre les visées matrimoniales des chevaliers-pères, le voyage avait pour objet, des discussions commerciales entre les deux souverains. La concorde régnait depuis trois générations entre les deux nations et rien ne laissait entrevoir que les choses puissent aller autrement, avant longtemps. Éristen se réjouissait donc de rencontrer Gontar et d'échanger avec lui, les derniers potins de leurs royaumes respectifs.

Son plus proche voisin l'entretenait de l'espoir qu'il fondait sur ce déplacement pour marier son fils aîné, quand un des deux écuyers d'avant-garde arriva au galop et s'arrêta à sa hauteur :

— Sire, un groupe de cavaliers vient à notre rencontre, depuis la route de l’Aquénor.

— Les avez-vous identifiés ?

— C’est une délégation de Vadonie accompagné par une troupe Styrrienne, Majesté.

— Escorté par des soldats Styrrien ! Des Vadons ! Quelle bizarrerie est-ce là ? s’étonna le roi. Je n’ai pas ouï dire que des frictions se soient produites entre eux. Est-ce qu’ils donnent l’impression de s’entendre ?

— Ils vont ensemble ; ils demeurent tous en possession de leurs armes et aucun ne paraît entravé. Ils affichent un air grave, une mine sombre et ne semblent pas très bavards. Peut-être sont-ils porteurs de mauvaises nouvelles.

— Crois-tu qu’ils se rendent eux aussi à Byzandore ?

— Je l’ignore, sire. Nous atteindrons l’embranchement de nos deux routes en même temps qu’eux. Nous serons alors fixés.

— Retourne auprès de ton camarade. Allez à leur rencontre et informez-vous de leur destination. S’ils se dirigent vers Byzandore, avisez-les de notre venue et demandez-leur s’ils accepteraient de faire route avec nous. Dans ce cas, les premiers qui arriveront à la croisée des chemins attendront les autres.

— Bien, sire, selon votre vouloir.

L’écuyer tourna bride et partit rejoindre son camarade, pour exécuter l’ordre qu’il avait reçu. Éristen reprit à l’attention de ses chevaliers :

— J’espère qu’ils ne viennent pas gâcher l’accueil que Gontar nous prépare. Il m’a prévenu que ce serait grandiose.

— Rien ne prouve que ce soit là-bas qu’ils aillent, sire.

— Et rien n’indique le contraire. Après tout, que nous importe que nous ne soyons pas les seuls invités à la réception de Gontar.

— Bah ! de mémoire, Gontar prévoit toujours large pour ce genre d’évènement. Chez lui, quand il attend vingt-cinq convives, cinquante ou plus peuvent se mettre à table sans que personne ne manque de quoi que ce soit. Je pense que cette fois-ci ne dérogera pas à la règle. Cela ne devrait pas le déranger outre mesure.

— Tu as raison. Après tout, ce n’est pas notre affaire. Nous apprécierons sur place.

*

**

La troupe de Varjo progressait, silencieuse. Lorsque le maître se trouvait parmi eux, les hommes sans ombre ne se parlaient que pour les nécessités des tâches qu’ils devaient accomplir. Leurs chevaux avançaient au pas. Les Vadons allaient devant ; ensuite venait la moitié des prétoriens de Varjo ; puis les gens de peine qui menaient par la bride, les bêtes

chargées du matériel de l'expédition. Le reste des gardes de Varjo fermait la marche.

Cette troupe paraissait normale, vue de loin. Mais l'attitude de ses membres, leur raideur, leur mine grave et cette manière d'avancer en regardant droit devant eux, lui donnait une allure générale qui inspirait un sentiment de malaise lorsqu'on l'abordait. Ce fut l'impression que ressentirent les écuyers d'Éristen, quand ils approchèrent.

La troupe s'était arrêtée. Les prétoriens de Varjo s'étaient déployés de chaque côté et avaient mis les mains sur leurs épées. Suivant les instructions que Varjo avait données pour gérer ce cas de figure, le chef de la délégation de Vadonie s'avança au-devant des deux hommes.

Ceux-ci arboraient les couleurs de l'Argastille et les armoiries d'Éristen sur une grande flamme, qui flottait au vent, à l'extrémité d'une hampe portée par celui qui semblait le plus jeune des deux. S'apercevant de la méfiance que leur venue suscitait, ils tinrent leurs mains en évidence, loin de leurs armes.

Quand il arriva à portée de voix, le Vadon s'enquit de leurs désirs :

— Le salut à vous, cavaliers Argastillans. Que voulez-vous ?

Celui des deux qui, plus âgé, détenait de ce fait l'autorité sur son compagnon prit la parole :

— Je vous apporte le bonjour du roi Éristen d'Argastille qui se trouve non loin. Nous lui avons rapporté votre présence ici et il désire savoir si vous cheminez vers Byzandore, auquel cas il vous propose de l'attendre, pour que nous poursuivions le voyage ensemble.

— C'est très aimable de sa part. Veuillez patienter quelques instants le temps que je rende compte à mes compagnons.

Le Vadon s'en retourna auprès de ses camarades. Les deux écuyers se regardèrent, perplexes. Quelque chose clochait dans l'attitude de leur interlocuteur. Il portait les insignes diplomatiques des Vadons et à son cou, pendait le médaillon des ambassadeurs. Qu'il dût rendre des comptes à qui que ce soit d'autre qu'à son roi paraissait donc surprenant.

Cependant, celui-ci avait réintégré la troupe des hommes sans ombre et se livrait avec eux à un simulacre de concertation. En vérité, Varjo, imbu de son évolution supérieure, n'avait pas jugé utile de s'informer des protocoles en vigueur entre les royaumes. Il avait donné des consignes, qui eussent paru plausibles si leur but avait consisté à berner des gueux, mais dont la faible crédibilité n'avait pas échappé aux écuyers.

Le Vadon revint leur faire part de la décision prise :

— Présentez nos amitiés à Sa Majesté Éristen et transmettez-lui que nous acceptons avec joie sa proposition.

— Dans ce cas, le premier qui arrivera au croisement des chemins attendra l'autre.

— C'est entendu. À vous revoir plus tard, cavaliers.

Ceux-ci firent demi-tour pour rejoindre Éristen. L'accord unanime des Vadons avait balayé leurs doutes.

La troupe de Varjo reprit sa formation de marche et absorba le Vadon au passage. Varjo exultait. Parti pour conquérir Byzandore, un hasard inespéré s'apprêtait à mettre également l'Argastille à sa merci. La chance avait placé son souverain et ses meilleurs chevaliers sur sa route. Lorsque ceux-ci seraient asservis, le reste du royaume suivrait sans coup férir.

*
* *

Lorsque les Argastillans arrivèrent en vue de l'embranchement des routes, les hommes sans ombre les attendaient. Ils avaient mis pied à terre et laissaient pâturer leurs montures, en bordure du chemin, sous la surveillance des gens de peine. Les Vadons s'étaient mêlés aux gardes de Varjo. Ils avaient sorti des flacons, qui circulaient de main en main et auxquels ils buvaient chacun à leur tour.

Pour ne pas attirer l'attention, Varjo se tenait en retrait, accroupi au pied d'un arbre. Il craignait en effet que par atavisme, sa haute stature et son imposante carrure n'éveillent la suspicion chez les arrivants. Il préférait rester invisible et agir à distance, estimant qu'il aurait toujours le temps de se découvrir, quand les Argastillans seraient asservis.

Ceux-ci s'approchèrent sans méfiance. Depuis l'endroit où il se tenait, Varjo voyait tout le monde sans être aperçu. Lorsqu'il jugea que la troupe entière se trouvait à sa portée, il déchaîna toute sa puissance mentale sur elle.

Soudain, Éristen se sentit paralysé. Il ne maîtrisait plus ses mouvements et sa raison lui échappait peu à peu. Il eut beau lutter, rien n'y fit. Autour de lui, ses gens subissaient le même sort. Il perçut une pensée étrangère qui l'envahissait en repoussant la sienne jusqu'au fond de son être. Puis, il perdit la conscience d'exister en tant que roi d'Argastille. Désormais, lui et ses compagnons étaient devenus des hommes sans ombre, comme tous ceux à qui la mauvaise fortune avait permis d'approcher Varjo.

En quelques instants, le tour fut joué. Des deux troupes d'origines différentes qui voyageaient vers le même but, il ne resta sur la route qu'un rassemblement d'hommes sans ombre qui se dirigeait vers Byzandore, pour la conquérir.

*
* *

Sur ses remparts, Gontar poursuivait son observation. Il regardait fréquemment le ciel et chaque fois, pestait un peu plus fort contre ce damné soleil. Le général Garin l'avait rejoint et attendait qu'il s'intéresse à lui, en se demandant ce qu'il pouvait bien lui vouloir. Gontar,

accaparé par ce qu'il observait, n'avait pas conscience de sa présence. Las de patienter, Garin toussota pour se signaler. Le roi sursauta :

— Ah ! Garin ! Vous êtes venu !

— Je suis accouru aussitôt que j'ai su que vous m'aviez mandé, sire.

— Très bien, mon ami. Je veux que vous établissiez, sans attendre, une chaîne de commandement entre toutes les casernes, de telle sorte que sur un signe de moi, toutes les garnisons prennent la route du Nord, instantanément.

— Bien majesté, je vais tout d'abord les alerter, pour qu'elles se préparent.

— Inutile, mes fils s'en sont déjà occupés.

— Alors, pourrais-je au moins savoir ce qui motive ce branle-bas ?

— Je pressens une menace devant laquelle, nous ne pouvons que nous retirer, en attendant de devenir assez fort pour y faire face.

— Cela signifie-t-il que nous abandonnerons la cité ?

— Nous n'avons pas le choix. Si mes soupçons se confirment, nous ne serons pas de taille à lutter. Autant éviter les destructions qu'une bataille dans la ville provoquerait inmanquablement.

Éberlué et incrédule, Garin avait du mal à croire ce qu'il entendait. Jamais il n'aurait imaginé qu'un jour, son roi battrait en retraite sans avoir combattu. Mais, quelle pouvait être cette menace assez forte pour le pousser à fuir ainsi ! Il insista :

— Sire, me confirez-vous ce qui vous tracasse à ce point ?

— Mon bon Garin, ce serait trop long à vous expliquer et le temps risque fort de nous manquer si la menace se confirme. Ayez confiance en moi et ne perdez pas une seconde !

— Selon votre volonté Sire. Et il s'en alla, exécuter ses ordres.

Comme il sortait de la tour, il croisa Torkan et Josmon qui étaient de retour après avoir accompli leur mission et venaient aux nouvelles. Pour la forme, il leur demanda :

— Avez-vous bien alerté toutes les casernes ?

Les deux princes répondirent par l'affirmative à l'unisson. Puis ils rejoignirent le roi au sommet de la tour.

L'attention de Gontar était portée tout entière sur le convoi qui approchait des murs de la cité. Maintenant, il n'avait plus besoin de la longue-vue pour bien distinguer ceux qui arrivaient. Mais il n'avait toujours pas réussi à apercevoir le visage du grand personnage qui avait éveillé ses soupçons. Il perçut la présence de ses garçons et, sans quitter du regard l'objet de sa surveillance, il s'adressa à eux :

— Mes enfants, vous rappelez-vous les heures que vous avez passées jadis dans la

bibliothèque du château ?

Ne voyant pas, où Gontar voulait en venir, ils répondirent :

— Oui père. Comment les oublier ?

— Dans ce cas, vous vous souvenez de l'épopée des hommes sans ombre ?

— C'est plus que de l'histoire ancienne, ça remonte à presque quinze siècles ! s'exclama Torkan.

— Ce sont effectivement des événements qui nous ramènent très loin en arrière. Cependant, je crains fortement qu'ils nous reviennent en pleine figure. Et ces damnés nuages qui semblent leurs complices et m'empêchent de voir, pesta-t-il en levant les yeux au zénith.

— D'apercevoir quoi, père ? demandèrent les deux princes, à l'unisson.

— Leurs ombres, mes enfants ! Leurs maudites ombres.

Le convoi arrivait à quelques centaines de mètres des portes de la cité. Comme si le ciel avait entendu les doléances de Gontar, une légère brise se mit à souffler et il s'éclaircit en peu de temps.

Gontar, dans l'expectative, hésitait encore sur la conduite à tenir, quand par une trouée providentielle, le soleil inonda d'un seul coup l'espace, où se trouvaient les hommes sans ombre. Il n'en attendait pas plus pour se décider instantanément :

— Que l'on ferme immédiatement les portes ouest, est, et sud, de la cité ! Puis rejoignez-moi aux écuries du château ! ordonna-t-il à ses fils.

Torkan et Josmon avaient beau se crever les yeux à regarder, ils ne distinguaient pas ce qui alarmait leur père. Josmon ouvrait la bouche pour l'interroger quand Gontar le devança :

— Leurs ombres, devenez-vous aveugles ? Devant la mine déconfite de ses garçons, il ajouta, ils n'en ont pas.

Alors, d'un seul coup, les leçons d'histoire apprises dans leur enfance revinrent à la surface et ils comprirent ce qui inquiétait leur père depuis qu'il suivait l'approche du convoi à la longue-vue.

*
* *

Varjo discernait des mouvements sur les remparts de Byzandore. « Sans doute, des gens qui guettent l'arrivée de la troupe d'Argastille », pensa-t-il. Les portes de la cité étaient ouvertes et rien ne laissait présager ce qui allait suivre.

Il commençait à tâter mentalement, les abords de l'accès, lorsque les hommes, qui montaient la garde devant, rentrèrent précipitamment dans la ville tandis que les lourds vantaux se fermaient derrière eux.

Varjo sut aussitôt qu'il était découvert. Quelqu'un dans la cité avait conservé la mémoire

du passé. Il regarda le ciel et, chose rare chez lui, sourit ; il avait raté son affaire de peu. Le soleil venait de lui jouer un mauvais tour, mais qu'à cela ne tienne, il utiliserait sa formidable puissance mentale et Byzandore tomberait ; cela ne demanderait qu'un peu plus de temps que prévu.

Gontar et ses fils s'étaient précipités au bas des remparts. Le roi avait pris la direction du château, tandis que Torkan et Josmon veillaient à ce que les portes soient bien fermées.

Quelque peu essoufflé, Gontar parvint aux écuries. Il y retrouva le général Garin qui l'attendait. Torkan et Josmon arrivèrent quelques secondes après lui. Garin l'informa :

— Sire, j'ai pris sur moi de faire évacuer les dignitaires de la cité, ainsi que tout le personnel du château. Mais, que deviendra la population ?

— Vous avez bien agi, Garin. Malheureusement, nous manquons de temps pour encadrer et emmener le peuple avec nous. Ce sera déjà beau, si nous parvenons à sauver l'armée dans son entier.

— Vous avez sans doute raison, sire. Où trouverons-nous refuge ?

— Si Éristen n'était pas tombé sous l'emprise du monstre, je serais dirigé vers Argania. Mais, à présent, il ne nous reste aucune chance de convaincre les Argastillans, de notre sincérité. Nous n'avons donc plus, que deux possibilités : aller au nord et nous retrancher dans Barad, l'ancienne capitale, où tenter de franchir le col de la couronne et essayer de rejoindre la Vadonie.

Torkan intervint :

— Père, les hommes sans ombre sont venus de Styrie. De fortes chances existent donc, pour qu'ils tiennent déjà le passage, du côté Styrien. Si nous nous engageons dans cette direction, les probabilités de le franchir sans devoir nous battre contre des troupes fortement retranchées se révéleront minces. Or, du fait qu'Éristen se trouve à leurs ordres, nous risquerions une attaque sur nos arrières et de nous retrouver prit en étau.

Gontar regarda son fils, d'un œil nouveau. Celui-ci s'exprimait avec une maturité qu'il ne lui connaissait pas ; non plus que cette capacité d'analyse, dont il venait d'effectuer la démonstration. Il dut admettre que le raisonnement de Torkan se tenait et que, même si le cas n'était pas encore avéré, les chances qu'ils puissent franchir le col avant que le piège ne se referme demeuraient infimes. Par conséquent, il ne pouvait pas risquer sa perte et celle de son armée. Il en convint :

— Tu as raison, Torkan. Nous irons nous retrancher dans Barad. La vieille cité est une véritable forteresse, adossée aux montagnes de l'extrême. De là, nous pourrons les tenir à distance, en espérant un miracle.

Josmon avait suivi l'entretien avec intérêt. Une question lui brûlait les lèvres, qu'il posa lorsque le roi se tut :

— Père, pourquoi ne l'attaquons-nous pas maintenant ? Nous sommes plus nombreux qu'eux. Nous pourrions les écraser.

— Nous le pourrions effectivement, mais cela nous obligerait à massacrer Éristen et ses chevaliers et je n'y tiens pas. Ensuite, il resterait le monstre. Celui-là s'avère invulnérable à nos armes et personne ne peut l'approcher sans être asservi avant de l'avoir atteint. Nous n'avons donc pas le choix.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui l'empêchera de venir nous chercher à Barad ? insista Josmon.

— Je table sur le fait qu'il doit vouloir se venger des Vadons. Ce sont eux qui l'ont vaincu, la première fois. J'espère qu'ils sauront le battre à nouveau et qu'il n'aura pas, ainsi, le loisir de s'occuper de nous.

— C'est un pari bien risqué, que vous osez là, sire, coupa Garin.

— Je m'en rends parfaitement compte, mon cher Garin. Hélas ! je n'entrevois pas d'autre issue. Donnez les ordres pour Barad. Torkan, tu vas t'entourer de quelques hommes sûrs. Je te laisse les choisir. Tu iras à Styrria. Tu dois absolument y parvenir. Tu alerteras Philidor. Tu devras le convaincre qu'il doit se préparer à combattre. Ensuite, si tu ne peux pas nous rejoindre à Barad, reste avec lui. Josmon, avec une solide escorte tu te rendras à Barad, par la route de l'Est. Sur ton chemin, tu alerteras les populations et tu récupéreras, au passage, toutes les troupes que tu trouveras. Demande au peuple de te suivre, en emportant tous les vivres qu'il pourra transporter et le nécessaire pour s'installer provisoirement. Allez, à présent, et bonne chance. Rappelez-vous ! Tous ceux à qui vous aurez affaire doivent montrer une ombre au soleil, sinon, ce sont des asservis.

Les deux princes embrassèrent leur père avant de le quitter. Lorsqu'ils furent partis, Gontar ordonna à Garin :

— Trouvez-moi un homme de confiance ; un soldat rompu aux vicissitudes du terrain, et rejoignez-moi à la tête de l'armée.

— Selon votre volonté Sire, et Garin s'en alla à son tour.

Resté seul, le roi enfourcha sa monture et s'élança pour aller prendre le commandement de la colonne de fuyards.

*
**

Pendant ce temps, Varjo n'était pas resté inactif. Il était venu au plus près de la porte fermée et avait sondé mentalement les faubourgs de la cité. Aussitôt qu'il avait trouvé quelqu'un, il l'avait asservi. Puis un second, et un autre et encore un. Quand il jugea ses

nouveaux esclaves, suffisamment nombreux, il leur ordonna d'ouvrir les portes.

La tâche se révéla plus facile à énoncer qu'à accomplir, car non seulement les soldats Baradorans, sous la conduite de Torkan, avaient fermé les vantaux, mais ils les avaient barricadées avec les madriers qui servaient habituellement de verrous. Puis, ils avaient cloué ceux-ci, avec de grosses pointes en fer forgé, dont ils n'avaient pas hésité à user copieusement.

Le temps ainsi perdu, par les hommes sans ombre, concéda autant de répit à Gontar et ses troupes. Lorsque Varjo put passer la porte sud, les derniers soldats Baradorans franchissaient celles du côté opposé de la cité.

La rumeur concernant le départ imprévu de l'armée conduite par le roi s'était répandue dans la ville avec rapidité. Les serviteurs du château avaient alerté leurs proches et leurs voisins, qui avaient averti les leurs et avaient été les premiers à emboîter le pas de l'armée. L'arrivée des hommes sans ombre attisait la curiosité de certains, mais répandait la panique chez le plus grand nombre. Entre ceux qui fuyaient précipitamment et ceux qui, dubitatifs, attendaient de voir, les rues de la cité étaient surpeuplées. Les hésitants furent édifiés rapidement.

Dès qu'ils eurent pénétré dans les murs, les sbires de Varjo se mirent au travail. Ils asservissaient tous ceux qui tombaient entre leurs mains. Varjo de son côté soumettait des quartiers entiers, à mesure qu'il progressait vers le palais du roi, pour s'emparer de l'enregistreur de son frère. Lorsqu'il y parvint, ses esclaves le fouillèrent depuis les sous-sols jusque sous les toitures, à la recherche du pendentif. Mais, peine perdue, celui-ci ne s'y trouvait plus.

Varjo entra dans une telle fureur, qu'il tua sur-le-champ et sans discernement, tous ceux que le hasard avait placés à sa portée ; c'est ainsi qu'Astaran et cinq de ses cavaliers périrent.

À l'extérieur, ses troupes avaient grossi de tous les citadins qu'elles avaient asservis. Pour mettre fin à toute tentative de fuite, les sbires de Varjo avaient constitué des groupes pour s'emparer des autres issues de la ville et les fermer.

Les Byzandoriens qui n'avaient pas pu ou pas voulu s'enfuir se retrouvèrent prisonniers de leur cité et la chasse à l'homme s'organisa. Certains tentèrent de résister et de se battre. Cela leur coûta la vie dans la plupart des cas. En quelques jours, Byzandore devint une « zone sans ombre ». Il demeurait bien quelques réfractaires, mais à mesure que le temps s'écoulait, leur nombre s'amenuisait dramatiquement, car les suppôts de Varjo les recherchaient avec insistance.

Varjo institua les Vadons survivants et les jeunes Argastillans, comme chefs et dirigeants

de la cité. Leurs consignes, relativement simples, consistaient à lever et instruire une armée et étendre la conquête au reste du pays, sans toutefois attaquer frontalement les troupes de Gontar.

Celui-là, il le laisserait se bercer d'illusions, quant à ses chances de se tirer d'affaire, puis il irait lui-même le cueillir dans sa retraite, comme dessert, lorsqu'il aurait avalé la Vadonie. Il ne se doutait pas qu'ainsi, il lui donnait raison, au moins du point de vue de l'analyse.

La nouvelle organisation de Byzandore achevée, Varjo estima qu'il en avait terminé avec cette cité. Entouré de ses gardes, du malheureux Éristen et de ses pauvres compagnons il reprit la route.

Ils s'en allaient asservir le royaume d'Argastille. Varjo tenait déjà son souverain et ses principaux seigneurs ; ce serait un jeu d'enfant. Puis, viendrait la Styrie et il pourrait se jeter sur la Vadonie.

*
**

Gontar chevauchait à la tête de ses troupes. Il ressassait ses idées noires. Quelque part, la honte d'avoir dû fuir sans combattre le rendait malade de rage contenue. « *Possédais-je un autre choix ? songeait-il. Ce serait revenu à envoyer les poules au renard.* »

Garin le rejoignit. Un homme solidement bâti l'accompagnait. Il portait la livrée des coureurs de bois, avec le grade de lieutenant.

Les coureurs de bois étaient des soldats entraînés à agir le plus souvent seuls en territoire ennemi et sur tous les terrains. Ils étaient peu nombreux, dévoués à leur roi jusqu'à la mort et d'une efficacité terrifiante. Garin le présenta à Gontar :

— Sire, voici le lieutenant Darn. Je pense qu'il correspond exactement au genre d'individu, dont vous avez besoin. Je l'ai instruit, à propos des hommes sans ombre.

Gontar dévisagea le soldat, des pieds à la tête, en connaisseur. Puis il l'interrogea :

— Te crois-tu de taille, à traverser l'Argastille et à longer les Arravallons, pour passer en Vadonie, par le col des Hautes-Cimes ?

— Je sacrifierais ma vie, si nécessaire, pour y parvenir, Sire.

— Comprends-moi bien ! Je ne te demande pas d'aller te faire tuer dans les montagnes, mais de vivre et d'accomplir la mission que je vais te confier.

— C'est ainsi que je l'entendais, Votre Majesté.

— Parfait ! Dans ce cas, tu te rendras en Vadonie, auprès du roi Gauddis, et tu lui remettras ce message, ce disant, il lui tendit un rouleau de parchemin marqué de son sceau. Va et ne prend aucun risque inutile !

— Selon votre volonté Sire. Darn glissa la lettre dans une besace qu'il portait en

bandoulière, salua et partit aussitôt.

— Majesté, pourrais-je connaître le contenu de ce message ? s'enquit le général Garin.

— À ma grande honte, c'est un appel au secours, mon cher Garin. Espérons qu'il soit entendu et surtout que Gauddis ait une solution à notre problème, sinon...

13 — La quête de Bérulon

Bérulon avait quitté Vadonia par la route du sud et avait chevauché jusqu'à la bifurcation, qui lui offrait le choix entre la direction de la vallée de l'Albaran, à gauche, et celle de la vallée de la Fontanne, à droite. Là, il avait arrêté sa monture et s'était retourné sur sa selle, pour contempler quelques instants la cité qui s'étendait face à lui.

Il l'aimait cette ville. Il y était né et, hormis les quelques mois qu'il avait vécu dans un petit village entre Brunnen et Selva-la-verte quand il était enfant, il ne l'avait jamais quittée. Il la regarda comme s'il n'allait jamais la revoir, puis se détournant, il s'engagea résolument sur la voie de droite.

La route traversait l'immense plaine de l'arrivée, en coupant au milieu des champs cultivés et des prairies entourées de haies. Puis, elle s'incurvait légèrement au sud-ouest jusqu'à rejoindre les berges de la Fontanne qu'elle longeait ensuite, en allant vers l'amont.

Conscient de l'importance de sa mission et soucieux de la mener à bien quoiqu'il lui en coûte, il était cependant bien décidé à profiter pleinement de la douceur printanière et à savourer sa liberté retrouvée. L'air matinal, frais et léger, exhalait des parfums d'herbes coupées et de fleurs chargées de rosée. Dans les haies, les merles échangeaient les premiers trilles de la journée et le soleil, qui commençait à glisser ses rayons entre les sommets enneigés des Arravallons, provoquait la naissance de reflets argentés sur les feuilles, à la cime des arbres.

Pour atteindre Brunnen, Bérulon devrait voyager plusieurs jours. Il ne se pressait pourtant pas. Certes, pour se présenter aux divers points de contrôle de son itinéraire, il devait respecter les délais qu'on lui avait imposés, mais y aller trop vite ne correspondrait pas à la conduite logique d'un condamné ; a-t-on déjà vu un homme sanctionné se précipiter pour subir sa punition ? De plus, il devait éviter d'attirer l'attention. Aussi, maintenait-il son cheval au pas, ne lui permettant un petit galop que de temps en temps, pour le défouler.

Il réfléchissait aux diverses situations qu'il devrait affronter dans les jours à venir. S'il trouvait Éliandre à Vernior, il n'aurait pas de problème avec les autorités. Mais s'il devait aller à sa recherche dans les steppes, il outrepasserait le délai que sa condamnation lui avait imparti pour se rendre à Albaraque. Dès lors, il deviendrait hors-la-loi et le guet le poursuivrait comme déserteur. Il aurait alors intérêt à trouver Éliandre, car selon les dires de Gauddis, sous l'égide d'Éliandre, il serait abrité des complications créées par sa « désertion ».

Pour l'instant, il savourait le plaisir d'évoluer impunément dans une campagne luxuriante et gazouillante. Il appréciait d'autant plus cette liberté, qu'il venait de croupir, plusieurs

semaines, dans un cachot sombre.

*
**

Éliandre, comme chaque année à pareille époque, arrivait dans les steppes de l'Est par le débouché du défilé des Tréfonds. Plus que trois journées de marche, et il rejoindrait son camp de chasse. Il y resterait tout l'été et ne regagnerait Vernior qu'aux premiers frimas. Alors qu'il s'y enfonçait, il ne se doutait pas que son passé le poursuivait en la personne de Bérulon.

*
**

Après quelques journées de chevauchée, Bérulon quitta la monotonie de la plaine pour entrer dans la vallée de la Fontanne. Les premières collines des Monts-du-milieu se dessinaient au loin, légèrement sur sa gauche, rompant la vaste platitude du relief.

La route longeait à présent la Fontanne, où des embarcations de toutes les tailles, chargées de toutes sortes de marchandises — fruits, légumes, bétail, volailles, matériaux de construction —, se croisaient.

À la sortie d'une courbe que dessinait la route pour longer la rivière, il aperçut Héronde devant lui. Héronde était un gros village, tapi au bord de la Fontanne et doté d'un port fluvial où régnait une activité intense.

Aux abords du bourg, il découvrit facilement la petite caserne du détachement de cavalerie auquel il devait remettre son cheval et chez qui il devait pointer son transit, avant de s'embarquer pour remonter la rivière.

Ces formalités accomplies, il descendit au port. Après quelques discussions, il trouva une place sur un bateau qui venait de livrer du bois et prenait des passagers pour rentabiliser son retour. Moyennant une somme modique, il s'installa à bord. De nombreux voyageurs, hommes et femmes, paysans, artisans, commerçants ou militaires l'avaient précédé. Instinctivement, il se rapprocha des soldats.

Ils étaient quatre. Cavaliers en détente, ils se rendaient à Brunnen pour dépenser leurs soldes. D'humeur joyeuse, celui qui semblait le plus ancien le prit à témoin :

— Rien de tel qu'une permission pour vous réconcilier avec la vie, n'est-ce pas ?

— Je partage pleinement votre avis, sauf que moi, je ne pars pas en congé.

— À quelle unité appartiens-tu ?

— Je viens du centre de formation de la garde royale, mais ils m'ont mis à pied et l'on m'a affecté au Mortsgelés pour trois ans.

— C'est toi qui as cassé la gueule à Gorpas ?

C'était plus une affirmation qu'une question. Et l'ancien continua en lui tendant la main :

— Serre-m'en cinq. Je suis enchanté de te connaître.

— Les nouvelles vont vite à ce que je constate.

— Tu parles ! C'est un évènement. Ils sont nombreux, ceux qui ont essayé avant toi, mais à ce jour, je crois que tu es le seul à y être parvenu.

— Non, un autre m'a précédé. Mais ça remonte à loin.

— En tout cas, mes félicitations mon garçon ! À la première escale, si tu as le temps, je te paierai un pot.

— Ce sera avec plaisir. Tu le connais, Gorpas ?

— Et comment ? J'ai servi trois ans sous ses ordres. C'est un soldat exceptionnel, mais humainement c'est une charogne.

— J'ai déjà entendu ça quelque part. Je constate que tout le monde s'accorde sur ce point.

— Si tu veux un conseil, tiens-toi à carreau pendant ton séjour au Mortsgelés et oublie-le. Après, demande à changer d'unité.

— Je vais avoir le temps d'y réfléchir, mais je crois que tu as raison.

Comme il prononçait ces mots, le bateau se détacha du bord. Le marinier et son aide, munis de solides perches de bois, poussaient contre le quai pour s'en écarter. Le courant attrapa l'embarcation qui commença à dériver vers l'aval. Le patron se saisit d'un maillet du même bois que celui de la coque et frappa sur celle-ci à l'avant du bateau, selon un rythme spécifique. Aussitôt, un remous se forma à la proue, qui provoqua un demi-tour, puis une vague se leva à la poupe, à contre-courant et commença à le pousser vers l'amont. Les esprits de l'eau s'étaient attelés à la tâche, à l'appel du bois extraordinaire, dont était constituée la coque du bateau.

Les Vadons avaient préservé l'héritage spirituel de leurs ancêtres. Ils étaient les seuls sur ce monde à posséder les connaissances qui permettaient de gagner la confiance et la collaboration des esprits des éléments, pour produire et exploiter ce qu'ils appelaient, « des matériaux extraordinaires ». Ainsi, après des rites spécifiques à leur corporation, les bûcherons obtenaient du bois extraordinaire pour les bateaux, les arcs ou la construction des édifices qu'on voulait préserver des intrusions spirituelles indésirables. Cela valait pour toutes les autres guildes qui possédaient chacune, leurs propres rites. C'était cette protection qui avait empêché Varjo de s'introduire dans les bâtiments Vadons, depuis le Witzplads.

Après trois jours de navigation sans incident, Bérulon quitta ses compagnons de voyage, non sans avoir pris un dernier pot avec eux. Pendant les deux escales qui avaient précédé l'arrivée à Brunnen, ils s'étaient déjà adonnés à des libations copieuses. Bérulon fut soulagé de se séparer d'eux, car avec l'abus d'alcool, ils devenaient bruyants, voyants et encombrants alors que lui devait garder la tête froide.

Brunnen, par ordre d'importance, était la troisième cité du royaume de Gauddis. Elle ne constituait à l'origine qu'un village d'éleveurs, qui étaient venus là pour profiter de l'abondance des pâturages sur les flancs des Monts-du-milieu. Au fil des années, outre le commerce de la viande et des produits laitiers, ils avaient développé toute une industrie de tannage et de délainage qui avait enrichi la cité, l'avait rendue prospère et avait accéléré son extension. Les cuirs et les fourrures de Brunnen étaient réputés dans tout le pays. Puis, vinrent les paysans-laboureurs, attirés par la plaine alluviale de la Fontanne. Avec la culture de plantes fibreuses, ils réinventèrent l'activité du textile et Brunnen devint la capitale Vadonne de l'étoffe et de l'habillement.

Elle s'étagait au flanc d'une colline et descendait jusqu'au bord de la Fontanne qui à cet endroit était venue flirter avec les Monts-du-milieu. La route qui arrivait de Vadonia la traversait de part en part, la coupant en deux. Une seconde voirie croisait la première au milieu de la cité. Elle desservait d'un côté la vallée de l'Albaran à travers les Monts-du-milieu et de l'autre, par un viaduc jeté sur la rivière, rejoignait Anureth après avoir franchi les Collines-du-Bord. De part et d'autre de l'ouvrage, on avait construit des appontements pour accueillir le trafic fluvial.

Le plus gros bâtiment de la cité, hormis les hangars des industries, était perché presque au sommet de la colline. La population avait pris l'habitude de l'appeler : le palais du gouverneur. Mais, plutôt qu'un palais, ce n'était qu'une imposante bâtisse de pierre qui lui servait à la fois de résidence et de lieu de travail. C'était aussi et surtout, le cœur et le cerveau de la cité.

En dessous de lui et, épousant la courbe de la pente les habitations s'étaient alignées de manière à permettre le passage, entre leurs rangs, des chariots de toutes sortes, que l'activité locale amenait ici. D'étage en étage, toute la colline était occupée, si bien qu'à présent, l'espace entre la rivière et les monts était à peu près comblé.

La cité ne possédait pas de remparts, car elle n'en avait jamais eu besoin. D'ailleurs, le guet et un centre de formation de la cavalerie constituaient les seules activités militaires qu'on pouvait y trouver.

Bérulon se rendit directement au poste de garde. Il y accomplit ses formalités et se mit en quête d'un embarquement pour continuer son périple.

Il discutait des tarifs avec un batelier, lorsqu'il repéra un homme, qui avait voyagé avec lui sur le premier esquif qu'il avait emprunté. Il se tenait sur le quai, essayant de se donner des airs de flâneur, mais le brusque demi-tour qu'il effectua lorsqu'il s'aperçut que Bérulon le regardait, alerta celui-ci. Il paya néanmoins son billet et embarqua.

Le navire possédait deux ponts qui étaient consacrés au transport d'usagers. De nombreux passagers se trouvaient déjà à bord, accaparant presque toutes les places. Bérulon dut monter à l'étage, pour découvrir un endroit vacant. Depuis la position qu'il occupait, il dominait les quais, d'une extrémité à l'autre. L'individu suspect n'apparaissait nulle part. « *J'ai dû me faire des idées* », pensa-t-il. Et il s'absorba dans la contemplation du paysage.

Le soir venu, lors de l'escale, il perçut la présence de l'homme. Il avait dû embarquer pendant qu'il montait à l'étage et rester dans l'entrepont. Coïncidence ou filature ? Bérulon se posa la question et décida de laisser repartir le bateau sans lui, le lendemain. Il poursuivrait son voyage à pied, par la route, jusqu'à Erleau, l'étape suivante sur la rivière. Le trajet nécessiterait trois jours de marche et s'il y retrouvait l'individu, il saurait alors à quoi s'en tenir.

Il parvint à Erleau au milieu du troisième jour, avec la certitude qu'on ne l'avait pas suivi. Malgré une discrète et patiente observation, il ne revit pas son homme. Rassuré, il rembarqua pour Selva-la-verte.

Détendu, il put admirer sereinement les paysages qui défilaient de chaque côté du bateau. La Fontanne, avec un débit lent et régulier, s'écoulait au fond de la vallée, légèrement décalée du côté des Monts-du-milieu.

Sur sa gauche, Bérulon bénéficiait d'une vue directe sur ceux-ci. Les avancées de la forêt de Finfonds recouvraient les crêtes et sur les pentes, des vignes, des vergers et des cultures en terrasses s'échelonnaient. Les Collines-du-Bord, plus éloignées, défilaient sur sa droite. Elles aussi étaient coiffées des prolongements de la forêt. À leurs pieds, la plaine alluviale était divisée en une multitude de parcelles aux plantations différentes, qui, selon la maturité de chacune d'elles, constituaient un damier multicolore. Des vergers, des vignes et des prairies où paissaient des troupeaux ovins et bovins alternaient sur les pentes.

En arrivant à Selva, il comprit d'emblée pourquoi on l'appelait la verte. La cité était enchâssée dans la lisière de la forêt de Finfonds, comme dans un écrin végétal. À l'intérieur, de grands parcs subsistaient, aménagés pour préserver les arbres séculaires et d'une majesté imposante qui s'y trouvaient. De nombreuses habitations étaient entourées de jardins privatifs qui donnaient à l'ensemble un air cossu et accentuaient l'impression de continuité verte. Vue depuis les crêtes des collines environnantes, l'été, on peinait à la distinguer de la forêt.

Bérulon débarqua le cœur léger ; s'attarda quelque peu, pour admirer la cité, et se rendit au quartier militaire, où il fut logé pour la nuit après avoir accompli ses formalités.

À l'aube, après un solide casse-croûte, nanti d'une besace pleine de vivres, dont le cuisinier l'avait gratifié pour avoir rossé Gorpas, il prit le chemin de l'Est, frais et dispo.

Dès sa sortie du quartier militaire, il remarqua un individu louche qui tentait avec maladresse de se dissimuler dans la pénombre d'une porte cochère. Alerté, il se tint sur ses gardes et, sans tarder, en repéra deux autres, dont l'homme du bateau, qui le prirent en filature. Il se sentait de taille à les affronter, mais les exhortations de Gauddis le lui interdisaient : « *N'encours aucun risque inutile* », avait-il recommandé. Bérulon regretta d'avoir refusé le cheval que lui avait proposé le palefrenier du quartier militaire — encore une attention due à sa rixe avec Gorpas —, mais se dit qu'il pouvait toujours changer d'avis.

Du geste machinal de ceux qui s'aperçoivent soudain qu'ils ont oublié quelque chose, il se frappa le front du plat de la main, et effectua un brusque demi-tour qui sema la panique chez ses suiveurs.

Lorsque le planton du quartier militaire le vit revenir, il lui adressa une boutade :

— Quand on manque de tête, on doit posséder de bonnes jambes.

— À qui le dis-tu ? s'exclama Bérulon, assez fort pour être entendu par le plus proche de ses espions.

— Qu'as-tu donc oublié ?

Il mentit, toujours pour son suiveur :

— Rien de moins que mon livret militaire. Tu imagines si je débarque à Albaraque sans lui.

— Sûr ! Ce serait un coup à te taper des corvées pendant six mois.

— J'ai dû le laisser dans ma chambrée. Heureusement que j'ai vérifié en marchant, autrement j'étais mal barré.

Sitôt dans le quartier, il se dirigea tout droit sur l'écurie. Le palefrenier, qui était un brave vieux bougre, le voyant de retour, s'exclama :

— Tu as changé d'avis, mon garçon !

— Oui, tout compte fait, ce sera plus rapide et je pourrai me prendre un ou deux jours de bon temps avant de me présenter au poste.

— Ah ! Ah ! Ah ! Bien calculé, mon petit. Tu as raison ! Profite de ta jeunesse : parce que quand la vieillesse t'attrape par les pieds, parfois, tu voudrais bien, mais tu ne peux plus.

Il lui choisit une solide bête qu'il sella avant de la lui confier :

— Prends soin de lui ! C'est un animal robuste et il te mènera loin si tu le ménages. Il nous vient tout droit des steppes derrière les montagnes. C'est même un ancien de la garde qui nous les fournit.

— Je te remercie. J'espère que je pourrai te le ramener un de ces jours.

— Te casse pas la tête, les chevaux ici, ça va, ça vient, ce ne sont jamais les mêmes et à

part moi, personne n'en tient le compte.

Bérulon exprima encore sa gratitude, enfourcha la bête et se dirigea vers la sortie. Le planton, voyant qu'il était monté, lui ouvrit la porte en grand, si bien qu'il éperonna son destrier et au grand galop, déboula dans la rue. Ses suiveurs ne s'attendaient pas à ça. Surpris, ils ne purent que le regarder partir en maugréant.

L'itinéraire qu'on lui avait assigné le faisait passer par Vernior. Là, il devait emprunter sur la gauche, un petit chemin qui traversait la forêt en escaladant une partie de la montagne. En s'incurvant vers le nord, il le conduirait à Albaraque. Mais, c'est aussi à Vernior qu'il abandonnerait sa feuille de route, s'il devait aller chercher Éliandre dans les steppes.

Son cheval se montra à la hauteur des qualités que lui avait vantées le palefrenier. Il fit preuve d'une endurance peu commune durant les trois jours de trajet jusqu'à Vernior. Lorsqu'ils y pénétrèrent, Bérulon était fatigué et sa monture était épuisée.

*
**

Au même moment, Éliandre était occupé à allumer un feu dans ce qui lui servirait d'abri durant toute la belle saison. C'était un profond renforcement, sous un énorme rocher, qui le tenait au sec lorsque le temps tournait à la pluie, et au frais quand le soleil devenait trop dur. Il l'avait clos d'une solide palissade en bois, pour se protéger des loups et du vent. Sa monture et ses chevaux de charge étaient parqués dans un enclos, qu'il avait construit au cours de ses précédentes expéditions.

Haute de quatre mètres, la clôture en était composée d'épais poteaux juxtaposés et profondément enterrés. Il leur avait donné une légère inclinaison vers l'extérieur, pour en interdire l'escalade aux loups les plus hardis. Il y enfermerait également les chevaux qu'il capturerait, avec le même souci de protection contre les fauves.

Il avait occupé sa journée à remettre en état son abri et celui de ses bêtes. Ayant terminé, il avait avalé un léger repas et s'était allongé dehors dans l'herbe verte et drue. Les mains croisées sous sa tête et le regard perdu dans les étoiles, il rêvassait et laissait vagabonder sa pensée.

Il approchait de la soixantaine. Les années avaient à peine altéré son physique. Son teint était légèrement plus cuivré, ses traits un peu plus marqués, mais il demeurait toujours en pleine forme et disposait encore de longues et bonnes années devant lui.

Au bout d'un temps qu'il ne put évaluer, il éprouva une sensation de flottement et l'impression de percevoir son environnement de manière différente.

Quelques années après la perte tragique de l'amour de sa vie, un rêve avait hanté son esprit, qui lui revenait de temps en temps, le mettait mal à l'aise et le réveillait chaque fois.

C'était toujours le même et il ne le comprenait pas. Pour essayer d'y trouver une explication, quelques années plus tôt, il s'était intéressé aux mystères du Widwelt, dont il connaissait l'existence. Mais, la vie terre à terre des militaires ne lui en avait pas laissé le loisir.

Depuis qu'il s'était retiré dans la tranquillité de Vernior, il avait rassemblé tout ce qu'il avait trouvé d'information sur le sujet et chaque fois qu'il disposait d'un peu de temps, il travaillait à y accéder.

C'est à cela qu'il s'adonnait, allongé dans l'herbe. Il s'était détendu complètement et demeurait tout à fait conscient de ce qui l'entourait, quand il vécut de nouveau son rêve : une femme, au visage flou, venait à lui, les mains tendues dans une invitation à la rejoindre. Elle s'arrêtait à quelques pas, attendait un peu, abaissait ses bras et s'en retournait, la tête basse et les épaules tombantes. Cette gestuelle exprimait un fort sentiment de déception. C'était cette impression qui troublait et réveillait Éliandre quand il sommeillait. Mais là, il ne dormait pas. Il éprouva la brève sensation de chuter et sursauta.

Inconsciemment, il venait d'expérimenter la sortie extracorporelle. Perplexe, il marcha un moment dans la prairie. Il se posait mille questions à propos de cette femme étrange et se demandait, s'il ne perdait pas la raison, à rêver d'elle si souvent. Las de se torturer l'esprit en vain, il décida d'aller dormir. Peut-être qu'à force de rêver, le rêve lui-même fournirait l'explication.

En fait de rêve, il rencontra le vieillard gris, qui volait comme un oiseau et le lendemain, il reprit le chemin du défilé des tréfonds avec armes et bagages.

*
**

À Vernior, Bérulon avait trouvé l'auberge du chêne et du charme. Après avoir recommandé son cheval aux bons soins du garçon d'écurie, il s'installa à une table dans la grande salle et commanda une chopine de bière.

La serveuse était une jeune et ravissante personne qui attirait le regard. Quand elle lui apporta sa boisson, il lui demanda son nom :

— Je m'appelle Sylvena. Et vous... ?

— Bérulon, aspirant garde royal.

— Qu'est-ce qui amène un homme comme vous dans ce coin perdu ?

— Je viens à la recherche de quelqu'un que vous pourriez sans doute m'aider à trouver.

— Si je peux, je veux bien.

— Dans ce cas, Sylvena, connaissez-vous le capitaine Éliandre ?

— Oui ! Très bien même ! Mais il déteste qu'on l'appelle comme ça.

— Savez-vous où je pourrai le joindre ?

Suspicieuse, la serveuse le regarda sévèrement et répliqua :

— Ça se pourrait, mais je ne veux pas lui attirer d'ennuis.

— Il n'en aura pas. Je suis venu de Vadonia, pour lui transmettre un message important de la part de Sa Majesté Gauddis.

— De la part du roi ! C'est vrai ?

— On ne peut plus véridique.

— J'espère pour vous que vous ne lui voulez pas de mal.

— Je vous assure que non ! Et d'ailleurs, je me suis laissé dire qu'il ne craignait personne.

— Hum ! d'accord, mais si vous m'avez menti, vous le paierez cher.

Elle avait de longs cheveux blonds, de beaux yeux bleus et son sourire aurait fait fondre le plus blasé des hommes. Elle lui expliqua à quel endroit il le trouverait et comment il devait s'y rendre.

— Passé le défilé des tréfonds, sa cabane se situe à trois journées vers le nord-est.

— Parlez-moi un peu de lui.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Quel genre d'individu est-ce ?

Elle se lança dans une description assez exhaustive de l'homme, de sa façon de vivre et de ce qui se dégageait de lui. Elle le percevait comme un chevalier solitaire et visiblement, elle s'en était entichée. Bérulon l'écouta parler, plongé dans la contemplation de son visage. Son charme ne le laissait pas insensible. En d'autres circonstances, il lui aurait volontiers conté fleurette, mais il était exténué et avait besoin de repos. Cependant, il ne put se résoudre à la quitter sans poser un jalon :

— Je vous remercie. Vous me rendez un grand service. Il la regarda intensément et ajouta, je repasserai certainement dans le coin, un de ces jours. Si vous le voulez bien, j'aimerais beaucoup vous revoir afin que nous fassions connaissance de manière plus approfondie.

Sylvena, avec une expression de mépris dans le ton et sur le visage, s'exclama au bord de la colère :

— Jusque dans mon lit, je suppose !

— Vous vous trompez Sylvena. Ce n'est pas du tout ce à quoi je pensais. Mais si vous ne voyez pas plus loin que ça, oubliez ce que je vous ai dit.

Troublée et dubitative, elle le fixa dans les yeux et il soutint son regard. Elle y découvrit une franchise qu'elle n'avait pas l'habitude de trouver dans les expressions masculines. Elle ressentit un pincement au cœur et se justifia :

— Je vous demande pardon, Bérulon. Je me suis emportée. Tellement d'individus ne

pensent qu'à ça ! Je n'avais pas saisi la sincérité de vos paroles. Revenez quand vous voudrez.

— Ce sera avec un grand plaisir, Sylvena. Maintenant, je vous prie de m'excuser, mais je suis exténué et je dois repartir très tôt demain matin.

— Désirez-vous que je vous conduise à votre logement ?

— Volontiers.

Elle le précéda à l'étage, au bout d'un couloir où plusieurs portes fermaient autant de chambres. Elle ouvrit la dernière à droite et s'écarta pour le laisser entrer.

— De l'eau et une bassine sont tenues à votre disposition sur la table à côté du lit et vous trouverez des couvertures supplémentaires dans l'armoire, si vous avez froid.

— Merci Sylvena.

Elle le regarda dans les yeux et avant qu'il ne réagisse, lui plaqua un baiser sur la joue et se sauva en courant. Elle atteignait le bout du couloir lorsqu'il l'interpella :

— Encore une chose, Sylvena ! Si l'on vous pose des questions à mon sujet, vous ne m'avez pas vu, d'accord ?

— Volontiers. Bonne nuit ! Et elle s'engouffra dans l'escalier.

Les poursuivants de Bérulon arrivèrent à Vernior tard dans la soirée. Leur chef ne possédait aucune certitude. Mais il leur avait expliqué que la sévérité de la sanction qu'on lui avait infligée, en rapport des faits qui lui étaient reprochés, se révélait trop inhabituelle, ce qui la rendait suspecte. Leur mission consistait à le suivre pour s'assurer que son voyage se conformait bien à la teneur de sa condamnation et, si par hasard il s'avérait différent, à l'intercepter pour l'interroger.

Ils s'installèrent également à l'auberge et questionnèrent le veilleur de nuit. Celui-ci avait commencé son service après que Bérulon se fut retiré. Il ne l'avait donc pas vu et ne put les renseigner.

Lorsqu'ils gagnèrent la grande salle de l'établissement, le lendemain matin, Bérulon s'élançait déjà vers son but, si bien qu'ils ne purent l'intercepter. La direction dans laquelle il partit les conforta dans leurs soupçons et après s'être rapidement restaurés, ils se lancèrent à sa poursuite.

Le garçon d'écurie s'était montré à la hauteur de sa tâche. Lorsque Bérulon avait retrouvé sa monture, au matin, l'homme l'avait bouchonnée, nourrie et soignée comme si elle lui avait appartenu. Lui avait bénéficié d'une nuit tranquille à Vernior ; avait pris un solide petit déjeuner et, reposé et d'attaque, il se lançait dans la partie la plus cruciale de son voyage. Il se demandait ce que devenaient ses poursuivants, avaient-ils abandonné ou s'acharnaient-ils à le rattraper ? Qu'importe, il devait rester sur ses gardes et surveiller ses arrières.

14 — La forêt de Finfonds

Éliandre avait quitté le défilé des Tréfonds et chevauchait dans la forêt depuis le milieu du matin, lorsqu'il perçut un son incongru en ce lieu. Il lui semblait entendre tinter l'acier à un endroit, où le chant des oiseaux constituait le seul bruit habituel. Il pressa son cheval en tendant l'oreille.

À quelque distance, il distingua clairement le tumulte d'une bataille et à un détour du chemin, il découvrit un homme qui en affrontait deux autres. Un troisième gisait au sol, le crâne fendu. Le défenseur semblait en difficulté, car il s'opposait à deux redoutables bretteurs.

Il intervint :

— Holà ! Braves gens, quelle affaire ?

— Ne vous mêlez pas de ça, répondit un des deux agresseurs sur un ton méprisant qui irrita Éliandre.

— Ah çà ! Monsieur, dussé-je le tuer moi-même ensuite s'il le mérite, je ne vous laisserai pas massacrer un homme, à deux contre un !

Ce disant, il avait sauté de cheval et s'avancait vers les bellicistes. Sans autre avertissement, un des deux agresseurs se retourna et l'attaqua latéralement d'un coup d'épée qui l'aurait pourfendu s'il ne l'avait esquivé en se courbant pour passer sous la lame. Son assaillant, emporté par son élan, entama un tour sur lui-même, dont Éliandre profita pour dégainer son épée et dans le même mouvement, frapper dans le côté droit ainsi offert.

La pointe de l'arme de carbonace se fraya sans difficulté un chemin dans les côtes flottantes de l'homme, tranchant sur son passage le vêtement, la chair, les os, les organes et le fil de sa vie. Le cri d'agonie de celui-ci troubla une fraction de seconde l'attention de son compère. Bérulon s'engouffra dans la brèche et l'estoqua proprement. Il se retourna et se retrouva avec une lame sur la gorge.

Éliandre, accoutumé au commandement d'hommes beaucoup plus jeunes, avait conservé les automatismes acquis durant sa vie militaire. Il le tutoya par habitude :

— Maintenant, les explications s'il te plaît.

Bérulon avait reconnu le style et la technique des gardes du palais. Il hasarda :

— Est-ce que j'ai l'honneur de me trouver en présence du capitaine Éliandre ?

— Éliandre tout court, mon garçon. Les officiers abandonnent leur grade à la caserne lorsqu'ils la quittent. Comment te nommes-tu ?

— Le roi Gauddis m'a pourtant certifié le contraire. Je m'appelle Bérulon.

À ces mots, Éliandre abaissa son arme :

— C'est lui qui t'a envoyé ici ?

Bérulon répondit par l'affirmative, lui rapporta, par le menu, les circonstances qui l'avaient amené là et tout ce que le roi lui avait confié. Pour finir, il ajouta :

— La vieille mule du palais requiert votre présence.

Ces mots firent naître un sourire sur les lèvres d'Éliandre. Il avait acquis la certitude, à présent que son compagnon venait bien de la part du roi. Nul autre que lui, ne pouvait connaître cette expression, qu'il lui avait assénée au cours d'une discussion privée, à propos d'une décision que Gauddis voulait irrévocable. Il désigna les cadavres de leurs adversaires :

— Et ces trois-là ?

— Ho ! Certainement des hommes sans ombre. Ils me suivaient depuis Brunnen. Je croyais les avoir semés, mais ils sont... plutôt ils étaient entêtés et ils m'ont rejoint ici.

— Qu'est-ce qu'ils te voulaient ?

— Je suppose qu'ils désiraient connaître le véritable but de mon voyage. Maintenant que je vous ai trouvé, mes ordres stipulent que je dois m'attacher à vos pas. Par quelle route retournerons-nous à Vadonia ?

— Nous ne rentrerons pas à Vadonia, pas encore. Si tu m'as rencontré ici, c'est parce que je rebroussais chemin..., il lui expliqua pourquoi en lui racontant son rêve, je parierais que Gauddis requiert ma présence, pour m'envoyer à la recherche du veilleur en Finfonds. Or, à quoi bon rentrer à Vadonia si c'est pour revenir ici ensuite ? Celui que je dois joindre m'a indiqué ce que je devrai... ce que nous devons chercher pour l'atteindre, car si je t'ai bien compris, tu ne me quittes plus.

— Ce sont mes ordres. Dans ma situation, le roi m'a affirmé que vous constitueriez mon sauf-conduit vis-à-vis du guet.

— D'accord. Pour trouver le veilleur, nous devons découvrir l'épée gravée à la base du roc. Pour cela, nous sommes tenus de savoir où la chercher et je ne connais qu'une seule personne qui ait une chance de pouvoir nous renseigner.

— Et où la rencontrerons-nous ?

— Loin dans les montagnes, au sud de Selva-la-verte.

— Holà ! Cela va nous obliger à repasser par Brunnen ! Un fameux détour en perspective.

— Ce ne sera pas nécessaire, je connais tous les sentiers, qui courent sous bois, d'ici à

Selva. Ça nous évitera le crochet par les agglomérations pour rejoindre sa demeure et ce sera plus rapide. J'espère seulement l'y trouver, sans quoi nous devons aller le chercher en forêt.

— Et eux, qu'est-ce qu'ils deviennent ? demanda Bérulon en désignant les cadavres de ses agresseurs.

— Nous manquons de temps pour les enterrer et rien de pire ne peut leur arriver.

Ils tirèrent malgré tout, les corps hors du chemin et les recouvrirent de feuilles et de branchages.

— À l'occasion, nous enverrons quelqu'un qui s'occupera d'eux, si les loups ne les trouvent pas avant, ajouta Éliandre.

Ils enfourchèrent leurs chevaux et à travers la forêt, se dirigèrent vers l'ouest. Éliandre allait devant. Il avait confié les rênes de ses bêtes de charge à Bérulon, qui suivait en veillant à ne rien perdre. Ils chevauchèrent sous les frondaisons, dans la lumière tamisée de la forêt, gravirent les Monts-du-milieu et s'engagèrent sur les crêtes vers le sud, jusqu'aux premières pentes du massif des fontaines. Là, ils reprirent vers l'ouest par de bons sentiers, qu'Éliandre semblait connaître à la perfection, et ils progressèrent rapidement. Les deux hommes parlaient peu. De temps à autre, cependant, lorsque le chemin leur permettait d'aller de front, ils s'interrogeaient mutuellement, chacun cherchant à mieux connaître l'autre.

— Quel âge as-tu, Bérulon ?

— J'ai eu vingt-cinq ans le mois dernier. Et vous ?

— Moi, j'approche de la soixantaine.

Pour les Vadons, la longévité moyenne s'étendait sur une centaine d'années.

— Vous n'en avez pas l'air. Je vous en aurai donné à peine cinquante.

— Tu cherches à me flatter !

— Pas du tout, je parle avec sincérité. J'ai l'habitude de dire les choses comme je les ressens.

Éliandre le dévisagea. Il avait commandé longtemps à de jeunes hommes comme lui et savait reconnaître la flagornerie. Il dut admettre que celui-ci n'en usait pas. Il reprit :

— Es-tu lié à une amie ou une fiancée ?

— Aucunement, du moins, rien de sérieux. Seulement des aventures. Et vous, une femme, des enfants ?

Éliandre se rembrunit quelque peu et marqua un temps pour répondre :

— Non... personne.

— J'ai pourtant rencontré une jeune fille qu'apparemment, vous ne laissez pas indifférente.

— Je suppose que tu parles de Sylvena, la serveuse de l'auberge du chêne et du charme ?

— Elle-même.

— Chère Sylvena, je l'ai débarrassée deux ou trois fois de clients trop entreprenants et depuis elle se croit amoureuse, mais elle pourrait être ma petite fille. J'apprécie sa gentillesse. Mais ce qui nous lie ne dépassera jamais le stade d'une amitié profonde, même si elle me reste très chère.

— Voilà qui me met du baume au cœur. Je craignais de piétiner vos platebandes.

— Eh bien ! La rivalité ne nous opposera pas, si c'est cela qui te tracasse. Seulement, prends garde si tu t'approches d'elle. Choisis bien tes mots, car sa langue est très acérée envers ceux qu'elle soupçonne de la considérer comme ce qu'elle se refuse à paraître.

— Je m'en suis déjà aperçu et j'ai dû mettre les points sur les I.

Ils rirent tous les deux, détendus. Ils commençaient à s'apprécier mutuellement. Cependant, le sentier se rétrécissait. Ils durent se replacer en file indienne, ce qui suspendit leur causerie.

Le voyage se déroulait sans autre interruption que les courtes périodes de repos qu'ils s'accordaient régulièrement pour se restaurer et ménager leurs forces et celles de leurs montures.

La piste qu'ils suivaient les amena dans une vaste clairière dont une chaumière occupait le centre. Elle était cernée d'appentis ouverts sur les côtés, sous lesquels du bois stocké séchait. Quelques pintades, poules et dindons picoraient alentour, sous la garde vigilante de deux grands chiens qui aboyèrent, aussitôt qu'ils aperçurent les deux arrivants.

Alertée, une vieille femme, voûtée par les années, parut sur le pas de la porte. Elle se déplaçait lentement en s'appuyant sur un bâton. Son vêtement, de toile grossière, descendait jusque sur ses pieds enfouis dans des sabots de bois qu'elle avait garnis de foin, pour en améliorer le confort.

Elle les regarda venir sans crainte, en peignant maladroitement ses longs cheveux blancs avec ses doigts. Quand ils se furent rapprochés suffisamment, son visage s'éclaira d'un sourire. Elle avait reconnu un des deux visiteurs et avança de quelques pas vers lui en tendant les bras pour l'embrasser :

— Éliandre ! Cher Éliandre ! Quel bonheur de te revoir ! lui dit-elle en l'étreignant.

— C'est une joie pour moi également, Madame Sherwood.

— Venez, entrez, vous me présenterez votre jeune compagnon !

— Hélas ! Mère Sherwood, nous manquons de temps. Nous nous serions fait un plaisir de rester bavarder avec vous, mais c'est votre fils que nous voulions rencontrer. Savez-vous où

nous pourrions le trouver ?

— Il s'est rendu aux sources de la Fontanne, avec son équipe. Il est parti... il y a cinq jours. Il semblait très pressé, car il y est allé seul et les autres ne l'ont suivi que le lendemain.

— Je vous remercie, mère Sherwood. Je suis désolé de vous abandonner comme ça, mais nous devons absolument le rejoindre rapidement.

La joie de la vieille femme se changea soudain en crainte. Elle s'inquiéta :

— Pourquoi ? Que lui voulez-vous ? Ce n'est pas pour du mal ?

— Nullement, non, rassurez-vous. Simplement, pour le service du roi, nous avons besoin d'une information qu'il doit être le seul à pouvoir nous donner.

— Ah ! Alors, si c'est comme ça, allez ! Et que l'esprit de la forêt vous garde ! Mais revenez me voir un de ces jours ! J'aurai plaisir à connaître ce jeune homme, conclut-elle en désignant Bérulon qui n'avait pas ouvert la bouche.

— C'est promis, mère Sherwood. J'apporterai la provende et nous ferons bombance. Mais, encore une chose... Puis-je laisser mes chevaux de charge dans votre écurie ?

— Oui, bien sûr.

— Je vous remercie. Je vous dédommagerai lorsque je viendrai les récupérer.

— Ce ne sera pas nécessaire, mon cher Éliandre. Je peux rendre service à un ami.

— Je sais, mère Sherwood, mais mon absence risque de durer, alors j'y tiens.

— Comme tu voudras.

Il réfléchit deux secondes et reprit :

— Si je ne revenais pas, ils vous appartiendraient de plein droit.

— Ne dis donc pas de bêtise et fais attention à toi ! Et toi aussi jeune homme, ajouta-t-elle à l'adresse de Bérulon. Allez ! Et que les esprits vous gardent.

Pour gagner, au plus court, les sources de la Fontanne, ils devaient s'enfoncer profondément dans la forêt de Finfonds, vers le sud-ouest. Parvenus au bord de la rivière, ils devaient encore en remonter le cours, tout au long d'une vallée qui s'encastrait loin, dans le massif des fontaines. Ils se remirent en route sans perdre plus de temps.

Après une chevauchée longue et pénible, car les sentiers se révélaient difficiles, ils trouvèrent les bûcherons au travail sur une pente assez raide, parmi des ifs d'une rectitude rare pour cette essence. Éliandre s'avança et s'adressa à celui qui commandait :

— Je te salue maître Sherwood ! Comment vas-tu ?

— Éliandre, mon ami, quel plaisir de te revoir ! Comment as-tu su où me chercher ?

— Je suis passé par chez toi et j'ai parlé à ta mère.

— Elle se portait bien, au moins ! Tu as pu t'apercevoir qu'elle n'est plus toute jeune et ça

me cause du souci de la laisser seule, maintenant.

— Je l'ai trouvé en pleine forme, mais tu devrais embaucher quelqu'un pour lui tenir compagnie ou te dégoter une gentille femme et la marier.

— J'y pense de plus en plus souvent, mais je crois que je vais devoir m'y résoudre.

— Ce serait bien pour elle... et pour toi. Dis-moi! Nous courons la campagne depuis pas mal de temps, et n'avons rencontré personne. Quelles nouvelles as-tu apprises ces derniers temps?

Le visage de Sherwood s'assombrit. C'était un homme simple qui ne comprenait pas grand-chose à la politique et ne s'y intéressait d'ailleurs pas. Son métier et la forêt où il le pratiquait constituaient tout ce qui comptait pour lui. Il y était né, y avait grandi et y mourrait vraisemblablement. Il lui vouait un amour si profond que chaque fois qu'il devait la quitter, c'était avec déchirement qu'il s'en allait. Aussi longtemps que durait l'éloignement, il languissait de la rejoindre et c'était toujours avec un immense bonheur qu'il la retrouvait. Nombre de femmes voudraient pouvoir en dire autant de leurs maris.

— Les nouvelles? Rien de bien bon, je le crains. Si j'en juge par la commande, que l'on m'a adressée, de bois d'arcs et de flèches, la guerre éclaterait quelque part, un de ces jours, que je n'en serai pas autrement surpris.

— Qui t'a transmis cette commande?

Sherwood regarda Bérulon, saisit Éliandre par le bras, l'entraîna à l'écart et parla à voix basse :

— Me croiras-tu si je te dis que c'est un rêve?

— Oui, mon ami, car si je suis venu ici, c'est également à cause d'un songe.

— Alors, tu me rassures. Je commençais à me demander si je ne devenais pas un peu fou. Tu sais ce qui se trame?

— Vraisemblablement, une monstruosité que l'on croyait disparue depuis de nombreux siècles est réapparue et elle représente un danger important pour notre nation, mais aussi pour toutes les autres.

— Alors, c'est grave.

— Ça l'est assez pour justifier que, Gauddis d'abord, moi ensuite et toi, pour finir, ayons reçu la visite dans notre sommeil de ce vieillard qui se fait appeler le veilleur.

— Et lui, qui est-ce?

En parlant, il s'était légèrement décalé pour observer Bérulon par-dessus l'épaule d'Éliandre. Celui-ci avait suivi son regard. Il désigna Bérulon, du menton :

— Lui, c'est Bérulon. Ce n'est pas encore un ami, mais c'est un très bon compagnon et il

semble bénéficier des faveurs de Gauddis.

Sherwood s'avança et tendit la dextre à Bérulon :

— Bienvenue en forêt de Finfonds, ami du roi !

Bérulon serra la main offerte et Sherwood, s'adressant de nouveau à Éliandre, enchaîna :

— Qu'est-ce qui vous amène aussi loin dans mon domaine ?

— Juste la question suivante, mon cher : connais-tu l'endroit, où la sylve rejoint la montagne, au pied d'une haute falaise absolument lisse, à la base de laquelle une épée est gravée dans la roche ?

Sherwood, qui savait sa forêt comme un musicien chacune des notes de son œuvre, lui indiqua le plus court chemin et interrogea :

— Qu'allez-vous chercher par là-bas, si ce n'est trop vous demander ?

— Crois-le ou non, mais je l'ignore. Tout ce qui compte, c'est que le roi m'ait commandé d'y aller et je pense qu'il doit avoir de bonnes raisons.

— En tout cas, prudence ! Si le chemin que je vous ai indiqué s'avère le plus court, il ne se révèle pas le plus facile.

Éliandre le remercia et après maintes formules d'amitié et de souhaits d'au revoir, ils reprirent leur voyage.

Suivant les explications de Sherwood, ils escaladèrent le flanc de la vallée où ils s'étaient enfoncés. Puis ils franchirent un petit col en tenant leurs chevaux par la bride, car le sentier bordait un abîme profond. Enfin, ils descendirent de l'autre côté, jusqu'à rencontrer un torrent qui venait des neiges éternelles en cascasant. Ils suivirent la piste qui le longeait, vers l'amont.

Aux abords des chutes d'eau, les embruns saturaient l'air d'humidité, générant un brouillard artificiel, dans lequel les rayons du soleil créaient des arcs-en-ciel miniatures. Le fracas des flots, qui bondissaient de rocher en rocher, emplissait les alentours d'un grondement continu. Ils parcoururent huit bons kilomètres le long du ruisseau et leurs oreilles bourdonnèrent longtemps de ce bruit, alors qu'ils s'éloignaient après l'avoir traversé.

La forêt s'élevait maintenant sur les pentes de la montagne et l'étagement des essences témoignait du changement d'altitude. Ils avaient déjà laissé loin derrière eux la limite des feuillus et cheminaient sous des épicéas centenaires, lorsqu'ils arrivèrent au pied d'une immense muraille de roche bleue, lisse comme la surface d'un lac, un jour sans vent.

L'un, vers la droite, l'autre vers la gauche, ils entreprirent la recherche de l'épée gravée à sa base. Ce fut Bérulon qui la découvrit, en un lieu, où la forêt avait cédé la place à un parterre de gazon qui venait jusqu'au pied du rocher.

Ça correspondait exactement à l'endroit que le veilleur avait montré à Éliandre quand il l'avait visité durant son sommeil. Ils laissèrent leurs montures pâturer dans la clairière et s'avancèrent vers l'épée. Éliandre imita le geste dont il avait rêvé, et frappa la paroi à trois reprises avec une pierre. Rien ne bougea. Alors qu'il s'apprêtait à recommencer, un grondement naquit dans le sein même du rocher. Les contours d'une énorme bouche se dessinèrent sur la muraille au-dessus de l'épée. Lentement, elle articula, d'une voix grave, profonde et caverneuse, qui traînait sur les mots, comme si elle s'échauffait après un long silence :

— Qui... ose... troubler... la... quiétude... de... ce... lieu ?

— Je suis Éliandre, celui qui a rêvé.

Sur le même ton et avec une lenteur égale, la voix reprit :

— Introduisez votre épée dans la fente qui sert de garde à celle gravée. Mais, attention ! Si elle ne s'avère pas adéquate, vous serez anéantis.

Cet avertissement menaçant effraya Bérulon qui s'inquiéta :

— Comment savoir si nos lames sont appropriées ou non ? Et conforme à quoi ?

— À part une arme en carbonace, je ne vois pas à quoi il pourrait faire allusion.

— Dans ce cas, nous n'avons plus qu'à faire demi-tour.

— Je constate que Gauddis ne t'a pas tout dit à mon sujet.

Éliandre tira son épée et il l'enfonça jusqu'à la garde dans la fente du mur. Alors, la bouche commença à se dilater, de plus en plus, avec le même grondement que pour son apparition et une infinie lenteur, jusqu'à faire descendre la garde de l'épée au niveau du sol.

L'ouverture ainsi ménagée découvrait un corridor sombre. Des torches s'allumèrent d'elles-mêmes et ils purent distinguer l'intérieur. Ils s'y engagèrent résolument.

Ils avançaient sans crainte, ne redoutant rien de fâcheux. Le couloir, horizontale sur quelques mètres, donnait sur un escalier qui montait en spirale assez raide, dans la montagne.

Après une ascension qui leur parut bien longue, ils débouchèrent enfin dans l'antre du veilleur, où Éliandre reconnut tout de suite le vieillard en robe grise qu'il avait vu en rêve. Celui-ci les accueillit, assis dans un confortable fauteuil en osier.

— Bienvenue à vous qui êtes les envoyés du roi Gauddis. Je suis le veilleur et je dois vous communiquer une somme importante d'informations. Le temps me durait que vous arriviez. Les événements s'accélérent au nord et l'urgence se précise. Écoutez-moi : pour guérir le présent, vous devez apprendre le passé. Ce que je vais vous raconter est l'histoire véridique de vos origines.

Tout a commencé, il y a mille neuf cent quatre-vingt-six ans, quand une étoile filante a

percuté de plein fouet la planète Vadonis. Ses habitants, vos ancêtres, possédaient alors une technique si évoluée, qu'ils pouvaient voyager entre les astres. Ils s'aperçurent du danger, mais malgré leur science, ne purent l'éviter. Il ne leur resta que la fuite comme voie de salut. Ils construisirent un énorme astronef dans lequel, ils entassèrent un échantillon représentatif de leur civilisation et la somme de toutes leurs connaissances. Ils gagnèrent l'espace et attendirent les deux vaisseaux plus petits qui devaient les rejoindre. Hélas ! Pour comble de malheur, une pluie de météorites les pulvérisa au sol, alors qu'ils se préparaient à décoller et eux, eurent tout juste le temps de prendre quelques distances, avant que Vadonis n'explose sous leurs regards horrifiés.

Privés de patrie, ils s'enfoncèrent dans l'espace, à la recherche d'un monde vierge pour s'établir. Leur voyage durait depuis dix ans, quand une avarie les obligea à se poser ici. Ils ne se doutaient pas, alors, que l'atterrissage s'avérerait définitif, comme si une puissance extérieure avait œuvré pour les amener là. La panne du vaisseau se révéla irréparable et ils durent se résoudre à s'installer sur cette planète.

Avant de toucher le sol et de débarquer, ils avaient exploré leur Nouveau Monde, à l'aide de petits appareils capables de voler seuls et en silence. Ils avaient découvert les autochtones et avaient constaté leur dénuement technique. En conséquence, mus par la volonté de ne pas interférer dans leur développement, ils avaient opté pour l'isolement, car ils ne se doutaient pas que leur atterrissage se révélerait définitif. Ce sont ces considérations qui expliquent la situation géographique de votre patrie.

Une quinzaine d'années plus tard, Vadonia commençait à prendre forme. La population de vos ancêtres s'était déjà accrue de nombreuses unités et elle prospérait paisiblement, en se tenant toujours à l'écart des autochtones, qui demeuraient dans l'ignorance de son existence.

Hélas ! les premiers occupants de ce monde se trouvaient confrontés à un monstre surgi de l'espace, qui les asservissait peu à peu et dont l'influence gagnait du terrain tous les jours.

Du fait qu'ils n'entretenaient aucune relation avec eux, vos ascendants méconnaissaient cette situation. Je me vis donc contraint de me manifester à leur souverain pour solliciter son aide, en vue d'endiguer le mal qui se répandait, car à cette époque, seuls vos ancêtres possédaient assez de compréhension pour appréhender les faits dont je leur parlais. L'homme qui régnait alors s'avéra sage et envisagea aussitôt les implications de la partie qui se jouait au-delà de ses frontières. Il m'accorda volontiers son aide et ensemble, nous vînmes à bout du monstre.

Le veilleur prit une pause, dont Éliandre profita pour poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Oui, mais vous, dans tout ça, qu'est-ce que vous êtes ?

— J'y arrive. À peu près mille cinq cents ans avant ces événements... il leur conta l'odyssée de Varjo et termina par ce constat :

— En fait, je fais partie du système d'armes que mes créateurs, les Skarwogs, ont laissé derrière eux pour détruire le renégat, qu'ils avaient perdu.

— Pourquoi demeurez-vous encore ici puisque vous l'avez exterminé ? interrogea Bérulon.

— Ce n'était pas lui, mais son frère, Xorda. Chez les Skarwogs, la durée de vie se mesure en dizaines de milliers de vos années. À mille cinq cents ans de distance, Xorda avait monté une expédition pour tenter de secourir son jumeau, mais il ne l'avait pas retrouvé et il s'était fait duper par ses compagnons qui l'avaient abandonné ici. Comme il fréquentait le Witzplads... Voyant le regard interrogateur de ses auditeurs, il se reprit, ce que vous appelez le Widwelt, le comportement outrancier qu'il y manifestait m'a alerté. L'arrivée de vos ancêtres a coïncidé avec cette période et c'est vers eux que je me suis tourné pour obtenir de l'aide, car leur évolution était plus avancée que celle des autochtones, ce qui nous procura un gain de temps appréciable.

Le monstre ayant disparu, son emprise sur les peuples cessa. Chacun retrouva ses facultés et sa raison. Quand ils eurent remédié aux grands désordres qui régnaient parmi les populations, les monarques des royaumes libérés accueillirent vos ancêtres en bienfaiteurs.

Ceux-ci se gardèrent bien de faire étalage de leur supériorité technique et demandèrent modestement que leur soit attribué un territoire où ils n'empiéteraient pas sur celui d'un voisin. Les souverains locaux, qui avaient craint des prétentions plus importantes, s'empressèrent de leur concéder la région, comprise entre le massif de Montanor et ce qu'ils appelaient, les montagnes du sud, où ils avaient débarqué. Cette zone sauvage et inhabitée ne possédait, pour eux, que peu d'intérêt, puisque difficilement accessible. Ainsi naquit la Vadonie, nouveau foyer des expatriés d'outre-monde. Vadonia, qui en constitua la première cité, en resta la capitale.

Le temps s'écoula et remplit son office. Faute de moyens techniques pour les employer, les Vadons perdirent la plus grande partie de leurs connaissances scientifiques. Au cours de violentes tempêtes et de séismes, petit à petit, les restes de technologie qu'ils possédaient furent engloutis. Les armes sophistiquées cessèrent de fonctionner et la société Vadonne dut se refonder sur un niveau d'évolution, qui la renvoya aux premiers âges de sa civilisation d'origine. Seules les techniques vitales pour la survie du groupe furent préservées. Ainsi, les Vadons étaient restés d'habiles bâtisseurs. La forge et le travail du métal n'avaient pas de secrets pour eux et ils excellaient dans la construction de petits bateaux.

Cependant, ils n'entreprenaient rien sans l'assentiment des esprits des éléments. Ils avaient conservé, sans toujours les comprendre, tous les rituels, toutes les pratiques traditionnelles et les invocations aux puissances de la nature, qu'ils accomplissaient journallement, dans l'exercice de leurs métiers. Elles se transmettaient de bouches de maîtres à oreilles d'élèves, de façon corporatiste et sacramentelle. Elles demeuraient inaccessibles aux profanes et celui qui se risquait à les révéler commettait un sacrilège durement réprimandé.

Chacun possédait les connaissances inhérentes aux tâches qu'il effectuait : les bûcherons pour l'abattage et le travail du bois, les forgerons pour celui du métal et l'extraction des minerais, les cultivateurs pour les semailles, la taille des arbres et l'ouvrage agricole.

Ainsi, toute chose s'accomplissait en communion avec les esprits, mais personne ne possédait de connaissance globale du sujet. Nulle autorité ou sommité reconnues dans le domaine ni aucune hiérarchie spirituelle n'existait. Si l'on n'y prenait garde, toutes ces connaissances extraordinaires risquaient de se perdre de manière irréversible.

Lors de leur arrivée, les traducteurs qu'ils possédaient leur avaient permis d'intégrer dès le début le langage des autochtones, ce qui leur avait facilité le troc, puis le commerce. Peu à peu, ils l'adoptèrent. Bientôt, le leur demeura l'apanage des plus érudits, dont leurs rois, qui au cours des siècles, considérèrent comme un devoir de se le transmettre.

Avec le temps, le souvenir des anciens Vadons se perdit. On savait vaguement que l'on venait d'ailleurs, mais les contraintes de la rude existence, qu'était devenue la leur, occupaient par trop les corps et les esprits, pour qu'on s'en préoccupe vraiment.

L'orateur se tut un instant, comme pour laisser ses auditeurs s'imprégner de ce qu'ils venaient d'entendre. Son silence soudain les prit par surprise et ils sursautèrent en même temps, avec l'impression de se réveiller d'un rêve.

Le veilleur ne leur accorda pas le temps de réagir et de le bombarder de questions. Il enchaîna et leur présenta un rapport détaillé sur la situation dans les territoires du Nord, en insistant sur l'urgence d'une intervention. Il termina en s'adressant à Éliandre :

- Sortez-vous souvent dans le Widwelt ?
- J'essaye, mais je n'y suis pas encore parvenu.
- Pourtant, je vous y ai vu. Je vais vous expliquer...

Suivit un cours sur la nature du Widwelt, sur la façon d'y accéder et sur son utilisation.

Éliandre, à cette occasion, comprit la sensation de chute qu'il avait ressentie un soir, alors qu'il rêvassait allongé dans l'herbe de la steppe, et le veilleur continuait de parler :

— Donc, cette sensation de flotter que vous avez éprouvée constitue l'état d'échappée dans le Widwelt. Votre corps reste inerte et votre esprit s'envole, libre. Si vous devez

transmettre une information ou demander un renseignement, vous sortez et vous focalisez votre pensée sur moi. Le vieil homme gris vous répondra.

— Ça peut s'avérer extraordinairement utile et pratique ! s'exclama Bérulon qui n'avait pas perdu un mot des explications du veilleur.

— Certes ! Très commode. Mais à manier avec précaution. Un esprit non entraîné ou malintentionné peut s'y égarer facilement. De plus, Varjo peut y accéder aussi et il ne s'en prive d'ailleurs pas. S'il venait à apprendre où vous vous trouvez, il pourrait voir ce que vous préparez et entendre ce que vous dites.

— Qu'est-ce qui arriverait si nous nous rencontrions dans le Widwelt ?

— Impossible ! Deux esprits antagonistes ne le peuvent pas. Seuls ceux qui possèdent une compatibilité entre eux en détiennent la capacité. Le risque n'existe donc pas.

— Mais alors, comment savez-vous qu'il y accède ?

— Parce que je l'y ai vu. Il n'aurait pas pu m'approcher non plus que moi, d'ailleurs. Mais cela n'altère en rien la possibilité de s'apercevoir. Et puis, dans le Widwelt comme ailleurs, un esprit avisé peut très bien se cacher des autres, s'il le désire.

— Est-ce que c'est une technique particulière ? Comment doit-on procéder ?

— Vous devez seulement vouloir demeurer invisible. Si vous tentez l'expérience, je vous engage à vous montrer très prudent, car s'il vous aperçoit, vous serez mis en danger.

Revenant à leur première préoccupation, Éliandre demanda :

— Pour le maître des hommes sans ombre, cette fois, que pouvons-nous tenter ?

— C'est là qu'intervient l'autre partie du système dont je vous ai parlé.

— Quelle forme prend-elle ?

— C'est un guerrier de pierre.

— Un soldat de roc !

— Oui, c'est une arme très puissante que les Skarwogs ont conçue de sorte, qu'elle demeure utilisable, même par des peuples dépourvus de technologie, mais elle possède un inconvénient de taille : sa mise en œuvre nécessite le sacrifice d'une vie.

Bérulon et Éliandre se regardèrent et posèrent la question ensemble :

— Qui devra se dévouer ?

— Ce doit être un volontaire au cœur pur et ce sera à vous de le découvrir.

— Ce guerrier de pierre, où le trouverons-nous ? s'enquit Bérulon.

— Il est caché dans un lieu secret au centre du massif de Montanor..., les explications nécessaires pour y accéder suivirent. Vous vous rappellerez ?

— Ça devrait aller. Quand nous l'aurons localisé, comment l'activerons-nous ?

— Vous devrez rapporter au sanctuaire un objet, n'importe quoi, pourvu que Varjo l'ait touché, mais le plus difficile consistera à trouver quelqu'un pour le sacrifice. C'est en effet un mécanisme irréversible. La mort de Varjo signifie le décès du guerrier de pierre et par conséquent le trépas du volontaire, car il le remplacera dans le sanctuaire, pour le cas où l'on aurait à nouveau besoin de lui.

Il leur expliqua la nature du guerrier et de quelle façon, celui-ci pourrait vaincre son adversaire. Puis il décrivit tout le rituel à accomplir pour le réveiller et s'assura qu'ils l'avaient mémorisé. Enfin, il remit un poinçon à Éliandre :

— Voici le sceau qui vous identifiera auprès du guerrier de pierre. Ne le perdez surtout pas, car sans lui il ne vous obéira pas, il vous tuera et quelqu'un d'autre devra tout recommencer.

Le veilleur se tut un instant, pour laisser ses auditeurs s'imprégner de sa dernière phrase, puis il reprit :

— Si vous réussissez, je disparaîtrai et le sanctuaire du guerrier également. Ne cherchez pas à y retourner, vous perdriez votre temps. Maintenant, le destin de vos peuples dépend de votre action. Vous connaissez tout ce que vous deviez savoir. Rappelez-vous, ne laissez jamais personne apposer ses mains sur vos têtes, vous seriez irrémédiablement asservis. Allez à présent et bonnes chances à vous.

Ils prirent congé du veilleur, empruntèrent l'escalier dans l'autre sens et se retrouvèrent dehors, éblouis par la lumière. Le rocher se referma, libérant l'épée d'Éliandre qui regagna son fourreau. Repus, leurs chevaux attendaient à l'abri du soleil dans la lisière de la forêt. Ils les enfourchèrent et entamèrent la descente qui les ramènerait d'abord à Selva-la-verte, puis à Port-Brichet, par un transport fluvial.

15 — Torkan

Torkan s'était entouré d'une douzaine de cavaliers qu'il connaissait depuis des lustres et qu'il avait sélectionnés au sein de l'unité qu'il commandait habituellement. Il les obligea néanmoins, à défiler un à un, au soleil, avant de leur dévoiler l'objet de leur expédition.

— Compagnon ! leur dit-il. Je vous ai choisis, à la demande du roi, pour accomplir une mission dangereuse. Tant qu'elle durera, nous serons livrés à nous-mêmes et ne devons nous fier à personne. J'ai déjà établi une consigne permanente, primordiale et impérative qui vaudra aussi longtemps que nous serons partis. La voici : lors d'une rencontre, avant toutes autres formalités, assurez-vous que le ou les individus possèdent bien une ombre au soleil.

— Mon prince, intervint l'un d'entre eux, vous défiez-vous de nous, que vous nous avez tous testés ?

— Je me méfie de personne en particulier et de tous en général. Dans la situation où nous nous trouvons, la sécurité du groupe exige de la part de chacun d'entre nous, une extrême rigueur. Le contrôle que j'ai effectué à votre égard, vous devrez l'exercer continuellement, entre vous et envers moi. Nos ennemis s'avèrent pernicieux et savent opérer avec discrétion. C'est ce qui les rend plus dangereux : si donc vous remarquez un comportement bizarre ou inhabituel chez l'un d'entre nous, n'agissez pas seul, mais alertez le groupe. M'avez-vous bien compris ?

Les douze cavaliers acquiescèrent à l'unisson. Torkan reprit :

— Maintenant, abordons notre mission — tous devinrent attentifs —, elle consiste à nous frayer un passage à travers le pays tenu par les hommes sans ombre, pour nous rendre à Styrria, où nous alerterons le roi Philidor. Nous savons qu'ils sont venus de Styrie, par le fossé de l'Aquénor. Nous soupçonnons qu'ils occupent le col de la couronne. Par conséquent, pour éviter qu'ils nous interceptent, nous devons ruser et redoubler de prudence. Espérons seulement que Styrria ne soit pas déjà tombée entre leurs mains.

Le plus ancien de ses cavaliers proposa :

— Dans ces conditions, mon Prince, pourquoi ne pas nous adjoindre un coureur de bois pour nous ouvrir la route ?

— Ce serait une bonne idée, en effet, répondit Torkan qui regarda son vieux compagnon.

Il retrouvait bien là le sens pratique de celui qui était le doyen du groupe. Rudegard détonnait par son âge, parmi ses camarades. Avec sa cinquantaine bien sonnée, il était l'ancien au milieu de ces hommes, dont la plupart avaient moins de trente ans. Cependant, les années lui avaient conféré d'expérience tout ce qu'elles lui avaient ôté d'agilité, si bien que

parmi tous ces jeunes qui l'entouraient, aucun ne se serait risqué à le défier.

Il avait été le chaperon de Torkan, lorsque celui-ci, adolescent, avait intégré la cavalerie. Sous sa houlette, le prince, qui montait déjà de façon émérite, avait perfectionné sa technique équestre. Il avait appris toutes les subtilités du combat à cheval et au sol. Enfin, grâce à l'enseignement méticuleux de son aîné, le commandement d'une troupe à cheval n'avait plus de secrets pour lui.

Torkan lui vouait une admiration qui n'avait jamais cessé de croître, une amitié indéfectible et une confiance sans limites. Il considérait ce vieux bonhomme, comme il se plaisait à l'appeler affectueusement, comme un second père pour lui et il l'aimait comme tel. Il ajouta, à l'adresse de Rudegard :

— Toi qui connais tout le monde, vois si tu peux nous en trouver un.

— Oui, mon Prince. Selon votre volonté. Et il disparut.

Un cavalier prit la parole :

— Mon Prince, quel itinéraire emprunterons-nous, pour nous rendre à Styrria ?

Torkan allait répondre, lorsque Rudegard reparut. Un individu l'accompagnait, petit, trapu et bâti comme un bûcheron.

— Mon Prince, la chance m'a souri. J'ai retrouvé, par hasard, mon excellent ami Kikoro, annonça-t-il en le désignant. C'est le meilleur coureur de bois que je connaisse et il se fera une joie de nous accompagner.

— À la bonne heure ! l'as-tu instruit au sujet des hommes sans ombre ?

— Oui, mon Prince, il sait exactement à quoi s'en tenir.

Torkan tendit sa dextre au nouveau venu :

— Soit le bienvenu parmi nous Kikoro.

Kikoro serra respectueusement la main offerte et s'enquit aussitôt :

— Avez-vous déjà choisi une route, mon Prince ?

— Nous en débattions justement, lorsque vous êtes arrivés.

— Puis-je me permettre une suggestion ?

— Je vous écoute.

— Le roi a chargé d'une mission, un coureur de bois, de mes amis. Le hasard a voulu qu'il doive, lui aussi, voyager en territoire potentiellement hostile. Il m'a soumis le parcours qu'il envisage d'emprunter, pour avoir mon avis. Je pense que nous devrions marcher avec lui, au moins pour une partie du trajet.

Après ce préambule, considérant l'intérêt qu'il suscitait chez ses auditeurs, Kikoro continua :

— Il projette de quitter Byzandore par l'Est, de s'éloigner suffisamment, pour dépister d'éventuels suiveurs, puis de traverser l'Eaudunord pour entrer en Argastille et de là, rejoindre les contreforts des Arravallons. Quand nous serons parvenus à ce point, mon camarade continuera seul sa mission. Nous, nous franchirons l'Aquénor et ferons route au plus court, vers Styrria.

— Comment passerons-nous l'Aquénor ? demanda Rudegard.

— À ce niveau-là, le cours d'eau n'est encore qu'une rivière. Nous traverserons à gué, sans problème.

— Qu'est-ce qui te permet de croire que nous aurons plus de chance de passer par là, plutôt qu'ailleurs, demanda Torkan ?

— D'après ce qu'on m'a rapporté, les hommes sans ombre se propageraient en venant du Nord. Donc, à mon idée, plus on va vers le sud, moins on risque d'en rencontrer... Si toutefois nous cessons de perdre du temps en vaines palabres, insinua-t-il.

Torkan éclata de rire :

— Voilà un individu plein de bon sens et qui ne tient pas sa langue dans sa poche ! Il a raison. Assez, de tergiversations, mes amis, allons-y ! Où retrouverons-nous ton camarade ?

— Il est parti devant, à la recherche d'un gué pour traverser l'Eaudunord. Il nous rejoindra sur la route de l'est, quand nous aurons quitté Byzandore.

Torkan et Kikoro en tête la troupe s'ébranla. Rudegard venait derrière le prince avec ses onze compagnons qui avançaient en colonne par deux.

Chacun portait l'équipement standard de la cavalerie Baradoranne : l'épée, la dague, un grand écu qui les protégeait jusqu'aux genoux et une pique, munie d'un manche de deux mètres de longueur et sanglée sur le côté de leur selle. Une large cape en cuir, une couverture de laine, de quoi allumer du feu et des provisions alimentaires avec les ustensiles ad hoc, complétaient la panoplie.

Ils quittèrent Byzandore au galop, en se retournant fréquemment, pour détecter une éventuelle filature. Après quatre kilomètres de ce train, ils ralentirent, soucieux de ménager leurs montures. La route serpentait entre des excroissances de terrain qui ne méritaient pas le nom de collines, mais qui limitaient l'horizon à une portée d'arc. Par précaution et parce que c'était son rôle, Kikoro les avait abandonnés. Il éclairait leur chemin, même s'il estimait les risques encore moindres dans cette zone.

Soudain, à mi-pente d'un tertre, un cavalier se découvrit de derrière un boqueteau. Depuis l'endroit où il se trouvait, il dominait la route. Il restait immobile. Il les observait. Un léger courant d'air agitait une mèche de ses cheveux qui pendait sur son front. Une alouette

chantait, haut dans le ciel et tout autour d'eux, les grillons et les criquets stridulaient si fort, que c'en était presque assourdissant.

Après quelques instants, son cheval au pas, il s'approcha doucement et s'arrêta à trois mètres de Torkan. Instinctivement, celui-ci remonta son écu devant sa poitrine. Rudegard et son voisin, chacun d'un côté, s'étaient portés à sa hauteur. La main sur la garde de leurs armes, ils couvraient ses flancs.

Torkan le dévisageait. C'était un homme solidement bâti qui ne possédait pour tout équipement qu'une épée et une dague. Il se tenait très droit sur sa selle et disposait d'une grande et belle ombre, allongée au sol à côté de lui. Rassuré sur ce point, Torkan lui demanda :

— Comment te nommes-tu et que veux-tu ?

— Je suis Darn. Kikoro a dû vous parler de moi. Pourquoi ne se trouve-t-il pas avec vous ?

— Voilà une drôle de question, de la part d'un coureur de bois ! s'étonna Torkan. Il ne marche pas avec nous parce qu'il accomplit sa tâche.

— C'est curieux, je guette votre venue depuis un bon moment et je ne l'ai pas vu passer.

— Certainement, parce que je me montre plus malin que toi, répondit une voix qui provenait du boqueteau qu'il avait quitté précédemment. Kikoro se découvrit à son tour et les rejoignit, mon Prince, je vous présente Darn. C'est un excellent coureur de bois, mais il manque d'expérience et doit encore apprendre quelques trucs.

Darn ne connaissait pas Torkan et croyait parler à un simple chef de compagnie. Confus, il osa néanmoins une explication :

— Excusez ma légèreté, mon Prince. J'ignorais qui vous étiez.

— Oublie cela et joins-toi à nous ! As-tu découvert un gué pour franchir l'Eaudunord ?

— Oui, mon Prince, à deux kilomètres d'ici, j'ai trouvé un passage qui devrait faire l'affaire.

La troupe reprit la route. Suivant les indications de Darn, après une courbe du chemin, ils s'engagèrent sur un sentier qui coupait à travers champs, à leur droite. À mesure qu'ils approchaient de la rivière, la végétation rase laissait peu à peu la place à des buissons d'épineux, puis à un épais taillis.

De loin en loin, quelques grands arbres majestueux le dominaient. Leurs frondaisons, haut perchées sur des troncs imposants, semblaient ondoyer au-dessus des halliers, comme des nuages verts agités par la brise.

Le sentier qu'ils suivaient ne devait servir de passage qu'à la faune locale, car, hormis les empreintes laissées par le repérage de Darn, ils n'aperçurent aucune autre trace de

fréquentation humaine. Après quelques centaines de mètres, il devint si étroit et si bas sous le taillis, qu'ils durent mettre pied à terre et avancer les uns derrière les autres pour pouvoir se faufiler dessous.

Ils débouchèrent sur une grande gravière, dans une courbe de la rivière. Ils abreuvèrent leurs chevaux, se remirent en selle pour traverser sans se mouiller les pieds et s'engagèrent dans le lit du cours d'eau. Ils progressaient de biais, vers l'amont pour rejoindre une minuscule plage de galets, sur la rive opposée. Au plus profond du passage, le liquide vint leur lécher les bottes. Le franchissement s'effectua avec facilité. Ils escaladèrent ensuite un fort talus sous taillis et émergèrent au bord d'une grande plaine où la végétation avait jauni sous la chaleur de l'été. Ils cheminaient désormais en territoire d'Argastille, où toutes rencontres devenaient potentiellement dangereuses.

Ils s'orientèrent au sud-ouest pour couper au plus court vers les contreforts des Arravallons. Les deux coureurs de bois partirent devant. Le reste de la troupe suivit à une heure d'intervalle.

Hormis quelques paysans qui travaillaient à leurs champs et quelques bergers, à la surveillance de leurs troupeaux, ils ne croisèrent personne. Leur passage ne suscitait pas plus d'intérêt qu'il ne se devait. Visiblement, l'influence du maître des hommes sans ombre n'avait pas encore atteint ces parages.

Durant quelques jours, le voyage s'avéra très agréable. Dans un contexte différent, ils l'auraient sans doute apprécié. Mais leur situation leur interdisait tout relâchement, ce qui gâchait leur plaisir.

Après une nouvelle journée de progression sans anicroche, alors qu'ils s'apprêtaient à s'arrêter pour la nuit, Darn réapparut.

Depuis le passage de la rivière, il avait ouvert la voie à ses compagnons, en alternance avec Kikoro. Les deux hommes, sauf incidents, ralliaient le groupe l'un après l'autre, excepté à la tombée de la nuit, quand ils rejoignaient le camp pour se reposer, ce qui présentement ne devait pas tarder.

Cette fois, Darn était revenu seul et il alla directement au rapport de Torkan :

— Mon Prince, nous approchons de la grande route d'Argastille qui est très fréquentée. Par précaution, nous devrions profiter de l'obscurité pour la franchir.

— Se trouve-t-elle encore loin ?

— Environ, à une heure de cheval.

— Dans ce cas, ne nous arrêtons pas. D'ici que nous y soyons, la nuit sera complètement tombée. Nous pourrons la traverser sans problème et nous nous en écarterons une heure

durant avant de camper.

— Cela me semble la sagesse même, mon Prince. Je vous conduis.

Ils suivirent Darn et retrouvèrent Kikoro, une bonne heure plus tard.

Celui-ci était embusqué dans un boqueteau sur une crête qui dominait la route de loin. Lorsqu'il les aperçut, il se précipita à leur rencontre, en leur faisant signe de mettre pied à terre. Quand il se fut approché suffisamment, pour qu'ils l'entendent sans qu'il doive crier, il les alerta :

— Venez vous mettre à couvert et évitez de faire du bruit ! Une troupe arrive sur la route. Ils sont plus nombreux que nous et ont l'air bien armés.

— Dans quelle direction se déplacent-ils ? demanda Torkan.

— Ils vont vers Argania, mon Prince.

— Vous, Darn et Rudegard, avec moi. Les autres, restez avec les chevaux et faites-les tenir tranquilles.

Les quatre hommes se glissèrent jusqu'à la lisière du boqueteau et s'aplatirent dans les fougères qui le bordaient.

La troupe qui approchait se révéla celle de Varjo. Depuis Byzandore, elle avait grossi, d'une douzaine de soldats Argastillans qui avait eu le malheur de la croiser et s'était retrouvée asservie sans comprendre ce qui leur arrivait.

Deux des lunes de Styrra avaient atteint leur plénitude. Elles illuminaient la nuit comme deux lanternes célestes et dans la clarté qu'elles donnaient, les silhouettes se découpèrent nettement. Torkan reconnut sans peine Varjo, qui se distinguait par sa masse imposante, et Éristen. Kikoro attira l'attention de ses compagnons :

— Regardez par ici.

Un attelage mené par deux hommes arrivait en sens inverse. Les gardes de Varjo se portèrent à sa rencontre avant qu'il ne parvienne à la hauteur de leur convoi, et l'arraisonnèrent. Ils jetèrent les conducteurs au sol sans ménagement et deux d'entre eux leur plaquèrent leurs mains sur la tête.

— Que leur font-ils subir ? chuchota Kikoro.

— Ils les asservissent, répondit Torkan, je savais qu'ils en possédaient le pouvoir, mais j'ignorais comment.

Sur la route, les deux hommes avaient récupéré leur attelage, avaient fait demi-tour et repartaient avec la troupe. Lorsqu'elle eut disparu dans la nuit, les observateurs retournèrent auprès de leurs compagnons. Torkan les briefa :

— Nous savons à présent, comment les sbires du maître des hommes sans ombre

procèdent pour asservir. Ils apposent leurs mains sur la tête de leurs victimes. À vous d'en tirer les conclusions qui s'imposent, Messieurs.

— Quelle maudite engeance que ces malfaisants ! s'exclama un cavalier.

— Le seul malveillant dans cette histoire, c'est le maître des hommes sans ombre. Les autres ne constituent qu'une armée de souffre-douleur, le reprit Rudegard, sur un ton paternel et réprimandeur.

— Ils n'en sont pas moins nos ennemis et si nous nous heurtons à eux, nous devons les tuer sous peine de subir l'asservissement ou de trépasser nous-même, trancha Torkan.

Puis il s'adressa aux coureurs de bois :

— À vous de jouer Messieurs. Allez devant. Marchez une heure et trouvez-nous un lieu propice au campement. Nous vous suivrons, aussitôt que vous aurez traversé la route.

Les deux hommes sautèrent à cheval et la nuit les avala. Après quelques instants, revenu à la lisière du boqueteau, Torkan les aperçut qui franchissaient la voie et s'enfonçaient dans l'obscurité. Ils avaient acquis suffisamment d'avance pour que la troupe puisse quitter le couvert à son tour et partir à leur suite.

Quelques jours plus tard, Darn les abandonna. Ils étaient parvenus aux pieds des Arravallons et il devait poursuivre seul, sa mission. Ses compagnons lui souhaitèrent bonne chance et ils se séparèrent ; lui se dirigea vers le sud et eux vers l'ouest.

Les contreforts des Arravallons étaient couverts de forêts, ce qui pouvait constituer un avantage si l'on désirait se cacher, mais nécessitait une extrême vigilance, car c'était aussi propice aux embuscades.

Torkan n'avait aucune raison de penser qu'ils étaient repérés ou suivis. D'autre part, il ignorait tout de la stratégie des hommes sans ombre et de leurs moyens de communication, par conséquent il devait maintenir sa troupe sur ses gardes, en permanence.

Kikoro ouvrait la voie. Il se dépensait sans compter. Il explorait le terrain, jusqu'à sept ou huit kilomètres en avant de l'expédition. Puis il revenait sur ses pas, indiquait le chemin à suivre et le cas échéant avertissait de la présence de paysans ou de bergers.

Depuis qu'ils avaient quitté Darn, deux journées s'étaient écoulées, sans mauvaise rencontre, mais marquées par une pluie battante qui tombait dru et sans discontinuer. Malgré les grandes capes de cuir, ils étaient mouillés jusqu'à la peau et ils auraient payé cher, pour pouvoir se réchauffer.

Lorsque le soleil reparut enfin, vers le milieu du troisième jour, ils l'accueillirent avec une clameur de satisfaction. Comme ils abordaient une petite prairie enchâssée dans la forêt, une halte fut décidée, que l'on mettrait à profit pour évacuer l'excès d'humidité emmagasiné

durant les jours de pluie.

Aussitôt, ils installèrent un camp de fortune, se déshabillèrent, autant que la décence le leur permettait et étendirent leurs affaires au soleil. Celui-ci chauffait très fort, à croire qu'il essayait de compenser les deux jours et demi de pluie, pendant lesquels on ne l'avait pas vu. Du coup, hommes et vêtements séchèrent rapidement et leur moral s'en trouva ragaillardi.

Un chevreuil paya de sa vie la mauvaise fortune qui l'avait conduit à passer par là. En moins de temps qu'ils en mirent ensuite, pour allumer un feu, il fut tué, dépecé, embroché sur un solide noisetier et mis à rôtir sur un foyer fumant d'humidité. Il était presque cuit à point lorsque Kikoro revint auprès d'eux, après une absence un peu plus longue qu'à l'accoutumée. Il avait senti le feu de loin et s' alarma quand il en aperçut les émanations :

— Mon Prince, avez-vous perdu l'esprit ? J'ai flairé votre foyer à plus de deux kilomètres. Je vous rappelle que nous nous trouvons en territoire potentiellement hostile et de surcroît, une troupe suspecte rôde dans les parages. C'est courir un gros risque, pour un petit repas chaud.

— Une formation douteuse, affirmes-tu ? Où ? Combien d'éléments ? répondit Torkan et à l'adresse de ses hommes, vous autres, éteignez-moi ce feu, vite !

— À peu près vingt-cinq individus, des soldats, dont la plupart, ne doivent occuper cette fonction que depuis peu. Ils circulent dans la forêt, en restant à couvert. Ils semblent quadriller le terrain, comme s'ils cherchaient quelque chose ou quelqu'un, reprit Kikoro.

— Se trouvent-ils loin d'ici ?

— Je les ai laissés à six kilomètres au sud-ouest, mais à présent, s'ils n'ont pas encore vu la fumée de votre foyer, à coup sûr, ils en auront senti les effluves.

— Ce qui signifie que nous devons déguerpir au plus vite, n'est-ce pas ?

— Je ne saurais mieux m'exprimer, mon Prince.

Torkan donna les ordres. Le feu était éteint et recouvert de boue et de feuilles mortes. Les hommes emballèrent la venaison dans une cape, ramassèrent tout ce qu'ils avaient éparpillé au soleil et ils évacuèrent les lieux aussi vite et discrètement qu'ils le purent. Kikoro les guida quelques instants sur un axe nord-ouest et il repartit devant.

La troupe avançait à bon train. Elle s'était éloignée de trois ou quatre kilomètres de son campement, lorsque Rudegard s'arrêta. Il laissa défiler tous ses camarades, scruta le terrain qu'ils venaient de parcourir et remonta toute la cavalcade, jusqu'à Torkan qu'il interpella :

— Mon Prince, en fuyant de cette manière, nous ne sèmerons pas les hommes aperçus par Kikoro, s'ils cherchent à nous rattraper.

— Pourquoi mon vieil ami ?

— Nous laissons beaucoup trop de traces, trop facilement visibles. À moins qu'ils soient atteints de cécité, ils ne pourront pas les manquer.

— Dans ce cas, que conseilles-tu ?

— Dans un premier temps, tâchons de savoir si nous avons vraiment affaire à des hommes sans ombre. Puis, le cas échéant, évaluons leur force et si possible attaquons et éliminons-les.

Torkan réfléchit quelques instants. Rudegard avait sans doute raison, mais lui, détenait-il le droit de mettre sa mission en danger ? Porter le message d'alerte de son père au roi Philidor était hautement plus important que l'anéantissement d'un groupe d'hommes sans ombre. Il trancha :

— Nous agissons de la sorte, s'ils nous serrent de trop près. Tu vas rester en arrière garde avec un cavalier. Laissez-nous un kilomètre d'avance et suivez-nous, en surveillant vos arrières. À la moindre alerte, rejoignez-nous. Nous aviserons alors, de la conduite à tenir. N'engagez le combat que si vous ne pouvez l'éviter.

— Selon votre volonté, mon Prince.

— La troupe reprit son chemin, au galop léger. Torkan était revenu en tête et il suivait toujours la direction donnée par Kikoro.

Lorsque Rudegard estima qu'ils s'étaient assez éloignés, il se remit en marche avec son compagnon. Ils se retournaient fréquemment, pour détecter d'éventuels poursuivants. De temps à autre, ils s'arrêtaient pour écouter la forêt, ou bien, l'un d'eux s'éclipsait sous le couvert et observait leurs arrières, alors que son compagnon prenait un peu d'avance. Puis, il le rejoignait et ensemble, ils galopèrent pour revenir sur le reste de leurs camarades.

Quelques heures s'écoulèrent sans que rien les alertât. Ils commençaient à croire qu'ils avaient exagéré le danger, quand un groupe de cavaliers apparut, à l'extrémité d'une clairière, qu'ils venaient de traverser. Ils étaient six et semblaient bel et bien sur leurs traces. À voix basse, Rudegard s'adressa à son compagnon :

— Kikoro avait raison de se méfier. Ce sont bien des hommes sans ombre, mais ils sont moins nombreux que ce qu'il avait annoncé.

— À moins que ce ne soit là, qu'une avant-garde, répondit l'intéressé.

— Pars devant ! Rejoins les autres, et informe Torkan ! Je reste un moment ici pour savoir si d'autres suivent et je te rattraperai.

— Ils approchent dangereusement. Nous devrions filer tous les deux avant qu'ils nous tombent dessus.

Les hommes sans ombre étaient parvenus presque au milieu du passage découvert. Rudegard dut convenir que s'il attendait encore, il serait immanquablement repéré et qu'alors,

la fuite discrète se transformerait en poursuite infernale.

— Tu as raison, allons-y. Ils tournèrent bride et quittèrent les lieux, usant de toutes les astuces qu'ils connaissaient pour éviter le moindre bruit.

Malheureusement pour eux, dans la clairière, le chef de la troupe possédait une ouïe très fine. Malgré leurs précautions, il perçut leur présence dans la forêt et donna l'alerte. Aussitôt, toute la bande s'élança au galop et la poursuite commença.

Les hommes sans ombre détenaient l'avantage du nombre. Leurs chevaux étaient visiblement mieux reposés que ceux de leurs proies et peu à peu, ils gagnaient sur elles. Rudegard se retournait souvent, pour s'assurer que son compagnon suivait. Celui-ci peinait à soutenir l'effort. Sa monture faiblissait et céda du terrain. À ce train-là, leurs poursuivants le reprendraient bientôt.

Que décider ? S'arrêter et combattre ? À deux contre six, leurs chances s'avéraient minces. Rudegard se résolut à abandonner son camarade, pour alerter les autres. Si les hommes sans ombre ne le tuaient pas, avec l'aide de ses compagnons, il aurait un espoir de le récupérer. Il jeta un ultime regard en arrière et s'aperçut que Chol avait dû tenir le même raisonnement que le sien, car il lui signifiait par geste qu'il s'arrêtait pour retarder les poursuivants et qu'il devait filer. Il le salua une dernière fois et poussa son cheval, autant qu'il pouvait l'endurer.

L'action de Chol lui redonna un peu de champ. Pendant un moment, il se crut tiré d'affaire, mais il perdit vite ses illusions, lorsqu'il aperçut de nouveau ses poursuivants qui étaient sept, à présent. Néanmoins, il éprouva une certaine satisfaction d'apprendre que Chol n'avait pas péri.

Son cheval avait fourni un gros effort et commençait à accuser la fatigue. S'il ne rejoignait pas rapidement le reste de la troupe, il subirait le même sort que Chol. Il parcourut quelques centaines de mètres supplémentaires et il comprit qu'à l'évidence, ils allaient le rattraper. Il allait devoir combattre. Il mit à profit le peu d'avance qu'il possédait encore, pour choisir son terrain.

Une minuscule clairière se dévoila après une courbe du chemin. Un énorme rocher trônait en son centre. Il était planté là, comme s'il était tombé du ciel. Sa largeur suffisait pour protéger ses arrières s'il s'adossait à lui et il se révélait trop haut et lisse pour qu'on l'escalade : un endroit inespéré, pour tenir ses adversaires à distance. Rudegard mit pied à terre devant le rocher ; s'empara de la lance qui était sanglée à sa selle, resserra le ceinturon qui portait son épée et sa dague, s'abrita derrière son écu et, le rocher protégeant son dos, attendit ses adversaires de pied ferme.

Le premier qui se présenta commit l'erreur de l'attaquer à cheval. Rudegard était un vieux

chevalier, rompu à toutes les techniques de combat. L'expérience s'avéra fatale pour l'individu qui, transpercé par la pique, mordit la poussière. Rudegard dégagea son arme et se remit en garde. Il se doutait bien que les hommes sans ombre ne commettraient pas deux fois la même erreur, mais il était décidé à mourir, plutôt qu'être asservi. Cependant, il redoutait de devoir affronter celui qui fut son compagnon : non pas qu'il craigne d'être vaincu, mais parce qu'il aurait scrupule à l'occire.

À quelque distance de là, Torkan et la troupe avaient fait halte. Kikoro les avait rejoints. Ils examinaient les possibilités qui s'offraient à eux, lorsque soudain, s'interrompant au milieu d'une phrase, Kikoro tendit le cou et réclama le silence.

— Qu'avez-vous détecté ? demanda Torkan.

— Là ! vous avez entendu ! Ça ressemble à un bruit de combat, répondit-il en désignant la forêt dans la direction d'où ils étaient venus.

Torkan prêta l'oreille et perçut à son tour, le tintement des épées qui s'entrechoquent. Il comprit aussitôt ce que cela signifiait.

— Tout le monde en selle, ordonna-t-il, Rudegard et Chol sont attaqués.

Lorsque la troupe déboula dans la clairière, Rudegard était blessé et désarmé. Ses adversaires l'avaient traîné devant un des hommes sans ombre qui imposait ses mains sur sa tête. Son bras gauche pendait inerte le long de son corps et son sang ruisselait sur lui, s'écoulant d'une vilaine plaie ouverte au niveau de l'épaule.

Le cœur brisé par cette vision, Torkan chargea sans autre préambule, imité par ses compagnons. Rudegard se relevait, hagard. C'était désormais un asservi, mais Torkan refusait de le perdre. Il abandonna les hommes sans ombre à ses camarades et se jeta sur son vieil ami, avant qu'il ne puisse réagir. Sa blessure l'avait beaucoup affaibli. Il le maîtrisa sans peine, lui lia les mains et entreprit de soigner la plaie de son épaule.

Pendant ce temps, ses cavaliers étaient venus à bout, sans perte, de leurs adversaires sans ombre. Ceux-ci s'étaient battus avec acharnement, ne laissant, aux compagnons de Torkan, d'autre possibilité que leur ôter la vie, à l'exception de Chol, qu'ils avaient reconnu à temps et qu'ils se refusaient à occire. Ils l'avaient acculé au rocher et le tenaient en respect à la pointe de leurs piques.

Torkan confia Rudegard aux soins de Kikoro et s'approcha du demi-cercle de lances qui cernait Chol. Il le fixa droit dans les yeux, mais son regard était éteint.

— Abandonne le combat et jette ton arme. C'est la seule chance qu'il te reste. Ne nous oblige pas à te tuer.

— Pourquoi ? Vous n'avez pas pris pitié de mes camarades alors, pourquoi m'épargnez-

vous ? Je ne vous connais pas.

— Rends-toi, Chol. Ne perds pas la vie pour rien !

— Je m'appelle Lohc. Mourir ne me fait pas peur. Je sers le maître des ombres... et il s'effondra, assommé d'un adroit coup de manche de pique asséné par un cavalier, qui avait profité de la diversion créée par l'intervention de Torkan.

L'affaire était réglée. Pendant que Kikoro achevait de panser la blessure de Rudegard, Torkan plaça une sentinelle en bordure du chemin, à une centaine de mètres dans la forêt, pour ne pas se laisser surprendre par l'arrivée éventuelle de renforts ennemis.

Les cavaliers rattrapèrent des chevaux pour les deux prisonniers et chassèrent les autres dans les bois. Puis ils ramassèrent les armes éparses et dissimulèrent les cadavres de leurs adversaires. Torkan revint alors auprès de Rudegard et bien qu'il soit persuadé de connaître sa réponse, il lui demanda son nom.

— Je suis Dragedur. Mourir ne me fait pas peur. Je sers le maître des ombres.

— Tu ne périras pas. Nous allons prendre soin de toi.

— Pour quelle raison m'épargnez-vous ?

— Tu l'ignores vraiment ? Ne me reconnais-tu pas ?

— Je ne vous ai jamais vu et je ne sais pas qui vous êtes.

— Je suis Torkan de Barador. Ton camarade, que nous avons capturé, et toi, étiez des nôtres avant de servir le maître des hommes sans ombre. J'entends bien vous arracher à lui.

Soudain, la sentinelle revint au galop et mit fin au dialogue en donnant l'alerte :

— Mon Prince, d'autres ennemis arrivent. Ils nous auront rejoints incessamment.

— Combien ?

— Cinq ou six, je n'ai pas pu les dénombrer avec précision.

Torkan rassembla son monde et ordonna :

— Ridur et Pandor, emmenez nos malheureux compagnons en lieux sûrs et gardez-les. Ceux qui restent, avec moi, nous devons nous débarrasser d'eux, sinon, ils ne nous lâcheront pas. Toutefois, tâchons de capturer leur chef.

— Dans quel but ? À ce rythme, les prisonniers ne tarderont pas à être plus nombreux que nous et ce sont autant de bouches à nourrir, rétorqua un cavalier.

— Je m'en rends compte, mais cela pourrait s'avérer vital, pour l'avenir de nos deux malheureux camarades. Je crois savoir que ce sont les chefs de troupe qui asservissent et j'espère qu'ils possèdent également la capacité de défaire ce qu'ils ont accompli.

— Selon votre volonté, mon Prince.

Ils tendirent leur piège sous le taillis, à la sortie de la clairière. À peine s'étaient-ils

embusqués de chaque côté du chemin, que cinq cavaliers sans ombre déboulèrent dans celle-ci. Ils s'arrêtèrent.

Seul le meneur de la troupe avait l'air d'être un soldat. Les autres ne devaient leur état militaire qu'à leur récent asservissement. D'un regard circulaire, le chef inspecta la clairière. Il remarqua qu'une bataille s'y était déroulée, mais comme il ne trouva aucun de ceux qui l'avaient précédé ni de ceux qu'ils poursuivaient, il donna l'ordre de repartir et tomba dans le piège des Baradorans.

Lorsqu'ils se virent encerclés, ses hommes jetèrent bas leurs armes et levèrent les mains à la première injonction. Leur chef les houspilla, les injuria et finalement, les maudit, leur promettant le courroux du maître. Lui tenait son épée haute et voulait en découdre.

Il poussa sa monture en avant, pour tenter de rompre l'encerclement, mais les cavaliers de Torkan comptaient parmi les meilleurs de ce monde. Ils s'écartèrent, juste assez, pour qu'il s'engouffre dans la brèche sans pouvoir les atteindre et d'un adroit coup, du plat de sa pique, l'un d'eux l'assomma à moitié. Sonné, il vida les étriers et chuta lourdement. Avant qu'il n'ait pu se relever, deux hommes étaient arrivés sur lui. Neutralisé et ligoté, il fut conduit devant Torkan qui l'interrogea :

— Ton nom ?

— Je m'appelle Opmac. Mourir ne me fait pas peur. Je sers le maître des ombres.

Malgré la gravité du contexte, sa réponse arracha un sourire à Torkan. Décidément, tous ses prisonniers récitaient le même couplet. Il poursuivit :

— Notre éclaireur nous avait signalé une vingtaine d'hommes. Où sont passés les autres ?

Opmac serra les dents et le fixa d'un regard de bravade. Lorsque la dague de Kikoro caressa sa gorge, il perdit de sa superbe et bredouilla :

— Ils sont repartis vers le col, avant que nous ne trouvions vos traces.

— Quels ordres avez-vous reçus, en ce qui nous concerne ?

Le prisonnier le défia à nouveau du regard. Derechef, il ressentit le frôlement de la dague.

— Le maître a dit : « *convertissez ou tuez.* »

— Nous, spécialement ?

— Non, tout le monde.

— Est-ce toi qui asservis, dans cette troupe ?

— Oui.

— Alors tu vas défaire ce qu'un de tes camarades a infligé aux nôtres tout à l'heure.

— Ah ! Ah ! Ah ! Rire sardonique du prisonnier. C'est donc pour cela que vous ne m'avez pas encore tué ! Impossible.

Kikoro augmenta la pression de la dague sur sa gorge. Il ravala son hilarité. Puis, avec une intonation jubilatoire, déclara :

— Seul le maître le pourrait, à condition qu’il le veuille bien.

Torkan se détourna, pour masquer sa déception. Il avait espéré récupérer Rudegard et Chol sans délai. Mais, sans attendre quoi au juste ? Si ce que le prisonnier avait affirmé était vrai, si le maître des hommes sans ombre s’avérait réellement le seul à pouvoir annuler l’asservissement de ses compagnons, ceux-ci risquaient de devoir patienter longtemps, avant de retrouver leur libre arbitre. Cette pensée chagrina profondément le prince et raffermi sa détermination à s’employer au maximum, pour exterminer le monstre. En attendant que ce jour vienne, il allait devoir placer ses deux camarades en lieux sûrs, pour les protéger d’eux-mêmes et de la vindicte du peuple.

Kikoro interrompit le cours de ses réflexions :

— Mon prince, garder les prisonniers va à coup sûr nous encombrer, nous retarder et nous mettre en danger. Quelles dispositions adopterons-nous à leur égard ?

— On les abandonne là, désarmés, à pied, et ligotés aux arbres. Ils parviendront sans doute à se libérer, mais d’ici là, nous aurons parcouru une telle distance qu’ils ne pourront plus nous nuire.

16 — Styrria

Le soleil approchait du couchant lorsque Torkan aperçut Styrria à l'horizon. La route, qu'ils avaient suivie quelques heures durant, les avait amenés en serpentant, au sommet d'un relief en arc de cercle, qui s'étirait de part et d'autre du chemin, et se perdait dans le lointain. Torkan contemplait le panorama qui s'offrait à ses yeux.

Sur sa gauche, à peine visible, il discernait la trouée, due au passage du fleuve tranquille. Celui-ci prenait naissance dans les glaciers de Montanor, d'où il descendait par une succession de cascades vertigineuses. Puis il drainait les eaux de tous les ruisseaux de la forêt avant de franchir les collines. S'incurvant tantôt à gauche, tantôt à droite, il avait su trouver le chemin de la plaine et là, après un voyage tortueux, celui de l'océan.

Devant lui, deux autres reliefs semblables à celui sur lequel il était stationné s'échelonnaient de manière concentrique et décroissante, jusqu'à la plaine de Styrria. Sa position dominante lui permettait d'y apercevoir les méandres du fleuve tranquille, tel un grand serpent qui luisait sous la lumière du couchant. Au loin, la cité trônait sur sa colline, au milieu de l'immensité plate, comme le rebond figé d'une goutte d'eau au centre d'un lac.

Il se dégageait de ce tableau, une telle impression de beauté grandiose que celui qui le contemplait pour la première fois en était presque hypnotisé. Torkan éprouva ce sentiment : cette envie soudaine de se poser là et de regarder à tout jamais, ce désir insensé de se fondre dans ce décor, d'en être partie intégrante, d'être lui. Seul son corps se tenait immobile sur sa selle. Son esprit s'était envolé. Il planait loin au-dessus de la plaine, il englobait la totalité du paysage et il rayonnait de bonheur.

La voix de Kikoro le tira, dans un sursaut, de l'état quasi hypnotique où il était plongé :

— Mon prince, cet endroit me semble tout à fait propice au bivouac. Il nous offre une vue dégagée sur les deux versants et j'ai découvert une dépression à l'écart du chemin, qui nous dissimulera au regard d'éventuels visiteurs.

— Je m'en remets à ton jugement. Installez le camp, je vous rejoindrai dans un instant, répondit Torkan encore sous l'emprise de sa rêverie.

Kikoro perçut une certaine lassitude dans la voix de Torkan, il s'inquiéta :

— Quelque chose ne va pas, mon prince ?

— Non, seulement un peu de fatigue, rien qu'une bonne nuit de sommeil ne puisse réparer. Je te remercie de ta sollicitude, Kikoro.

Celui-ci s'en alla rejoindre la troupe.

Torkan essaya de se replonger dans la contemplation du paysage, mais l'interruption de

Kikoro avait rompu le charme. Alors qu'il observait Styrria, cherchant à retrouver la fascination de l'instant passé, il se remémorait les derniers jours de leur expédition.

Ils avaient laissé les contreforts des Arravallons derrière eux depuis longtemps. L'Aquénor ne s'était révélé qu'un obstacle insignifiant. Ils l'avaient franchi sans aucune difficulté, puis avaient marché vers l'ouest, pour atteindre la forêt de Montanor, dans laquelle ils s'étaient profondément enfoncés, avant d'obliquer au nord en direction de Styrria.

Kikoro s'était avéré un guide parfait. Avec un sens de l'orientation infallible, il avait su les conduire sur la bonne route, en évitant les voies les plus fréquentées. Par deux fois, il avait même déjoué les barrages filtrants que les hommes sans ombre disposaient, à mesure qu'ils progressaient eux aussi vers le nord.

Levant les yeux, Torkan aperçut la première étoile du soir. Il s'ébroua, comme s'il revenait brutalement à la réalité, et rebroussa chemin pour rejoindre ses compagnons au bivouac.

Kikoro avait une fois de plus prouvé la valeur de son jugement. Si Torkan n'avait pas su qu'ils se trouvaient là, il serait passé sans les voir. La dépression du terrain les rendait invisibles depuis le chemin et elle occultait totalement le feu qu'ils avaient allumé, dont le crépuscule avalait la fumée.

Pendant que les hommes préparaient un repas, Torkan s'approcha de Rudegard. Celui-ci demeurait hagard. Sa blessure, cicatrisée, ne nécessitait plus de pansement et chaque soir, le prince lui déliait les mains, pour qu'il puisse faire travailler un peu son bras. Il se prêtait docilement aux exercices qu'on l'obligeait à accomplir, mais se tenait coi ; il daignait tout juste répondre par oui ou par non lorsque Torkan s'enquêrait de sa souffrance.

Kikoro vint à son tour. L'état autant physique que mental de son ami le préoccupait :

— Comment va-t-il aujourd'hui ?

— C'est difficile à savoir. La mobilité de son bras s'améliore de jour en jour, mais il reste prostré et ne parle pas.

— Sommes-nous toujours obligés de lui lier les mains ?

— Oui, pour sa sécurité et pour la nôtre. Imagine qu'il s'empare d'une arme. Un combattant de sa trempe ne nous laisserait pas d'autre choix que celui de le tuer : sans compter qu'auparavant, il réussirait très certainement, à occire quelques-uns d'entre nous.

— Quelle tristesse qu'un chevalier de sa stature se trouve réduit à cet état !

— Oui, en effet, espérons que nous parvenions à l'en sortir.

— Souhaitons-le.

Sur ce constat optimiste, les deux compagnons laissèrent les prisonniers à la garde d'un cavalier et s'en retournèrent à l'observation du terrain en direction de Styrria.

— Combien de temps avant d’atteindre la cité ? demanda Torkan.

— Si les hommes sans ombre ne nous ont pas devancés, nous pourrions y parvenir en soirée, dans quatre jours, répondit Kikoro.

— Dans ce cas, inutile de nous presser, j’aimerais autant que nous y arrivions en début de matinée, par grand soleil. Ça pourrait nous éviter de tomber dans un piège.

— Vous avez raison, mon prince, mais pour l’heure, nous devons nous reposer. La journée m’a paru longue et je perçois une odeur de venaison qui me rappelle que nous n’avons rien mangé depuis ce matin.

Les deux hommes se rapprochèrent du feu de camp, où les cavaliers grillaient un quartier de sanglier qu’ils avaient chassé dans la journée. La soirée s’écoula tranquillement sous les étoiles, au crépitement des flammes et aux hululements des chouettes. Rien ne vint troubler leur repos. Le petit jour les trouva blottis sous les capes de cuir, chargées de rosée.

*
**

La troupe de Torkan progressait dans la plaine de Styrria depuis l’aube. Elle avait réduit de deux tiers la distance qui la séparait encore des remparts de la cité. Sa présence ne semblait pas susciter plus de curiosité que n’importe quelle autre ni aucune réaction particulière. Sans en avoir l’air, les cavaliers scrutaient avec attention le comportement des gens qu’ils croisaient. Ils n’avaient détecté aucun homme sans ombre et commençaient à penser que la gangrène n’avait pas encore atteint ces parages.

Kikoro était parti devant, pour annoncer leur venue et demander une audience au roi Philidor. À mesure qu’il avançait, la cité se dessinait de plus en plus nettement. Elle se dressait sur une colline qui marquait le centre de l’immense plaine où elle se trouvait. Ainsi perchée, elle apparaissait sur fond d’azur.

Depuis le sommet, la demeure du roi, le château fort qui avait dû donner naissance à la cité dans un lointain passé, dominait toute la ville qui s’étageait sur les pentes tout autour de lui. Ses tours et son donjon la coiffaient, comme une couronne, au point culminant de la colline.

À la base de celle-ci, témoin des conflits d’autrefois, un épais rempart de pierres bleues ceignait la cité. De loin en loin, espacées d’une portée d’arc, des tours carrées disposées en saillie interrompaient l’uniformité rectiligne de la muraille. Elles offraient ainsi aux défenseurs la possibilité de tirer aisément sur d’éventuels agresseurs qui en tenteraient l’escalade.

La nature elle-même semblait avoir éprouvé le besoin de protéger l’endroit, car le fleuve tranquille l’avait quasiment encerclé dans un des nombreux méandres qu’il dessinait en traversant la plaine avant de rejoindre l’océan. La colline de Styrria était en fait une

presqu'île, qu'un isthme reliait au reste du pays sur la rive ouest du cours d'eau. Le passage s'avérait étroit et très facile à défendre. Quant au fleuve, tout tranquille qu'il paraisse, il n'en demeurait pas moins, large, profond et difficile à traverser, si l'on en retirait les passerelles.

Après l'avoir longé sur quelques kilomètres, Kikoro s'engagea sur le pont qui l'enjambait et donnait un accès direct à l'entrée sud de la cité. Pour y être déjà venu à deux reprises, il connaissait la ville. La porte franchie, il se dirigea aussitôt vers le château.

Au hasard des rues et des passages qu'il empruntait pour se hisser jusque-là, son regard affûté de coureur de bois lui permit de repérer quelques hommes sans ombre qui tentaient, tant bien que mal, de dissimuler leur état. Il pensa qu'ils arrivaient à temps pour donner l'alerte.

Devant l'entrée du château, le chef des gardes, un officier d'un âge certain qui avait dû voyager et apprendre beaucoup, reconnut la livrée du Barador. Il s'enquit de l'objet de sa visite :

— Que nous vaut la présence d'un soldat du Barador ?

— Je suis Kikoro, envoyé du prince Torkan, fils de Sa Majesté, Gontar de Barador. Je viens annoncer son arrivée et solliciter une audience pour lui auprès du roi Philidor.

— Laissez là votre monture ! Nous allons vous conduire.

Il appela un de ses hommes, auquel il confia Kikoro après lui avoir demandé de remettre ses armes.

Alors qu'il traversait le pont sur le fleuve tranquille, Torkan repéra une dizaine de cavaliers qui sortaient de la cité et venaient à sa rencontre. Il pressa sa troupe pour se dégager du passage étroit afin d'éviter de se trouver confiné dans un espace réduit, après quoi, ignorant ce qui l'attendait, il s'arrêta. Automatiquement, l'homme qui le suivait se porta à sa hauteur, pour couvrir son flanc gauche.

Les Styriens s'immobilisèrent à quelques mètres. Un officier s'avança. C'était un individu de la génération de Rudegard, au port noble et fier de vieux soldat aguerri. Son sourire et son regard, aussi francs que son parler, le rendirent aussitôt sympathique aux arrivants lorsqu'il déclara :

— Prince Torkan de Barador ! Au nom du roi Philidor et également au mien, je vous salue et vous souhaite la bienvenue à Styria. Je suis Anafer, chef de la garde d'honneur du château. Le roi m'a chargé de vous conduire jusqu'à lui.

— Je vous remercie de votre accueil Anafer. Pourrions-nous nous hâter, car je dois informer Sa Majesté Philidor, d'évènements graves dont dépend la sécurité de nos royaumes ?

— Épargnons notre temps, dans ce cas. Veuillez nous accompagner.

La troupe Styrienne se mêla aux Baradorans et Anafer à sa droite Torkan et ses compagnons pénétrèrent dans Styria.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la cour du château, Kikoro, accoudé à la margelle d'un puits, contait fleurette à une jeune personne qui avait l'âge d'être sa fille. Le bruit des sabots ferrés sur les pavés provoqua la sortie d'une demi-douzaine de garçons d'écurie qui s'empressèrent auprès des chevaux, avant même que les cavaliers en soient descendus.

Pour le coureur de bois, l'arrivée de la troupe sonnait la fin de la récréation. Il murmura une dernière plaisanterie qui fit rire aux éclats la jeune fille et clôt la discussion :

— Désolé, heu... comment c'est ton petit nom, déjà ?

— Ferdilène ; Ferdi, pour mes amis.

— Eh bien Ferdi ! je suis navré de t'abandonner, mais les affaires reprennent. Mon prince vient d'arriver et je me dois à son service. J'espère que nous trouverons l'occasion de nous revoir.

— Oh ! Je pense bien. Je travaillerai au château ce soir. Le roi donne une réception en votre honneur et un grand festin aura lieu.

— Dans ce cas, à tout à l'heure peut-être. Il lui adressa un dernier sourire et rejoignit Torkan qui s'entretenait avec Anafer.

— Doit-on enfermer vos prisonniers au cachot ?

— Les incarcérer ? répondit le prince. Certes ! Mais si possible, pas dans les geôles, car ces deux hommes sont des nôtres. L'un d'eux demeure même très cher à mon cœur. Ils méritent tous deux quelques égards. Cependant, ne leur déliez surtout pas les mains ni ne les perdez de vue.

— Pourquoi les traitez-vous de la sorte, s'ils appartiennent à votre maison ?

— Lorsque je me serai entretenu avec Philidor, vous comprendrez. Pour l'instant, sachez seulement que contre leur gré, ils incarnent une abomination qui menace la sécurité de tous les royaumes de ce monde.

Anafer observa les deux hommes d'un regard sceptique.

— Ils ne paraissent pas bien dangereux comme ça !

— C'est ce qu'ils représentent qui l'est.

— Par les trois lunes ! Vous vous montrez bien énigmatique, prince !

— Plus vite, je rencontrerai Sa Majesté, plus rapidement vous comprendrez, insista Torkan

— Hâtons-nous, donc. Il nous attend, concéda Anafer.

Les cavaliers Baradorans furent conduits directement dans un local, où ils partagèrent des rafraîchissements avec leurs homologues Styriens. Les deux prisonniers furent enfermés

dans une pièce contiguë, où deux soldats furent affectés à leur surveillance. Pendant ce temps, Anafer emmena Torkan et Kikoro jusqu'à la salle du trône où, entouré de son connétable, de ses conseillers et de quelques barons, Philidor les attendait. Un chambellan les annonça et ils y pénétrèrent après leur guide.

Anafer s'arrêta à quelques pas de son souverain, le salua en se prosternant et s'écarta en faisant signe à Torkan d'avancer jusqu'à lui. Celui-ci s'inclina à son tour devant Philidor qui d'un hochement de tête lui rendit la politesse.

— Roi Philidor ! Au nom du roi Gontar, mon père, en mon nom et en celui du peuple Baradoran, je vous salue et vous remercie de nous accueillir.

— Bienvenue à Styrria, prince Torkan. Je n'avais pas reçu de visite de cette importance depuis si longtemps, que nous fêterons dignement cet évènement ce soir. Mais en attendant, expliquez-moi quelles circonstances ont pu se révéler si graves qu'elles justifient que vous ayez parcouru une telle distance sans vous être annoncés et pourquoi ce vieux diable de Gontar n'est pas venu lui-même ?

— Soyez assuré, sire, que rien ne lui aurait procuré plus de plaisir, si des évènements d'une extrême gravité ne l'avaient retenu en Barador. Une menace très sérieuse pèse sur tous les royaumes du monde connu. Elle a d'abord frappé chez nous et elle arrivera bientôt à vos portes, peut-être s'y trouve-t-elle déjà, sournoise et presque indécélable. C'est pourquoi il m'a envoyé auprès de vous afin que je vous avertisse du danger qui vous guette et qui vous réduira à la servitude avec votre peuple, si vous n'en mesurez pas rapidement l'importance.

— Vous m'effrayez presque, prince ! M'expliquerez-vous la nature de ce terrible fléau ?

Torkan regarda autour de lui. Outre les personnages qui entouraient le roi, un scribe, plusieurs gardes et quelques serviteurs en attente d'ordre se trouvaient également dans la salle.

— Ce que je m'apprête à vous révéler, sire, ne doit pas sortir de cette salle jusqu'à ce que vous ayez pris la mesure du danger et agi en conséquence. Pire encore, je souhaiterais que nous demeurions seuls avec Anafer.

Un murmure d'indignation s'éleva de l'assistance. Le connétable, les conseillers et les barons s'offusquaient d'une telle demande et le marmonnement allait crescendo. Le roi l'interrompit :

— Allons Messieurs ! du calme ! Comme vous pouvez le constater, prince, votre intervention soulève des protestations. Ils se sentent insultés et je les comprends.

S'adressant à eux, Torkan tenta de se rattraper :

— Si certains d'entre vous s'estiment outragés, je les prie de m'en excuser. Seul mon souci

de sécurité motivait ma demande.

Jusque-là, Kikoro était resté deux pas en retrait. Il s'avança à la hauteur de son prince et lui murmura quelque chose à l'oreille. Torkan acquiesça et reprit :

— Mon camarade se porte garant de votre intégrité, Messieurs. De ce fait, si le roi Philidor approuve, vous pouvez rester. Par contre, le personnel et les gardes doivent évacuer.

Devant l'insistance de Torkan, Philidor accéda à sa demande et commanda qu'on apporte des sièges pour ses visiteurs. Lorsqu'ils furent abrités des oreilles indiscrètes, le souverain redonna la parole à Torkan :

— Vous m'intriguez, prince Torkan. J'affirmerais même que vous m'inquiétez presque. Nous vous écoutons.

— Vous souvenez-vous, sire, de ces histoires d'hommes sans ombre que mon père vous racontait, alors qu'il vous recevait à Barador ?

Philidor, sourcils froncés, fournit un effort de réflexion visible. Finalement, il concéda :

— C'est très confus dans ma mémoire. Cependant, il m'en reste quelques bribes, mais cela remonte à quinze, que dis-je, vingt ans au moins.

— Vingt ans exactement, sire. J'avais juste cinq ans à l'époque.

— Oui ! Maintenant, ça me revient. Votre père évoquait un géant qui asservissait les hommes et qui dominait la presque totalité des royaumes.

— Eh bien ! Votre Majesté, il est de retour.

Un court silence succéda à cette affirmation, que l'éclat de rire du connétable, qui explosa dans la salle comme un coup de tonnerre, interrompit brusquement. Lorsque son hilarité se calma, il s'en expliqua :

— Ce jour-là, je me trouvais parmi les invités. Ce sont des évocations du passé que votre père se plaisait à relater après boire pour effrayer ses convives avinés. Quel crédit peut-on y apporter aujourd'hui ?

Un conseiller renchérit :

— J'y ai assisté moi aussi. Si la véracité historique des faits qu'il racontait ne peut être mise en doute, ils n'en remontent pas moins, à presque deux millénaires. Comment croire que ce géant aurait pu survivre pendant tout ce temps sans qu'aucune trace de lui subsiste nulle part ?

— Allons, Messieurs ! Laissez le prince s'exprimer ! Qu'il s'explique ! Et vous, messire Torkan, vous allez devoir fournir de bons arguments, car je m'en voudrais d'avoir perdu mon temps avec cette affaire.

Torkan entreprit alors le récit des événements qui l'avait conduit à Styrria. Il omit de parler

de la longue-vue et il conta, par le menu, la capitulation de Barador sans combats et le repli stratégique de Gontar avec son armée, en direction de Barad.

— À cette heure, l'Argastille doit être également aux mains des hommes sans ombre, car Éristen et ses chevaliers sont tombés en leur pouvoir devant nos murs, conclut-il.

L'assemblée l'avait écouté avec attention, sans l'interrompre. Lorsqu'il se tut, le connétable, sur un ton perfide que Torkan aurait pu ressentir comme une insulte s'il n'avait possédé la certitude de son fait, insinua :

— Votre histoire à l'air de se tenir. Toutefois, quelles preuves apportez-vous de sa véracité ?

Le prince avait vécu les événements qu'il venait de raconter. Pour lui, leur authenticité apparaissait si évidente, qu'il n'avait pas songé un instant, qu'on puisse lui en demander des gages. Il se trouva pris au dépourvu. Kikoro le tira d'embarras en lui soufflant :

— Les prisonniers, mon prince.

— Merci Kikoro. Puis à l'assemblée, je possède heureusement deux preuves vivantes, à l'appui de mes dires. Si vous voulez bien tous m'accompagner dehors et faire venir les deux hommes que j'ai confiés à la vigilance de ceux d'Anafer, vous verrez ce qui guette votre royaume, après avoir envahi celui de mon père et celui d'Argastille.

Quelques instants plus tard, dans une cour du château, inondée de soleil, Rudegard et Chol furent amenés devant Philidor et ses barons.

— Qu'ont-ils d'exceptionnel ? demanda un conseiller.

— Regardez-les attentivement. Ne remarquez-vous pas quelque chose d'étrange ? répliqua Torkan.

Après un temps d'observation, Philidor déclara :

— Ma foi non, je ne vois là que deux individus très ordinaires.

— Permettez, sire, que je vous les présente. Il désigna le plus âgé, celui-là se nomme Rudegard. Après mon père et mon frère, c'est l'homme que j'aime le plus au monde. L'autre s'appelle Chol, c'est un cavalier que je connais depuis les bancs de l'école. Demandez-leur leurs identités.

Philidor s'exécuta. Auprès des deux prisonniers, il obtint le même discours : « *je sers le maître des ombres et je n'ai pas peur de mourir* », sur un ton monocorde, après avoir donné leur nom à l'envers.

Perplexe, Philidor regardait tour à tour les deux hommes, puis Torkan.

— Je dois bien admettre que quelque chose de pas très ordinaire les tourmente. Mais cela n'a rien d'irréfutable.

— Cherchez leurs ombres.

Philidor s'apprêtait à ajouter quelque chose. La révélation le laissa coi, tant il fut stupéfait de n'avoir pas remarqué plus tôt, cette absence, dont tout son entourage ne prenait conscience qu'en même temps que lui.

— C'est donc ainsi que votre camarade a pu se porter garant de mes barons tout à l'heure.

— Oui, sire, il s'était assuré de la présence de leurs ombres respectives.

— Comment te nommes-tu, éclaireur ?

— Kikoro, Votre Majesté.

— Dis-moi Kikoro, comme coureur de bois tu dois avoir l'œil exercé. Lorsque tu as traversé la cité pour monter au château, as-tu aperçu des hommes sans ombre ?

— Oui sire. J'en ai repéré plusieurs. D'ailleurs, je crois à la nécessité, voire à l'urgence, d'imposer des mesures de sécurité.

— Que préconises-tu ?

Ce fut Torkan qui répondit :

— Disposez des barrages filtrants aux entrées de la cité, des lieux publics et du château, de sorte que nul ne puisse y pénétrer, si l'on n'a pas établi la présence d'une ombre au soleil. Internez toutes les personnes que vous en trouverez démunies. Elles ne représentent pas un grand danger pour l'instant, mais elles pourraient transmettre des informations vitales pour la défense de la cité. Et surtout ! Ne laissez jamais qui que ce soit imposer ses mains sur vos têtes. C'est ainsi qu'ils asservissent leurs victimes.

Ils occupèrent le reste de la journée à sécuriser le château et ses abords. La garde personnelle de Philidor et la garnison de sa résidence durent défiler au soleil avant tout autre. Fort heureusement, il ne s'y trouva pas d'hommes sans ombre.

Informées de la situation, ces deux unités se déployèrent par petits groupes, dont certains bloquèrent tous les accès du château pendant que les autres entreprenaient la chasse à l'homme sans ombre dans l'enceinte de la demeure royale. Tous ceux qui s'y trouvaient, qu'ils fussent chevaliers, garçons d'écurie, chambellans ou humbles serviteurs, durent abandonner momentanément leurs activités pour subir ce qui fut appelé : la preuve par l'ombre. La femme et les deux filles de Philidor, elles-mêmes, y furent soumises, pour bien démontrer à tous que nul ne se trouvait au-dessus de tout soupçon.

Au grand soulagement et à la satisfaction de Philidor, aucun sujet de Varjo ne fut découvert.

— Le mal ne semble pas nous avoir encore atteints, confia-t-il à Torkan.

— Je m'en réjouis pour vous, sire, mais je suppose qu'une partie de vos gens de maison

habite en dehors du château. Ils vont regagner leurs demeures ce soir et réintégrer leurs postes demain. Vous devrez les contrôler de nouveau.

— Ce ne sera pas un problème, puisque nous avons déjà établi des barrages aux entrées.

— Où le bât blesse, c'est qu'ils peuvent revenir avant le jour ou à un moment pendant lequel des nuages occultent le soleil.

— Dans ce cas, nous les éclairerons avec des torches, et le tour sera joué.

— Hélas ! Ce n'est pas aussi simple. Les hommes sans ombre n'en possèdent plus au soleil, c'est un fait, mais ils en produisent une à la lumière des torches, qui vous induira en erreur.

— Je commence seulement, à saisir vraiment le caractère insidieux et sournois de ce mal qui se répand. Je n'ose imaginer le sort qu'a dû subir le malheureux peuple d'Argastille. Les pauvres bougres ne sauront ce qui leur est arrivé, que le jour où ils seront libérés... si toutefois, nous y parvenons.

— Sans vouloir jouer l'oiseau de mauvais augure, sire, je crois que ce sera déjà un miracle si vous réussissez à sauvegarder Styrria.

— Bah ! Qu'ils y viennent ! Nous possédons de bons murs, une armée nombreuse, puissante, bien équipée et bien entraînée. Le fleuve tranquille constitue une douve naturelle très malaisée à franchir si l'on en ôte les ponts et nous pouvons soutenir un siège qu'ils finiront par juger trop long.

— Je n'en doute pas, sire. Mais ceci, à condition que Varjo, le maître des hommes sans ombre, ne conduise pas lui-même l'assaut.

— Quelle différence cela ferait-il ?

— Lorsqu'ils se sont présentés devant Byzandore, ils n'étaient qu'une poignée. Varjo se dissimulait parmi eux. Nous avons eu juste le temps de barricader la porte avant de fuir. Aucun combat n'a eu lieu. Tous ceux qui se trouvaient dans un rayon de quarante mètres autour du monstre ont subi l'asservissement par sa seule volonté, y compris ceux qui se croyaient à l'abri derrière les remparts de la cité. Ceux-là s'empressèrent de lui en ouvrir les portes, quand ils furent devenus ses jouets. S'il s'avançait suffisamment près de vos murs, vous assisteriez au retournement de votre armée contre vous.

— Il s'exposerait alors aux tirs de nos archers.

— Que lui importe ! Il s'avère quasiment invulnérable à tous nos moyens d'attaque.

Après un silence qui dura le temps que Philidor digère toutes ces mauvaises nouvelles, il reprit :

— Si ce que vous affirmez est juste, nous n'avons aucune chance de lui échapper, si ce

n'est en mourant.

— C'est à peu près cela. Un espoir subsiste néanmoins.

— De quelle nature ?

— Les Vadons; sire. Ils ont déjà réussi à le vaincre une fois. Souhaitons qu'ils soient à même de rééditer l'exploit.

— Eux ! Bien retranchés entre leurs montagnes et derrière leur fleuve presque infranchissable, quel intérêt trouveraient-ils à intervenir ?

— Gontar, mon père les connaît bien. Il sait aussi, par cœur l'histoire de la première attaque des hommes sans ombre. Il a pris le pari pour son peuple, que Varjo chercherait avant tout à se venger de ceux qui l'ont terrassé jadis. C'est pourquoi il s'est retiré, pour se retrancher à Barad et y tenir le plus longtemps possible.

— Vous pensez que je devrais agir de même ?

— Hélas ! Je crois, sire, qu'il ne vous reste pas d'autre choix.

— Les Vadons, sont-ils seulement avertis de la catastrophe qui se prépare ?

— Je sais que mon père leur a envoyé un messenger qui, s'il n'est pas encore rendu à destination, ne devrait plus tarder.

— Nous sommes forcés de reconnaître que Gontar est un homme d'expérience, prévoyant et avisé. Nous suivrons donc son exemple.

— À propos sire, la prudence recommanderait également de loger vos gens de maison au château, aussi longtemps que la cité ne sera pas épurée.

*
* *

La lumière dansante des torches, qui brûlaient sur son pourtour illuminait la grande salle de réception du château. Les dizaines de bougies, qui garnissaient les énormes chandeliers en forme de roues de charrette suspendus au plafond par un système de cordes et de poulies apportaient leur concours à l'éclairage du local. Enfin, une multitude d'autres candélabres plus petits, à deux, trois ou quatre bougies, étaient également disposés sur les nappes, entre des plats de nourritures fumantes, diverses et variées.

Les tables, alignées bout à bout, constituaient un rectangle ouvert du côté des cuisines pour permettre le passage du personnel. Les convives s'étaient installés sur le périmètre extérieur de sorte que le service s'effectuait de l'intérieur, ce qui facilitait le travail des préposés sans nuire à l'agrément des invités.

Philidor siégeait au fond de la salle, au milieu du petit côté du parallépipède. À sa droite, Anafer; à sa gauche, Torkan et Kikoro; puis les barons, les chevaliers et les conseillers qui s'étaient mélangés avec les cavaliers Baradorans.

Le vin coulait généreusement, si bien qu'à mesure que les pichets se vidaient, le volume de l'ambiance sonore dans la salle augmentait, amplifié de surcroît par la résonance des murs de pierre.

Malgré la situation qui prévalait, la soirée s'était écoulée dans une atmosphère de fête, elle tirait vers sa fin et le roi paraissait songeur. Il avait à peine touché au quartier de venaison qu'on lui avait servi. Il ressassait les dispositions qu'il avait dû arrêter.

Pour faciliter la tâche de ses soldats, il avait décrété l'état de siège. Ce soir, pour la première fois depuis le règne de son grand-père, la cité s'endormirait sous le couvre-feu et des soldats gardaient les portes de la ville qu'ils avaient barrées, en attendant que l'on puisse les refermer. Des troupiers patrouillaient dans les rues et la garde était doublée sur les remparts. Quatre hommes sans ombre passeraient leur première nuit au cachot. On les avait démasqués parmi les soldats, dans les cantonnements de la cité, au tout début de l'épuration. Philidor s'était rendu compte à cette occasion de l'avancement de l'infiltration ennemie.

« *S'ils se sont déjà insinués dans mes casernes, que trouverai-je dans la ville ?* » Se demandait-il ?

À côté de lui, Torkan et Kikoro avaient largement fait honneur au repas qu'on leur avait servi. À présent, repus et légèrement grisés de vin, ils englobaient la salle d'un regard somnolent. La fatigue de leur voyage pesait sur leurs épaules. Bien calés dans de confortables fauteuils de bois garnis d'épais coussins rembourrés de laine et aidés par les vapeurs de l'alcool qu'ils avaient généreusement consommé, ils s'abandonnaient à une douce torpeur. Les discussions et les rires des convives ne leur parvenaient plus que comme un brouhaha où il leur devenait difficile de discerner qui disait quoi.

Autour de la table, leurs camarades se trouvaient à peu de chose près, dans une situation similaire. Certains s'étaient même endormis, affalés sur celle-ci, la tête reposant sur leurs bras croisés, entre les écuelles, les plats vides et les pichets renversés. Dans un moment de lucidité, Torkan prit conscience de l'état de sa troupe et jugea que l'heure avait sonné pour lui et ses camarades, d'aller prendre un repos bien mérité. Il s'adressa à Philidor :

— Sire, au nom de mes compagnons, je vous remercie de votre accueil et je vous demande la permission de nous retirer.

Philidor, perdu dans ses pensées, le regarda sans le voir. Puis, il réagit avec un temps de retard comme si la requête avait peiné à atteindre son cerveau.

— Procédez, mon ami ! Vous devez être épuisé. J'ai donné des instructions pour que vous ne soyez pas dérangé.

Torkan chargea Kikoro de rassembler sa troupe et, les moins ivres aidant les autres, ils

réussirent à quitter la salle dignement. Quand ils furent tous partis, le prince alla s'assurer que Rudegard et Chol ne manquaient de rien. Il les trouva profondément endormis, allongés sur de confortables couchettes. Après une dernière recommandation de vigilance à leurs gardiens, il put enfin aller se reposer à son tour.

*
*

Un rayon de soleil mutin s'infiltra entre les lourdes tentures qui occultaient la fenêtre de la chambre où Torkan se reposait et vint effrontément, illuminer son visage. Cette lumière soudaine sur ses yeux réveilla le prince qui s'étira avec volupté avant de se lever. Il avait dormi longtemps. Le soleil brillait déjà haut sur l'horizon, lorsqu'il écarta les rideaux, inondant la pièce de la chaude luminosité du jour.

Il admira le panorama, oublieux de la fuite des heures. Vue depuis sa fenêtre, la ville semblait tremper les pieds dans l'eau. Puis, la plaine s'étirait à perte de vue dans toutes les directions. Dans le lointain, il parvenait à distinguer les collines, nimbées du voile d'humidité de l'air, d'où ils étaient venus.

Soudain, il prit conscience d'une certaine animation, dans et autour du château. Des soldats pressés y entraient ou en sortaient, qui se répandaient dans la ville, porteurs, semblait-il, d'ordres ou de messages.

Kikoro, plus matinal que lui, se trouvait justement sous sa fenêtre, en grande conversation avec Ferdilène, qu'il avait retrouvée au hasard de ses déambulations. Torkan l'interpella :

— Kikoro ! Que signifie toute cette agitation ?

— Ah ! Mon prince ! Vous êtes réveillé ! Je crois que de mauvaises nouvelles sont arrivées. Mais descendez ! Le roi m'a prié de vous avertir qu'il désirait vous en parler.

Lorsqu'il fut introduit dans la salle du trône, Torkan trouva Philidor en conférence avec la même assistance que la veille. Celui-ci l'invita à prendre place parmi eux et le roi reprit la parole :

— Mon cher Torkan, le mal est déjà plus avancé qu'il n'y paraît. Plusieurs messagers nous sont arrivés cette nuit et ce matin en provenance du nord et de l'Est. Les nouvelles, qu'ils ont apportées, laissent à penser que sous peu, nous serons attaqués.

— Pouvez-vous me donner quelques précisions, sire ?

— Une armée marche sur nous, venant du Barador, par la faille de Corinto. Une autre franchit en ce moment même le col de la couronne avec le frère d'Éristen à sa tête et la ville portuaire d'Ortigan, sur l'estuaire de l'Aquénor, est actuellement le siège d'une intense activité de préparation, en vue d'une attaque de la Vadonie par voie de mer.

— Ainsi, mon père avait vu juste. La vengeance constitue bel et bien le but premier du

monstre.

— Peut-être ! Mais cela ne change malheureusement rien à notre situation.

— Certes, le fait qu'il concentre son attention sur la Vadonie n'empêchera pas que nous devions guerroyer. Cependant, les chances s'avèrent importantes qu'il délègue le commandement des troupes que nous aurons en face de nous, ce qui nous permettra de tenir et d'espérer aussi longtemps que les Vadons lui tiendront tête.

— Oui, mais ensuite, que deviendrons-nous ? Interjeta le connétable.

— Après... C'est simple, si les Vadons sont défaits, nous succomberons à notre tour et s'ils vainquent, ils nous débarrasseront de la menace de manière définitive. Nous n'aurons plus alors qu'à remettre de l'ordre dans nos royaumes respectifs.

— Je pense que vous effectuez un raisonnement un peu rapide, prince Torkan, reprit Philidor. Si Varjo est battu et tué en Vadonie, nous n'en resterons pas moins sous le siège de ses troupes.

— Sire, apparemment vous n'avez pas encore pleinement saisi la nature de son influence. Tous les hommes sans ombre que nous avons démasqués ces derniers jours, et tous ceux qui arrivent et mettront bientôt le siège devant vos portes, tous ces hommes et toutes ces femmes ne sont plus que des enveloppes vides. Ils n'ont aucun souvenir de leurs vies antérieures. La seule volonté qui les anime appartient à leur maître. Ils ressemblent à ces chiens qu'on lance à l'attaque et qui ne s'arrêtent que lorsqu'on les rappelle.

— Vous voulez dire que si Varjo est tué...

— Exactement ! S'il meurt, son influence cessera et tous les malchanceux qui y sont soumis retrouveront l'état qui prévalait avant sa venue. Malheureusement, pour ceux qui auront péri dans l'intervalle la situation demeurera inchangée.

— Il ne nous reste plus qu'à espérer et croire à la bonne fortune des Vadons.

— Et à nous préparer pour soutenir le siège qui s'annonce.

— En effet, cependant, votre rôle s'arrête là, prince Torkan. Pour nous avoir alertés et éclairés, notre reconnaissance vous est acquise, mais à présent, la défense de Styrria m'incombe, à moi et à mes sujets. Je suppose que vous voulez rejoindre votre père au plus vite. Je vous libère donc de toute obligation envers nous, si vous désirez partir.

— Sire, faisant preuve d'un jugement que je qualifierai de clairvoyance, celui-ci m'a conseillé de rester avec vous plutôt que risquer l'aventure d'un retour incertain auprès de lui. D'ailleurs, tenter d'aller le retrouver maintenant reviendrait à quitter une souricière pour me jeter dans une autre. En conséquence, je vous demande asile pour moi et ma troupe. En contrepartie, je vous offre toute l'assistance que nous pourrons vous apporter.

— Je vous l'accorde bien volontiers. Ce sera pour moi un réel plaisir de vous avoir à mes côtés. Chambellan ! Que l'on nous serve du vin ! Nous allons trinquer pour sceller notre alliance.

— Puisque désormais nous sommes coalisés, sire, quelles mesures envisagez-vous pour la défense de la cité ?

— Des courriers sont déjà partis dans toutes les directions, pour alerter et rapatrier les petites garnisons périphériques. Celles-ci devront, en chemin, avertir les populations et amasser avec leur aide, tout ce qu'ils pourront rapporter de provisions en vue du siège. Le reste devra être détruit.

Dans la ville, mes soldats s'empressent depuis le lever du soleil pour expurger la population de tous les hommes sans ombre qui s'y cachent déjà. Ils accomplissent un travail méticuleux. Jamais, mes geôles ne pourront les contenir tous et cela va nous poser un problème de plus.

— Si je peux me permettre, sire, contentez-vous de les parquer ensemble, dans un endroit sûr, puis boutez-les hors de la ville juste avant de fermer les portes.

— Pour qu'ils soient massacrés ! s'exclama un conseiller.

— Les loups ne se mangent pas entre eux, Monsieur. De même, les hommes sans ombre se reconnaissent entre eux. Ils ne leur causeront aucun tort.

— C'est bien possible, mais ils deviendront autant d'adversaires supplémentaires, ajouta le connétable.

— Au point où nous en sommes, même une centaine d'ennemis en plus ne changeraient pas grand-chose à la donne et ceux-là s'avèrent à peu près tout ce que vous voudrez, sauf des soldats, à quelques exceptions près. D'autre part, nous y gagnerons autant de bouches en moins à nourrir et si le siège se prolonge, ça risque de compter.

Un silence suivit la fin du discours de Torkan, qui dura le temps que chacun acquière la pleine mesure de ce qui venait d'être dit. Au bout du compte, Philidor reprit la parole :

— Le prince Torkan préconise des actions passablement dures, voire impitoyables. Néanmoins, dans la situation qui prévaut, elles sont marquées du sceau du bon sens. Pour nous ménager, ne serait-ce que le plus petit espoir de voir un jour les choses s'arranger, nous devons endurcir nos cœurs et faire taire nos sentiments. Nous adopterons donc cette conduite. Anafer !

— Oui Votre Majesté.

— Donnez les directives pour adapter nos dispositions en ce sens.

— À vos ordres sire.

La conférence se prolongea une grande partie de la journée. Les débats portèrent surtout sur des questions de logistique. Dans les jours qui suivirent, des mesures furent arrêtées, pour que les ponts sur le fleuve tranquille soient détruits aussitôt qu'apparaîtraient les avant-gardes ennemies.

On remit en service les lourdes portes de la cité qui étaient immobilisées depuis plusieurs décennies. Quatre puissants chevaux de trait y furent attelés et durent s'employer avec efforts, pour les débloquer, car le temps, l'inaction, la rouille et la graisse séchée en avaient quasiment soudé les articulations. Ensuite, on lubrifia abondamment leurs gonds et on les manœuvra plusieurs fois, pour en adoucir le fonctionnement.

De même, les herses qui étaient maintenues en position relevée depuis aussi longtemps que les portes étaient ouvertes furent débridées et de nouveau assujetties aux treuils qui servaient à les actionner.

Tant que le soleil brillait, un important trafic avait lieu aux entrées de la ville. Plus les jours s'écoulaient, plus il allait croissant, à mesure que les populations et les garnisons des alentours trouvaient refuge dans la cité.

Derrière les remparts régnait une atmosphère laborieuse. Nulle trace de panique ne transparaissait : tout juste un peu d'appréhension d'un futur incertain.

Chacun avait eu à cœur d'apporter autant de provisions qu'il pouvait en porter. Tout cela était comptabilisé à l'entrée de la ville et dirigé vers les entrepôts qu'on avait réquisitionnés pour l'occasion.

L'installation des nouveaux arrivants se déroula dans un calme serein. À cette occasion, la population de Styria se distingua par son altruisme et son sens de l'organisation, si bien que personne ne restât dehors.

Un matin, lorsqu'ils ouvrirent les portes du Nord, les soldats de faction furent surpris de constater que contrairement aux autres jours, personne n'attendait à l'extérieur. Levant les yeux vers le fleuve, ils virent le pont se rompre en son milieu. Chacune de ses moitiés se brisa et partit à la dérive vers l'aval. Sur le chemin, les hommes du guet, qui y filtraient le trafic, revenaient au pas de course vers les remparts. La nouvelle se répandit à la vitesse d'un cheval au galop : « Ils arrivent ». Les deux autres ponts qui desservaient la cité s'en allèrent rejoindre le premier dans son ultime voyage et Styria fut scellée.

17 — Retour à Vadonia

Dans son palais, Gauddis commençait à se morfondre. Les nouvelles en provenance du nord n'incitaient pas à la réjouissance. Les observateurs qu'il avait placés aux abords des passes, de chaque côté de Montanor, lui rapportaient de jour en jour des informations plus alarmantes qui le contraindraient, dans un futur proche, à arrêter sa stratégie pour contrer Varjo. Cela le tracassait. Mais, ce qui l'ennuyait le plus était de rester sans nouvelles de Bérulon.

Celui-ci était parti depuis longtemps et aurait dû être de retour. Gauddis avait estimé qu'il serait revenu vers le milieu de l'été. Or, l'automne poindrait dans quelques semaines et, de lui ou d'Éliandre, aucun des deux hommes n'avait donné signe de vie. Ce n'était pas encore alarmant, mais l'anxiété le gagnait de jour en jour.

Il connaissait assez Éliandre, pour savoir qu'une bonne raison présidait certainement à son silence. Il patientait donc, en essayant de ne rien laisser transparaître de son angoisse. Cependant, quand ils lui furent annoncés, il eut du mal à dissimuler son soulagement.

Après un trajet de retour sans mauvaises surprises, les deux hommes avaient débarqué à Port-Brichet, situé juste avant le confluent de la Fontanne et de L'Albaran. Le transport, sur lequel ils avaient voyagé, avait également chargé leurs chevaux, de sorte qu'ils n'avaient pas eu à se soucier d'en trouver d'autres et avaient gagné Vadonia par le plus court chemin.

Lorsqu'ils avaient pénétré dans la cité, les hommes du guet avaient essayé d'arrêter Bérulon, mais Éliandre s'était porté garant de lui par-devers le roi et sa renommée avait suffi à l'accréditer. Ils s'étaient rendus directement au palais, où Gauddis les avait accueillis entre les colonnes, devant l'entrée.

Éliandre avait salué respectueusement Gauddis, qui l'avait étreint, comme un père qui retrouve son fils. Sa voix était chargée d'émotion :

— Éliandre, mon ami, comme tu m'as manqué !

— Vous, également; sire. C'est avec une joie immense que je reviens vers vous, Votre Majesté. Je constate avec plaisir que vous n'avez pas donné prise au temps.

— Toujours flatteur à ce que je vois, mon cher. Mais, trêve de banalités, nous devons débattre de sujets urgents. Venez dans mon cabinet.

Pour Bérulon qui se tenait en retrait, il ajouta :

— Toi aussi, Bérulon, tu m'as bien servi.

— J'espère que vous me donnerez de nouveau l'occasion de me rendre utile, sire.

— Une bonne recrue que vous avez trouvée là, majesté, renchérit Éliandre.

— Il me rappelle quelqu'un, avec une quarantaine d'années de moins, conclut Gauddis qui le regardait dans les yeux.

Ils se dirigèrent vers le cabinet du roi, car ce qu'ils devaient se communiquer n'était que pour eux. Gorpas survint à l'improviste. Il venait au rapport. Reconnaisant Éliandre, sa face de brute s'éclaira d'un sourire qui s'éteignit aussi vite, lorsqu'il aperçut Bérulon. En digne chef de la garde, il salua Gauddis et désignant Bérulon, il s'adressa à Éliandre :

— Tu joues au chasseur de primes maintenant, capitaine ?

— Je poursuis un gibier bien plus gros et ne te déplaît, Gorpas, celui-là m'est d'une aide précieuse. Mais je vois que tu as gravi les échelons depuis mon départ.

— Nous en parlerons plus tard, si tu as le temps de prendre un pot.

Désignant à nouveau Bérulon il s'adressa au roi :

— Sire, doit-on publier l'amnistie ?

Cette demande résultait de la conclusion qu'il avait tirée du retour et de la réponse d'Éliandre, car derrière son apparence lourde et sa vilaine gueule se cachait un esprit vif.

— Cela va de soi, mon ami. Mais venez avec nous, ce dont nous devons discuter pourrait bien vous concerner avant peu.

Ils pénétrèrent tous les quatre dans le cabinet et y restèrent jusqu'après la nuit tombée.

*
* *

Depuis le Witzplads, Varjo épiait le palais de Gauddis. Malgré les essais infructueux qu'il avait tentés lors de sa première visite, il avait cherché à y pénétrer de nouveau à plusieurs reprises, mais l'impossibilité demeurait. Où qu'il s'ingénie à s'infiltrer, il se heurtait inmanquablement à une barrière invisible.

Nulle part ailleurs sur ce monde, il n'avait rencontré d'obstacles à ses investigations spirituelles. Cela le faisait enrager, car il ne parvenait que difficilement à accepter que des êtres aussi sous-développés puissent lui tenir tête, en usant d'artifices que lui-même ne comprenait pas : s'il évoluait et utilisait le Witzplads de manière innée, il était assez loin d'en connaître toutes les subtilités.

La pierre et le bois, qui constituaient le palais, avaient subi les rites spirituels propres à chaque corporation qui les employaient et avaient reçu l'assentiment des puissances de la nature. Celles-ci les avaient imprégnés de leurs auras, ce qui créait un obstacle infranchissable pour tous les esprits malintentionnés.

Varjo avait assisté à l'arrivée d'Éliandre et de Bérulon. L'accueil que leur avait réservé le roi avait excité sa curiosité, mais il avait dû se résigner à patienter et l'attente s'était avérée longue.

*

**

Nuori et Aïka, sa protégée, s'approchaient de l'entrée ouest, de Byzandore. Les deux femmes paraissaient aussi dissemblables que peuvent l'être deux personnes aux origines si différentes. L'une était incontestablement Argastillane : petite, le teint très foncé et une chevelure noire, très fournie, dans laquelle de nombreux fils blancs trahissaient un âge assez avancé. Malgré la dureté de sa vie, elle arborait toujours un fin sourire et son regard bienveillant reflétait sa gentillesse.

L'autre semblait plus jeune, de beaucoup, quoiqu'ayant déjà bien vécu. Elle possédait incontestablement des racines Vadonnes, mais ses origines véritables demeuraient inconnues. Elle mesurait une bonne tête de plus que sa compagne, cheveux châtain clair, longs et ondulés, yeux bleu vert, et, comme chez les Vadonnes, le teint légèrement cuivré. Elle avait perdu la parole et ne s'exprimait que par gestes.

La mémoire devait lui faire défaut, car même ainsi, elle s'était toujours révélée incapable de raconter son histoire ni d'expliquer d'où elle venait. Son visage présentait une vivante image de la tristesse et son regard vide, semblait perpétuellement braqué sur l'infini. Elle ne figurait pas au nombre de celles qu'on qualifierait de très belles femmes, quoique possédant un assez joli minois. Néanmoins, quelque chose, dans sa démarche et son maintien, lui donnait l'allure altière d'une princesse.

Elles avançaient, côte à côte, chacune chargée d'un grand bissac et tenant par la bride, un âne lesté de leurs biens. Leurs besaces contenaient des herbes aromatiques et médicinales et leurs bêtes portaient tout le matériel nécessaire, pour camper et préparer des potions et des onguents. Elles étaient guérisseuses et non pas sorcières, comme certains se plaisaient à le colporter. Ceux-là n'avaient certainement jamais dû avoir besoin de leurs services, sinon ils se seraient aperçus qu'elles étaient des personnes d'une grande sagesse, acquise avec le temps et l'expérience. Les plantes n'avaient pas de secrets pour elles. Elles savaient soigner et guérir les malades et les blessés, mais au besoin elles pouvaient aussi étourdir ou tuer.

Nuori tenait ce métier de ses ancêtres qui se le transmettaient de mère en fille. N'ayant jamais pu fonder un foyer, elle se résignait à rester la dernière de sa lignée. L'absence de descendance constituait l'un des plus grands regrets de sa vie, mais celle d'un successeur la désolait encore plus, attendu que toutes les connaissances acquises au fil des générations risquaient de se perdre. Aussi, avait-elle perçu comme un signe du destin, l'apparition de cette fille qui errait à moitié nue et morte de faim, dans la forêt de Montanor. Elle l'avait recueillie, apprivoisée, car elle s'effarouchait, lui avait transmis son savoir et lui avait donné un nom.

Les deux femmes étaient connues partout. Dans tous les pays du nord et de l'est, elles

jouissaient d'une bonne et grande réputation, et l'on attendait souvent leur venue avec espoir et impatience. Toutes les maisons royales leur étaient ouvertes, mais elles portaient secours et assistance à tous ceux qui le leur demandaient, riches ou pauvres.

Autrefois, Nuori avait voyagé dans le sud. Elle avait franchi l'Albaran, à la découverte du peuple Vadon. Elle ne s'attendait pas à découvrir un savoir plus important que le sien et en avait profité pour l'enrichir. Elle y avait noué de solides amitiés et y retournait toujours avec grand plaisir, jusqu'à ce qu'elle recueille Aïka. Celle-ci semblait souffrir d'un contentieux sévère avec l'Albaran, car elle devenait hystérique sitôt qu'elle s'en rapprochait. De ce fait, Nuori avait espacé ses visites en Vadonie. Celles-ci s'y étaient raréfiées et elle s'y rendait toujours seule et pour des raisons graves.

À quelque distance des remparts, Nuori s'arrêta, intriguée. Devant l'accès de la cité, un singulier spectacle s'offrait à ses yeux et malgré l'éloignement, elle distingua nettement ce qui s'y déroulait.

Les hommes de faction à la porte ouest avaient intercepté un visiteur qui voulait entrer. Ils l'avaient forcé à s'agenouiller et celui qui semblait être leur chef imposait ses mains sur sa tête. À ce moment précis, le soleil apparut entre deux nuages. Sous ce nouvel éclairage, Nuori vit sans erreur possible que les hommes du guet ne produisaient pas d'ombre et que celle du visiteur disparaissait.

*

**

Le jour s'en était allé, lorsque Gauddis, Éliandre et leurs compagnons quittèrent le cabinet de travail du roi. Ils étaient affamés et se rendirent à la cantine des gardes du palais, où Gauddis avait donné des consignes pour qu'une collation leur soit servie.

Il affectionnait ces repas entre militaires, et ne manquait jamais une occasion de se mêler à eux, en toute simplicité, au retour d'une inspection ou d'un entraînement. Pour cette raison, ses soldats l'aimaient et le respectaient : sentiments que partageait son peuple, car il se montrait impartial quand il rendait la justice et généreux avec les plus pauvres.

Attablés devant un copieux plat de charcuterie, servi avec force chou et pommes de terre, ils évoquaient le passé, oublieux de leurs soucis présents. Ils se remémoraient les aventures vécues ensemble, les amis disparus, les filles conquises et celles qui s'étaient refusées. La bière coulait généreusement, les rires fusaient et avec l'alcool, à la fin du repas les inimitiés étaient dissipées. Bérulon plaisantait avec Gorpas et le roi, du bout de la table, couvrait tout le monde du regard, comme un père, ses enfants.

Lors du départ, très tôt le lendemain matin, les vapeurs d'alcool de la soirée n'étaient pas tout à fait estompées. C'est la tête encore bourdonnante, qu'ils se séparèrent, non sans avoir

effectué un dernier point de la situation et s'être remémoré les plans établis la veille.

Quand il les quitta, le roi affichait une mine soucieuse. La petite fête de la soirée s'était avérée un bon dérivatif à la tension de ces derniers jours, mais à présent, alors que des hommes qu'il chérissait partaient au danger, il sentait revenir l'angoisse et il éprouvait le poids des années.

Gorpas les accompagna jusqu'à l'embarcadère de la cité. Ils marchaient en silence, déjà concentrés sur l'objet de leur mission. Quand ils s'installèrent à bord du petit esquif en chêne extraordinaire, qu'on avait construit spécialement, pour cette occasion, il leur souhaita bonne chance :

— Voilà, mes amis ! Vous avez atteint la croisée des destins. Prenez garde à vous ! Et, que les esprits vous viennent en aide !

Il tendit la main d'abord à Éliandre, puis à Bérulon qui la serra sans hésitation. Il avait gagné le respect de son supérieur. Gorpas la brute était devenu, sinon un ami, du moins quelqu'un sur qui compter en cas de besoin.

Éliandre dirigea leur bateau vers le milieu du fleuve et ils laissèrent le courant les porter. Quand la cité disparut à leurs yeux, ils se demandèrent s'ils ne la reverraient jamais.

*

**

Varjo s'était montré patient. Le départ des deux compagnons ne lui avait pas échappé. Il avait bien compris que ces deux-là s'en allaient en mission contre lui, mais ignorait ce qu'ils allaient tenter. Les dernières paroles de Gorpas l'avaient conforté dans ses déductions, mais depuis le niveau des esprits, il restait impuissant et il ne pouvait pas y demeurer toujours. Fort des informations qu'il avait glanées, il regagna son enveloppe charnelle, bien décidé à prendre des mesures pour les contrer.

De retour dans son corps, il ordonna que des messagers soient envoyés vers les deux passes, avec des consignes pour qu'une surveillance accrue de la rive nord de l'Albaran soit établie. Les deux aventuriers qu'il avait vu partir allaient nécessairement débarquer quelque part et il voulait mettre la main dessus.

Il craignait en effet qu'on lui envoie des guerriers du même genre que celui qui avait terrassé son frère. Grâce à l'enregistreur de celui-ci, il avait pu se rendre compte de l'inefficacité de l'acier local contre lui. Dès lors, la question s'était posée de savoir avec quelles armes, lui pourrait se défendre, s'il devait en affronter un du même acabit. Il convoqua Éristen et s'informa :

— Tes soldats sont-ils prêts à partir ?

— Oui, maître, une troupe de trois mille hommes marche déjà. À cette heure, elle a dû

franchir le col de la couronne et doit s'approcher de la passe du Baradyr. Une seconde, aussi forte, attend pour s'ébranler que vous en donniez l'ordre.

— Qu'elle se dirige immédiatement, vers Orinel ! Nous partirons avec elle et récupérerons au passage tous les contingents que nos centres auront formés.

— Puis-je savoir où nous allons, Maître ?

— À la passe de l'océan, c'est de là que nous nous lancerons à l'assaut de la Vadonie, puisque nous avons échoué à la conquérir par la ruse.

— Comment traverserons-nous le fleuve ?

— Nous prendrons notre temps, car rien ne presse. Les forêts nous fourniront tout le bois nécessaire pour construire des radeaux et des engins de jet, en quantité suffisante pour lancer une attaque massive.

— Bien, maître ! Mais serons-nous assez nombreux ?

— Ne t'inquiète pas, une importante flotte se prépare à Ortigan, qui passera à l'offensive en même temps que nous, par la mer et une partie des troupes qui assiègent Styrria nous rejoindra en chemin.

— Dans ce cas, tout est bien ordonné, Maître. Nous pouvons partir sans délai.

— Attends ! Que connais-tu des armes Vadonnes ?

— Je sais que leurs aciers s'avèrent très supérieurs aux nôtres. Cependant, je ne les ai jamais affrontés et j'ignore tout de leur valeur au combat. Mes ancêtres s'y sont risqués à plusieurs reprises, mais ils ont toujours dû s'avouer vaincus.

— Leurs aciers, prétends-tu ?

— Oui, Maître. Ils m'ont donné une fois l'occasion de manier une de leurs épées en carbone, comme ils les appellent, elles fendent la roche sans s'ébrécher, là où les nôtres se briseraient.

— Tu as gardé cette arme ?

— J'aurai bien aimé, mais malgré ma demande insistante, je me suis heurté à un refus catégorique.

— Alors, écoute-moi bien. Tu dois absolument me procurer une telle épée, quoi qu'il en coûte.

— Je vais m'y employer, Maître.

Éristen parti, Varjo resta pensif quelques instants ; les Vadons, ces maudits Vadons lui posaient décidément plus de problèmes qu'il ne s'y était attendu.

*
**

Tout en faisant mine de réajuster le chargement de son âne, Nuori cherchait à se remémorer en quelles circonstances elle avait eu connaissance de faits similaires. À maintes reprises, jadis, on l'avait admise à la cour du roi Gontar, pour apporter des soins à ses proches. À plusieurs occasions, elle l'avait entendu raconter des histoires survenues dans un lointain passé, dans lesquelles il parlait des hommes sans ombre.

Gontar se plaisait à les évoquer en présence de ses visiteurs, à la fois pour leur faire peur et par vanité, pour étaler quelque peu son érudition. Si beaucoup ne prenaient pas au sérieux ces histoires d'un autre âge, Nuori, par tradition familiale, ne négligeait jamais les allégations des anciens. Toute légende ne contient-elle pas un fond de vérité ?

Aïka la rejoignit. Elle s'approcha d'elle par-derrière, furtive, comme elle savait l'être et posa sa main sur son épaule. Nuori ne s'y attendait pas. Surprise, elle sursauta, se tourna vers elle et devant son expression interrogative, lui expliqua :

— Nous ne devons pas essayer d'entrer en ville aujourd'hui. Nous devons nous cacher, mais nous ne pouvons plus faire demi-tour, car le guet nous a vues et ils pourraient se lancer à notre poursuite.

La mimique questionneuse d'Aïka se mua en incompréhension et Nuori dut expliciter :

— Les hommes sont devenus mauvais. Ils voudront nous faire du mal. Viens, suis-moi, je t'expliquerai plus tard.

Elles se remirent en marche, avançant à pas lents, pour se donner le temps de réfléchir, à quoi Nuori s'employait intensément : « *comment se sortir de cette situation ?* »

Soudain, un individu jaillit hors de la cité, comme si le feu le brûlait quelque part. Il déjoua le barrage des hommes du guet et se jeta dans le chemin qui longeait les remparts. Le gros de la troupe s'élança après lui, tandis que les autres portaient leur attention sur l'évènement.

Saisissant l'occasion, Nuori attrapa le bras d'Aïka et l'attira à sa suite, dans une petite traverse qui descendait sur leur droite. À grandes enjambées, elles hâtèrent le pas, pour aller se dissimuler derrière un tertre qui les masqua momentanément à la vue des gardiens demeurés à l'entrée de la cité.

Le chemin conduisait à une mesure qui semblait abandonnée. Profitant de l'inattention persistante des gardes, elles s'y précipitèrent et y restèrent jusqu'à la fin de la journée.

Elles accueillirent la tombée de la nuit avec soulagement. Apparemment, ceux qui les avaient aperçues les avaient oubliées aussi vite. Elles attendirent la complète obscurité pour sortir et sur la pointe des pieds, s'en retournèrent, avec toute la célérité que leurs jambes leur autorisaient.

*
**

Sur l'Albaran, l'esquif d'Éliandre et Bérulon avançait rapidement. Le plus gros du trajet se trouvait derrière eux. Bientôt viendrait le moment de débarquer. La descente du fleuve s'était déroulée sans incident. Ils avaient bien aperçu des mouvements sur l'autre rive, la mise à l'eau précipitée de quelques barques et quelques tentatives de poursuite, mais ils allaient trop vite pour être rattrapés. Ils avaient également essuyé quelques tirs de flèches, mais d'une trop grande distance et trop imprécis pour s'avérer véritablement dangereux. Ils en conclurent néanmoins que débarquer de jour serait téméraire et hasardeux. Ils furent contraints de ralentir, pour n'atteindre leur but qu'après le coucher du soleil et accoster à la faveur de l'obscurité. Ils délaissèrent le flot rapide du milieu du fleuve et se rapprochèrent de la rive vadonne. Là, sous les frondaisons penchées sur l'eau, le courant moins fort se prêta à merveille à leur dessein.

Ils eurent largement le temps d'admirer le paysage, les sommets massifs et les parois vertigineuses de Montanor. Ce relief possédait quelque chose d'étrange. Il paraissait à ce point monolithique, qu'on aurait presque pu s'attendre à le voir remuer, comme un géant minéral endormi qui s'éveillerait. C'était d'ailleurs l'impression qu'il donnait la première fois qu'on le découvrait dans le lointain.

Le moment venu, pour le diriger de manière à couper le fleuve par le travers du courant, Éliandre frappa un coup sec sur le tribord avant, avec le maillet qui était assorti au bateau. L'eau commença à bouillonner devant l'étrave, puis se souleva, pour former une vague courbe, comme un virage relevé, sur laquelle l'esquif tourna en remontant légèrement, poussée par sa vitesse. La vague, en roulant, les déposa sur l'autre rive, comme elle venait y mourir, ne troublant qu'à peine le silence des lieux.

Ils débarquèrent tout leur matériel, puis par une combinaison spéciale de plusieurs coups de maillet, Éliandre renvoya le bateau à son port d'attache.

Pour cette mission, ô combien périlleuse ! L'armée Vadonne les avait dotés à titre exceptionnel, d'épées en carbonace, d'arcs en bois extraordinaires et de vivres pour douze jours. Au-delà, ils devraient vivre sur le terrain.

Chacun d'eux avait revêtu un haubert sous sa veste. C'était la dernière réalisation issue du savoir-faire métallurgique d'Anureth : un travail qui avait nécessité des années de persévérance et d'essais infructueux. Les artisans avaient dû remettre en cause des techniques de forgeage vieilles de plusieurs siècles et largement éprouvées, mais le haubert en carbonace avait enfin vu le jour et il arrivait juste à temps pour servir à nos deux compères.

Des galets de toutes tailles recouvraient la berge du fleuve, à l'endroit où ils avaient débarqué et crissaient sous leurs pas. Ce bruit, pourtant moindre, sonnait à leurs oreilles,

comme une sirène d'alarme. Aussi, la quittèrent-ils aussitôt qu'ils trouvèrent un sentier, pour gagner les bois au pied de la montagne.

Ils avançaient en silence, l'ouïe aux aguets, tous les sens en éveil et atteignirent la route qui reliait les deux passes, entre le fleuve qu'elle longeait et la base de Montanor. Elle était certainement surveillée, aussi redoublèrent-ils de prudence pour la franchir avant de se diriger vers la montagne.

Bien leur en prit ! À peine s'étaient-ils mis à couvert de l'autre côté qu'une cavalcade survint. Une trentaine de cavaliers Styrriens passa à leur hauteur et stoppa quelques mètres plus loin. Un membre se détacha du groupe et entama sa veille au bord de la route. La troupe repartit et s'ils avaient pu la filer, ils auraient pu assister au même manège tous les deux kilomètres.

L'ennemi instituait un système de rotation de vigiles pour surveiller la voie. Chaque guetteur assurait la relève de son collègue au poste de garde suivant et celui-ci s'en allait à son tour pourvoir au remplacement du prochain, qui procéderait lui-même de façon similaire. La faction durait le temps que le planton, qui quittait une position, aille rejoindre celle qui lui succédait. Tous les vingt kilomètres, des camps, avec hommes et chevaux de réserve, assuraient la logistique du stratagème. Ainsi les suppôts de Varjo patrouillaient la route en permanence avec peu de trous entre les rotations.

Ce système s'avérait efficace pour détecter une troupe importante. Cependant, dans le cas d'un ou deux individus isolés, il se révélait faillible. Éliandre et Bérulon étaient passés à travers les mailles du filet, mais de peu. Toutefois, un fait demeurait certain ; on savait qu'ils avaient descendu le fleuve et faute d'avoir pu les arrêter, on les cherchait. Ils devaient donc se montrer on ne peut plus prudents.

*
**

Pour plaire à son maître, Éristen avait formé un groupe d'hommes, sélectionnés parmi l'élite de ses soldats. Il l'envoya gravir le col des Mortsgelés, avec une double mission : étudier la possibilité d'infiltrer des troupes par ce passage et essayer de s'emparer d'armes en carbonace.

Comme tous les matins, un jour sur deux, malgré le froid mordant à cette altitude, le chef Parisse conduisait sa patrouille de six hommes jusqu'au col. Ils avaient quitté le fortin situé à quatre cents mètres en contrebas, et ils progressaient lentement sur le sol gelé et glissant. Douze autres étaient restés au cantonnement.

L'endroit devait son nom au sort funeste advenu à une garnison que la relève avait trouvée figé dans le trépas. Une tempête avait sévi si longtemps, qu'ils avaient épuisé leurs réserves

de vivres et de combustibles et étaient tous morts de froid. Depuis, on avait construit un appentis et été comme hiver, chaque remplacement qui montait apportait une provision de bois en plus de son équipement.

Enveloppés dans un bon manteau de cuir à capuche et chaussés de chaudes bottines garnies de fourrure d'ure, les hommes de l'escouade avançaient péniblement, en luttant à la fois contre le froid et le blizzard, et pour ne pas glisser sur le sol glacé. Ils patrouillaient par pure routine, plus par discipline que par nécessité, car jamais le moindre incident n'avait émaillé une de leurs sorties.

Aussi, la surprise s'avéra-t-elle totale, lorsqu'une adroite volée de flèches, venue des pentes qui bordaient le sentier de chaque côté, décima la patrouille. Le chef Parisse fut tué net ainsi que trois de ses hommes. Les autres, blessés, furent achevés sans merci. Les assaillants collectèrent toutes les épées et les testèrent sur les rochers alentour. Toutes se brisèrent, sauf celle constituée de carbonace, qui appartenait au chef Parisse.

Les Vadons tenaient le secret du carbonace, de leurs ancêtres venus d'outre-monde. Cet alliage consistait en un acier enrichi à la carbonille, ce qui lui conférait des qualités exceptionnelles de dureté, de légèreté et de souplesse. En contrepartie, son obtention se révélait très difficile. La carbonille, un minéral d'une densité extraordinaire, ne s'enflammait ni ne se fondait selon les méthodes traditionnelles. De plus, les gisements connus s'avéraient assez pauvres et de ce fait, on l'exploitait avec parcimonie. Pour l'extraire, l'utiliser et rendre l'obtention de carbonace possible, les forgerons d'Anureth, souvent qualifiés d'extraordinaires, devaient solliciter l'indispensable collaboration des esprits du feu et de la terre.

Aussi, tous les soldats n'étaient-ils pas dotés des équipements que l'on en tirait. Ceux-ci demeuraient l'apanage des gardes du palais et de tous les gradés actifs de l'armée, à l'exclusion de tout autre personnage, sauf Éliandre à qui une faveur royale fut accordée lorsqu'il quitta le service.

Le chef Parisse en était doté. Il ne l'avait jamais utilisé au combat et ne s'était jamais douté que malgré cela, elle constituerait la cause de son trépas. Les hommes d'Éristen récupérèrent également son bouclier et s'en retournèrent comme ils étaient venus.

Ils avaient mené à bien le volet armes en carbonace de leur mission : quant à faire transiter des troupes par le col, autant essayer d'enfiler une corde à nœuds dans le chas d'une aiguille à coudre.

En fin de journée, les hommes restés au fortin le matin ramenèrent les corps de leurs camarades. Ne les voyant pas revenir, ils étaient partis à leur recherche et les avaient trouvés

déjà recouverts de neige, cent cinquante mètres après le col. Le blizzard avait effacé toutes les traces et ils ne reconnurent l'identité des agresseurs qu'au vu des flèches qu'ils avaient négligé de récupérer.

Les tours de garde furent doublés et un messenger envoyé à la garnison d'Albaraque pour alerter et demander des renforts.

*
**

Les guérisseuses se déplaçaient avec prudence. De tout temps, elles avaient parcouru les pays de l'est et du nord en tous sens, au gré des demandes et des appels qu'elles recevaient.

Les pistes, chemins et sentiers qui les sillonnaient, n'avaient plus de secrets pour elles. Elles mettaient à profit leurs déplacements, d'une ville à l'autre, pour renouveler leur provision d'herbes, de toutes sortes. La plupart de celles-ci se trouvant en forêt, elles n'empruntaient que fort peu les grandes voies de circulation et avaient, de ce fait, acquis une connaissance parfaite des sentiers détournés et des raccourcis.

Pour l'heure, cette connaissance jouait en leur faveur. Elles estimaient en effet que l'urgence consistait à donner l'alerte auprès de quelqu'un qui fut de taille à adopter des mesures appropriées.

Le roi Philidor constitua leur premier choix. Il disposait d'une armée nombreuse et bien équipée, mais surtout, c'était lui le plus proche. Elles empruntèrent la direction de Styrria, par le chemin le plus court, en espérant que Philidor leur prêterait une oreille attentive et réagirait en conséquence.

Elles voyagèrent en se dissimulant de leur mieux, pour éviter les mauvaises rencontres. Pendant de nombreux jours, elles vécurent la peur au ventre, n'osant pas allumer de feu, de crainte d'être repérées. Nuori pensait qu'en s'éloignant de Byzandore, le risque s'amoinerait, mais elle dut admettre que non.

Les hommes sans ombre tenaient tout le fossé de l'Aquénor et ils se répandaient rapidement de part et d'autre de celui-ci. Fatalement arriva le moment où les deux femmes ne rencontrèrent plus que des serviteurs de Varjo et elles ne durent leur salut qu'à leur grande connaissance de la région et des petits chemins de traverse dans la forêt.

Nuori en conclut prématurément que de ce côté-là, tout espoir était perdu.

Byzandore et Styrria aux mains des hommes sans ombre, elle ne donnait pas cher, des chances que l'Argastille demeure encore libre. Elle ne se risquerait d'ailleurs pas à aller voir. Il ne lui restait plus que la Vadonie. Avec un peu d'audace, sa connaissance du terrain et l'aide de la providence, elle devrait parvenir à gagner Vadonia, mais auparavant, elle devait

mettre Aïka en sûreté, car sa phobie de l'Albaran la plaçait d'office hors jeu, pour ce voyage.

Elle obliqua en direction des contreforts des Arravallons. Là-bas, elles pourraient franchir l'Aquénor avec plus de facilité et elle possédait une maison, perdue au cœur de la forêt où elle cacherait Aïka. Ensuite, elle tenterait seule de gagner la passe du Baradyr.

Désormais, elles ne pouvaient plus se fier qu'à elles-mêmes. Le couvert des bois et leurs discrets petits sentiers restaient leurs derniers Alliés.

18 — Montanor

Le trille d'un merle réveilla Éliandre. Sans bouger, il ouvrit un œil et vit que Bérulon tenait son poste et sa garde. Il remua et celui-ci se retourna aussitôt :

— Tout va bien, vous pouvez vous reposer encore un moment.

Satisfait, Éliandre se redressa doucement en étirant ses muscles engourdis. Il commençait à beaucoup apprécier son compagnon. Ce jeune homme se révélait vif, franc, sincère et consciencieux. Il avait pu se rendre compte dans la forêt de Finfonds qu'au combat il gardait son calme et n'avait pas peur : toutes qualités qui convenaient parfaitement à leur entreprise actuelle.

— Le jour va bientôt se lever, nous devons être parés à partir sitôt que la clarté nous permettra d'effectuer un point de situation.

Ils s'étaient arrêtés tard dans la nuit, à l'orée de la forêt, au bord d'une immense prairie enchâssée dans les bois comme un joyau dans son écrin. Ils avaient trouvé refuge à l'abri d'un bloc de roche énorme qui semblait jaillir de terre et formait un surplomb. De là, ils bénéficiaient d'une vue largement dégagée sur le massif.

Montanor, c'était une paroi, une muraille, un rempart. Aucune pente n'existait aux abords de Montanor. La forêt s'étalait et d'un seul coup Montanor surgissait, vertical et lisse, à perte de vue, à droite comme à gauche. On n'y trouvait pas non plus de chemin ou de sentiers qui le traversaient. Toutes les amorces de passage qu'on y découvrait menaient inmanquablement dans des cirques, véritables culs-de-sac, aux pieds d'immenses falaises infranchissables. C'était précisément l'un de ceux-là que devaient localiser les deux hommes.

Ils avalèrent un petit déjeuner frugal, constitué de pain et de fromage et remballèrent leurs affaires, juste à temps pour admirer les premiers rayons du soleil qui caressaient les sommets alentour. Quatre pics juxtaposés, dont l'aspect rappelait le bout des doigts resserrés d'une main et qui de ce fait avaient hérité de leurs noms, se dressaient en face d'eux.

Le veilleur leur avait indiqué : « *prenez le majeur comme repaire de départ et marchez vers l'est. Le second sentier que vous trouverez vous mènera où vous devez aller* ». Ils s'élançèrent à travers le champ.

Le fleuve les avait déposés un peu trop à l'ouest, de sorte qu'ils durent suivre un cap, qui les ramenait en arrière, tout en les rapprochant de la base de la montagne. Ils franchirent ainsi la prairie en diagonale en allant tout droit sur leur point de repère. Toutefois, lorsqu'ils furent revenus sous le couvert de la forêt, ils constatèrent qu'à l'évidence, la ligne droite s'avérait impossible à tenir. Aussi, marchèrent-ils vers le nord, pour rejoindre la base de Montanor,

dans le but de la longer ensuite vers l'est. Ils n'avaient pas rencontré ni détecté la présence de qui que ce soit, depuis le franchissement de la route.

— Plus un geste ! Et laisse tes mains bien visibles !

L'homme avait surgi d'au-delà d'un rocher qui bordait le sentier qu'ils suivaient et la pointe de son épée était appuyée contre la gorge d'Éliandre. Cinq autres soldats qui portaient la livrée d'Argastille se dévoilèrent de derrière les arbres, l'arme à la main. Bérulon avait dégainé la sienne aussitôt et se tenait dans l'expectative. Il ne voulait pas risquer la perte de son compagnon par une attaque inconsidérée. Celui qui menaçait Éliandre pavoisait :

— Bande de petits malins ! Je me doutais bien que vous étiez passés à travers notre système de surveillance de la route. Mais vous avez trouvé plus rusé que vous.

Ce disant, il arborait un sourire satisfait et ne put s'empêcher de quêter l'approbation dans le regard de ses acolytes. Cette fraction de seconde d'inattention lui coûta la vie.

D'un revers foudroyant de son bras gauche protégé par le haubert en carbonace, Éliandre chassa la lame qui menaçait sa gorge. Puis, dans un souffle qui s'apparentait au feulement de colère d'un félin, il asséna un formidable coup de poing sur la pointe du sternum de son adversaire.

Sous la violence du choc, celui-ci émit un borborygme en expulsant l'air de ses poumons, recula d'un pas et s'effondra sans un cri, mort. Ses compagnons se ruèrent à l'attaque, mais ils n'étaient pas de taille. En deux passes d'armes, trois d'entre eux rejoignirent leur chef et les autres prirent la fuite. Bérulon s'élançait derrière eux lorsqu'Éliandre l'arrêta :

— Laisse-les courir. Nous n'avons pas de temps à perdre avec eux.

Bérulon stoppa sa course, revint sur ses pas et s'accroupit auprès de la première victime de l'affrontement, qu'il croyait simplement évanouie. Il constata avec étonnement qu'elle était morte et regarda Éliandre comme s'il découvrait un autre homme :

— Comment est-ce possible ? Comment avez-vous réussi cet exploit ?

— De quoi parles-tu ?

— De lui, reprit Bérulon encore sous le coup de la surprise, il est trépassé ! Vous l'avez frappé à mains nues et ça l'a tué ! Comment avez-vous procédé ?

— Ça ne s'explique pas ou alors, difficilement. C'est l'aboutissement d'une vie d'entraînement, de concentration et l'association d'une technique physique et d'une discipline mentale.

— Oui, mais encore ?

— Ne restons pas là. Ils pourraient revenir en force. J'essaierai de t'inculquer ça ce soir, au bivouac.

— Entendu, je vous le rappellerai.

De nombreuses heures plus tard, ils parvinrent au pied de la muraille de roc. La longer en direction de l'est ne fut pas difficile, car les animaux de la forêt accomplissaient couramment la même chose, si bien que leurs passages répétés avaient tracé un sentier tout à fait praticable. Ils marchèrent une douzaine de kilomètres avant de trouver la voie mentionnée par le veilleur.

La piste prenait naissance dans un petit renforcement de la paroi et débouchait sur une corniche qui s'élevait selon une pente très raide jusqu'à une fissure dans la muraille, où elle disparaissait. Les deux Vadons s'y engagèrent résolument.

Tout satisfaits d'avoir atteint un de leurs objectifs, ils ne détectèrent pas la présence du soldat Argastillan, qui les pistait depuis l'embuscade ratée, dont il était un des rescapés.

Le sentier montait très raide en serpentant parmi des excroissances de roc. À certains endroits et malgré les siècles, les traces des pics et des burins qui avaient élargi le passage se voyaient encore.

Éliandre et son compagnon s'élevaient lentement. Quand ils ne marchaient pas sur de la pierre, ils piétinaient les graviers issus de l'érosion. La végétation brillait par son absence, car elle manquait de terre pour s'enraciner. Sur le versant qu'ils gravissaient, l'eau faisait également défaut, à part quelques flaques dans des creux de rocher, après les pluies, vite asséchées par le soleil. Les animaux n'avaient jamais colonisé ce territoire aride et inhospitalier. Ils préféraient la fraîcheur et le couvert des forêts, à ses pieds. Seuls les vautours semblaient apprécier les lieux. Et encore ! Ils n'y étaient pas nombreux.

Depuis l'endroit où ils se trouvaient, ils dominaient la plaine de l'arrivée, par delà le fleuve. Celui-ci n'apparaissait plus que comme un large ruban qui brillait au soleil. Après deux longues heures d'une ascension pénible, la pente s'adoucit et le sentier, quelques nouvelles heures plus tard, les amena à l'entrée d'un entonnoir naturel.

« Au fond du cirque, cherchez l'étoile gravée à deux mètres du sol. En dessous se trouve une dalle qui scelle l'accès d'un tunnel. Il vous fera parvenir à la vallée fermée, au centre de Montanor », constituait l'indication suivante donnée par le veilleur.

Pour atteindre le fond du cirque, ils durent marcher encore longtemps, mais heureusement, le sentier s'avéra moins pénible qu'à la montée. Quand ils touchèrent au but, le jour mourait et ils décidèrent de camper là, pour la nuit.

Sous un surplomb de la falaise qui formait le fond du cirque, ils trouvèrent un grand espace plat, dont ils ôtèrent quelques pierres avant de s'installer. La nature semblait avoir prévu leur venue, qui avait disposé des rochers à côté de l'endroit, de telle sorte qu'ils constituaient une

table avec des sièges autour.

Éliandre et Bérulon y déballèrent leurs victuailles et entreprirent de se restaurer, alors que les premières étoiles apparaissaient dans le ciel. Quand ils eurent terminé, Bérulon relança son compagnon :

— Vous me devez toujours une explication, à propos de l’affrontement de ce matin.

— Ah ! J’avoue que j’avais espéré y échapper, mais je constate que tu possèdes de la suite dans les idées. Alors, allons-y ! Que veux-tu savoir ?

— Comment parvenez-vous à occire un adversaire avec un seul coup de poing au corps ? Cela doit demander une vigueur exceptionnelle pourtant, je ne vous vois pas physiquement, beaucoup plus fort que moi.

— Ce n’est pas qu’une question de puissance. Certes, elle s’avère nécessaire, mais ce qui compte le plus est la rapidité d’exécution et la capacité de prolonger son coup mentalement.

— Force et vitesse, je comprends, mais le reste m’échappe.

— Es-tu convaincu, déjà, de bien saisir puissance et vélocité ? Les deux sont intimement liés et tu ne peux les obtenir qu’en lâchant la bride à l’animal qui sommeille en chacun de nous.

— La bête qui dort... ! Qu’est-ce que ça signifie ?

— Lorsque Gorpas a insulté ta mère, n’as-tu pas senti monter en toi une irrépressible envie de le tuer ?

— Quelque chose, comme ça, oui.

— Pourquoi n’es-tu pas passé aux actes ?

— Parce que, malgré ma colère, j’ai gardé le contrôle de mes actions.

— Et tu y es parvenu, parce que tu es civilisé et que tu as appris à maîtriser tes pulsions pour ne pas faire de mal à autrui ou du moins, pour limiter les dégâts. Maintenant, suppose que tu possèdes la capacité de donner libre cours à tes instincts et d’utiliser, de manière adéquate, les facultés que cela procure. C’est ce que j’appelle libérer la bête.

— Comment parvient-on à ce résultat ?

— Entraînement, concentration et persévérance en constituent les clefs. C’est un gros travail à exécuter sur soi.

— J’imagine. Mais, comment prolongez-vous le coup mentalement ?

— Cela s’accomplit selon les trois mêmes principes, mais sur un plan plus abstrait, cette fois, car tu ne peux ressentir les forces que tu mets en action. Tu ne peux qu’en constater les effets.

— Vous voulez bien tenter de m’expliquer sommairement ?

— J'ignore si je parviendrai à te faire saisir le concept.

— Essayez toujours, je verrai bien.

— Bon, alors écoute : Chaque être vivant évolue dans une enveloppe d'énergie éthérée qui lui appartient et qui épouse le contour de son corps. L'épaisseur de cette enveloppe varie d'un individu à l'autre, mais aussi en fonction de l'état d'esprit de chacun. Si tu restes calme et détendu, elle demeure importante. Au contraire, si tu es fatigué ou énervé, elle s'amenuise. Lorsque tu libères la bête, cette énergie afflue à l'intérieur de ton corps, diminuant d'autant l'épaisseur de sa couche extérieure. Ça va, jusque-là ?

— Oui, continuez, c'est passionnant.

— Donc, pour prolonger mentalement le coup, tu dois parvenir, au moment de l'impact, à libérer cette énergie, de manière à reconstituer l'épaisseur initiale de sa couche extérieure, au bout de ton poing. C'est dévastateur. Le pauvre type de ce matin a dû avoir le cœur éclaté. Je n'en tire aucune fierté, mais il ne m'a pas laissé le choix.

Un long silence succéda à ces derniers mots. Bérulon essayait d'intégrer ce qu'il venait d'entendre et Éliandre, replié sur lui-même, pleurait à l'intérieur en revoyant l'expression de surprise qu'avait eue son adversaire du matin.

Le temps s'écoulait lentement, dans le silence de la nuit, lorsqu'Éliandre, habitué à vivre sur le qui-vive, dans les grands espaces des steppes, tendit l'oreille :

— Tu as entendu ça ?

— Oui, je crois bien que nous allons recevoir de la visite.

— Les rescapés de ce matin ont dû donner l'alerte.

— Quand bien même ! Comment nous ont-ils retrouvés ?

— Ils doivent être accompagnés d'un bon pisteur ou alors, l'un d'eux nous a suivis, pendant que l'autre allait aux renforts.

— S'ils nous ont filés, celui qui s'en est chargé doit être doué, parce que j'ai surveillé nos arrières toute la journée et je n'ai rien remarqué.

— Si ça peut te rassurer, je n'ai rien avisé moi non plus, mais puisqu'ils arrivent, nous allons les accueillir comme il se doit.

Nialarc conduisait une troupe de dix hommes que son compagnon était allé requérir, pendant que lui suivait les deux individus qu'ils avaient attaqués le matin. Lorsqu'il les avait vus s'engager sur le sentier de Montanor, il s'était frotté les mains « *cette fois, je vous tiens mes gaillards* », avait-il pensé, et il était reparti à la rencontre des renforts qu'il attendait. Les ayant rejoints, il se désola de ne compter que neuf hommes en plus de son compagnon, mais se rassura vite quand il constata qu'il avait affaire à de vrais soldats. Il avait craint qu'on ne

lui envoie des recrues de fraîche date, sans expérience.

Depuis, il progressait sans trop se presser, car il savait que le chemin finissait en impasse au fond du cirque. Il se demandait d'ailleurs ce que les deux fuyards allaient faire ou chercher là-bas, mais finalement, peu lui importait. Il allait s'approcher d'eux en douceur et avec l'obscurité, espérait les surprendre dans leur sommeil. Il avait juste oublié que la nuit, en montagne, le bruit porte très, très loin. Il ne pouvait pas savoir non plus qu'un de leurs adversaires possédait une ouïe aussi fine que les prédateurs qui hantaient les steppes, qu'il fréquentait.

Rapidement, les deux Vadons empilèrent des pierres, sur lesquelles ils étendirent leurs couvertures pour donner l'illusion qu'ils étaient couchés dessous. Ils déposèrent à côté, leurs arcs et leurs carquois de flèches, pour crédibiliser la scène, puis ils s'embusquèrent un peu en avant de leur camp, de part et d'autre du passage, et l'attente commença.

Elle ne dura pas longtemps. Dans la clarté que donnaient les deux lunes déjà au firmament, ils distinguèrent bientôt les silhouettes de l'ennemi. Onze hommes contre deux, l'affaire promettait une certaine chaleur. Heureusement, les hauberts en carbonace leur accordaient une bonne marge de sécurité et autorisaient certaines prises de risque. De plus, avec l'effet de surprise ils pourraient éliminer trois ou quatre adversaires avant que les autres ne réagissent. Enfin, la configuration du terrain jouait en leur faveur, qui empêcherait leurs antagonistes d'attaquer à plus de deux ou trois de front.

À mesure qu'il approchait du fond du cirque, l'ennemi se montrait de plus en plus méfiant. À cent mètres de l'embuscade, il s'arrêta. Les Vadons se crurent repérés, mais ce n'était pas le cas.

— Toi, pars en reconnaissance et recherche leur campement, ordonna Nialarc en désignant un soldat, et reviens aussitôt ! Compris ?

— Oui, chef.

L'homme s'élança sans bruit. Il franchit avec circonspection l'étroit passage où les Vadons veillaient et disparut dans la nuit. Dix minutes plus tard, après être allé jusqu'au campement des Vadons, il était de retour sans ennui :

— Alors ? Qu'est-ce que ça donne ? demanda Nialarc.

— Ils bivouaquent à trois cents mètres à peine sur une esplanade de roche et ils dorment tous les deux.

— Ce que c'est que la confiance ! Ils nous considèrent vraiment comme des nuls. On va leur tomber dessus et les cueillir au nid comme des pigeons. Allez ! En avant et en silence.

Éliandre et Bérulon les attendaient à un endroit où le sentier s'encaissait dans une

excavation naturelle et formait un couloir étroit, aux parois hautes et lisses, sur une vingtaine de mètres de longueur. La troupe adverse l'emprunta sans méfiance, sur deux rangs, armes aux fourreaux.

Allongés sur les rochers qui dominaient l'entrée du corridor, ils la laissèrent passer et sautèrent sur les deux hommes qui fermaient la marche, ne leur accordant aucune chance. Avec une parfaite synchronisation, leurs épées s'abattirent avant qu'ils n'atteignent le sol, tuant net les deux soldats. Leurs confrères n'avaient pas réalisé ce qui arrivait, que les lames rougies du sang des premières victimes fondirent de nouveau sur les deux suivants, qui subirent le même sort que leurs collègues, puis ils durent faire face aux sept autres.

Dans l'étroitesse du passage, ceux-ci se gênaient mutuellement et leurs attaques en perdaient une grande part de leur efficacité. Finalement, trois soldats demeurèrent sur place pour affronter Éliandre et son camarade. Le reste de leurs adversaires prit un peu de recul et essaya de gravir les parois latérales pour aller les attaquer à revers. Ce répit suffit aux deux compagnons pour en éliminer encore deux. L'un des quatre autres abandonna l'escalade et vint prêter main-forte à son partenaire en difficulté, alors que ses comparses parvenaient à attaquer à revers.

C'est à ce moment du combat, alors qu'ils se battaient à deux contre un, que les cottes de mailles en carbonace se révélèrent précieuses. Leurs adversaires étaient tous de vrais soldats et ils étaient bien entraînés. Sans les hauberts, Éliandre et Bérulon auraient encaissé plusieurs blessures, de telles natures qu'elles auraient rendu l'issue du combat plus qu'incertaine.

Ils regrettaient de devoir se battre contre ces hommes qui, en temps normal, auraient sans doute été des amis, mais ils n'avaient pas le choix ; ils devaient tuer ou être abattus. Ils durent batailler ferme pour avoir le dernier mot. Quand ils eurent occis leurs ultimes adversaires, ils ruisselaient de sueur et saignaient par de multiples égratignures qu'ils avaient récoltées durant la bagarre : blessures légères, certes, mais qui témoignaient bien de l'âpreté de l'engagement.

Lorsqu'après le combat ils comptèrent les coups dont les hauberts les avaient protégés, ils bénirent les forgerons d'Anureth et l'esprit du feu, et remercièrent les puissances de la terre pour la carbonille du massif des fontaines.

Devant l'impossibilité d'ensevelir les cadavres ennemis, ils les alignèrent avec leurs armes dans une dépression des rochers, à l'écart du sentier. Ils rendirent les honneurs, car, quoiqu'ennemis, ils n'en demeuraient pas moins soldats et s'étaient battus courageusement. Hélas pour eux ! Les vautours seraient les seuls fossoyeurs à s'occuper de leurs funérailles.

La nuit était bien avancée quand ils purent enfin se reposer un peu. Ils s'allongèrent tous deux en même temps, chacun à l'abri d'un rocher séparé d'une cinquantaine de mètres l'un de

l'autre, pour ne pas risquer d'être surpris ensemble. Mais peu de chance demeurait à présent.

19 — La vallée fermée

Gauidis s'était enfermé dans son cabinet de travail depuis l'aube. Il étudiait les rapports qui lui parvenaient des autres cités pour évaluer l'ampleur de l'infiltration des hommes sans ombre. Il portait une attention particulière à ceux qui provenaient des observateurs qu'il avait envoyés outre Albaran. Ils étaient de moins en moins nombreux, car ces informateurs disparaissaient un à un : soit qu'ils se trouvent dans l'obligation de se tenir cois par sécurité ou bien qu'on les ait capturés, asservis ou livrés à la mort. Cependant, les dernières nouvelles qui lui étaient parvenues, recoupées avec celles qu'il détenait déjà, lui permettaient d'entrevoir les grandes lignes des projets de Varjo.

L'une d'elles faisait état d'une forte activité de préparation guerrière dans les ports de Styrie et du Barador, ce qui laissait présager une attaque par la mer. Il en prenait connaissance, lorsque des coups furent frappés à sa porte :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Commandant Gorpas ; Votre Majesté.

— Entrez, Gorpas !

Le battant s'ouvrit, Gorpas pénétra dans la pièce et le referma derrière lui. Il salua Gauidis réglementairement :

— Mes respects, sire, j'ai cru bon de vous déranger, car un messager de Byzandore est arrivé au palais.

— Il est venu seul ?

— C'est ce qu'il prétend et que la patrouille du col des Hautes-Cimes, qui l'a trouvé à moitié mort de froid dans la neige, a confirmé.

— Est-il en état de se présenter ici ?

— Oui, sire. Nos soldats l'ont réchauffé, nourri et conduit jusqu'à nous, après l'avoir passé au soleil, comme il se doit.

— Bien, alors qu'on me l'amène.

Gorpas quitta la pièce et revint quelques minutes plus tard, accompagné de Darn, le coureur de bois du Barador.

— Le voilà, sire.

Gauidis s'était replongé dans sa lecture. Il leva les yeux et du regard jaugea l'homme. Malgré son apparente bonne forme, son maintien trahissait l'épuisement provoqué par son voyage, car ses traits étaient tirés et il fournissait des efforts visibles pour se tenir droit.

— Vous m'avez l'air de quelqu'un, sur le point de s'évanouir, mon brave. Asseyez-vous

donc, proposa-t-il en lui désignant un siège.

Darn ne se fit pas prier, tant il se sentait faible. Gauddis reprit :

— Gorpas, remuez-vous ! Qu'on lui serve un remontant ! Oh ! Et puis, tant que vous y êtes, qu'on en apporte pour trois.

Cet ordre provoqua aussitôt l'apparition d'un sourire béat sur la face rugueuse du commandant. Comme il allait sortir, il se ravisa et demanda :

— Dois-je faire venir un garde, sire ?

— Inutile, je ne pense pas que notre invité ait parcouru tout ce chemin pour attenter à ma vie. Je me trompe ? questionna-t-il en s'adressant à Darn.

— Non, Votre Majesté. Et quand bien même, dans l'état où je suis, je ne me crois pas capable de faire de mal à une mouche.

— Bien ! disposez Gorpas.

Celui-ci s'en alla et Gauddis interrogea son visiteur :

— À présent, abordons le sujet qui vous a amené auprès de nous et tout d'abord, comment vous nommez-vous ?

— Je m'appelle Darn. Je suis coureur de bois, au service du roi Gontar de Barador.

— Ce cher Gontar ! je ne l'ai pas vu depuis bien longtemps. Comment va-t-il ?

— Il se portait aussi bien que vous, sire, la dernière fois que je l'ai rencontré. Il m'a chargé de vous transmettre ses amitiés et de vous rapporter les événements survenus à Byzandore.

— Bon, alors je vous écoute.

À ce moment, Gorpas revint. Il apportait une bouteille habillée de paille et trois gobelets d'étain qu'il déposa sur le coin de la table de travail de Gauddis. Il disposa les godets en triangle et s'emparant de la cannette, il versa dans chacun, deux doigts d'un alcool ambré qui exhalait un fort parfum de pomme. Il en donna un au roi, un autre à Darn, et s'appropriâ le dernier. Il porta un toast avant de l'avaler d'un trait :

— Longue vie à vous, sire ! À ta santé, messenger.

— À la vôtre, répondirent ses deux vis-à-vis.

Darn goûta le breuvage. Il eut l'impression que du feu descendait dans sa gorge et toussa :

— C'est du costaud ! Réussit-il à articuler entre deux quintes.

— C'est du vrai bon, certifia Gorpas.

— À consommer avec modération, renchérit Gauddis, mais reprenons si vous le voulez bien.

Darn procéda au récit fidèle des événements, qui avaient poussé son roi à l'envoyer auprès de Gauddis, et lui remit le parchemin scellé que Gontar lui avait confié. Gauddis prit

connaissance de son contenu qui confirmait ce que Darn avait raconté et demanda :

— Durant votre voyage, avez-vous aperçu des mouvements de troupes dans les montagnes ?

— J'ai repéré une armée d'Argastille, qui s'engageait dans le col de la couronne ; du côté des Hautes-Cimes, je n'ai rien vu ; et ailleurs, je ne sais pas.

— Cela concorde avec nos observations et explique pourquoi le trafic sur le fleuve a cessé. Ils ont bloqué la passe du Baradyr et je parierais gros qu'ils ne tarderont pas à agir de même du côté de celle de l'océan. Nous devons nous attendre à subir des attaques simultanées de chaque côté de Montanor.

— Si je ne m'abuse, sire, le roi Gontar vous a demandé de l'aide. Pensez-vous pouvoir lancer une quelconque entreprise pour lui porter secours ?

— Nous avons déjà mis quelque chose en marche, mon ami, mais cela risque de prendre pas mal de temps et en attendant, nous devons contenir les assauts que nos ennemis ne manqueront pas de lancer contre nous. En quoi consistent vos projets, à présent ?

— J'aimerais assez rejoindre mon roi à Barad, mais je crains que cela ne soit au-dessus de mes moyens. À cette heure, les pays du Nord doivent être totalement soumis au monstre. L'entreprise serait trop risquée.

— Dans ce cas, restez avec nous. Nous trouverons certainement à employer vos talents, mais pour l'instant, je vous ordonne d'aller vous reposer. Quand vous aurez retrouvé vos forces, venez me consulter. Nous envisagerons alors les possibilités qui s'offriront à vous.

— Selon votre volonté ; Votre Majesté. Je vous remercie.

— Gorpas, installez notre ami avec la garde du palais et veillez à ce qu'il ne manque de rien.

— À vos ordres, sire.

Les deux hommes se retirèrent et Gauddis se replongea dans ses rapports. Ce qu'il venait d'apprendre le confortait dans l'impression qui se dégageait de ce qu'il savait déjà. Son pays serait bientôt mis en état de siège, auquel succéderait l'assaut inévitable.

*
**

Quelque part, dans les immensités forestières de Styrie, Varjo avait installé son camp au creux d'un vallon. Sous sa tente, il ne décollerait pas ; comment une armée pouvait-elle laisser s'échapper et disparaître deux hommes ? Il relut le message. Celui-ci s'avérait laconique : « *nous avons perdu la trace des deux Vadons qui ont traversé le fleuve* ». Il froissa le parchemin et le jeta avec rage dans le brasero qui trônait au centre de son abri. Cela

l'exaspérait. Il ne supportait pas l'échec et le pauvre type, qui lui avait apporté cette nouvelle, l'avait appris à ses dépens : vidé de son sang, il gisait mort à ses pieds.

— Morgol ! Appela-t-il.

Un géant barbu qui portait la tenue et les insignes de sa garde personnelle, pénétra dans la tente et sur un ton de totale soumission demanda :

— Que puis-je pour vous, Maître ?

— D'abord, débarrasse-moi de ça, intima-t-il en désignant le cadavre, ensuite tu établiras le cordon de sécurité autour de ma tente. Que personne ne me dérange !

— Bien, Maître ! À vos ordres, Maître, et empoignant le mort par un bras, il sortit en le traînant derrière lui.

Une fois seul, Varjo s'allongea sur sa couchette, vida son esprit et s'envola dans le Witzplads. Là, il se dirigea vers Montanor et entreprit la recherche des deux Vadons, en commençant par la passe du Baradyr. Il constata que la deuxième armée d'Éristen y avait établi ses positions et contrôlait tous les accès.

Conformément à ses instructions, les hommes travaillaient dans la forêt, à l'extraction du bois nécessaire pour la construction des embarcations destinées au franchissement du fleuve. Celui-ci aurait lieu quand une solide tête de pont serait établie à Belestran et qu'elle absorberait les ressources militaires des Vadons.

De ce côté, un rat n'aurait pas réussi à se faufiler sans se faire prendre. Satisfait, Varjo se dirigea vers l'ouest en longeant le fleuve. Sa vision spirituelle lui permettait de couvrir efficacement, tout l'espace compris entre le cours d'eau et la montagne.

Il localisa sans peine une procession d'hommes, qui redescendaient les restes de leurs camarades victimes de l'escarmouche avec les Vadons, et remonta le chemin en sens inverse, ce qui l'amena à l'endroit où l'on avait perdu leurs traces.

Il inspecta minutieusement la paroi, à la recherche d'un passage dissimulé, et parcourut ainsi tout le fond du cirque sans autre résultat que la découverte de l'étoile gravée dans la pierre.

Il l'étudia de très près, tâta les branches de ses doigts éthérés et examina l'aspect de la roche, à l'endroit où on l'avait creusée. Manifestement, la technique qui avait permis son exécution était trop avancée pour être issue de ce monde. Il en déduisit qu'on l'avait placée là pour indiquer quelque chose, mais quoi ?

Il inspecta la paroi à nouveau, en de multiples points autour de l'étoile, à la recherche d'un mécanisme, mais en vain. Il pénétra à l'intérieur, derrière le pentagramme, subissant au passage, l'horripilant picotement des atomes de la roche sur son corps éthéré, et explora la

falaise en tous sens. Il frôla le boyau qu'avaient emprunté les deux Vadons, mais le manqua de quelques dizaines de centimètres. Dépité, il finit par ressortir et se tenant juste au-dessus de la dalle qui en masquait l'ouverture, il contempla une dernière fois le symbole en espérant une inspiration, qui ne vint pas. Pas une seconde, l'idée ne l'effleura que ce qu'il cherchait se trouvait sous lui, et non devant.

De guerre lasse, il abandonna le cirque et s'éleva très haut, pour survoler le massif qu'il entreprit de traverser dans sa largeur. Il aperçut un lac au fond d'une profonde dépression et descendit y jeter un coup d'œil, pour s'assurer de n'avoir rien négligé.

L'endroit paraissait inaccessible autrement que par les airs et même si une corniche courait sur la moitié de son pourtour, les parois ne recelaient aucun orifice, qui aurait pu dévoiler un tunnel. Les deux Vadons demeuraient introuvables. Ils avaient bel et bien disparu.

Varjo revint au cirque et continua d'explorer l'espace entre fleuve et montagne. Il se dirigeait vers la passe de l'océan, mais il sentait intuitivement que son obstination s'avérerait inutile.

Lorsqu'il y parvint, la première armée d'Éristen, renforcée d'éléments Styriens, l'atteignait également. Bien que sa recherche se soit révélée vaine, il fut satisfait de constater que ses plans, de ce point de vue, se déroulaient sans accrocs. Il contourna le massif, pour en inspecter la face nord en remontant vers l'est. Il pensait qu'avant peu, il pourrait attaquer la Vadonie, mais l'idée que deux guerriers Vadons puissent se promener librement sur les arrières de ses troupes tempérerait fortement son enthousiasme.

Il n'avait pas réussi à remettre la main sur l'enregistreur de son frère pour en étudier le contenu. Bien qu'il se refuse à l'admettre, il avait une peur bleue de devoir affronter un de ceux qui avaient précipité sa fin, sans savoir à qui ou à quoi il serait confronté.

Lorsqu'après de longues et vaines recherches il réintégra son corps, il était bien résolu à durcir encore les mesures de sécurité dans son entourage :

— Morgol ! Appela-t-il de nouveau.

Le géant barbu entra sous la tente et sur le même ton de soumission, s'enquit :

— Que puis-je pour votre service, Maître ?

— Morgol, à compter de maintenant, plus aucun Vadon ne doit pouvoir m'approcher à moins de vingt-cinq mètres. Inutile de convertir ceux que vous capturerez. Amenez-les-moi, je les exécuterai personnellement avec un plaisir sans égal.

— Bien Maître. Mais vous devrez les côtoyer, pour les tuer, Maître !

— Au javelot et à l'arc, Morgol, ainsi je garderai ma distance de sécurité.

— Je n'avais pas pensé à ça, Maître, je vais prendre les dispositions nécessaires.

Il s'apprêtait à quitter la tente, lorsqu'il se ravisa en se frappant le front :

— Maître, j'allais oublier : un émissaire d'Éristen est arrivé pendant votre... absence. Il a apporté un paquet, dont il refuse de se séparer. Il affirme qu'il a reçu l'ordre de ne le remettre qu'à vous.

— Est-ce que c'est un Vadon ?

— Non, maître, c'est un Argastillan de pure souche.

— Bien, amène-le-moi, mais reste près de lui.

Morgol sortit et revint au bout de quelques instants. Un soldat de petite taille, qui portait la livrée aux armes de l'Argastille, l'accompagnait. Il tenait, de sa main gauche, un grand sac de toile grossière qui produisait des sons métalliques lorsqu'il le remuait. Il se dandinait d'un pied sur l'autre, visiblement impressionné de se trouver en présence du maître suprême. Il salua militairement, mais avant qu'il ait ouvert la bouche, Morgol, usant de sa grande taille et de sa force, le contraignit à mettre un genou à terre, sans ménagement :

— À genoux devant ton seigneur, petit homme, asséna-t-il d'une voix qui donnait le frisson.

— Veuillez m'excuser, Maître. Mon souverain m'a envoyé auprès de vous, sans m'instruire du protocole, réussit-il à articuler sur un ton mal assuré.

— Ça ira, pour cette fois. Relève-toi. Tu as apporté quelque chose pour moi, paraît-il ?

— Oui, Maître. Le roi Éristen m'a commis pour vous remettre ceci, et joignant le geste à la parole, il tendit le sac qu'il transportait.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je crois que ce sont les armes que vous l'avez chargé de trouver, Maître.

Varjo s'empara du contenant, l'ouvrit et en tira une épée dans son fourreau et un écu au blason de la Vadonie. Il dégaina la lame et d'un ton glacial, menaça :

— J'espère pour toi que ton souverain n'essaye pas de me tromper, sinon...

Il sortit de son abri et avisa un rocher, qui émergeait du sol à quelques pas, et dont le sommet en pointe mesurait bien vingt centimètres d'épaisseur. Il s'en approcha et de toute sa puissance le frappa d'un coup de taille qui en décolla toute la partie supérieure. La terrible lame de carbonace avait décapité le rocher en émettant un son cristallin et son tranchant n'avait subi aucun dommage. Comblé et malgré tout surpris par la performance, Varjo réintégra sa tente où l'envoyé d'Éristen, peu rassuré, attendait de savoir à quelle sauce on allait le mettre.

— Va, retourne auprès de ton roi. Rapporte-lui ma satisfaction et rappelle-lui qu'il doit être paré à attaquer dans les délais que je lui ai prescrits.

— À vos ordres, Maître.

Le messager, surpris de vivre encore, quitta le camp de Varjo sans demander son reste, comme si le sol lui brûlait les pieds.

Demeuré seul, Varjo s'absorba dans la contemplation de l'épée. C'était une belle arme, bien finie, bien équilibrée, d'une légèreté étonnante, eu égard à sa taille et qui, par le simple fait de son existence, l'inquiétait ; comment ces diables de Vadons pouvaient-ils maîtriser une telle science des alliages ?

*

**

À la lumière des torches, Éliandre et Bérulon progressaient dans un boyau sombre, tout juste assez large pour eux. Ils éprouvaient le sentiment de marcher là-dedans depuis une éternité, lorsqu'ils atteignirent l'extrémité de la galerie. Pour tout autre qu'eux, ça aurait constitué une impasse. Celle-ci se terminait par une paroi qui, sans l'épée gravée dans le roc, serait apparue absolument lisse et hermétique.

Trois heures plus tôt, lorsque Bérulon avait émergé des brumes du sommeil, le soleil brillait déjà haut dans le ciel. Il avait tendu l'oreille, mais n'avait perçu qu'un silence impressionnant. Il s'était levé sans bruit, sur ses gardes, et était sorti de derrière son abri avec prudence, la main sur la poignée de son épée. Il n'aurait pas su dire quoi, mais un malaise le tracassait. Il avait cherché, du regard, le rocher où Éliandre s'était installé et avait vu son compagnon dans la même attitude que la sienne.

Éliandre s'était réveillé en sursaut, alarmé par un bruit métallique incongru en ce lieu. Il en avait d'abord attribué l'origine à Bérulon, mais rien ne bougeait de son côté. Il montait depuis, une garde vigilante, en attendant que son acolyte donne signe de vie. Lorsque celui-ci était apparu, également sur le qui-vive, il avait conclu que sans nul doute, quelque chose clochait.

Les deux hommes s'étaient rejoints sans bruit et par gestes, avaient établi un plan. Éliandre avait avancé sur le sentier qui les avait amenés là, précédant Bérulon qui le couvrait à petite distance, avec son arc et ses flèches. Ils avaient progressé avec prudence et étaient presque revenus à l'endroit, où ils avaient combattu la veille, quand le bruit, qui avait alerté Éliandre, s'était reproduit, tout proche. Éliandre avait poussé un soupir de soulagement et appelé Bérulon à le rejoindre. À la mimique interrogative de son compagnon, il avait désigné l'endroit qui servait de sépulture à leurs adversaires malheureux de la veille :

— Regarde.

Les vautours s'étaient déjà mis au travail. C'étaient eux qui, en sautant sur les corps,

avaient généré le bruit qui les avait alertés, en provoquant l'entrechoquement des armes des soldats morts.

— Sales bêtes ! s'exclama Bérulon.

— Ne leur en veux pas. N'est-ce pas nous qui leur avons servi ce repas ? Retournons. Nous nous sommes suffisamment attardés.

— C'est vrai, mais c'étaient des braves et ça fait mal de savoir que nous pourrions finir comme eux.

— D'accord avec toi, mais nous sommes aussi des soldats. Nous n'avons ni le droit ni le temps de nous attendrir. Cela saperait notre moral et nuirait à notre efficacité.

Ils avaient jeté un dernier coup d'œil au triste spectacle qu'offraient les vautours à l'œuvre, et rebroussé chemin. Au passage, ils avaient récupéré le reste de leurs affaires et s'étaient dirigés vers le fond du cirque.

Parvenus au pied de la paroi, ils s'étaient mis en quête de l'étoile gravée sur le rocher et l'avaient dénichée assez vite, de même que l'accès du tunnel. C'était une grande pierre plate naturelle qui était partiellement recouverte de petits cailloux. S'ils n'avaient pas su quoi chercher, jamais ils n'auraient imaginé que c'était là, la porte d'un passage sous la montagne.

Ils l'avaient basculée sur chant, découvrant ainsi un puits carré, profond de quelques mètres. Des barreaux métalliques scellés dans la roche, sur un des côtés, constituaient une échelle qui leur rendit la descente plus facile.

Ils avaient amoncelé des petits cailloux contre la dalle, de manière à ce qu'ils la recouvrent et que l'endroit retrouve son aspect originel, quand elle retomberait derrière eux, pour masquer le passage. Si d'aventure l'ennemi envoyait une seconde équipe, ils étaient ainsi assurés d'avoir effacé leurs traces. Ils avaient amené des flambeaux qu'ils avaient allumés avant de s'engager dans le tunnel.

Ils avaient parcouru quelques dizaines de mètres dans l'étroit couloir, lorsqu'Éliandre, qui marchait devant, s'était arrêté. Il avait levé sa torche et approché la flamme de la paroi. À la lumière de celle-ci, elle brillait et renvoyait des reflets comme un miroir.

— J'aimerais bien savoir avec quoi et comment on a percé ce trou.

Bérulon avait observé à son tour et commenté :

— Regardez ! La roche semble avoir fondu.

— Oui, ceux qui ont creusé ça devaient posséder une science et des outils plus puissants que ce que nous connaissons. Allons ! continuons.

Ils étaient repartis et avaient marché jusqu'à se retrouver devant l'épée gravée.

— À toi l'honneur, proposa Éliandre en désignant la ciselure, afin que Bérulon y

introduise sa lame.

— Celui-ci dégaina son arme et l'encadra dans la fente, comme il avait vu procéder Éliandre dans la forêt de Finfonds, puis il recula. Pendant quelques instants, rien ne se produisit. Puis, un léger bourdonnement naquit et un mince rai de lumière apparut sur la paroi, à mi-hauteur de la galerie. Il s'élargissait à mesure que deux dalles incroyablement ajustées se rétractaient, l'une vers le haut, l'autre vers le bas, pour dégager un passage vers l'extérieur. Lorsqu'elles s'immobilisèrent, l'épée de Bérulon s'éjecta à moitié de son logement. Il la récupéra et franchit l'ouverture derrière Éliandre.

Après l'obscurité de la galerie, la vive lumière qui provenait du dehors les contraignit à protéger leurs yeux, le temps qu'ils s'y réhabituent. Ils purent ensuite découvrir l'endroit où ils se trouvaient et admirer le paysage qui s'étalait devant eux.

Ils venaient de déboucher à l'extrémité d'une immense dépression au milieu de la montagne et se tenaient sur une petite plateforme à peine assez grande pour eux deux.

Devant eux, un décor stupéfiant de beauté et d'austérité s'étendait à perte de vue. Trois couleurs dominaient dans ce paysage magnifique : le bleu turquoise du lac qui baignait tout le fond du site, le gris uniforme des vertigineuses falaises qui le délimitaient et l'azur immaculé du ciel sur leurs têtes.

La dépression s'avérait oblongue. Ils se trouvaient à une de ses extrémités et pouvaient voir sans peine les deux parois latérales qui se perdaient au loin, dans la brume d'évaporation du lac et que la perspective semblait rapprocher l'une de l'autre.

Ils estimèrent que leur plateforme était perchée au moins à cent mètres au-dessus de l'eau. Ils regardèrent vers le haut et constatèrent qu'une distance aussi grande les séparait du sommet. Une petite corniche commençait à leurs pieds et courait en pente douce, le long de la paroi sur leur gauche. Elle constituait l'unique voie pour quitter l'endroit, mais sa largeur, plutôt restreinte, paraissait étudiée pour dissuader la témérité.

Bérulon regardait fixement l'étroit sentier et ne semblait pas très enthousiaste à l'idée de l'emprunter.

— Craindrais-tu le vertige ? s'enquit Éliandre qui avait remarqué sa répugnance.

— En principe, non. Mais nous allons devoir nous montrer très prudents là-dessus, sinon c'est le grand plongeon.

— Oui, et ça m'ennuierait d'y aller sans l'avoir touchée avant, car elle doit être glacée, répondit Éliandre, pince-sans-rire.

— La température de l'eau ! C'est tout ce qui vous effraye ?

— Et quoi d'autre ? Je ne souffre pas de vertige et nous disposons d'une avenue pour

marcher. Aurais-tu peur ?

— Non ! Mais disons que je ne me sens pas trop à l'aise à grande hauteur.

— C'est humain et ça se maîtrise. Suis-moi et évite de regarder en bas.

Éliandre s'engagea sur la corniche. Elle se révélait juste assez large pour qu'il y tienne sans frotter la paroi et malgré son apparente décontraction, il y progressait avec prudence. Bérulon lui emboîta le pas en fixant attentivement le sol. Il venait de quitter la plateforme, lorsqu'il entendit à nouveau le bourdonnement de l'ouverture qui se refermait.

Loin en dessous d'eux, l'eau du lac, agitée par une légère brise, scintillait sous le soleil comme une invitation à venir s'y tremper. Sa limpidité laissait entrevoir le fond sur une large bande qui partait de la base de la falaise vers le milieu du lac, où elle s'assombrissait, avec l'accroissement de la profondeur.

Ils cheminèrent des heures et des heures sur cette corniche, au point qu'ils en vinrent à se demander s'ils n'arriveraient jamais au bout. Ils avaient perdu de vue depuis longtemps l'endroit d'où ils étaient sortis et pourtant, ils n'apercevaient toujours pas l'autre extrémité de la dépression.

La journée était très avancée, lorsqu'ils atteignirent un point où la paroi, uniformément lisse jusque-là, était fendue depuis le sentier vers le sommet, formant une brèche perpendiculaire à la corniche, dans la falaise.

— Voilà peut-être la faille que nous cherchons, suggéra Bérulon.

— Que voudrais-tu que ce soit d'autre ? Depuis que nous marchons sur cette corniche, c'est la seule fissure que nous ayons trouvée dans cette satanée paroi.

— En y regardant bien, ça correspond exactement à ce que le veilleur nous a décrit.

— C'est juste.

Éliandre y pénétra. Il touchait la roche des deux épaules, ce qui le contraignait à avancer en crabe.

— Ce n'est pas trop large et il fait aussi sombre que dans le tunnel ce matin.

Après quelques pas, il s'exclama :

— Et en plus, on se les gèle là-dedans !

— Normal, le soleil ne doit jamais y entrer.

— Fais attention où tu poses les pieds ! Ça glisse ; le sol est recouvert de glace par endroits.

Au-dessus de leurs têtes, le ciel n'apparaissait plus que comme une mince ligne brisée, découpée en pointillé, par les rochers dont l'étroitesse du passage avait stoppé la chute. Après une centaine de mètres de ce boyau, ils arrivèrent dans un cirque naturel, dont la piste formait une esplanade devant l'ouverture béante d'une caverne. Ils s'arrêtèrent pour découvrir

l'endroit avant de s'y aventurer.

L'arène, à peu près circulaire, était le centre d'un vaste cratère en forme d'entonnoir, dont le tube mesurait une vingtaine de mètres de diamètre sur environ quatre de hauteur. En face d'eux, l'entrée de la caverne était renfoncée sous un surplomb de roche qui l'assombrissait. N'importe quoi aurait pu en surgir et les attaquer. Ils avancèrent donc, prudemment, la main sur leurs épées. Sous leurs pas, le fin gravier qui recouvrait le sol crissait et les parois renvoyaient des échos, des moindres bruits qu'ils provoquaient.

Dans cette ambiance irréelle, ils arrivèrent à la caverne sans autres dommages que les sueurs dues à leurs imaginations débridées.

— Je crois que nous avons trouvé le sanctuaire, déclara Éliandre.

— Ce n'est pas trop tôt ! Je ne sais pas vous, mais moi, je commence à avoir une faim de loup.

— Jetons un coup d'œil à l'intérieur, puis nous camperons devant l'ouverture et nous mangerons un morceau.

Tandis qu'il parlait, Éliandre entra dans la grotte. Au bout de trois pas, il appela Bérulon :

— Rallume une torche et rejoins-moi. Il fait si noir là-dedans que je ne vois pas ma main devant mon nez.

Bérulon s'exécuta et pénétra à son tour dans la caverne, nanti d'une belle flamme qui jetait des ombres dansantes sur les parois. Il parcourut le pourtour de l'excavation et ne tarda pas à trouver ce qu'il cherchait :

— Voilà l'épée gravée ! s'exclama-t-il.

Éliandre approcha pour l'examiner. Elle se révéla en tout point semblable à celles qu'ils avaient déjà vues.

— C'est bien ici. Impossible de se tromper, déclara-t-il, maintenant si tu veux, nous pouvons manger un morceau.

— On ne l'ouvre pas ?

— Inutile, nous ne possédons pas les éléments nécessaires pour activer le guerrier. Prenons plutôt un peu de repos, car demain, risque de s'avérer aussi éprouvant qu'aujourd'hui.

Ils s'installèrent sous le surplomb, devant la caverne, mangèrent rapidement un petit repas de pain et de fromage et s'allongèrent pour se reposer.

Malgré la fatigue due aux efforts qu'il avait fournis de manière continue depuis le matin, le sommeil fuyait Éliandre. Alors, en attendant que celui-ci l'emporte, il observait Bérulon. Celui-ci, habituellement souriant et enjoué, avait l'air maussade, la mine grave et le regard fixe. Il semblait être plongé dans une réflexion intense.

— Quelque chose te tracasse ?

— Hein ! Heu... non, tout va bien. Simplement, je pensais aux pauvres types que nous avons tués hier soir.

— Et alors ?

— Je m'avisais que vous ou moi pourrions être allongés là-bas, sur le rocher, avec eux.

— En clair, tu songeais à la mort ?

— Ça ne vous arrive jamais, à vous ?

— Un sage m'a dit un jour : « *tant que tu vis, ne te préoccupe que de vivre* ». Le trépas demeure un évènement inéluctable. Le jour où il surviendra, personne ne pourra rien y changer.

— C'est un fait, mais ça n'empêche pas de le redouter.

— Tu as peur de mourir ? Toi ! C'est drôle, à te voir combattre, ce n'est pas l'impression que tu donnes.

— C'est que dans ces moment-là, je n'ai pas le temps d'y penser. Et puis, ce n'est pas tant la camarade que je crains, mais plutôt la façon dont elle me prendra. C'est la douleur qui m'effraye le plus.

— Nous sommes tous soumis à ça, mon ami, mais aussi, dis-toi que si tu souffres, tu existes et tant que tu vis, ne te préoccupe que de vivre.

— Et voilà ! Nous avons effectué le tour de la question. Qui était ce sage ?

— C'était quelqu'un qui possédait une très grande connaissance des comportements humains et de la vie : un être paisible, gentil et affable envers tous, mais qui devenait mortellement dangereux, dès lors qu'un de ses proches ou lui-même était menacé.

— C'est lui qui vous a enseigné à frapper en prolongeant le coup ?

— Cela et beaucoup d'autres choses. Si j'existe encore en ce bas monde aujourd'hui, c'est bien grâce à lui.

— Il vous a sauvé la vie ?

— En quelque sorte, oui. Tu parlais de la mort tout à l'heure et bien, tu n'as pas idée du nombre de fois où j'ai souhaité qu'elle m'emporte.

— Vous ! Vous avez désiré le trépas ! Mais pourquoi ?

— J'avais perdu quelqu'un à qui je tenais beaucoup et sans qui je croyais ne plus pouvoir exister.

— Il vous a aidé à l'oublier ?

— Il m'a appris à vivre avec l'absence, car, sauf par accident, les souvenirs ne s'effacent jamais : simplement, avec le temps, on s'habitue.

En prononçant ces mots, Éliandre était devenu sombre. Il fixait un point invisible, sur la voûte céleste. Son esprit vagabondait sur les bords de l'Albaran : plus précisément sur une petite presqu'île, où de nombreuses années auparavant il avait juré un attachement éternel à la demoiselle, qui fut et resta l'unique amour de sa vie ; à l'endroit où il avait érigé le cénotaphe à sa mémoire.

*

**

Après une bonne nuit de sommeil, ils retrouvèrent la corniche et reprirent leur progression le long de la paroi. Bérulon, toujours aussi peu à l'aise sur l'étroit sentier, risqua un coup d'œil vers le bas :

— Avez-vous vu que nous nous sommes drôlement rapprochés du fond ?

— C'est vrai et le chemin continue à descendre. Tout compte fait, on va peut-être finir par pouvoir la toucher.

— Quoi ?

— Mais, l'eau, mon ami !

— Évidemment ! La crasse doit me ramollir le cerveau.

— C'est sûr qu'un bon bain nous remettra d'attaque et nous apportera le bien-être nécessaire à la poursuite de notre action.

Ragaillardis par cette idée, ils allongèrent le pas. Bérulon en oublia son appréhension du vide, d'autant que le sentier s'élargissait peu à peu et qu'ils purent bientôt marcher de front. Un léger vent de nord agitait la surface du lac, créant un friselis de vaguelettes, qui renvoyait les reflets du soleil dans un scintillement aveuglant. Ils distinguaient à présent l'extrémité de la dépression.

Ils l'atteignirent après une nouvelle journée de progression. La déclivité du chemin les avait amenés au ras de l'eau, sur une minuscule plage de galets où ils s'installèrent pour la nuit. Le bain s'avéra incontournable et malgré sa fraîcheur, ils en profitèrent le plus longtemps possible, puis ils lavèrent leur linge et l'étalèrent sur les rochers pour qu'il sèche. Enfin, détendus, ils prirent un repas.

Assis sur une grosse pierre, Éliandre mangeait mécaniquement, le regard perdu dans le lointain, absent. Bérulon, lui, observait la surface du lac et tout à coup s'exclama :

— Vous avez vu, un peu, les bestioles qui évoluent dans l'eau !

Brutalement tiré de sa rêverie, Éliandre sursauta, portant instinctivement la main vers son arme :

— Quelles bestioles ? De quoi parles-tu ?

— Des poissons, parbleu ! J'en ai rarement observé d'aussi gros. Quand toute cette affaire sera finie, j'aimerais bien revenir par ici pour les agacer un peu.

Éliandre, remis de sa surprise, scrutait la surface de l'eau pour les apercevoir.

— Je dois admettre que je n'y avais pas prêté attention. Mais tu as raison, ils paraissent vraiment beaux et si tu veux bien de ma compagnie, je me ferai une joie de revenir avec toi.

— Vous prenez plaisir à pêcher, vous aussi ?

— Oui, et j'aimerais que tu m'accordes la grâce de me tutoyer, car après ce que nous venons de vivre, je te considère comme mon ami et je serais comblé si tu éprouvais le même sentiment à mon égard.

— Vous ne pouvez pas savoir comment j'ai espéré ce moment ! Ma sympathie vous est acquise depuis le jour où je vous ai rencontré et que vous êtes intervenu en ma faveur. C'est un grand honneur, dont je m'efforcerai toujours de me montrer digne, et dont je m'enorgueillirai jusqu'à la fin de mes jours.

Il souriait, heureux. Ses yeux brillaient de joie comme ceux d'un enfant gourmand à qui l'on aurait donné un gros morceau de gâteau.

La nuit les enveloppait doucement. La multitude des étoiles apparaissait peu à peu, comme autant de lumignons lointains et inaccessibles. Soudain, telle une flèche enflammée, la traînée lumineuse d'un objet, qui entrait dans l'atmosphère, créa un mouvement fugitif dans l'immense immobilité céleste. Bérulon s'émerveilla :

— Quelle beauté grandiose !

— C'est effectivement un spectacle magnifique, admit Éliandre. Je m'interroge souvent sur la possible existence, quelque part là-haut, d'autres hommes comme nous, qui regardent au firmament en se posant les mêmes questions.

— Tu crois que c'est réaliste ?

— Selon les affirmations du veilleur, nos ancêtres sont venus du ciel à bord d'une machine volante et Varjo aussi. Cela nous fait déjà deux races différentes... trois, si l'on compte celle qui existait ici avant l'avènement de nos anciens. Alors, pourquoi pas d'autres ?

— Qui sait ? En tout cas, j'espère que ceux du peuple de Varjo ont oublié par quel chemin ils sont arrivés là, parce que les ennuis que celui-là nous cause seraient multipliés d'autant si d'autres survenaient.

— Même si d'autres venaient, je ne pense pas qu'ils seraient aussi corrompus que lui. Ce sont eux qui ont implanté le veilleur pour nous aider à le détruire. Cela dénote de leur part, un grand sens des responsabilités et une certaine noblesse, dont nous leur devons de la reconnaissance.

— Tu as sans doute raison, mais à l’avenir, chacun chez soi. Ce ne sera pas plus mal.

— Allons ! Nous devons dormir un peu. Demain, risque de s’avérer encore une rude journée et nous aurons besoin de nos forces.

Les deux hommes s’allongèrent côte à côte, gardant par habitude leurs armes à portée de main. Éliandre était couché sur le côté gauche, la tête reposant sur son bras replié. Bérulon, allongé sur le dos, les yeux grands ouverts, s’enivrait du spectacle céleste :

— Ho ! Encore une étoile filante !

— Exprime un vœu, certains affirment que ça porte bonheur.

— Tu crois à ça toi ?

— Silence gamin, je dors.

— Bonne nuit ! Il faillit ajouter « *grand-père* », mais s’abstint par crainte de paraître irrespectueux.

Lorsque le soleil éclaira suffisamment la paroi qui leur barrait le passage, ils étaient parés à rechercher une autre épée gravée. Ils la découvrirent rapidement, sous un petit surplomb, proche de l’endroit où ils avaient campé. Bérulon ouvrit l’accès selon le même procédé que l’avant-veille, pendant qu’Éliandre allumait deux torches, puis ils s’engouffrèrent dans un nouveau tunnel qui remontait légèrement.

Cette traversée se révéla moins longue que la première. Ils retrouvèrent la lumière, après avoir soulevé une dalle, au fond d’un cirque assez semblable au premier, mais sur la face nord de Montanor. Ils le franchirent et entamèrent la descente vers la forêt. Cela occupa le reste de la journée, car sur ce versant, elle se révéla aussi délicate que la montée s’était avérée pénible sur l’autre.

Ils ne furent pas fâchés de retrouver l’ombrage et la verdure sylvestre, la rumeur du feuillage sous l’action de la brise et les multiples petits bruits de la faune vaquant à ses occupations. Deux lapins, qui eurent la malchance de se trouver sur leur chemin, composèrent leur premier repas chaud depuis qu’ils avaient quitté Vadonia.

— Maintenant que nous sommes arrivés là, nous devons rejoindre au plus vite la route qui part de la passe du Baradyr et remonte vers le nord, déclara Éliandre, quand ils effectuèrent le point de leur situation.

— Tu crois que notre stratagème va fonctionner,

— Pourquoi échouerait-il ?

— Je ne comprends toujours pas pourquoi, nous ne demandons pas au veilleur de nous indiquer où il se trouve.

— Tout simplement, parce que ni toi ni moi ne sommes encore parvenus à sortir

consciemment dans le Widwelt : à moins que tu ne me caches quelque chose ?

— Non, malheureusement, malgré mes efforts, je n’y arrive pas. Ça paraissait pourtant facile, quand il nous l’a expliqué, mais ça ne marche pas.

— Donc, on s’en tient à notre plan.

20 — Belestran

Belestran était une grosse bourgade fluviale, assise le long de l'estuaire de l'Albaran et séparée de la mer par quatre kilomètres de hautes falaises. Elle s'était nichée à l'amorce de celles-ci, à l'endroit où l'immense plaine de l'arrivée se relevait légèrement, pour affronter la furie des flots. Elle s'étirait sur un peu moins d'un kilomètre, dont le tiers attaquait les pentes à la naissance des falaises et gagnait peu à peu sur l'intérieur du pays. Une tour de guet la dominait depuis la ligne de crête, à l'endroit où le sol donnait l'impression de rejoindre le ciel. De là, des factionnaires surveillaient l'estuaire du fleuve et épiaient les signaux lumineux que leurs collègues leur transmettaient au moyen d'un miroir depuis une tour semblable, mais située en bord de mer.

La configuration des côtes de Vadonie ne laissait que les embouchures de ses fleuves comme accès à l'océan. En conséquence, dans la cité, les berges du cours d'eau étaient aménagées en pontons de bois et en larges quais de pierre pour recevoir commodément le trafic fluvial et la flotte de pêche maritime.

Des remparts séparaient les installations portuaires, du reste de la ville, à laquelle on accédait par deux grandes entrées fortifiées, chacune flanquée de deux tours, témoins silencieux des précédentes tentatives d'invasion.

Le général Briskar se tenait justement, sur celle à droite de la porte ouest. Il scrutait l'autre rive du fleuve, où il pouvait déjà distinguer des signes de l'activité des troupes ennemies et se remémorait l'entretien qu'il avait eu avec Gauddis.

— D'après nos observateurs, une armée d'hommes sans ombre tient actuellement la passe du Baradyr et une autre est en train de s'emparer de celle de l'océan. Ajoutez à cela qu'une importante flotte de guerre se rassemble en ce moment dans les ports du Nord et dites-moi quelle conclusion vous en tirez, avait annoncé celui-ci en guise de préambule.

— Sire, je crois pouvoir affirmer, avec peu de chances de me tromper, qu'une puissante attaque se prépare sur Belestran, venant à la fois de la mer et du fleuve.

— Pourquoi Belestran plutôt qu'Anureth ?

— Nous nous trouvons en présence de trois forces que la configuration de nos frontières obligera à conjuguer leurs efforts, pour aboutir à prendre pied sur notre territoire. Dans le cas contraire, elles subiraient des pertes si écrasantes, que dans l'hypothèse peu probable, où elles atteindraient leur but, leurs chances de progresser vers l'intérieur du pays deviendraient illusoires. D'autre part, l'histoire a prouvé à plusieurs reprises que la traversée du fleuve s'avère très difficile pour une armée et, pour l'adversaire, Belestran apparaît comme le seul

endroit qui se prête à ce qu'il conjugue la puissance d'au moins deux d'entre elles afin d'attaquer avec des forces suffisantes.

— Dans ce cas, pourquoi masse-t-il des troupes dans la passe du Baradyr ?

— Je pense qu'il les a placées là, uniquement pour fixer une partie des nôtres, et je parierais que même si elles donnent l'impression de se préparer à traverser, elles n'attaqueront pas, tant qu'une solide tête de pont ne sera pas établie à Belestran.

— D'accord avec vous général. Mais la flotte, pourquoi ne s'en prendrait-elle pas Anureth ?

— À cause de la configuration du terrain. Au moins cinquante ou soixante vaisseaux s'avéreraient nécessaires pour qu'un tel assaut possède quelques chances d'aboutir. L'estuaire de l'Eaudulong se révèle peu large. S'y engouffrer placerait leurs navires à portée de nos engins de jet, depuis les deux rives, avec trop peu d'espoir de passer à travers. Ils seraient donc contraints de débarquer sur l'estran, à marée basse, avec l'obligation de conquérir la côte avant la montée des eaux, sous peine de noyade. Nous n'aurions alors qu'à les contenir là, assez longtemps.

— C'est à peu près la conclusion à laquelle j'ai moi-même abouti.

— Veuillez noter cependant, Votre Majesté, que si elle s'avérait suffisamment importante, ils pourraient encore diviser leur flotte, et tenter malgré tout une attaque sur Anureth, en même temps qu'à Belestran. En cas de succès, ils pourraient nous assaillir à revers.

— Mon cher Briskar, je constate avec plaisir que les années n'ont pas réussi à altérer votre sens de l'analyse. Que diriez-vous de prendre la tête de nos armées et d'organiser la défense du pays ?

— Je considérerais cela comme un honneur et je m'en ferais un devoir, sire.

— Très bien ! Vous avez carte blanche, pour adopter toutes les mesures que vous jugerez utiles. Belestran supportera vraisemblablement le plus gros de la bataille. Agissant en mon nom, vous aurez autorité sur toutes les institutions civiles afin d'aplanir les difficultés qu'elles pourraient soulever. Tâchez néanmoins de les ménager autant que possible.

— Quand dois-je prendre mon commandement, sire ?

— Immédiatement, mon cher, voici vos ordres et vos accréditations.

Gauidis, lui avait remis plusieurs rouleaux de parchemin qui portaient son sceau.

— Dois-je maintenir les dispositions que vous avez instaurées pour nos troupes de l'Est, Votre Majesté ?

— Oui, mais cela ne devrait pas durer au-delà d'une semaine, à présent. Ensuite, organisez-les comme bon vous semblera.

Maintenant, depuis les remparts où il était monté respirer un peu l'air du large, après des heures passées en réunion avec ses officiers et les élus de la cité, il pouvait constater de visu les premiers effets des nombreuses décisions qu'ils avaient adoptées.

Le port se vidait peu à peu de toutes les embarcations inutiles à la défense de la ville. Elles s'en allaient toutes chercher refuge à Port-Brichet, au confluent de la Fontanne et de l'Albaran.

Les troupes Vadonnes amenaient et installaient des catapultes, trébuchets, balistes et autres engins de guerre sur les hauteurs de la ville, pour couvrir les abords du port, jusque vers le milieu du fleuve.

Tout le matériel stocké sur les quais, cordages, bois de charpente, filets, tout ce qui pouvait brûler ou servir les intérêts de l'assaillant était évacué derrière les murs de la ville.

Enfin, même s'il ne les voyait pas, il savait que des troupes nombreuses, archers, fantassins et cavaliers faisaient mouvement dans tout le pays pour venir assurer la défense de Belestran et parer à toutes autres éventualités.

*

**

Dans une chambre de l'auberge des quatre vents, à la sortie de Vadonia, Dornus-gis réfléchissait. Il avait réuni deux de ses comparses, pour récapituler l'ensemble de leurs observations et les informations qu'ils avaient glanées. En face de lui se tenaient Wriggs et Sitorsen qui étaient en quelque sorte ses capitaines.

Chacun d'eux dirigeait un groupe d'agents de renseignements plus ou moins étoffé, dont ils recevaient la plus grosse partie de ce qu'ils rapportaient à Dornus-gis. Tous trois étaient Vadons, mais ils avaient eu la faiblesse de céder aux avances d'une belle Styrienne et depuis, ils appartenaient corps et âme à Varjo.

Dornus-gis était le cerveau de l'organisation. Il collectait ce que ses deux comparses obtenaient de leurs sous-ordres, triait et classait les informations et essayait de les assembler, pour tenter d'entrevoir les grandes lignes du plan général. Puis, il rédigeait des rapports qu'il codait avant de les confier à un autre complice chargé de les transmettre grâce à des pigeons voyageurs.

Depuis quelques jours, les mouvements de troupes autour de Vadonia lui posaient problème. On lui avait signalé que certaines d'entre elles, notamment cinq cents cavaliers et un bon millier de fantassins, avaient quitté Vadonia en direction de l'est et remontaient le cours de l'Albaran. Ce matin, Wriggs, bravant le danger que représentaient pour eux les journées ensoleillées, était venu l'informer qu'un autre millier de fantassins accompagnés de

cinq cents archers s'apprêtaient à suivre le même chemin.

Cela le contrariait, d'autant qu'il avait lui-même observé l'intense activité qui régnait autour de l'embarcadère du bac. Lorsque les mouvements de troupes avaient commencé, de grandes barques, capables d'emmenner une quinzaine d'hommes chacune, étaient apparues sur la berge du fleuve, comme si l'on se préparait à faire traverser un corps expéditionnaire.

Cela ne correspondait pas, selon lui, à ce que devrait être le système de défense à adopter pour parer la menace venue de la passe du Baradyr et il ne parvenait pas à comprendre le schéma stratégique qui prévalait en l'occurrence. Tout ça ne semblait pas logique. Ça l'énervait et ne pouvait signifier qu'une chose ; Gauddis préparait un coup tordu.

Après un long silence, au cours duquel il avait ressassé ce qu'il savait déjà, il prit la parole :

— Messieurs, avez-vous enfin trouvé quelque chose de nouveau sur ce qui se trame à l'Est ?

— Rien de mon côté, déclara Wriggs.

— J'ai essayé de suivre les fantassins qui sont partis hier, mais ils se montrent prudents. Ils semblent tenir à garder le secret sur leur destination, car ils laissent des arrière-gardes et à cause de ce satané soleil, j'ai dû abandonner, déclara à son tour Sitorsen. Cependant, un fait demeure certain, c'est qu'ils remontent bel et bien l'Albaran. Si j'en juge par le nombre de bateaux qu'ils ont étalés autour du bac, ils s'apprêtent à nous attaquer par le fleuve tandis que les troupes qui traversent les Arravallons par le col des Hautes-Cimes viendront nous assaillir à revers en passant par celui de la couronne. Ils nous prendraient alors entre deux feux. C'est la seule explication à nos observations, qui me paraît plausible.

— Tu pourrais bien avoir raison, même si l'opération semble hasardeuse et très risquée, mais nous devons absolument nous en assurer. Mettez tous vos hommes là-dessus ! Qu'ils écument les tavernes ! Qu'ils écoutent les bavardages des soldats ! Qu'ils les arrosent au besoin, en leur payant du vin pour leur délier la langue ! Mais apportez-moi des résultats rapidement. Fatalement, à un moment quelconque, l'un d'eux, plus ivre que les autres, vendra la mèche.

*

**

Gorpas avait constitué une patrouille spéciale, formée d'une demi-douzaine de soldats de ses amis, que leur réputation de pilier d'auberge précédait partout où ils se présentaient. Cela donnait à l'équipée, l'air tout à fait authentique d'une bande de bons camarades qui s'étaient retrouvés par hasard et qui s'offraient une tournée des grands-ducs avant de réintégrer leurs

bataillons respectifs.

Pour la circonstance, Gorpas avait délaissé la tenue de la garde du palais, au profit d'une livrée de fantassin. Il ne voulait pas attirer trop l'attention, pour qu'on ne puisse pas lui reprocher par la suite d'avoir jeté le discrédit sur la garde, qui se devait de demeurer exemplaire.

Depuis le début d'après-midi, ils visitaient méthodiquement tous les débits de boissons de la cité. Ils consommaient beaucoup, du moins c'était l'impression qu'ils donnaient, car en vérité ils en renversaient sciemment, plus de la moitié et parlaient fort, comme des hommes largement imbibés d'alcool, qui perdent peu à peu le contrôle de leurs sens.

La guerre qui se préparait monopolisait toutes leurs conversations. Ils commentaient bruyamment les mesures décrétées par le roi, spéculaient sur les tactiques, évaluaient les chances des deux camps et finissaient toujours par se quereller à propos de ce qui se passait à l'Est. Gorpas, jugeant qu'ils avaient suffisamment attiré l'attention dans cet établissement, ramena la discussion sur le sujet qui fâche, en s'adressant à son vis-à-vis :

— Tu as de la chance, toi. Tu vas traverser les montagnes, mais tu n'y resteras pas : pas comme mon cousin qui monte en renfort au Mortsgelés. Lui, il va se les geler pendant six mois.

— Tu parles d'une aubaine : marche forcée, avec tout l'équipement, à travers ces satanées montagnes et tout ça pour quel résultat ? Je te le demande.

— Oui, renchérit son voisin, d'une voix grasse et avinée, car malgré ce qu'ils renversaient, ils buvaient néanmoins, plus que ce qu'ils auraient dû. Au début, on nous racontait qu'on allait se battre à Belestran et maintenant, on nous fait grimper dans les montagnes. Je n'y comprends plus rien.

Gorpas se pencha par-dessus la table, comme pour murmurer en aparté à celui qui venait de parler, et feignant une ébriété plus avancée qu'en réalité, tonitrua :

— Chut, nous ne devons pas en causer, c'est un secret.

Involontaires ou délibérés, les propos de Gorpas sonnèrent à l'oreille de l'ivrogne d'en face, comme une invitation à en remettre une couche :

— Secret ! Secret ! Secret de mes fesses, oui ! Pendant qu'on se promène à l'Est, on va se prendre une correction à l'ouest et l'on sera refait.

— Bah ! Tu n'y entends rien du tout. Nous allons passer par les Hautes-Cimes et nous allons leur tomber dessus par derrière. Ils ne vont rien y comprendre, mais chut ! C'est un secret.

— En es-tu vraiment persuadé ?

— On ne peut plus sûr ! Je tiens l'information d'un ami, cousin de la femme de mon frère, qui est garde au palais. Il a entendu le roi en parler avec le général.

Cet argument massue mit fin au débat et ils se levèrent, pour quitter l'établissement et se rendre au suivant. Cela dura jusqu'à tard dans la soirée, si bien qu'en fin de compte, la patrouille ivre morte s'endormit sur la table, voire dessous. Le patron de l'auberge, où elle avait échoué, dut avoir recours aux hommes du guet, pour se débarrasser des épaves qui avaient atterri chez lui.

Bien entendu, leur verbiage aviné avait fini par tomber dans les oreilles qu'il visait, car la tournée des auberges ne s'avérait pas tout à fait ce qu'elle avait l'air d'être. Elle faisait partie d'un plan savamment orchestré et mis en œuvre par un expert en la matière.

Pour la première fois de sa carrière de soldat, Gorpas s'était saoulé en service commandé. Personne ne le lui reprocherait, même si, comme ce fût le cas, il passa la nuit et une partie de la journée du lendemain, avec ses compagnons, dans les geôles du guet ; mais, cela aussi était prévu.

Durant cette tournée des abreuvoirs, du moins, tant que leur lucidité le leur avait permis, Gorpas et ses hommes avaient gardé l'œil ouvert. Ils avaient eu tôt fait de remarquer quelques individus qu'ils avaient retrouvés, comme par hasard, dans plusieurs établissements. Ces quelques sires ne s'installaient jamais très loin d'eux. Ils buvaient peu, mais écoutaient beaucoup et avec fort peu de discrétion, tant ils croyaient avoir affaire à des ivrognes au comble de l'ébriété.

Certains avaient même poussé le mépris jusqu'à s'inviter à leur table, se prétendant d'anciens soldats qui compatissaient aux aléas de leur dur métier. Ils avaient offert quelques pots supplémentaires, pour étouffer toutes suspicions, et avaient questionné sans vergogne ceux qu'ils croyaient plus ivres qu'en réalité.

C'est ainsi que le secret fictif était devenu une vraie fausse nouvelle qui s'était envolée à tire-d'aile, par-dessus l'Albaran, en direction de Varjo.

Trois jours plus tard, les soldats de Gauddis arrêtaient tous les prétendus anciens militaires, ainsi que tous ceux qui s'étaient tenus à l'écart, mais que Gorpas avait néanmoins repérés. Celui-ci possédait en effet cette faculté précieuse de ne jamais oublier un visage, même lorsqu'il revenait des contrées étranges où l'ivresse l'emportait.

*

**

Dans la forêt Styrienne, Éliandre et Bérulon avaient marché plusieurs jours vers le levant, tout droit sur la passe du Baradyr. À présent, ils se dirigeaient au nord-est, pour rejoindre la

route de Styrria, sur les arrières de l'armée stationnée à cet endroit. Ils n'avaient rencontré personne et avançaient rapidement dans un sous-bois assez clair, quand soudain, quatre gaillards tombèrent des arbres, l'épée en main et leur barrèrent le passage :

— Halte là ! Hommes sans ombre. Où croyez-vous aller comme ça ?

Bérulon qui possédait un sens de l'observation aiguisé avait aussitôt remarqué les leurs. Comme il était également doté d'une bonne répartie, il lui renvoya :

— Sans ombre ! Ouvre tes yeux, pauvre nigaud, tu les verras !

Surpris, celui qui avait parlé s'approcha en rengainant son arme.

— C'est ma foi vrai. Excusez-moi, nous sommes traqués depuis des jours, alors nous sommes un peu échaudés.

Éliandre, que la réplique de Bérulon avait amusé, demanda :

— Comment vous nommez-vous et pourquoi errez-vous dans la forêt ?

— Je suis Briska et voici Bardel, Rokier et Caldoc. Nous venons de Styrria où nous étions assiégés avec le roi Philidor. Il a pu nous faire sortir par un souterrain, moi et cinq compagnons, pour tenter de rallier la Vadonie et demander de l'aide. Hélas, les sbires de Varjo nous ont aperçus et nous y avons laissé deux camarades. Depuis nous nous faufileons comme nous pouvons, mais ça grouille d'hommes sans ombre partout dans les passes, alors nous allons essayer de traverser le Montanor.

Il regarda son interlocuteur puis Bérulon et reprit :

— Mais vous, vous êtes Vadons ! Comment êtes-vous venus et que cherchez-vous par ici ?

Éliandre leva la langue pour répondre : « *des ennuis* », mais pragmatique, il se ressaisit et raconta leur odyssée, mentant sur leur parcours, car il ne voulait pas dévoiler le passage dans Montanor.

— Notre mission consiste à trouver où se cache Varjo, pour nous emparer d'un objet qu'il aura touché. Si nous y parvenons, nous pourrions activer une arme que nous possédons, pour le détruire.

Il leur déconseilla d'essayer d'accéder en Vadonie et leur demanda leur aide en précisant :

— Comprenez bien l'importance de ce que nous allons tenter : si nous atteignons notre but, non seulement nous nous sauverons, mais nous libérerons ce monde de la menace qui pèse sur lui.

Après une courte concertation, les quatre compères se joignirent à eux avec enthousiasme. Ils avaient enfin retrouvé l'occasion d'agir utilement contre la terreur sans ombre.

— Vous avez établi un plan ?

— Nous devons découvrir la retraite de Varjo.

— Elle doit se situer plus au nord.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Nous avons aperçu pas mal de messagers qui remontaient de ce côté.

— Pour l'instant, nous cherchons la route de Styrria. Savez-vous si elle se trouve encore loin ?

— À peu près à une heure d'ici.

— Nous allons la rejoindre, après, nous aviserons.

Ils se remirent en marche, toujours nord-est. Ils avançaient l'un derrière l'autre, dans la forêt. Les quatre Styrriens allaient devant. Bérulon venait en dernier, car il assurait leur sécurité en surveillant leurs arrières.

Éliandre avait recommandé la plus grande prudence, aussi progressaient-ils en silence. Le bruit d'une cavalcade les avertit qu'ils approchaient de la route. Ils redoublèrent de précautions, pour l'aborder. Briska demanda :

— Et maintenant, quelle suite donnons-nous ?

— On attend et l'on observe, répondit Éliandre.

— On observe ! Et qu'observe-t-on ?

— Gauddis, notre roi, a pris des dispositions, pour que le trafic des messagers augmente. Alors, deux solutions s'offrent à nous : soit, nous essayons de les suivre, mais nos chances me paraissent minces, car ils se déplacent à cheval tandis que nous marchons ; soit, nous en capturons un et nous le faisons parler.

— Je crois bien que nous n'avons pas le choix. Nous devons en arrêter un.

— Je pense aussi.

Ils discutèrent de la meilleure façon de procéder et entreprirent la recherche d'un endroit propice à leurs desseins. Dans une courbe de la route, au sommet d'une côte assez prononcée, de gros arbres étendaient leurs branches au-dessus du passage.

Bérulon et Rokier grimperent dans les frondaisons, pour sauter sur le cavalier. Éliandre et Bardel s'embusquèrent, de chaque côté du chemin, pour arrêter le cheval. Enfin, Briska et Caldóc, l'un au bas de la côte et l'autre après la courbe, surveilleraient les environs pendant l'attaque, pour prévenir de l'arrivée d'éventuels gêneurs.

Leur piège en place, ils n'eurent pas longtemps à attendre, avant qu'un cavalier n'apparaisse au loin. Il semblait très pressé, car il poussait sa monture sans ménagement, peu soucieux de sa bête. Comme prévu, il perdit de la vitesse dans la côte, si bien qu'au sommet, dans la courbe, il marchait au pas.

Bérulon et Rokier lui tombèrent sur le dos, pendant qu'Éliandre, qui avait bondi sur la

route, attrapait le cheval par la bride. Le cavalier fut désarçonné et avec Bardel venu en renfort, maîtrisé sans délai. L'affaire rapidement liquidée, ils rappelèrent les guetteurs et s'enfoncèrent loin dans la forêt, pour interroger tranquillement leur prisonnier.

Celui-ci n'était pas un foudre de guerre. Il livra vite, tout ce qu'il savait, après que Bardel, son couteau à la main et un sourire sadique aux lèvres, lui eut expliqué en détail, ce qu'il subirait s'il se taisait.

Il indiqua où était situé le camp du maître des hommes sans ombre, le chemin pour s'y rendre, et donna le message qu'il portait. Éliandre en l'écoutant eut une pensée pour Gorpas. Quand il eut terminé, Bardel désigna le prisonnier et demanda :

— Est-ce qu'on lui règle son compte ?

Éliandre répugnait à tuer inutilement, d'autant qu'il savait que le pauvre type ne s'appartenait pas :

— Non, on le ligote, on l'assomme et on le laisse là. Avant qu'il se détache et donne l'alerte quelque part, nous nous serons mis hors de portée et nous aurons fait ce que nous sommes venus accomplir... Je l'espère.

Ainsi procédèrent-ils. Ils se dirigèrent vers le nord, en se déplaçant parallèlement à la route. Ils avaient gardé le cheval du messager qu'ils avaient chargé de leurs provisions et Bérulon le menait par la bride. Si les indications qu'ils avaient obtenues s'avéraient exactes, ils trouveraient le camp de Varjo, au fond d'un vallon, à quelques kilomètres de la croisée des routes qui menaient à Styria.

*
**

Mayersk était le type même de l'archer standard des compagnies Vadonnes. C'était un soldat sans histoire qui accomplissait consciencieusement son devoir, discipliné et bien noté par ses chefs. Il ne se révélait ni meilleur ni moins bon que la moyenne de ses camarades et il se gardait de montrer trop de zèle.

Dès son arrivée à Belestran, on l'avait affecté, avec sa compagnie, à la veille sur les remparts qui dominaient le port. Depuis, il ne les quittait plus que pour se rendre à la soupe ou au dortoir et il passait ses journées à regarder les projectiles des hommes sans ombre, s'abattre avec régularité sur les installations portuaires.

Beaucoup de tirs frappaient trop courts, de peu, mais ils interdisaient l'accostage ou le départ de la moindre embarcation. De temps en temps, un rocher, très certainement lancé par un des gros trébuchets qu'il apercevait sur l'autre rive, atteignait les pontons de bois qu'il disloquait. Une ou deux fois, ils étaient même déjà parvenus jusque sur les quais de pierre, où

ils s'étaient fracassés contre la base des murailles.

Peu à peu, les servants des machines ennemies réglèrent leurs engins et ajustèrent leurs tirs. Mayersk commençait à redouter le moment où ils trouveraient le bon angle pour atteindre les remparts.

Comme son supérieur effectuait une ronde pour s'assurer de la vigilance de ses hommes, il l'interpella :

— Lieutenant Darkos, m'accorderiez-vous une minute ?

— À quel sujet, Mayersk ?

— Eh bien, voilà chef ! Depuis trois jours, je regarde tomber les pierres que les autres nous envoient. Au début, elles allaient toutes à la flotte, mais petit à petit, ils rectifient, ils ajustent. Voyez comme ils ont arrangé les pontons et maintenant, ils atteignent les quais et bientôt les remparts. Est-ce qu'on va attendre de les recevoir sur la gueule en les regardant venir ? Ou bien tenterons-nous quelque chose pour arrêter le massacre ?

— Je comprends ta préoccupation, Mayersk, mais sache qu'en haut lieu, on est informé de la situation. Une réunion à laquelle le commandant m'a convié doit se tenir cet après-midi. Je lui transmettrai tes observations. D'ici là, rentre ta tête dans tes épaules et ouvre l'œil.

— Merci du conseil, chef.

De fait, Briskar avait décidé de réagir sans attendre que l'ennemi ait ajusté ses machines, pour détruire la ville. Il avait convoqué ses officiers et leur avait exposé le problème en ces termes :

— Messieurs, nous subissons actuellement un bombardement dont la précision s'améliore de jour en jour. Il est à craindre qu'avant peu, il atteigne les remparts, puis la cité. Nous devons donc impérativement, trouver le moyen de le faire cesser. J'attends vos propositions.

— Pourquoi ne les pilonnons-nous pas également ? demanda l'officier chargé des régiments de fantassins. Nous possédons autant de machines qu'eux.

— Ce n'est pas aussi simple, répliqua le commandant Herrpner, responsable des dites machines. Nous avons placé les nôtres pour interdire la traversée du fleuve et non pour atteindre l'autre rive. D'ailleurs, le cas échéant, nous perdrons l'avantage qu'elles peuvent nous fournir, car elles se détruiraient mutuellement.

— Ça nous procurerait quand même celui de faire cesser ce bombardement.

— Et avec quoi les arrêterions-nous, lorsqu'ils traverseront ?

Briskar interrompit le débat en interpellant le chef de l'infanterie :

— Commandant, à combien estimeriez-vous les chances de réussite d'un groupe de fantassins, si nous tentions une opération nocturne, pour détruire leurs engins ?

— Ma foi, mon général, par un nombre voisin de zéro. D’abord, ils devraient traverser le fleuve : ce n’est déjà pas commode de jour, alors de nuit... Ensuite, neutraliser les sentinelles sans donner l’alarme ; pénétrer dans leur camp ; approcher les machines et les incendier, ce qui demeure le seul moyen efficace de les anéantir : sans compter qu’après, les chances de retour, pour nos soldats, se révéleraient encore plus ténues que celles de réussir la mission.

— Mon général, lieutenant d’archerie Darkos, je demande la permission de parler.

Briskar porta les yeux sur le jeune homme qui venait de s’adresser à lui. Il était assis à côté de son commandant qui visiblement lui avait laissé l’initiative. Son audace le séduisit et il lui donna la parole :

— Nous sommes tout ouïe, lieutenant.

— Merci mon général. Je crois pouvoir garantir que quelques embarcations garnies d’archers seraient à même d’incendier ces machines depuis le milieu du fleuve.

Cette affirmation, mais surtout le ton péremptoire sur lequel, il l’avait proférée, déclencha un tollé parmi les officiers supérieurs qui l’entouraient :

— Ah oui ! Et ce faisant, vous vous placeriez vous-même à leur portée et sacrifieriez hommes et matériel, pour un résultat plus qu’aléatoire, objectèrent-ils bruyamment sans voir que la proposition semblait plaire à Briskar. La fougue de votre jeunesse vous aveugle et vous manquez visiblement d’expérience lieutenant. Laissez donc la stratégie à ceux qui en possèdent.

Une nouvelle fois, Briskar intervint :

— Allons, Messieurs ! Du calme ! À moi, l’idée ne me paraît pas dénuée d’intérêt. Que pouvez-vous leur répondre, Monsieur Darkos ?

— Deux choses, mon général. Primo, forts de vos acquis, Messieurs et sauf votre respect, vous devez savoir qu’on ne conduit pas une guerre sans prendre de risques. Secundo, à peu près n’importe quel archer digne de ce nom peut toucher une cible immobile à soixante-dix mètres, mais la proportion de ceux capables d’en atteindre une, mobile, à la même distance, chute considérablement. Or, au milieu du fleuve, cette distance sera facilement doublée. Pour nous frapper, ils devront nous expédier des centaines de flèches et avoir beaucoup de chance.

— Certes, mais ne devrez-vous pas résoudre un problème identique ?

— Effectivement, nous serons soumis à des données de tir similaires, mais nous, nous sommes équipés d’arcs extraordinaires. Je pense, mon général, que vous connaissez leurs propriétés. Je ne m’étendrai donc pas sur le sujet.

Les armes auxquelles Darkos faisait allusion étaient fabriquées avec du bois d’ifs. Ceux-ci étaient coupés selon les rites spécifiques à l’usage auquel on les destinait, avec l’assentiment

des esprits de la sylve et par ceux qu'on appelait également des bûcherons extraordinaires, au nombre desquels figurait maître Sherwood.

En forêt de Finfonds, n'importe qui n'abattait pas n'importe quoi, n'importe comment. Les forestiers de Finfonds constituaient une caste qui n'admettait que les maîtres-bûcherons : c'est-à-dire ceux qui justifiaient d'une très longue formation auprès d'un ancien et ainsi maîtrisaient tous les rituels. Ils encadraient des équipes d'ouvriers, mais demeuraient seuls habilités à abattre.

La sélection des bois exploitables se déroulait comme une cérémonie religieuse. On exprimait d'abord les besoins en essence et en quantité, on demandait pardon à la forêt d'avoir à l'amputer d'une partie de ses membres et on la priaient d'indiquer ceux, dont elle pouvait se défaire.

L'écorce des arbres condamnés devenait fluorescente, la nuit, après le rite de la demande, après quoi on procédait à la coupe de ceux que les puissances naturelles avaient désignés.

Ces rites conféraient aux bois, des propriétés tout à fait intéressantes. Ainsi, les arcs qu'on en tirait émettaient une vibration au moment du lâcher, qui appelait les esprits de l'air, pour guider leurs flèches. La portée et la précision s'en trouvaient considérablement accrues.

Les embarcations construites avec ces bois n'avaient besoin ni de rames ni de voiles pour se mouvoir. Un simple coup sur la coque frappé à l'aide d'un maillet fabriqué avec la même essence qu'elle, du côté du déplacement voulu, sollicitait les esprits des eaux qui créaient les courants adéquats.

— Ce ne sera pas nécessaire en effet, lieutenant. Messieurs, contrairement à vous, je trouve cette proposition très sensée et malgré vos réticences, je l'adopte et nous allons l'appliquer. Capitaine Darkos, c'est votre idée, c'est donc vous qui vous chargerez de son exécution.

— Lieutenant, mon général.

— Ne me suis-je pas exprimé assez clairement ? J'ai dit, capitaine Darkos. À moins que la responsabilité ne vous effraye, je vous prierais, à l'avenir, de ne pas discuter mes directives.

— À vos ordres, mon général.

— Bien ! Voici donc votre ordre de mission : rendez-vous à Port-Brichet, c'est là que nous avons remisé les embarcations que nous avons évacuées.

Il roula le parchemin sur lequel il venait d'écrire, le scella et le lui tendit en ajoutant :

— Ceci est un mandat de réquisition, pour qu'on vous laisse prendre tous les bateaux dont vous aurez besoin. Choisissez vos hommes et partez immédiatement.

Flatté de l'intérêt, que lui avait porté Briskar, Darkos le salua avec respect et sortit en

toisant les autres qui faisaient grise mine de s'être fait morigéner par un blanc-bec. Son supérieur lui emboîta le pas et le rattrapa dans le couloir :

— Darkos !

— Commandant...

— Félicitations, capitaine. Vous les avez bien mouchés, tous ces prétentieux, le félicita-t-il, en lui serrant vigoureusement la main.

— Merci, commandant.

— Allez, maintenant, et bonne chance.

Darkos se rendit à son quartier pour apprêter son expédition. Chemin faisant, il passa sous le rempart où veillait Mayersk. Il l'interpella :

— Mayersk ! Montre-toi !

— Oui, lieutenant.

— On a tenu compte de tes doléances en haut lieu. Prépare ton équipement et rejoins-moi devant mon logement dans une demi-heure.

— À vos ordres, mon lieutenant.

— Encore une chose, Mayersk ! Dorénavant, je suis le capitaine Darkos. Fais passer le mot à tes camarades.

— Bien, mon capitaine. Félicitations, mon capitaine.

— Merci, Mayersk. Va.

Le matin du quatrième jour qui suivit ces événements, cinq petites embarcations qui descendaient, l'une derrière l'autre, le long de la rive Vadonne, apparurent sur le fleuve, venant de l'amont. Quand elles arrivèrent en vue de la passe de l'océan, elles obliquèrent vers le milieu du cours d'eau et augmentèrent leur vitesse.

À bord de chacune d'elles, huit archers étaient postés à l'abri sous une sorte d'auvent de bois, recouvert de peau d'ure qu'on avait soigneusement détrempee. Ainsi, elles les protégeaient de la grêle de flèches que l'ennemi ne manquerait pas de leur envoyer, et ils n'auraient à en sortir que pour décocher leurs huit projectiles enflammés. Par une lucarne aménagée dans l'auvent, le conducteur du bateau remplissait également le rôle d'observateur et donnait les consignes de tir.

Ils descendirent jusqu'à ce que chaque embarcation ait à sa portée, une cible différente, puis au commandement des chefs de bateau, enflammèrent leurs flèches, quittèrent la protection de l'auvent, décochèrent, et se remirent aussitôt à l'abri.

Comme sur les ailes du vent, les traits montèrent très haut dans le ciel, dessinant des courbures lumineuses. Guidées par les esprits de l'air, elles allèrent toutes se ficher dans leurs

cibles.

Deux catapultes, un trébuchet et deux balistes furent touchés. L'ennemi surpris par cette tactique ne réagit pas assez vite et les cinq engins furent perdus. La riposte, pour tardive qu'elle fût, n'en arriva pas moins, sous la forme d'une énorme volée de flèches. La plupart s'égarèrent dans le fleuve, ce qui donna raison à Darkos et le conforta dans sa résolution de poursuivre la manœuvre, jusqu'à épuisement de ses munitions.

Mais, tout euphorique qu'il était, il restait cependant lucide et se doutait bien qu'aux prochains voyages les réactions s'avèreraient plus promptes, et que les résultats ne se révéleraient pas invariablement aussi bons.

Pour ne pas laisser le temps de respirer à l'adversaire, il avait escompté alterner les passages vers l'aval, puis vers l'amont. Mais, malgré les navires en bois extraordinaire et l'aide des esprits de l'eau, le courant au milieu du fleuve se révélait trop puissant, pour autoriser la vitesse qui assurait leur sécurité.

Par conséquent, ils descendaient, décochaient une volée, rejoignaient la rive Vadonne, naviguaient vers l'amont et recommençaient.

Ce système procura l'avantage de permettre la relève des archers et la continuité de la riposte. Après deux journées de harcèlement, la tactique porta ses fruits. Les tirs ennemis se raréfièrent, pour cesser complètement lorsque celui-ci retira ses machines vers l'arrière par crainte de toutes les perdre. Il se résigna à attendre la flotte du nord qui ne saurait plus tarder et consacra toute son énergie à préparer la traversée du fleuve.

21 — L'objet

Au fond d'un vallon, dans une minuscule prairie tangente au chemin et cernée par la forêt, Éliandre découvrit le campement de Varjo. Sans les informations qu'il avait soutirées au messenger, jamais il ne serait venu le chercher là.

Il avait dû quitter la route de Styrria et prendre, sur sa gauche, un tout petit chemin qui s'enfonçait dans la forêt. Au bout de trois kilomètres, il avait failli se jeter dans les bras des sbires de Varjo, tant le camp était bien dissimulé dans son écrin de verdure. Il n'avait dû son salut qu'au bruit d'un chaudron qui l'avait alerté, en tintant sur les pierres autour d'un feu. Sans cela, il aurait débarqué sans méfiance au milieu de ses ennemis.

Pendant qu'il était caché dans la broussaille à la limite de la prairie, d'où il étudiait la disposition des lieux, il assista à un triste spectacle qui le conforta dans sa résolution de mener à bien sa mission.

Un groupe d'une dizaine de soldats arriva dans le camp, venant de la direction opposée à la sienne. Ils encadraient trois prisonniers, dont deux étaient vraisemblablement des bûcherons Styrriens qui n'avaient pas l'air très rassurés. Le troisième était sans conteste un compatriote : un de ces hommes, épris de liberté, qui ne parviennent jamais à se fixer, et qui vivent au jour le jour, vagabonds perpétuels qui monnaient leurs talents de travailleur ou de guerrier. Celui-ci se tenait fièrement droit et n'affichait nulle trace de peur.

Sur la placette qui marquait le centre du campement, les hommes sans ombre le lièrent à un poteau, tandis qu'ils contraignaient ses deux compagnons d'infortune à s'agenouiller à côté de lui. Un géant barbu sortit d'une tente située à l'autre bout du cantonnement, et qui jouxtait celle qu'Éliandre supposait constituer l'abri de Varjo et vint se planter devant le prisonnier attaché au poteau. Il le regarda en lui parlant, mais la distance empêcha Éliandre d'entendre ce qu'il disait. Puis, il s'occupa des bûcherons.

Il plaça ses mains sur leurs têtes et instantanément, la crainte disparut de leurs visages, en même temps que leurs ombres s'estompaient. Lorsque le géant les libéra, ils se levèrent, le saluèrent et se dirigèrent vers les feux où la soupe était gardée au chaud. On en servit une écuelle à chacun et ils se retirèrent à l'écart pour manger.

Pendant ce temps, le colosse avait rejoint la grande tente qui avoisinait la sienne. Il s'était annoncé et en avait franchi l'entrée. Il en ressortit quelques minutes plus tard, précédant Varjo qui tenait un arc dans une main et une flèche dans l'autre.

Sans autre forme de procès et sans commentaire, il encocha le projectile, arma et, donnant l'impression de n'avoir pas visé, décocha. Le Vadon regarda d'un œil incrédule le trait qui

venait de lui transpercer le cœur et mourut dans les secondes qui suivirent.

— Débarrassez-moi de ça, ordonna Varjo.

Aussitôt, le cadavre fut détaché de son poteau et allongé sur une civière, que deux hommes escortés de deux autres emportèrent. Ils pénétrèrent dans la forêt et disparurent. Éliandre se hâta autant qu'il le put, pour contourner le camp et les suivre. Il pensait que s'ils abandonnaient le corps dans les fourrés, il pourrait récupérer la flèche touchée par Varjo, ce qui résoudrait du même coup un de ses problèmes.

Hélas ! Lorsqu'il retrouva la patrouille, elle était déjà de retour. Il se cacha dans une recepée de noisetiers et la laissa passer. Puis, il remonta sa piste sur quelques centaines de mètres et atteignit le bord de ce qui ressemblait à l'ouverture d'un gouffre, entourée de ronciers. Il se pencha au-dessus, pour essayer d'évaluer sa profondeur, mais ne découvrit qu'un trou noir. Il jeta une pierre dedans et commença à compter en attendant qu'un choc annonce qu'elle avait atteint le fond.

Il était arrivé à quarante, lorsqu'il entendit, très atténué par la distance, le bruit de son projectile qui entrait dans l'eau. Le son lui était parvenu de si loin, qu'il perdit tout espoir de récupérer quoi que ce soit, car le trou atteignait une telle profondeur, qu'y descendre leur serait impossible. De plus, le fond était recouvert de liquide et il en ignorait la hauteur. Dépité, il rebroussa chemin, pour aller retrouver ses camarades qu'il avait laissés dans une petite clairière à quelques kilomètres.

— Alors ? Tu l'as localisé ? s'enquirent simultanément Bérulon et Briska.

— Oui, mais avant de penser à quoi que ce soit d'autre, nous devons trouver un endroit qui nous protégera des investigations spirituelles de Varjo.

— D'accord, mais que doit-on chercher ? demanda Briska.

— L'idéal se constituerait d'une grotte profonde, dont nous pourrions masquer facilement l'entrée, répondit Bérulon.

— Dans ce cas, je crois que je sais où nous devons aller, intervint Rokier. Je connais bien cette région. J'y ai bûcheronné dans mon jeune temps. Si vous voulez bien me suivre, c'est par là, il indiquait le sud-ouest.

— N'aurions-nous pas intérêt à emprunter les chemins et les sentiers plutôt que de couper par la forêt ? observa Éliandre.

— Par ici, les bois sont assez clairsemés et la broussaille devient rare. Nous gagnerons beaucoup de temps en passant à travers le taillis.

— D'accord, nous te faisons confiance. Conduis-nous.

La troupe suivit Rokier qui la mena sans hésitation, à travers des brandes sombres, par une

enfilade de combes, de croupes et de talwegs, jusqu'à un endroit où la forêt céda la place à une vaste étendue sablonneuse. Les épineux y disputaient l'espace aux genêts et à quelques bouleaux. De loin en loin, la tache verte d'une plaque d'herbe tranchait avec le beige sale du sol pulvérulent. Dans ce décor si différent de celui qu'ils venaient de traverser, les coulées de la faune traçaient une multitude de petits sentiers qui s'entrecroisaient et dont beaucoup rejoignaient la base de la falaise qui dominait les lieux d'une vingtaine de mètres. À la lisière du bois, Rokier marqua une courte hésitation, le temps de retrouver ses repères :

— Attendez-moi là, je vais m'assurer que c'est le bon endroit et que la place reste libre.

Ses compagnons acquiescèrent. Il s'engagea entre les ronciers et les genets, avançant doucement, pour trouver le meilleur chemin. Parvenu au pied de la falaise, il la longea sur une trentaine de mètres et disparut derrière un boqueteau de bouleau. Il reparut après quelques minutes et appela ses compagnons :

— Venez, c'est bien ici.

Lorsqu'ils l'eurent rejoint, Éliandre passa derrière les arbres et découvrit une ouverture, à la base de la falaise, qui s'avérait juste assez grande, pour que leur unique cheval puisse la franchir. Il fouilla dans son sac, en tira une torche, un briquet et un peu d'amadou. Quelques instants plus tard, brandissant son flambeau, il pénétra dans la grotte.

L'orifice donnait sur un petit couloir, long de trois à quatre mètres, qui débouchait dans une grande salle oblongue. Elle s'avérait assez vaste, pour abriter facilement une quinzaine de cavaliers et leurs montures. Au fond, à trois mètres du sol, un filet d'eau sortait de la paroi en cascasant et tombait dans une vasque naturelle qu'il avait creusée dans la roche au fil du temps. De là, le liquide s'écoulait par une inégalité du rebord et se perdait dans les galets dont le sol était jonché à cet endroit.

Éliandre, satisfait de sa visite, ressortit et complimenta Rokier :

— Beau travail ! Mon ami. C'est exactement ce que nous cherchions et nous n'aurons aucune peine à occulter l'entrée.

— J'étais persuadé que ça vous conviendrait. J'y ai campé souvent quand je bûcheronnais.

— Nous devons juste veiller à bien effacer nos traces à l'extérieur, ajouta Caldoc en montrant leurs empreintes sur le sentier sablonneux qui longeait la falaise.

— Bien ! installons-nous, puis nous déciderons de la suite, conclut Éliandre.

Ils rentrèrent leurs quelques affaires, ainsi qu'une provision de fourrage pour le cheval, et coupèrent des branches et des broussailles, pour masquer l'entrée de leur refuge. Ce travail terminé, ils tinrent un conseil de guerre.

Éliandre dessina le camp de Varjo sur le sable de la grotte, expliqua la configuration du

terrain qui l'entourait et décrit la disposition et les rotations des gardes. Puis, il enchaîna :

— Mes amis, je vous rappelle que le but de notre présence ici consiste à nous procurer, par tous les moyens, un objet touché par Varjo. Pour ce faire, nous devons nous introduire dans son camp. Je vous l'ai dessiné. Comme vous pouvez le constater, il occupe la totalité de la clairière où il se trouve. De ce fait, nous nous en approcherons avec facilité. Cependant, nous devons en éloigner Varjo ainsi que la plus grosse part possible de sa troupe et cela risque de s'avérer dangereux et compliqué.

— Où ont-ils placé les sentinelles ? demanda Bérulon qui malgré l'exposé d'Éliandre, avait du mal à visualiser.

— Le poste de garde est situé à l'entrée du cantonnement, mais deux hommes patrouillent en permanence son périmètre.

— Dans quel abri se trouve Varjo ?

— Il se tient dans la grande tente sise au bout du camp.

— En es-tu persuadé ? C'est peut-être un leurre.

— C'est possible, mais les allées et venues que j'ai observées tendraient à prouver que non.

— Bon, en admettant, quel plan as-tu conçu ?

— Nous devons absolument éloigner Varjo de sa tente, sans quoi nous n'aboutirons à rien. Je propose, en conséquence, que nous nous divisions en deux groupes. Moi et Briska contournerons le camp, pour l'aborder par l'arrière, le plus près possible de notre objectif. Les autres créeront une diversion en attaquant le poste de garde à l'arc. J'espère que vous parviendrez à provoquer suffisamment d'agitation pour attirer Varjo et son escorte de votre côté.

— L'affaire risque de se révéler chaude, intervint Bardel. Sont-ils nombreux là-bas ?

— J'ai évalué leur force à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix hommes, peut-être.

— Vous vous rendez compte que nous ne sommes que six ?

— Parfaitement, mon ami. Mais contrairement à vous autres, nous, nous n'avons pas le choix. Si vous estimez le risque trop grand, vous restez libres de laisser choir. Nous ne vous en tiendrons pas rigueur.

— Qui parle d'abandonner ? Je voulais seulement souligner l'écrasante supériorité numérique de l'ennemi.

— Très bien, c'est chose faite. Sachez cependant, que vous encourez moins de risque que moi et Bérulon, car d'après ce que j'ai observé, s'ils vous capturent vivants, vous serez asservis. Cela vous laissera une chance de vous en tirer, si nous menons à bien notre mission,

alors que moi ou Bérulon serons mis à mort d'une flèche en plein cœur.

Cette dernière information jeta un froid sur ses camarades. Les mines et les regards devinrent sombres et déterminés. Éliandre poursuivit :

— Avez-vous besoin d'autres précisions ?

— Quand procéderons-nous ? demanda Caldoc.

— Pour une opération de ce genre, l'obscurité se révèle une alliée précieuse. Je propose que nous agissions vers le milieu de cette nuit. Leurs feux brûleront encore assez haut, pour éclairer vos cibles, et l'ombre des sous-bois vous rendra invisibles. Cependant, n'encourez pas de risques inutiles, décrochez aussitôt que la pression deviendra trop forte et ne revenez pas ici sans vous être assuré que personne ne vous suit. D'autres questions ?

Face au silence éloquent de ses compagnons, il reprit :

— Nous avons le temps de manger un morceau et de nous reposer un peu avant de partir. Profitons-en !

Vers le milieu de la nuit, ils arrivèrent près du camp de Varjo. Depuis l'endroit où ils se tenaient, ils distinguaient, par intermittence, le rougeoiement des feux entre les troncs d'arbres.

— Comment saurons-nous que vous avez atteint vos postes ? demanda Bérulon à voix basse.

Éliandre extirpa un petit instrument du sac à dos qui ne le quittait jamais et le lui confia :

— Laisse s'écouler trois sabliers à partir de notre départ. Cela devrait largement nous permettre de gagner nos positions et n'oublie pas de le récupérer avant de bouger ; j'y tiens.

— Comptez sur moi.

— Parfait ! Briska, es-tu paré ?

— Autant que je ne puisse jamais l'être.

— Alors, allons-y ! Et bonne chance à tous !

Les deux hommes disparurent dans la nuit et Bérulon retourna le sablier. Ils contournèrent prudemment le camp ennemi en veillant à éviter la patrouille. Parvenus à la hauteur de la tente de Varjo, ils s'aplatirent dans les broussailles et s'en rapprochèrent autant qu'ils le purent, en rampant. Coincés entre le cantonnement et le chemin de ronde des sentinelles, ils attendirent que Bérulon déclenche son attaque, en surveillant à la fois devant et derrière eux.

Bérulon regardait fiévreusement le sable qui s'écoulait lentement. Lorsque les derniers grains s'immobilisèrent dans la partie basse de l'appareil, il le replia soigneusement dans le morceau d'étoffe d'où Éliandre l'avait sorti et le rangea précautionneusement dans son propre sac à dos. Puis, il donna le signal du départ.

Les quatre hommes rejoignirent le chemin, qui conduisait au camp, et le suivirent jusqu'à ce qu'ils aperçoivent le poste de garde. Ils se mirent en position, une flèche encochée et deux autres plantées dans le sol devant eux.

— Maintenant, murmura Bérulon.

Quatre projectiles fendirent l'air en direction des deux sentinelles qui veillaient à l'extérieur. Elles moururent sans savoir ce qui leur arrivait. Le bruit de leurs chutes attira immédiatement leurs camarades hors des abris les plus proches.

À peine ceux-ci eurent-ils donné l'alerte, qu'une deuxième, puis une troisième volée s'abattirent sur eux. Trois hommes furent tués et deux autres blessés. Un triangle d'alarme commença à tinter dans le camp qui se transforma sur-le-champ, en une espèce de ruche. De tous les abris surgissaient des soldats qui finissaient de boucler leurs baudriers et se ruaient dans la direction des cris. Varjo sortit également l'épée à la main et se planta devant sa tente. Immobile, il observait, écoutait et attendait.

Éliandre et Briska demeuraient dans l'expectative : devaient-ils tenter leur chance maintenant ou patienter jusqu'à ce que le maître des hommes sans ombre s'éloigne ? Ils n'eurent pas à s'interroger longtemps. Un groupe de la garde, conduit par Morgol, se précipita et établit un cordon de sécurité autour de la tente de leur seigneur. Dès lors, s'approcher devint impossible, mais du même coup, se retirer sans se faire repérer s'avéra très délicat. Ils y parvinrent cependant, et s'enfoncèrent très loin dans les bois avant de reprendre la direction de la grotte.

De son côté, le groupe Bérulon avait tiré jusqu'à ce que la riposte ennemie commence à s'organiser. L'ombre de la forêt les déroba à la vue de leurs adversaires. Ceux-ci en étaient réduits à envoyer des volées de flèches sans but défini. Néanmoins, ils avaient repéré la zone d'où provenaient les tirs qui les harcelaient et maintenant, ils la criblaient de projectiles dans l'espoir d'atteindre un adversaire grâce à leur nombre.

Leurs salves, pour imprécises qu'elles fussent, n'en restaient pas moins redoutables. Bérulon estima le danger et ordonna la retraite, d'autant plus que, profitant de la couverture que leur fournissaient leurs archers, les gardes de Varjo commençaient à avancer sur le chemin pour monter à l'assaut.

Bérulon et ses comparses lâchèrent une dernière volée et déguerpirent de toute la vitesse de leurs jambes. Le bruit de leur départ précipité donna le signal de la contre-attaque. Les hommes sans ombre se ruèrent à leur poursuite et, les uns talonnant les autres, une course à la mort s'engagea.

Éliandre et Briska avaient regagné la grotte sans être inquiétés. Depuis des heures, ils

rongeaient leurs freins en guettant le retour de leurs compagnons. Le ciel commençait à s'éclaircir au-dessus de la forêt, quand Bérulon apparut sur le sentier le long de la falaise. Il précédait Caldoc qui perdait du sang par une blessure au bras. Bardel suivait, seul. Éliandre n'eut pas besoin d'un dessin. Rokier ne reviendrait pas, ce que confirma Bérulon :

— Un groupe d'hommes sans ombre qui patrouillait une piste a dû nous entendre venir et nous a tendu une embuscade. Ils nous ont surpris et Rokier a péri dans l'échauffourée qui s'ensuivit.

Il marqua un silence, que personne ne rompit, et reprit :

— Et vous ? Avez-vous réussi ?

— Hélas ! non, mais effaçons nos traces et rentrons à couvert, car le jour point et Varjo va certainement se mettre en chasse. Je vous expliquerai alors le pourquoi et le comment de notre échec.

Lorsqu'ils eurent pénétré à l'intérieur, Bardel assura la garde derrière le paravent de branchages qui camouflait l'entrée de leur refuge. De là, il entendait ce qui se disait dans la grotte aussi bien que s'il y était. Les autres s'installèrent pour se reposer et Éliandre raconta l'attaque, tel que lui et Briska l'avaient vécue.

— Évidemment, dans ces conditions c'était une mission impossible, convint Bérulon, approuvé par ses deux coéquipiers Styriens. Que pouvons-nous tenter, à présent ?

— Pour l'instant, je l'ignore ; je suis fatigué ; je n'ai plus d'idées et je crois que nous en sommes tous arrivés au même point. Je propose que nous dormions un peu. La nuit porte conseil, affirme-t-on. Nous en jugerons à notre réveil.

— C'est une bonne suggestion. Je vais remplacer Bardel. Que l'un d'entre vous me relève dans trois heures !

— D'accord, Bérulon, compte sur moi, répondit Briska.

Chacun s'allongea à sa place et, troublé seulement par le grésillement des torches, les soupirs des dormeurs et le discret crépitement de l'eau qui arrivait dans la vasque au fond de la grotte, le silence s'installa durablement.

*
**

Dans la forêt, Varjo n'avait pas bougé de son camp, persuadé que ses soldats ne tarderaient pas à lui ramener des prisonniers. Quand ils revinrent bredouilles, il donna libre cours à sa colère et l'épée de carbonace envoya « *ad patres* », les deux premiers hommes qui arrivèrent à sa portée. Les autres s'arrêtèrent à prudente distance, tandis que Morgol, guère plus rassuré que ses sous-ordres, essayait de raisonner son seigneur :

— Maître, en tuant vos propres soldats, vous facilitez le jeu de l'ennemi.

— Comment oses-tu, vermisseau ? Tu en veux aussi ? rétorqua le monstre en le menaçant de sa lame. Puis, comme si les paroles de Morgol avaient trouvé leur chemin jusqu'à son cerveau, il se calma et ordonna :

— Cordon de sécurité autour de ma tente. Qu'on ne me dérange pas !

Il rentra, s'allongea sur sa couchette et s'élança dans le Witzplads. Il s'éleva au-dessus de son cantonnement et entreprit de rechercher ses ennemis dans la direction que les soldats avaient indiquée. Ne trouvant rien ni personne, il décrivit des cercles, de plus en plus larges, autour du camp, dans l'espoir de les débusquer enfin. Il aperçut des biches, des sangliers, des renards, mais d'adversaires à deux pattes, point.

Après deux heures de vaines recherches, il se résigna à réintégrer son corps, persuadé d'avoir affaire aux diables de Vadons qu'il avait vu partir de chez Gauddis. Eux seuls pouvaient se révéler assez malins, pour se dissimuler à ses investigations spirituelles. De retour dans sa tente, il appela Morgol :

— Que les hommes se préparent à lever le camp ! Puisque nous ne parvenons pas à localiser l'ennemi, faisons en sorte que lui ne nous retrouve pas.

— Bien, maître. Mais cela va nous occuper toute la journée.

— Aucune importance ! Les autres doivent dormir à cette heure et ils ne se risqueront pas à nous attaquer de jour. Je ne crois d'ailleurs pas qu'ils soient assez nombreux pour ça.

— Vous avez sans doute raison, Maître. C'est dommage, j'aurais bien aimé leur faire payer les dégâts qu'ils nous ont causés.

— Soit sans crainte, Morgol ! Ils paieront, ça, je te le garantis et ils paieront cher.

*
**

Briska se réveilla, en sursaut, avec le sentiment d'avoir dormi plus qu'il aurait dû. Il regarda autour de lui. Ses compagnons reposaient paisiblement, mais lorsqu'il jeta un coup d'œil du côté de l'entrée, l'absence de Bérulon l'alerta aussitôt. Il se saisit de son épée et appela ses camarades :

— Debout tout le monde, réveillez-vous vite, Bérulon a disparu !

En deux temps et trois mouvements, ils furent parés à faire face à une quelconque menace, armes en mains, excepté Bardel qui ne trouvait plus la sienne.

— Quelqu'un aurait-il vu mon épée ? demanda-t-il. Elle s'est volatilisée.

Ce fut Éliandre qui découvrit l'explication :

— Ne cherche plus, c'est Bérulon qui doit l'avoir. Regardez, il a abandonné ses armes de

Vadonie.

Là où il montait la garde, Bérulon avait laissé, bien en évidence, son haubert et son épée en carbonace, ainsi que son arc en bois extraordinaire et son carquois de flèches.

— Mais, qu'est-ce qui lui est passé par la tête ?

C'est alors que la lumière jaillit dans l'esprit d'Éliandre :

— L'inconscient ! s'écria-t-il.

— Quoi ? Quelle folie a-t-il commise ? demanda Briska.

— Il est allé se faire tuer, pour nous procurer une flèche touchée par le monstre. Vite, nous devons le rejoindre !

Mais au fond de lui, il sentait, il savait qu'ils arriveraient trop tard, pour le sauver. Néanmoins, pour que son sacrifice ne s'avère pas vain, ils devaient se hâter.

Bérulon avait mûri son projet depuis qu'il avait appris l'échec de leur expédition, lors de son retour à la grotte. Il n'en avait soufflé mot à personne, car il était persuadé, à raison, que personne ne se résoudrait à le laisser se sacrifier. Il avait attendu, pour partir, que tous soient endormis et avait minuté son affaire de sorte que son avance sur ses camarades leur accorde assez de temps pour le rejoindre et intercepter ses fossoyeurs. Si Briska tenait sa parole et qu'il le relève à l'heure dite, il posséderait un peu plus d'une heure d'avance. Il avait abandonné ses armes, afin qu'elles ne tombent pas aux mains de l'ennemi, et s'était éclipsé sans bruit, après avoir subtilisé l'épée de Bardel.

Sorti de la grotte, il avait effacé ses traces et avait pris la direction du cantonnement de Varjo, par le chemin le plus court. Il marchait vite et sans précautions, pour que les sbires de Varjo le capturent. Ce qui devait arriver survint. Au détour d'un sentier, non loin du camp, une patrouille d'hommes sans ombre lui tomba dessus. Il dégaina son épée et se défendit avec mollesse, car il ne voulait pas risquer d'être tué au combat. L'écrasante supériorité numérique de l'adversaire lui permit de se rendre de manière crédible. Il jeta son arme et leva les mains. Aussitôt, ils le capturèrent et l'emmenèrent.

Après une course éperdue, Éliandre et les trois Styriens arrivèrent au camp de Varjo, juste à temps, pour voir celui-ci décocher sa flèche. Avec horreur, il assista au vol du trait et son cœur se brisa quand il s'enfonça dans la poitrine de celui qui était devenu son ami. Un cri de désespoir monta dans sa gorge, qu'il étouffa en mordant son poing. S'il n'avait su la vanité de l'entreprise, il se serait rué à l'attaque, mais il garda la tête froide, remettant à plus tard le juste châtement de ce crime.

— Vite, suivez-moi sans bruit, intima-t-il à ses compagnons, et il les conduisit sur le sentier où il savait que passerait la patrouille chargée d'évacuer le corps.

— Où allons-nous ? demanda Caldoc.

— Ils vont jeter sa dépouille dans un gouffre. Si nous voulons récupérer la flèche, nous devons les intercepter avant qu'ils n'y arrivent.

— On leur tombe dessus, et ensuite ?

— Quelle question ! Pas de quartier, balancez-les dans le trou, avec ceux qu'ils y ont déjà mis.

Ils montèrent rapidement une embuscade à un endroit où le sentier serpentait sous des arbres aux troncs volumineux, derrière lesquels ils purent se dissimuler. Quand la patrouille arriva à sa hauteur, Caldoc et Bardel attaquèrent les porteurs de civière. Ils les exécutèrent, sans autre forme de procès, avant qu'ils aient eu le temps de lâcher leur fardeau. Éliandre et Briska se chargèrent de leurs deux comparses qui périrent avec la même célérité que leurs collègues, tant s'étaient accrues la rage et la détermination qui animaient leurs adversaires.

Éliandre, le cœur lourd, vint se pencher sur le corps de son ami. Celui-ci gisait sur le dos, tel que ses fossoyeurs l'avaient déposé sur la civière. Ceux-ci n'avaient heureusement, pas pris la peine d'ôter la flèche de sa poitrine. Délicatement, comme s'il avait craint de lui faire mal, Éliandre croisa les mains de Bérulon sur son ventre.

Il s'apprêtait à retirer le projectile de la mortelle blessure, lorsque Bérulon frémit et émit un gémissement. Il ouvrit les yeux. D'abord, il ne distingua qu'une forme floue, mais à mesure que ses esprits lui revenaient, sa vision se clarifia et il reconnut Éliandre. Il sourit faiblement :

— Nous avons quand même réussi à obtenir notre objet.

— Mais à quel prix ! Mon ami, à quel prix ! Je t'ai bien cru mort.

— Moi aussi, je me suis vu trépassé. Mais l'heure ne semble pas encore venue.

Les Styriens, par respect pour la douleur de leur compagnon, se tenaient un peu à l'écart, attendant qu'il ait terminé ses adieux à Bérulon. Lorsqu'ils l'entendirent parler, ils approchèrent :

— Non d'un pétard de bois mouillé ! s'exclama Briska. Mais c'est qu'il vit encore cet animal !

— Nous portions déjà ton deuil, mon ami, reprit Bardel.

— Bon retour parmi nous, Bérulon. Te voir sourire nous met du baume au cœur, renchérit Caldoc.

Les trois hommes se réjouissaient sincèrement de la résurrection de leur camarade, lorsqu'Éliandre, après avoir inspecté prudemment la blessure, tempéra quelque peu leur enthousiasme :

— Messieurs, je ne voudrais pas gâcher votre joie, mais si nous restons ici, elle risque de s'achever dans les larmes à brève échéance. Regagnons plutôt notre refuge. Là, nous envisagerons tranquillement, ce que nous pourrions tenter, pour soigner cette blessure.

Ils acquiescèrent et deux à l'avant, deux à l'arrière, empoignèrent la civière à quatre et se dirigèrent vers leur retraite. Le trajet de retour dura plus longtemps que celui de l'aller. Ils ne pouvaient se risquer à emprunter les chemins et les grands sentiers. Leur progression à travers la forêt s'avéra donc lente et pénible, car traverser les bois lorsqu'on possède sa liberté de mouvement est une entreprise aisée. Mais c'en est une autre que d'accomplir la même chose, en portant une civière où gît un ami blessé et souffrant, qu'on doit ménager.

La journée était bien entamée quand ils retrouvèrent le pied de la falaise et la grotte. Briska et Bardel marchaient à l'avant du brancard. Ils s'arrêtèrent devant l'ouverture et commencèrent à tourner pour pénétrer dans leur refuge :

— Non, n'entrez pas. Nous aurons besoin de lumière pour le soigner, leur fit valoir Éliandre, avançons encore jusqu'au petit carré d'herbe, qui se trouve plus loin. Il conviendra parfaitement, pour ce que nous voulons entreprendre.

Lorsqu'ils l'eurent atteint, ils y déposèrent la civière, heureux de pouvoir enfin détendre leurs épaules endolories. Bérulon flottait à la limite de la conscience. La fièvre le dévorait et il commençait à délirer. Éliandre se rendit à la grotte et en revint avec une outre d'eau qu'il fit circuler parmi ses compagnons. Puis, il sortit de son havresac, l'étoffe qui préservait le sablier que Bérulon lui avait restitué au retour de l'attaque du camp de Varjo. Il en retira l'instrument qu'il rangea sans protection, imbiba le tissu d'eau et s'en servit pour nettoyer le visage de son ami. Ensuite, il la rinça et l'appliqua sur son front, pour essayer de limiter la fièvre.

— L'un d'entre vous a-t-il déjà soigné ce genre de plaie ? demanda-t-il.

Un long silence plana sur les cinq hommes avant que Caldoc ne réponde :

— J'ai vu, un jour, un guérisseur couper la hampe d'une flèche qu'un soldat avait reçue dans la cuisse. Ensuite, il a frappé un coup sec sur le bout qu'il avait laissé, afin de l'extraire en lui faisant traverser complètement le membre. Une chose demeure certaine, c'est que nous ne devons pas essayer de l'enlever autrement, car si la pointe possède des barbes, nous causerions plus de dégâts en l'ôtant, qu'elle n'en a provoqué en entrant.

— Ne finirons-nous pas de le tuer en procédant de la sorte ?

— Je ne sais pas. Sur le type que j'ai vu, la pointe affleurait sous la peau de la cuisse. As-tu regardé dans son dos ?

Éliandre bascula doucement Bérulon sur le côté, souleva la chemise en grosse toile qui le revêtait et passa sa main dessous. Avec précaution, il palpa son épaule à la hauteur de sa

blessure de poitrine.

Sous son omoplate gauche, entre deux côtes, ses doigts rencontrèrent une arête, et ils se tachèrent de sang. Bérulon émit un râle et sombra de nouveau dans l'inconscience. Éliandre tira sa dague de son fourreau et entreprit de découper le vêtement tout en sollicitant ses compagnons :

— Briska, dans mon sac tu trouveras une chemise de rechange. Déchire-la, pour nous procurer des bandages. La pointe sort dans son dos. Nous allons l'extraire et lui poser un pansement. Caldoc, prépare-moi une bonne provision d'eau pour laver le sang, et toi, Bardel, veille sur lui, pour qu'il reste couché sur le côté.

Il finit d'ôter les pans de chemise qui gênaient l'intervention et se releva :

— Je vais dans la forêt, récolter une certaine mousse que je sais avoir des vertus cicatrisantes. Je reviendrai vite. Gardez l'œil ouvert en m'attendant.

Lorsqu'Éliandre fut de retour, Briska avait soigneusement préparé les bandages et Caldoc avait rempli tout ce qu'ils possédaient de récipients, avec l'eau claire qui coulait au fond de la grotte. Il s'enquit :

— Comment va-t-il ?

— Ni mieux, ni moins bien, il reste inconscient, répondit Bardel. Il n'a pas bougé.

— Bien, remets-le à plat, doucement ! Dans un premier temps, je vais couper la flèche. Ensuite, nous le coucherons sur le côté et vous le tiendrez pendant que je ferai sortir la pointe dans son dos.

— Es-tu persuadé que c'est la meilleure solution ? demanda Bardel.

— Je ne suis convaincu de rien, mais je crois que je n'ai guère d'autre choix si je veux qu'il ait une chance de s'en sortir.

— Je pense que tu as malheureusement raison, commenta Caldoc en guise de soutien.

— Bon, assez de tergiversations. Commençons.

Il tira sa dague et attaqua la hampe du projectile à cinq centimètres de la peau, avec mille précautions et toute la douceur nécessaire pour éviter d'aggraver la blessure. Lorsque le bois céda, il tendit le morceau de flèche à Caldoc qui s'en empara et le rangea dans le sac d'Éliandre.

— Maintenant, on le recouche sur le côté. Caldoc, prends-lui les pieds. Bardel, viens vers moi, tiens-le par l'épaule, et cale son dos contre ta cuisse, juste au-dessus de la pointe, là, tu la vois ?

— Oui.

— Briska, place-toi à genou derrière lui de manière à bloquer ses reins et son bassin pour

éviter qu'il bascule.

Les trois hommes se mirent en position. Éliandre contourna la civière, pour se trouver face à Bérulon. Accroupi devant lui, il dégaina sa dague ; appliqua le côté plat de la lame contre le bois qui dépassait de la poitrine ; plaça dessus la paume de sa main libre et poussa d'un coup sec. Le reste de hampe disparut dans la plaie et la pointe apparut entière dans le dos de Bérulon.

— Je le tiens maintenant, indiqua-t-il à Bardel. Lâche-le et tire doucement sur cette saleté, pour la sortir de là complètement. Stop ! Ne la jette pas. Je pourrais en avoir besoin.

Ils nettochèrent minutieusement, les deux plaies. Éliandre confectionna deux tampons de mousse, qu'il appliqua dessus, et avec l'aide de Briska et Bardel, qui le maintenaient assis, il banda la poitrine de Bérulon qui ne donnait toujours aucun signe de retour à la conscience. Le pansement terminé, ils le rallongèrent sur la civière et l'enveloppèrent dans une couverture que Caldóc était allé chercher dans leur tanière.

— À présent, rentrons à l'abri dans la grotte. Nous devons envisager la suite.

Briska et Bardel empoignèrent les brancards et se dirigèrent vers l'ouverture, pendant qu'Éliandre et Caldóc effaçaient les traces de leur passage. Une fois réunis à l'intérieur, assis autour de Bérulon toujours inerte, ils tinrent conseil dans la pénombre :

— D'une façon dramatique et inattendue, nous avons réussi à nous procurer un objet touché par le maître des hommes sans ombre, expliqua Éliandre. Il me reste maintenant, à le rapporter en un lieu secret où il servira à activer l'arme, dont je vous ai déjà parlé.

— Nous t'accompagnons, intervint Briska.

— Je regrette, mes amis, mais le chemin du retour en Vadonie ne sera ouvert que pour moi et Bérulon.

— Et nous ! Qu'est-ce qu'on devient ? demanda Bardel.

— Vous, Messieurs, vous ne resterez pas là, les bras croisés. Une rude tâche vous attend, que vous devrez mener à bien pendant notre absence et de laquelle dépendra fortement le succès de la suite de notre entreprise.

— Que devons-nous accomplir ?

— Lorsque je reviendrai, un guerrier unique m'accompagnera. Malgré sa puissance, une troupe de combattants devra l'épaulé, pour débusquer et attaquer le monstre. Votre tâche consistera à parcourir la forêt, à la recherche de tous ceux qui comme vous, y ont trouvé refuge. Ralliez-les à notre cause et rejoignez-moi ici le jour de la conjonction des trois lunes. Plus nous nous retrouverons nombreux et plus nos chances de réussir grandiront.

— À la prochaine conjonction des lunes... hum ! Ça devrait nous laisser assez de temps,

mais je me demande si nous trouverons beaucoup de monde, déclara Caldoc.

— C'est pourquoi vous devez partir sans attendre. Les sbires de Varjo n'ont peut-être pas encore remarqué l'absence de l'équipe de fossoyeurs. Plusieurs heures peuvent même s'écouler avant qu'ils ne s'en rendent compte et se soucient de leur sort. Profitez de ce délai, pour vous placer hors de leur portée.

— Ton raisonnement se tient et je crois que nous devrions nous mettre en route immédiatement.

— Partez chacun de votre côté. Ainsi, vous multiplierez vos chances.

— C'est ainsi que nous l'avions compris, rétorqua Briska.

— Et restez à couvert autant que possible. N'oubliez pas que le monstre peut vous traquer depuis le monde des esprits. Évitez les chemins et les grands sentiers, c'est là qu'il vous cherchera en premier.

— Nous nous montrerons prudents, assura Caldoc. Maintenant, allons-y.

Ils rassemblèrent leurs affaires, ce qui s'avéra assez rapide, car ils ne possédaient pas grand-chose. Quand vint le moment de se séparer, Éliandre leur serra la main, chacun à son tour, avec chaleur et affection, en leur souhaitant bonne chance :

— Au revoir, mes amis. Merci, pour ce que vous avez déjà effectué et pour ce que vous accomplirez encore. Que les esprits vous gardent !

Les trois hommes longeaient la falaise, pour rejoindre la forêt avant de se séparer, quand Éliandre les interpella :

— Si je ne suis pas de retour une semaine après la conjonction des lunes, cela signifiera que je serai mort. Alors, sauve qui pourra.

Caldoc partit vers l'est, Briska vers le nord et Bardel vers l'ouest. Lorsqu'ils eurent disparu, Éliandre revint auprès de Bérulon. Celui-ci émergeait de ses profondeurs d'inconscience et s'agitait. Il s'accroupit à son côté, ramassa l'étoffe humide qui était tombée de son front, la rafraîchit et la remit en place.

— Comment te sens-tu ?

— Faible comme un nouveau-né, mais vivant, répondit-il d'une voix hésitante. Où sont allés les autres ?

— Ils sont partis accomplir une tâche dont je les ai chargés. Quant à nous, nous devons également quitter cet endroit. Crois-tu que tu pourras tenir en selle ?

— Seul ? Les chances me paraissent aussi faibles que moi.

— Alors, ne bouge pas et repose-toi, je reviens.

Une demi-heure plus tard, alors que Bérulon s'était assoupi, Éliandre fut de retour. Avec le

moins de bruit possible, pour ne pas déranger son compagnon, il tira le cheval hors de la grotte et l'emmena à la lisière de la forêt. Là, il avait entreposé deux grandes perches de bois qu'il avait coupées et ébranchées. Il les attacha de part et d'autre de la selle, de telle manière que leurs extrémités libres traînent au sol derrière l'animal, suffisamment loin pour qu'il ait la place de fixer la civière entre elles et lui. Puis, il revint à la grotte et réveilla Bérulon :

— J'aimerais te laisser reposer, mais nous devons partir. Je vais t'aider à t'asseoir contre la paroi, en attendant que je finisse de préparer ton transport.

— Va-t'en sans moi.

— Hors de question ; mon ami. Nous sommes venus à deux, nous retournons à deux. Fin du débat.

Il se saisit de la civière, revint auprès du cheval et la fixa solidement entre les deux perches avec des cordes d'écorce tressée. Il vérifia la robustesse du montage, en s'allongeant dessus. Satisfait du résultat, il alla chercher le destinataire de l'ouvrage.

Lorsqu'Éliandre pénétra dans la grotte, Bérulon semblait avoir récupéré quelques forces. Il l'observait, de ce regard franc qui avait troublé Sylvena et avec le petit sourire qui allait de pair avec lui.

— J'aime ce que je vois sur ce visage, déclara Éliandre. Là, je te retrouve. Peux-tu te lever ?

— Avec ton appui, ça doit pouvoir s'envisager.

Bérulon tendait la main droite. Éliandre saisit son poignet et Bérulon le sien. D'une vigoureuse traction, il l'aida à se relever, ce qui lui arracha un grognement de douleur. Éliandre dut le soutenir, pour éviter qu'il ne retombe.

— Tu souffres ?

— Je souhaiterais que ça me soulage de le dire. Cependant, je survis, et tant que tu vis, ne te préoccupe que de vivre, n'est-ce pas ?

— Certes ! Mais plus facile à énoncer qu'à pratiquer. Sortons d'ici.

L'un soutenant l'autre, ils s'acheminèrent jusqu'au cheval qui les attendait en mâchonnant les feuilles arrachées à l'arbuste auquel Éliandre l'avait attaché. Celui-ci installa Bérulon sur la civière, l'enveloppa dans une de leurs couvertures et l'abandonna quelques instants, le temps de revenir une dernière fois à la grotte. Là, il cacha les armes de son ami, effaça toutes les traces qu'ils avaient laissées à l'intérieur et en sortant, masqua l'entrée comme à leur habitude. La tombée de la nuit les trouva loin dans la forêt, cap au sud-ouest, en direction de Montanor.

22 — La forêt de Montanor

Dans la passe de l'océan, Éristen contemplait son armée. Elle avait grossi de toutes les unités styrriennes que Varjo avait pu distraire du siège de Styrria, n'y laissant que le strict nécessaire et se réservant de finir le travail après la Vadonie. Jamais, même dans ses rêves les plus fous, le roi d'Argastille ne s'était trouvé à la tête d'une telle masse d'hommes.

Son homologue, Philidor, avait profité de l'allègement du dispositif ennemi, pour faire sortir une seconde expédition chargée de requérir l'aide des Vadons. Sept volontaires avaient donc suivi le même chemin que Briska et ses compagnons, mais ils avaient su rester plus discrets que leurs collègues, ce qui leur avait permis de se faufiler à travers les lignes ennemies sans avoir à livrer combat.

Après maints tours et détours, ils avaient atteint la forêt et s'étaient dirigés vers le sud. Cependant, ils n'avaient élaboré aucun plan précis, ils ignoraient ce qu'ils trouveraient devant eux et se demandaient comment ils franchiraient les obstacles qui ne manqueraient pas de se présenter sur leur chemin.

Dans l'immensité sylvestre qui s'étendait entre la plaine de Styrria et le massif de Montanor, Varjo avait levé son camp et progressait, entouré de sa garde, en direction de la passe du Baradyr.

L'attaque de son cantonnement et l'enlèvement du corps du Vadon exécuté quelques jours auparavant l'avaient incité à bouger. Bien sûr, il était sorti dans le Witzplads, pour en chercher les responsables, mais ils s'étaient volatilisés. Il avait eu beau explorer la forêt sur des kilomètres et des kilomètres à la ronde, il n'avait rien trouvé. De toute manière, il estimait le temps venu qu'il se montre au milieu de ses troupes, pour les galvaniser et exalter leur combativité.

Il se rendait dans un premier temps, à la passe du Baradyr, où il s'assurerait que son armée était déployée, conformément à ses ordres. Puis il se rapprocherait de celle de l'océan, pour assister au plus près à la bataille.

Il prévoyait de traverser le fleuve, aussitôt que ses soldats auraient conquis une enclave sur l'autre rive. Ensuite, il talonnerait ses armées, pour entretenir la vigueur de l'attaque et éviter qu'elle ne s'essouffle dans l'euphorie de la victoire.

Pour l'instant, il chevauchait, perdu dans ses rêves de triomphe et de vengeance. Il savourait d'avance le plaisir qu'il éprouverait à expliquer au roi des Vadons, le motif qui l'avait poussé à la guerre. Il se délectait de sa terreur et de celle de ses proches quand il le mettrait à mort en aspirant son sang à travers sa peau tandis qu'il lui décrirait comment son

peuple allait disparaître. Quelle satisfaction ce serait !

Morgol le tira de sa rêverie :

— Maître, un messenger nous a rejoints, en provenance de la passe du Baradyr.

— Qu'attends-tu pour me l'amener ?

— C'est chose faite, Monseigneur.

Morgol éperonna sa monture qui avança d'une foulée, découvrant ainsi un cavalier, que son imposante stature avait caché à la vue de Varjo.

L'homme incarnait une caricature de soldat. Petit et chétif, il était vêtu de haillons qui lui donnaient plus l'air d'un mendiant — qu'il devait être avant d'être asservi — que d'un représentant de l'armée. Même l'épée qui pendait à son côté ne parvenait pas à le rendre un tant soit peu martial. Il savait que les porteurs de mauvaises nouvelles ne revenaient que rarement des missions auprès du maître suprême et il ignorait le contenu du message dont on l'avait chargé. Aussi n'en menait-il pas large. Toutefois, il n'imaginait certainement pas à quel point sa crainte du pire était justifiée.

Il fit avancer son cheval de deux pas et tendit le pli à son destinataire. Celui-ci s'en saisit, le décacheta et prit connaissance de son contenu. Puis, sans que rien le laisse prévoir, avec une incroyable rapidité il dégaina l'épée de carbonace qui ne le quittait plus. D'un coup porté de haut en bas et légèrement de travers, il pourfendit le malheureux messenger qui n'avait rien vu venir.

L'arme atteignit l'homme à la base du cou, du côté droit, brisa la clavicule, trancha la colonne vertébrale et les côtes sans ralentir, avant de ressortir par le flanc gauche. La partie sectionnée glissa avec un bruit de succion et s'abattit entre son cheval et celui de Varjo. Un flot de sang aspergea l'encolure de l'animal. Paniqué, celui-ci rua et s'enfuit, désarçonnant le reste du corps qui vida les étriers et s'affala, quelques pas plus loin, dans le fossé.

Le pauvre type ne s'était pas vu mourir. Son visage avait conservé l'expression qui était la sienne lorsqu'il avait tendu le pli : le même masque de crainte et de soumission qu'arboraient tous ceux qui approchaient Varjo.

— Puis-je savoir ce qui se passe, maître ? s'enquit Morgol en se tenant hors de portée de la terrible lame.

Pour toute réponse, Varjo lui jeta le pli et, pendant qu'il lisait, s'absorba dans la contemplation de son arme ensanglantée. Il n'éprouvait plus la moindre colère, comme si le coup qu'il venait de porter avait déversé toute sa rage sur sa victime et l'avait instantanément calmé.

Le message qui avait motivé cet accès de fureur émanait du commandant en chef des

troupes stationnées à la passe du Baradyr. Il contenait ce qui suit : « *Monseigneur, je vous ai fait tenir récemment, par un courrier, l'information selon laquelle une armée du roi Gauddis de Vadonie transitait par le col des Hautes-Cimes, dans le dessein vraisemblable de nous attaquer à revers. D'autre part, l'activité que nous observons sur la rive opposée donne à penser que d'autres troupes s'apprêtent à traverser le cours d'eau pour nous prendre en tenaille.*

Compte tenu de ces éléments et en l'absence de directives de votre part, je vois ma position devenir plus précaire de jour en jour. J'ai donc décidé de franchir le fleuve et d'attaquer le premier.

Je sais que ce faisant, j'outrepasse les consignes que vous avez données, mais je ne vois pas comment je pourrai faire autrement, sans lever le blocus de la passe.

Votre dévoué serviteur, le commandant Baldino. »

— Je ne vois pas de quel messager il parle, Maître, s'étonna Morgol quand il eut fini de lire. Aucun de ceux que nous avons reçus n'a apporté cette information.

— C'est pourtant simple à comprendre. Soit il s'est perdu, soit quelqu'un l'a intercepté. Qu'importe ! ce commandant débile court au désastre. Son histoire d'armée qui passe par le col des Hautes-Cimes sent l'intoxication à plein nez et lui, il tombe dans le piège comme un bleu. S'il s'en sort, ce lourdaud aura affaire à moi. Maintenant, reprenons notre route. Au premier espace dégagé, nous installerons notre camp, puis j'aviserai.

Deux heures plus tard, Varjo s'enferma dans sa tente et son esprit s'envola dans le Witzplads. Bien qu'il se doute du résultat, il voulait assister à la manœuvre de son sous-ordre.

Au bord du fleuve, du côté des hommes sans ombre, les soldats s'étaient entassés sur tout ce qui flottait. Du plus petit bateau confisqué au plus grand radeau construit, les embarcations chargées de tout ce qu'elles pouvaient transporter d'armes et de guerriers s'élançèrent à l'assaut de la rive opposée.

Pour compenser la dérive due au courant du fleuve, ils étaient partis du point le plus en amont possible de leur côté. Ainsi, ils espéraient franchir le milieu du cours d'eau et toucher l'autre bord en amont de Vadonia.

Ils avaient mouillé tant de bateaux et tant de radeaux, qu'entre les premiers partis, qui approchaient déjà l'axe du cours d'eau, et la rive, on aurait presque pu marcher à pied sec. Ils avançaient à force de rames et y excellaient, car ils franchirent le fort courant du milieu en restant groupés.

Ils auraient peut-être fait preuve d'un plus grand discernement en se dispersant, car alors qu'ils déployaient tous leurs efforts pour aboutir, les premiers projectiles, en provenance de la

rive Vadonne, leur arrivèrent dessus.

Les énormes blocs de pierre projetés par les trébuchets ravagèrent les radeaux qu'ils atteignaient, mais aussi ceux qui les joutaient, car sans qu'ils les touchent, les seuls remous provoqués par leur chute dans l'eau suffisaient souvent à les chavirer.

Des tonnelets de poix munis d'une mèche enflammée, lancés par les catapultes, incendiaient irrémédiablement tous les bateaux qu'ils atteignaient.

Les énormes lances tirées par les balistes crevaient les coques, les corps et les cœurs. Puis, les nuées de flèches ignées des archers Vadons accueillirent les quelques embarcations, qui réussirent malgré tout à franchir cet orage mortel. Enfin, les guerriers Vadons capturèrent et désarmèrent les rares malheureux, hébétés, qui parvinrent à toucher le sol de la Vadonie, avant qu'ils aient compris ce qui leur arrivait.

Les occupants des derniers bateaux, qui avaient quitté la berge, assistèrent, impuissants, au désastre et s'en retournèrent avant d'avoir atteint le milieu du fleuve. L'imposante armada, qui avait donné l'assaut, avait perdu quatre-vingts pour cent de sa flotte et autant de ses soldats.

Les Vadons s'emparèrent d'une partie de ceux-ci, qui, accrochés à des épaves ou à la nage, avaient dérivé en aval. Néanmoins, le bilan humain demeura très lourd.

Depuis le Witzplads, Varjo ne put que constater les dégâts. Les restes de l'armée, qui se tenait face à l'embarcadère Vadon, étaient dispersés sur plusieurs kilomètres le long du fleuve et hors de combat. Il estima désormais inutile qu'il vienne perdre son temps ici. Il réintégra son corps et donna ses ordres :

— Morgol ! Qu'un officier se rende à la passe du Baradyr ! Il se mettra à la tête des troupes qui ont survécu à la bêtise de leur chef, pour les reformer et occuper le terrain.

— Quel sort notre homme doit-il réserver au commandant Baldino, s'il vit encore, Maître ?

— Qu'il l'envoie rejoindre ceux qu'il a conduits à la mort ! Il a failli à son devoir.

— Il agira ainsi, Votre Seigneurie.

— Je ne tolérerai pas qu'il fasse autrement, conclut celui-ci d'un ton menaçant, trouvez-moi aussi une piste vers l'ouest. Nous allons couper par la forêt, pour nous rendre à la passe de l'océan.

*
**

Dans cette même forêt, mais loin au nord-ouest de la position de Varjo, Briska tentait de découvrir des réfugiés, pour se les adjoindre et constituer la force qui aiderait Éliandre à détruire le nuisible. Il explorait les collines, près de Styrria, en pensant que grâce à la

proximité de la cité, il aurait plus de chance de trouver du monde.

Il avait laissé depuis longtemps, derrière lui, la route de la passe de l'océan et progressait sur un petit chemin forestier en se tenant sur ses gardes. Par deux fois, il avait déjà dû effectuer une retraite précipitée, dans les bois, pour éviter les patrouilles des hommes sans ombre. Visiblement, il n'était pas le seul à rechercher ceux qui, comme lui, avaient pu fuir devant l'invasion des suppôts de Varjo.

Le chemin qu'il suivait émergeait de la forêt au sommet d'une colline. Puis, il descendait, encaissé entre deux talus couverts d'aubépines, de prunelliers, de genets et de ronces qui formaient des haies impénétrables et interdisaient à quiconque de le quitter d'un côté, comme de l'autre. S'y avancer revenait à s'engager dans un tunnel ; une entrée, une sortie et aucune échappatoire. Briska hésita, le temps d'évaluer les risques, et finalement opta pour la sécurité.

Le chemin partageait en deux, une vaste prairie. Il contourna la haie de droite en coupant par la forêt et s'engagea dans le champ où il longea les fourrés en restant attentif à ce qui se passait sur le chemin.

Il s'en félicita, car il avait à peine parcouru deux cents mètres qu'il entendit des voix qui venaient à sa rencontre sur le sentier. Il s'aplatit aussitôt dans l'herbe, derrière la haie. Tandis qu'à travers elle, il observait le groupe d'hommes sans ombre qui montait vers lui, son estomac émit un borborygme prolongé qui lui fit craindre d'être repéré. Néanmoins, la patrouille s'éloigna sans s'apercevoir de sa présence et il la perdit vite de vue.

Lorsqu'il estima que le danger était écarté, il se releva et reprit sa route, pressé de se remettre à couvert dans les bois, où le chemin disparaissait au bas de la pente. Là, après quelques décimètres un ruisseau si peu profond, qu'on ne s'était pas donné la peine d'y jeter une passerelle, le coupait. On traversait à gué, si bien que sur chaque rive, les éclaboussures et les dégoulinades des usagers avaient détrempe le sentier et l'avaient transformé en borbier.

La multitude des empreintes visibles à cet endroit constituait une sorte d'avertissement, pour les gens comme Briska. Celui-ci ne manqua pas de le voir et d'en tirer les conséquences ; il quitta le chemin aussitôt qu'il eut traversé le gué.

Selon son évaluation, Styrria devait se situer au nord-est de sa position à quarante ou cinquante kilomètres. Si des hommes se cachaient en forêt, il estimait parmi les meilleures ses chances d'en trouver dans les parages. Aussi, redoubla-t-il d'attention, lorsqu'il s'engagea sur un sentier à peine visible dans la broussaille du sous-bois. Quelques ramilles fraîchement cassées et des ronces aux feuilles retournées lui indiquaient que quelqu'un était passé par là récemment.

Il suivit la piste longtemps. Le jour déclinait, lorsqu'une odeur de fumée et de viande grillée vint lui titiller les narines. Derechef, son estomac se rappela à son souvenir en émettant un gargouillement prolongé ; il n'avait rien mangé depuis la veille.

Se fiant à son nez, il remonta la piste olfactive et ne tarda pas à apercevoir une fumée, certes, ténue, mais visible, qui s'élevait depuis le centre de la clairière qu'il venait d'aborder. « *Certainement des hommes sans ombre, pensa-t-il. Qui d'autre allumerait un feu de la sorte, sans craindre d'être découvert ?* » Cependant, il résolut de s'en assurer.

Avec toutes les précautions d'usage en de telles circonstances, il s'approcha autant que sa sécurité le lui permettait et parvint à se glisser, en toute discrétion, dans une recepée de châtaigniers touffue à souhait. Ce poste d'observation lui offrait, à travers les trouées de son feuillage, une vue directe sur l'origine de la fumée.

Autour du feu, il découvrit sept de ses frères d'armes Styriens. Ils cuisaient en toute insouciance un gibier qu'ils avaient chassé, sans avoir seulement posté de sentinelle.

L'heure tardive ne lui permit pas de s'assurer de la présence de leurs ombres au soleil et celles qu'il voyait, à la lueur du feu, ne prouvaient rien. Leur relâchement et leur peu de discrétion plaidaient pour l'option « *hommes sans ombre* ». Mais, un détail, peut-être la relative fraîcheur de leurs livrées ou bien les discours émaillés d'éclats de rire qui lui parvenaient, retint son attention et l'incita à la patience.

Avait-il affaire à des hommes sans ombre ou pas ? La question lui tarauda l'esprit à maintes reprises au cours de la nuit, car en aucun cas il ne serait découvert sans avoir acquis la certitude de son fait.

Depuis sa cachette, il les observa longtemps, à la fois envieux de leurs repas et torturé par l'odeur de la venaison, mais aussi, inquiet d'être découvert et outré de leur imprudence, s'il n'avait pas affaire à des sujets de Varjo.

Sa nuit s'éternisa, pénible et inconfortable. Briska la passa à sommeiller plus qu'à dormir et fut bienheureux de voir les premiers rayons du soleil, venir réveiller les campeurs. Dans la vive lumière du nouveau jour, ils s'étiraient en bâillant, pour chasser les dernières brumes du sommeil. Puis, ils commencèrent à rassembler leurs affaires, pour lever leur bivouac. Chacun d'eux produisait une belle et grande ombre fidèlement allongée derrière eux, lorsqu'ils faisaient face à l'astre du jour.

Pour se venger de la mauvaise nuit qu'il avait eue à cause d'eux, Briska s'amusa à leur faire peur. D'un ton de commandement qui n'admettait pas de réplique, il ordonna :

— Holà ! Vous autres, vous êtes cernés, jetez vos armes et rendez-vous.

Remis de l'effet de surprise, les sept soldats, loin d'obtempérer, adoptèrent immédiatement

un cercle de défense. Abrisés derrière leurs grands boucliers et épées à la main, ils répliquèrent :

— Venez nous chercher si vous l'osez.

Un joyeux éclat de rire leur répondit. Briska sortit de sa cachette et leur renvoya :

— Ah ! Mes gaillards ! Vous m'avez l'air d'une belle bande de soldats de foire. Si j'avais été un suppôt de Varjo avec une troupe, à l'heure qu'il est, vous seriez morts ou asservis. Je vous observe depuis hier soir. Je me demandais si vous apparteniez au monstre ou si vous participiez à un concours de stupidités. J'ai obtenu ma réponse.

Les autres, rassurés et penauds, avaient reconnu d'abord la livrée de Briska, puis Briska lui-même, car ils servaient dans le même régiment que le sien. Partagés entre la joie de retrouver un des leurs et les tonnes de questions qu'ils se posaient à son sujet, ils s'avancèrent à sa rencontre.

— On vous croyait perdu, alors le roi nous a fait sortir, comme vous, avec la même mission. Que sont devenus les autres ? Avez-vous pu rejoindre la Vadonie ?

— La Vadonie ? Non, et vu le nombre d'hommes sans ombre qui encomrent les deux passes, ne comptez pas y parvenir. Comme Montanor s'avère également impossible à franchir, il n'y aurait que par la mer ou en contournant les Arravallons que nous pourrions l'atteindre : autant ne plus y penser. Écoutez-moi plutôt...

Il leur conta l'odyssée de son groupe, la rencontre avec Éliandre et Bérulon envoyés de Vadonie, l'action entreprise conjointement et termina par l'objet de sa recherche. Il parlait avec convictions et ses camarades, livrés à eux-mêmes au milieu d'événements qu'ils appréhendaient avec difficulté, se rendirent sans discussion, à ses arguments. Ce furent huit hommes d'armes entraînés et équipés qui empruntèrent le chemin du retour à la grotte.

*
**

Plus au sud, Bardel avait lui aussi franchi la route de la passe de l'océan, mais pour ce faire, il avait dû ruser et se glisser subrepticement, entre les allées et venues des innombrables groupes d'hommes sans ombre qui s'activaient dans le secteur. Cela avait failli lui coûter sa liberté, lorsqu'il s'était laissé surprendre par une troupe qui bûcheronnait pour la construction des radeaux. Il n'avait dû son salut qu'à son habileté de bretteur, après avoir occis deux adversaires.

Ensuite, sa quête l'avait conduit dans les collines du bord de mer où il évoluait maintenant, sous les grands pins qui constituaient la forêt du littoral. À en juger par la taille des bosses qu'il escaladait et redescendait depuis le matin, dans un lointain passé, un désert de hautes

dunes devait occuper les lieux. D'ailleurs, sous l'épais tapis d'aiguilles et de pommes de pin, le sol pulvérulent en attestait et sur les crêtes, là où le vent se faisait sentir le plus violemment, le sable affleurait, ne demandant qu'à reprendre le voyage que la végétation avait interrompu.

L'air était chargé de la délicieuse odeur qu'exhalent les pins lorsque le soleil les chauffe un peu et dans leurs ramures, des milliers de cigales craquetaient à l'unisson, rendant difficilement audibles, tout autre bruit que le leur. Aussi, ne pouvait-il se fier qu'à sa vue et à son odorat pour assurer sa sécurité.

À une croisée de sentiers, il avait découvert des empreintes de pas, mal dissimulées. Depuis, elles lui dictaient sa direction : « *des hommes sans ombre ne se soucieraient pas de masquer les traces de leur passage. Ceux qui ont laissé ces traces appartiennent donc forcément à l'espèce que je recherche,* » avait-il raisonné. Par conséquent, il suivait la piste patiemment, attentif au moindre détail, maudissant les cigales, et surveillant ses arrières autant que possible.

Tout à coup, alors qu'il parvenait au fond d'un creux entre deux collines, une flèche vint se planter dans le sol à ses pieds. Simultanément, une voix grave et forte lança un ordre :

— Arrête-toi ! Un pas de plus et tu es un homme mort. Et lève les mains !

Bardel, pris au dépourvu, regardait à droite et à gauche, évaluait ses possibilités de fuite et tentait de situer son interlocuteur. Celui-ci poursuivit :

— N'essaye pas de t'enfuir, tu serais abattu avant d'avoir accompli trois pas. Deux flèches sont pointées sur ta poitrine. Pousse un peu jusque dans l'espace ensoleillé devant toi que je m'assure de la présence de ton ombre.

Des sbires de Varjo ne lui auraient pas demandé de prouver qu'il en possédât une. Rassérénié, il s'exécuta sans mot dire et avança jusqu'à apparaître en plein soleil.

— Alors ? Satisfait ?

— C'est bon, tu n'es pas un homme sans ombre. Tu peux baisser les mains.

Il se détendit et effectua un tour complet sur lui-même avant d'apercevoir, émergeant des hautes fougères et des genets qui garnissaient le sous-bois, la livrée bleu et blanc d'un fantassin Baradoran, accompagné d'un robuste forestier qui portait un arc. Un second, qui en possédait un aussi, arriva dans son dos.

— Comment t'appelles-tu et que fabriques-tu par là ? interrogea le soldat du Barador.

— Je me nomme Bardel et je recherche des gens comme vous.

— Explique-toi.

Il leur raconta les raisons de sa présence. Intéressé, son interlocuteur reprit :

— Viens avec nous.

Ils le conduisirent à un campement, loin dans la forêt, à l'écart des pistes et des sentiers. Là, ils retrouvèrent quatre autres compagnons, dont deux portaient également la livrée du Barador.

Les trois soldats étaient partis en permission lorsque les hommes sans ombre s'étaient emparés de Byzandore. De ce fait, ils n'avaient pas pu s'enfuir avec leur régiment, car ils ne se trouvaient pas dans leur caserne à ce moment-là. Ils s'appelaient : Rodon, Nardal et Persin.

Ils avaient tenté de rejoindre les troupes de Gontar, mais l'occupation des hommes sans ombre leur avait interdit la route du Nord. En désespoir de cause, ils s'étaient dirigés vers le sud avec l'espoir de passer en Vadonie.

Au cours de leurs pérégrinations, ils avaient recruté les quatre autres, qui se cachaient dans la forêt. Ceux-là étaient deux solides paysans : Labor et Trayon et deux bûcherons massifs : Cognal et Marsu, qui avaient l'expérience des armes, car ils étaient tous d'anciens soldats qui étaient revenus à leur premier métier.

D'embuscades en escarmouches, au détriment des hommes sans ombre qu'ils attaquaient, ils avaient réussi à procurer arcs et épées à ceux qui en étaient dépourvus. Ils avaient tenté de s'approcher de la passe, mais avaient renoncé à cause de l'impressionnant déploiement des armées de Varjo. Maintenant, ils se demandaient quelle conduite tenir.

Bardel répéta pour tous, ce qu'il avait déjà expliqué aux trois premiers. Il leur parla d'Éliandre et de l'action qu'il se proposait d'entreprendre et sollicita leur concours :

— Venez avec moi, car ce Vadon, en plus des qualités que j'ai évoquées, a l'air d'être un fameux meneur d'hommes. Il est décidé et ira jusqu'au bout.

— Le jeu en vaut-il la chandelle ? demanda Cognal.

— Regardez-vous, qu'avez-vous à perdre ?

— La vie, mon ami, tout simplement, répondit Trayon.

— Que vaut ton existence, ici, dans cette forêt ? Que vaudra-t-elle demain, si les sbires du monstre te mettent la main dessus ?

— Tu crois qu'on peut avoir confiance en ton homme ? s'enquit Nardal.

— Ça, j'en donnerais ma tête à couper. Je l'ai vu à l'œuvre et je l'ai aidé. Il ne vous demandera rien, qu'il n'accomplirait lui-même.

— Les autres décideront ce qu'ils voudront. Moi, je te suis, déclara Rodon.

— Moi, également, reprit Persin, aussitôt imité par les forestiers et les paysans.

— Oh ! après tout, tu as raison, qu'y perdrai-je ? Je marche aussi, conclut Nardal.

— Parfait mes amis ! vous verrez qu'ensemble, nous réaliserons quelque chose de grand

qui nous vaudra sans doute, la reconnaissance de tous les peuples du monde connu. Maintenant, si vous m'offriez une bricole à me mettre sous la dent je ne dirai pas non. Mon estomac crie famine !

*
**

Caldoc avait beaucoup roulé sa bosse dans la forêt, à l'ouest de la route de la passe du Baradyr. Aussi doutait-il d'y trouver qui que ce soit à rallier à sa cause. Il marcha donc tout droit vers l'est, pour la traverser rapidement et aller explorer les contreforts des Arravallons.

Lorsqu'il la franchit, il se montra à ce point absorbé par ce qui risquait d'arriver dessus, qu'il ne prêta pas attention à l'autre côté et se jeta littéralement dans les bras de deux solides gaillards qui le maîtrisèrent avant qu'il n'ait pu réagir.

— Où cours-tu comme ça, mon garçon ? demanda le plus âgé des deux, alors qu'il le maintenait en lui tordant le bras dans le dos.

— Est-ce que ça te regarde, maudit sans ombre ? rétorqua Caldoc qui n'en menait pas large et se croyait perdu.

— Tu m'as bien vu ? Espèce d'animal ! s'exclama l'autre.

D'espoir et de soulagement, le cœur de Caldoc faillit lui faire défaut :

— Alors, vous n'êtes pas des sbires du monstre ?

— Pas plus que tu ne sembles l'être toi-même, convint celui qui le tenait en relâchant sa prise. Cependant, viens un peu te promener au soleil avec nous, que nous soyons rassurés.

— Et comment donc ! Cela vaut autant pour vous.

En se surveillant réciproquement, les trois hommes s'enfoncèrent dans la forêt jusqu'à ce qu'ils trouvent un espace exposé aux rayons de l'astre du jour, qui leva aussitôt leurs doutes respectifs.

— Maintenant, tu peux nous dire ce que tu fabriques par là, relança le plus âgé.

— Et ton nom, également, renchérit son compagnon.

— Je m'appelle Caldoc. Je recherche des gaillards dans votre genre, pour participer à une action conduite par les Vadons contre Varjo.

Le plus ancien des deux déclara :

— Moi, c'est Bridin et lui, c'est Corin. Comme tu peux le constater, à nos livrées, nous venons d'Argastille, où nous servions comme archers pour le roi Éristen, avant qu'il soit soumis au monstre. Nous avons réussi à nous échapper d'Argania, quand les hommes sans ombre ont entrepris d'asservir la cité. Beaucoup, qui l'auraient voulu, n'ont pas bénéficié de la chance que nous avons eue. Ensuite, nous pensions pouvoir rejoindre la Vadonie, mais les

sbires de Varjo grouillent dans la passe. Alors nous avons renoncé. Qu'est-ce que c'est, ton affaire ?

Caldoc la leur expliqua rapidement. Ils étaient livrés à eux-mêmes. Plutôt que d'errer sans but, ils décidèrent de faire cause commune avec lui et s'associèrent à sa quête.

— Où va-t-on, à présent ? s'enquit Bridin.

— Il nous reste un peu de temps, avant de devoir rejoindre les autres. Allons explorer les Arravallons, en remontant vers l'Aquénor. Avec un peu de chance, nous trouverons encore quelques volontaires, proposa Caldoc.

Ses deux nouveaux compagnons acquiescèrent et ils partirent tous trois, à la recherche de recrues supplémentaires.

Vers le milieu de l'après-midi, ils suivaient prudemment une piste forestière quand, tendant l'oreille, Corin s'arrêta, aux aguets :

— Vous avez entendu ?

Immédiatement, ses camarades l'imitèrent :

— Oui ! Ça semble provenir d'en avant de nous légèrement sur la gauche, des plaintes... d'une... ou deux femmes, confirma Bardel. Allons voir !

Sans attendre l'avis de ses comparses, Bridin se remit en marche. Les autres lui emboîtèrent le pas. À deux cents mètres à peine, ils obliquèrent sur un sentier ténu à leur gauche et ne tardèrent pas à apercevoir, entre les arbres, une petite clairière qu'ils abordèrent avec précaution et rapidité. Ils se tapirent dans la lisière pour observer sans être vus.

À une quarantaine de mètres devant eux se dressait une chaumière adossée à la forêt. La cheminée fumait ; les volets de l'unique fenêtre visible étaient ouverts et, d'où ils étaient, ils apercevaient des silhouettes qui bougeaient à l'intérieur. Des hommes sans ombre avaient enfoncé la porte d'entrée et deux d'entre eux l'encadraient, en regardant ce qui se passait dans l'habitation.

Caldoc et ses compagnons entendaient nettement le remue-ménage qui se produisait dans la maison.

Des plaintes et des cris de personnes maltraitées retentirent de nouveau. Tout à coup, expulsées sans ménagement, deux femmes, suivies par trois hommes sans ombre qui riaient grassement en échangeant des plaisanteries salaces, jaillirent hors de la maison.

Aucun doute n'était permis. Ces deux femmes n'étaient pas encore asservies, mais cela n'était qu'une question de minutes, si eux n'intervenaient pas promptement.

Après une rapide concertation, Caldoc et ses compères passèrent à l'action. Ne possédant plus d'arc — il avait perdu le sien dans l'échauffourée qui avait coûté la vie à Rokier —,

Caldoc contourna la clairière et se faufila derrière la chaumière. Quand il atteignit sa position, les deux autres décochèrent leurs flèches sur les hommes sans ombre qui encadraient les deux femmes.

Deux d'entre eux s'écroulèrent, mortellement blessés. Ils n'avaient pas encore touché terre, quand Caldoc surgit de derrière la chaumière et en pourfendit un troisième qui se rapprochait des prisonnières. Les deux restants, coincés entre deux attaques, hésitèrent un instant qui s'avéra fatal à l'un d'eux ; la deuxième volée des archers l'abattit. Caldoc se débarrassa du dernier en trois passes d'armes. L'affaire n'avait pas duré plus de deux minutes.

Les deux Baradorans rejoignirent Caldoc qui aidait les deux femmes à se relever. Elles venaient d'éprouver la peur de leur vie et un petit moment s'avéra nécessaire pour qu'elles s'en remettent. Quand elle se fut rassérénée, la plus âgée s'adressa à ses sauveteurs :

— Merci de votre intervention, Messieurs. Sans vous, nous étions perdues.

Prenant la parole au nom de ses compagnons, Caldoc répondit :

— À votre service, Mesdames. Mais comment vous êtes-vous retrouvées, seules, au milieu de la forêt ?

— Je suis Nuori et voici Aïka, ma fille adoptive. Nous sommes guérisseuses et ceci, énonça-t-elle en montrant la chaumière, est notre résidence d'hiver. Nous nous y sommes réfugiées, pour nous cacher de ces gens dont vous venez de nous débarrasser et de leurs semblables, mais je crois bien que la fumée de notre cheminée nous a trahies.

— Nuori ! N'est-ce pas vous qui avez soigné la femme du roi Philidor l'an dernier ?

— En personne, moi et Aïka.

— Elle ne parle pas beaucoup ! s'étonna-t-il en la regardant.

— Je n'ai jamais entendu le son de sa voix. Je l'ai recueillie, muette et sans mémoire, après je ne sais quel accident, et toute ma science est restée impuissante à la guérir. Mais vous-mêmes, que cherchez-vous dans ce coin perdu ?

Caldoc se présenta, ainsi que ses compagnons. Il raconta brièvement leur parcours et termina par la question de circonstance :

— Qu'allez-vous devenir à présent ?

— Je l'ignore. Avant que les hommes sans ombre nous découvrent, j'envisageais de me rendre en Vadonie, auprès du roi Gauddis.

— Vous pouvez oublier la Vadonie, pour l'instant. La passe du Baradyr grouille de sbires de Varjo. Ils vous captureraient avant que vous n'ayez accompli trois pas. D'autre part, si ceux-là vous ont trouvées, ajouta-t-il en montrant les cadavres que ses compagnons tiraient

dans la forêt après les avoir dépouillés de leurs armes, il est à craindre que d'autres viennent. Vous ne devriez pas rester ici.

— Vous avez sans doute raison. Mais nous ne savons où nous cacher.

Caldoc consulta rapidement ses camarades et reprit :

— Accompagnez-nous ! Vous demeurerez en sécurité et puis, tôt ou tard, nous aurons certainement besoin de vos talents de guérisseuses.

— Pourquoi Pas ? Au point où nous en sommes, nous n'avons guère d'autre choix. Où allez-vous ?

Il lui expliqua le rendez-vous fixé avec Éliandre, parla de la grotte au pied de la falaise et s'apprêtait à conclure, quand Nuori l'interrompit :

— Cet Éliandre, que vous me vantez, n'a-t-il pas été le chef de la garde du palais à Vadonia ?

— Ça se pourrait, vous devrez le lui demander. Je sais que c'est un ancien militaire, mais j'ignore tout de son passé.

— S'il est bien celui auquel je pense, je le connais. Nous pourrions lui accorder toute notre confiance.

— Alors, ne perdons pas plus de temps. Allons le rejoindre.

Elles emballèrent quelques affaires, éteignirent le feu dans la chaumière et après avoir fermé la porte comme elles purent, suivirent les trois hommes en direction de la grotte.

Comme leur chemin les emmenait vers la passe du Baradyr, Aïka commença à donner des signes de nervosité.

Elle était encore belle femme malgré un âge certain et la pauvreté de sa mise. Quelque chose de royal transparaissait dans sa démarche. Une grâce, qui n'avait d'égale que la souplesse de son pas.

La finesse de ses traits dans un visage à peine marqué par les années lui conférait une beauté discrète et, si son isolement mental n'y avait mis obstacle, la profondeur de son regard aurait constitué un véritable piège à cœurs.

Elle possédait ce quelque chose que certains hommes perçoivent au premier regard, qui les fait tomber irrémédiablement amoureux et que souvent, leurs mots s'avèrent impuissants à exprimer. Ce n'était pas à proprement parler, une très belle femme. Néanmoins, son regard et son visage énigmatique la rendaient plus qu'attrayante.

Plus ils avançaient vers le sud, plus son anxiété augmentait, à tel point que, parvenue à la route de la passe du Baradyr, la panique s'empara d'elle et qu'elle s'enfuit droit devant elle, à toutes jambes, éperdue.

Caldoc se lança derrière elle avec un temps de retard. Il finit par la rejoindre, alors qu'ayant buté du pied contre une racine, elle avait chuté lourdement. Elle était devenue hystérique. Il n'eut d'autre recours que l'assommer, pour la calmer et la ramener.

— Pourquoi s'est-elle enfuie de la sorte ? demanda-t-il à Nuori, lorsqu'il l'eut rejointe.

— C'est de ma faute, répondit-elle, j'aurais dû y penser. C'est dans ce secteur que je l'ai trouvée, il y a... pas mal d'années maintenant. Depuis, elle devient toujours nerveuse quand on revient dans le coin, mais cela n'avait jamais atteint de telles proportions. Peut-être est-ce dû à l'accumulation de frayeurs de ces derniers jours.

— Bon, si ce n'est que ça, ce n'est pas bien grave. Nous allons la porter et profiter de ce qu'elle se trouve dans le cirage pour franchir la zone sensible.

Ils improvisèrent une civière en introduisant deux barres de bois dans les manches, rentrées à l'intérieur, de deux de leurs vestes, l'y étendirent et repartirent sans délai.

23 — Le guerrier de pierre

Éliandre avait retrouvé l'amorce du sentier qui leur avait permis naguère de traverser Montanor. Il devait maintenant le gravir dans l'autre sens et au souvenir de la descente à l'aller, il imaginait avec une appréhension certaine les difficultés que lui réservait l'ascension au retour. Il le redoutait d'autant plus, que l'état de Bérulon n'allait pas en s'améliorant et qu'il serait contraint de le soutenir pour l'aider à monter.

Son malheureux compagnon avait voyagé étendu sur sa civière, la plupart du temps. Il avait néanmoins réussi à se lever quelques fois et à marcher un peu, mais brièvement. Après quelques centaines de mètres, sur les conseils de son ami, il se recouchait, pour préserver ses forces en vue de la grimpe à venir.

Éliandre prenait soin de lui comme s'il avait été son fils, l'obligeant à se nourrir et s'abreuver, remontant son moral lorsque celui-ci défaillait et s'ingéniant par tous les moyens à lui rendre le voyage moins pénible. Il refaisait régulièrement son pansement, lavait les bandages et changeait le tampon de mousse cicatrisante, mais malgré toute son attention, l'état de Bérulon ne s'arrangeait pas. Pire, depuis quelques heures, il s'aggravait même. La fièvre qui avait quasiment disparu était de retour et Éliandre commençait à craindre que l'infection envahisse la plaie.

À cause de sa difficulté, ils avaient remis l'ascension vers le cirque au lendemain et avaient élu domicile pour la nuit, à l'abri sous un renforcement de la paroi de Montanor. Après y avoir installé son ami le plus confortablement possible, Éliandre avait dételé leur cheval, l'avait bouchonné et attaché à un petit arbre, en lui laissant une bonne longueur de longe pour qu'il puisse manger l'herbe qui poussait dru, autour de lui. Ensuite, il avait bandé son arc, pris son carquois de flèche et était parti chasser, car leurs provisions de bouche s'épuisaient et il savait qu'il ne trouverait plus rien lorsqu'ils auraient attaqué la montagne.

Il était revenu sur ses pas, jusqu'à une prairie qu'ils avaient traversée, à environ deux kilomètres avant d'atteindre l'amorce du sentier. L'endroit, verdoyant et riche d'une pâture épaisse et variée, devait attirer nombre d'animaux à la tombée du jour.

Éliandre en chasseur expérimenté savait que ce moment-là figure parmi ceux qui s'avèrent les plus propices à l'affût et il entendait bien en profiter pour s'approvisionner amplement de viande fraîche.

Son œil averti avait repéré dans la lisière plusieurs coulées, par lesquelles les habitués des lieux venaient les fréquenter. Il s'était placé à bon vent et embusqué derrière une recepée de noisetiers qui formaient un rideau de feuillage sous un gros érable centenaire. Son tronc

portait un moignon de branche à mi-hauteur d'homme qui constitua un excellent siège pour le chasseur. Il s'assit, encocha une flèche et attendit patiemment qu'un gibier se présente.

Ce fut un splendide chevreuil au pelage luisant. Il s'avança de quelques pas sur la prairie et s'arrêta, attentif au moindre bruit et au plus petit mouvement. Il se dressait fièrement, humant l'air et scrutant les alentours par de rapides rotations de la tête, seule partie mobile de son anatomie. Le reste de son corps était figé dans une position légèrement ramassée qui lui permettrait de bondir et de déguerpir prestement en cas de besoin.

Éliandre, rompu à l'exercice de la chasse, se garda bien de remuer, ne serait-ce que le petit doigt. Il attendrait que l'animal, rassuré, se mette à brouter. À ce moment-là seulement, il commencerait à prendre sa position de tir.

Dans la prairie, le chevreuil avança encore de quelques pas et entreprit de manger. C'était un vieux routier chevronné, un malin qui usait de tout ce que son expérience lui avait appris de trucs et d'astuces pour rester en vie.

À peine avait-il pris une bouchée qu'il relevait la tête et scrutait de nouveau les environs. Il répéta ce manège à plusieurs reprises sans déceler la présence de celui qui le guettait. Finalement, il relâcha sa vigilance et mangea sans ne plus donner de signes d'inquiétude, ce qui constitua un signal pour le reste de la harde.

Éliandre s'apprêtait à bouger, lorsque cinq autres chevreuils sortirent du couvert et vinrent pâturer autour du précédent. Cela n'arrangeait pas les affaires du chasseur, car ils ne broutaient pas tous avec insouciance. Tour à tour, un d'entre eux relevait la tête et surveillait les environs.

Malgré cela, dans le plus grand silence et avec une lenteur extrême, Éliandre se mit en position. Il leva et arma son arc. Il avait choisi sa cible : la biche qui mangeait seule, un peu à l'écart des autres. Il avait jeté son dévolu sur elle, non parce qu'elle s'avérât plus belle, plus grosse ou plus grasse que ses congénères, mais pour la seule raison qu'à la différence des autres, elle n'était pas accompagnée d'un faon.

Il visa soigneusement et lâcha la corde. Une fois de plus, l'arc extraordinaire fit merveille. La flèche fila droit au but, traversa la poitrine de la bête sans ralentir et alla se perdre dans le bois derrière elle. La lame qui armait le trait était si affûtée que sa victime n'avait rien senti.

Elle leva la tête, regarda autour d'elle en mâchonnant la bouchée d'herbe qu'elle venait de prendre et après une vingtaine de secondes, s'effondra sur place, morte : terrassée par l'hémorragie foudroyante que la flèche avait provoquée, en sectionnant une artère vitale lors de son passage. Le bruit de sa chute déclencha la fuite de la harde et à ce moment-là seulement, Éliandre sortit de sa cachette.

Il rendit les honneurs à son gibier sous la forme d'une brisée (une ramille de chêne) qu'il introduisit entre les mâchoires de l'animal. Puis, il le chargea sur ses épaules et regagna son camp ; dépouillé et rôti à la broche, il leur assurerait plusieurs jours de ravitaillement.

Bérulon s'était assoupi pendant l'absence de son compagnon. Lorsqu'il ouvrit les yeux, l'obscurité les enveloppait. Une épaisse couche de nuages occultait le ciel, de sorte que ni les étoiles ni les trois lunes qu'ils avaient l'habitude d'y voir n'étaient apparues. Seule la clarté que donnait le foyer sur lequel son compagnon cuisait son gibier lui permettait de distinguer ce qui l'entourait.

— Tu ne crains pas d'attirer l'attention avec ton feu ? demanda-t-il d'une voix rendue pâteuse par la fièvre.

— C'est un risque, dont je mesure pleinement l'importance. Cependant, je redoute davantage de devoir manger cette viande crue, mon ami. Comme de surcroît, nous avons épuisé nos provisions, je suis bien obligé de la cuire si je veux pouvoir la garder un peu.

— Et si Varjo nous localise ?

— Primo, j'espère qu'il n'a pas eu la mauvaise idée de nous chercher depuis le Widwelt en ce moment. Secundo, même s'il y est et qu'il nous découvre, il ne pourra rien contre nous et d'ici qu'il envoie ses séides et qu'ils rejoignent l'endroit où nous sommes, nous aurons disparu pour eux.

— Bien raisonné ! Mais s'il nous a trouvés, il ne nous lâchera plus.

— Il ne peut pas nous suivre en permanence. Au vu de l'activité qu'il déploie dans les passes, il ne doit pas avoir à se soucier que de nous. De plus, pour commander ses troupes il doit rentrer dans sa peau et lorsqu'il reviendra, il ne nous retrouvera pas.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que ses journées doivent être assez chargées, pour qu'il n'ait le temps de sortir que le soir. Donc, nous n'allumerons plus de feu. Cette nuit, nous dormirons sous des feuilles mortes, et lorsque nous gravirons la montagne, nous nous reposerons dans des trous de rochers que nous occulterons une fois à l'intérieur.

— D'accord ! D'accord ! Puis, changeant de sujet, j'ai bien peur qu'on se mouille abondamment avant longtemps.

— Oui, j'espère que ça me laissera finir de cuire cette viande. Pour le reste, là où nous sommes, nous devrions rester au sec cette nuit. Quant à demain, nous verrons bien.

— De toute façon, nous n'avons pas le choix. Qu'il pleuve ou pas, nous devons monter et je crains alors de me révéler un fardeau pour toi.

— Ne t'inquiète pas de ça, ce n'est pas ton problème.

Il lui tendit une tranche de viande cuite à point :

— Mange ! Et prends des forces ! Tu vas en avoir bien besoin.

Ils se sustentèrent en silence, chacun plongé dans ses pensées. Éliandre songeait aux difficultés qu'ils allaient rencontrer et Bérulon s'imaginait à l'auberge du chêne et du charme en compagnie de Sylvena.

Lorsqu'ils eurent terminé, Éliandre découpa et emballa le reste de la viande qu'il mit à l'abri avec leurs affaires. Il vérifia le pansement de son ami, éteignit le feu et s'installa pour la nuit. Comme il venait de s'allonger, les premières gouttes d'eau s'abattirent et deux coups de tonnerre retentirent, comme prémices à la tempête qui allait suivre.

Il plut jusqu'au lendemain. Les violentes averses d'orages, son et lumière, alternèrent avec des accalmies de bruine dense et continue. Au matin, c'est sous l'une d'elles qu'ils entreprirent l'ascension de Montanor, dans un décor ruisselant.

Revenu à l'amorce du sentier, Éliandre libéra leur cheval, car le passage s'avérait impraticable pour lui. Il le débarrassa de sa selle et de son harnachement et le chassa dans la forêt en lui souhaitant de retrouver de meilleurs maîtres que ceux à qui il l'avait enlevé.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il à Bérulon.

— Je voudrais pouvoir te répondre, bien, mais ce n'est pas le cas.

Éliandre toucha son front :

— Toujours cette maudite fièvre ! Ce n'est pas bon signe.

— Tu sais, j'ai compris depuis que je me suis réveillé sur ma civière, dans la forêt, que j'étais un mort en sursis. Je te ralentis et tu serais bien avisé de me laisser là.

— Tu connais mon opinion sur la question, nous en avons déjà parlé. Inutile d'y revenir, ça n'y changera rien.

— Comme tu voudras, mais je devais essayer.

— Pourras-tu marcher seul ?

— Je vais m'y efforcer. Quand je ne pourrai plus, je te le dirai.

— D'accord, alors partons.

Ils avaient entrepris l'ascension. Bérulon allait devant et Éliandre suivait de près, pour le soutenir en cas de défaillance.

Le sentier constituait une rude épreuve. Il commençait par une succession de passages étroits, que des mains inconnues avaient taillés dans la roche à une époque reculée. En gravir la pente très raide, rendue glissante par la pluie, relevait plus souvent de l'escalade que de la marche. Puis, ils pouvaient se détendre un peu en cheminant le long de petits lacets, qui leur permettaient de gagner rapidement en hauteur, avant d'aborder une nouvelle succession de

passages étroits.

Bérulon progressait vaillamment, mais après les deux premières difficultés, cela devint très dur pour lui. Il dut s'arrêter fréquemment, pour souffler et reprendre des forces. Pour éviter de le ralentir plus, il cachait sa souffrance à son compagnon, du mieux qu'il pouvait. Éliandre ne se laissait pas abuser, mais il admirait le courage dont faisait preuve le jeune homme. Quand l'entrée du cirque terminal leur apparut, trois journées s'étaient écoulées et ils n'étaient pas encore parvenus au pied de la paroi. Lorsqu'ils l'atteindraient, la montée leur aurait demandé quatre fois plus de temps que la descente.

À partir de là, le sentier s'élargissait quelque peu, de sorte qu'à présent, ils pouvaient marcher de front, ce qui permit à Éliandre d'épauler son camarade. La pluie avait cessé de tomber et le soleil osait de timides apparitions entre les nuages qui se dispersaient peu à peu.

Ils atteignirent le fond du cirque au crépuscule du soir, le lendemain. Éliandre était épuisé d'avoir soutenu son ami et, Bérulon, brûlant de fièvre, gémissait doucement et avait du mal à respirer. Ils s'arrêtèrent pour se reposer, car ils étaient parvenus à la limite de leur endurance et malgré la volonté qui les animait, ils n'auraient pas pu aller plus loin.

Éliandre chercha un abri à peu près fermé, pour se dissimuler durant la nuit. Il trouva une espèce de grotte — un renforcement sous une avancée de roche —, assez profond pour les accueillir tous les deux. L'endroit possédait une ouverture étroite, de sorte qu'il put la masquer assez facilement lorsqu'ils y eurent pénétré, car il redoutait toujours les investigations spirituelles de Varjo.

Sa prudence s'avéra payante. Durant la soirée, alors que tous deux étaient plongés dans un sommeil mérité et réparateur, la forme éthérée de Varjo entra dans le cirque. Il l'explora méticuleusement, cherchant le moindre indice de leur présence. À plusieurs reprises, il passa devant leur abri. Mais avec l'obscurité et malgré l'acuité visuelle supérieure des esprits, il les frôla sans les découvrir.

Cela le rendait fou. Ne les avait-il pas vus, au pied de la montagne ? Ils ne pouvaient pas apparaître et disparaître ainsi, enrageait-il, et il regrettait de n'avoir pas suivi sa première idée qui consistait à s'occuper d'eux, toutes affaires cessantes. Mais, de peur qu'Éristen ne commette les mêmes erreurs que Baldino, il avait jugé préférable de prendre la direction de la passe de l'océan, ce qui ne lui laissait que les nuits pour chercher ses adversaires ; Éliandre avait eu raison.

Quand le jour se leva, il trouva nos deux amis endormis. Ce fut un rayon de soleil, plus hardi que les autres, qui réveilla Éliandre en pénétrant dans sa grotte, par un petit espace entre les pierres. Sa première préoccupation consista à s'assurer de l'état de son compagnon. Sa

fièvre était retombée un peu, sa blessure n'avait pas ressaigné, et le sommeil semblait l'avoir ragaillardir. Éliandre le força à avaler quelques bouchées de venaison ; se sustenta lui-même ; puis ils s'extirpèrent de leur refuge et reprirent leur voyage.

Retrouver l'accès au tunnel fut assez facile, car le sentier qui y conduisait se révélait plus large que celui qu'ils avaient pratiqué jusque-là et il leur parut donc plus clément. Cependant, l'état de Bérulon empirait. Sa fièvre commençait à regagner le terrain qu'elle avait cédé durant la nuit.

Éliandre dut le porter, pour franchir l'accès au tunnel et revenir sur ses pas, pour refermer le passage. Tout au long de la traversée, la faible largeur du couloir ne lui facilita pas la tâche, pour aider son compagnon à marcher. Lorsqu'enfin ils retrouvèrent le bord du lac, à l'extrémité du tunnel, il se réjouit d'en être sorti.

Une grande halte s'imposa, pour que Bérulon récupère. Éliandre en profita pour le rafraîchir en appliquant une compresse, mouillée sur son front brûlant. Puis ils reprirent leur chemin, l'un soutenant l'autre. Éliandre avait passé le bras valide de Bérulon par-dessus ses épaules et côte à côte, ils attaquèrent le sentier qui remontait vers le sanctuaire.

Naguère, ils auraient avalé allègrement cette pente qui paraissait légère, au regard de celles qu'ils avaient gravies pour arriver là, mais la faiblesse de Bérulon rendait l'ascension laborieuse. Éliandre le soutenait, le portait presque et devait s'arrêter souvent. De plus, le sentier s'étrécissait à mesure qu'il s'élevait, ce qui ajoutait le péril à la pénibilité du trajet. Un faux pas, une embardée et c'était la chute.

D'heure en heure, Bérulon allait plus mal. Son compagnon commençait à redouter de devoir l'abandonner aux vautours. Pourtant, il s'accrochait à la vie et à plusieurs reprises, c'est lui qui encourageait son ami à poursuivre l'effort.

La nuit les trouva à mi-chemin du sanctuaire. Éliandre avait espéré la passer dans la caverne, mais il dut se résoudre à bivouaquer sur le sentier, entre les étoiles au-dessus de leurs têtes et leurs reflets dans les eaux du lac, loin en dessous d'eux. Il installa Bérulon au ras de la paroi, le fit boire un peu et essaya de le nourrir, mais il ne put rien avaler.

L'infection avait encore gagné du terrain et il avait compris la veille, lorsqu'il avait remplacé le tampon de mousse, que son ami était perdu. Cela le rendait d'autant plus malheureux qu'il demeurait impuissant à apaiser sa souffrance. Il passa une très mauvaise nuit et repartit avec soulagement au petit matin.

Lorsqu'ils atteignirent la caverne, un peu après la mi-journée, ils étaient parvenus tous les deux au bout de leurs forces. Éliandre était éreinté. L'effort qu'il avait dû fournir pour amener Bérulon jusque-là, en le portant sur la presque totalité du chemin l'avait moulu et brisé de

fatigue. Allongé sur le sol de la caverne, Bérulon, brûlant de fièvre et plus mort que vif, délirait.

Éliandre, fourbu, réfléchissait. Il n'avait accompli que la moitié de sa mission. Il devait encore trouver un volontaire au cœur pur, qui accepterait le sacrifice de sa vie. Il en était réduit à se demander s'il ne s'offrirait pas lui-même. Cela lui permettrait de gagner un temps précieux, mais c'était impossible, car lui seul était désormais en position de commander et d'avoir autorité sur le guerrier de pierre, lorsque celui-ci serait réveillé. Il avait atteint ce point de sa réflexion, quand Bérulon fit surface de ses profondeurs d'inconscience. Reconnaisant la caverne il murmura :

— Je pressens que c'est le bout du voyage pour moi.

Comme Éliandre restait silencieux, il demanda :

— Crois-tu mon cœur assez pur pour réveiller un guerrier de pierre ?

Éliandre le regarda. Des larmes avaient perlé à ses yeux et la voix tremblante il répondit :

— Si le tien ne fait pas l'affaire, lequel le pourra ?

— Alors tout est dit. Dans mon sac, tu trouveras mon médaillon. Si tu te sors de cette aventure, rapporte-le à ma mère, car il lui appartient. Quand tu la verras, fais-lui savoir que son fils est mort en pensant à elle et qu'il a tenu sa promesse.

— De quoi parles-tu ?

— Je ne te l'ai pas raconté, mais quand j'étais enfant, Gauddis m'a sauvé de la noyade, alors que ma mère me croyait perdu. Ce jour-là, de retour à la maison, elle m'avait fait jurer de servir le roi au péril de ma vie, au besoin. Voilà, c'est accompli.

— Je transmettrai fidèlement ton message.

— Je te remercie. Et puis, si tu repasses à l'auberge du chêne et du charme, dis à Sylvena que j'aurai vraiment apprécié de la revoir.

— Je te le promets, mon ami.

— Maintenant, dépêche-toi, pendant qu'il me reste quelques forces.

Éliandre saisit ses mains et les serra. D'émotion et de fatigue, il pleura, comme ça ne lui était plus arrivé depuis la disparition de Jahelle : l'amour de sa vie. Bérulon reprit avec un faible sourire :

— Tu vieillis mon ami, tu t'attendris. Allons ! Ne perds pas de temps, mes forces déclinent.

Désespéré, Éliandre tira son épée et introduisit sa lame dans la fente qui figurait la garde de celle gravée dans le roc. Un accès se matérialisa de la même manière que lorsqu'il avait ouvert la retraite du veilleur, mais sans que retentisse l'énorme voix qui les avait mis en

garde.

Éliandre porta Bérulon dans ses bras et ils franchirent le passage. Ils traversèrent un tunnel d'une quinzaine de mètres et arrivèrent dans le sanctuaire.

C'était une grande salle au plafond très haut, rectangulaire et creusée à même le roc. Quand ils y pénétrèrent, deux fenêtres, qui avaient dû s'ouvrir en même temps que l'accès de l'endroit, l'une dans la paroi de droite et l'autre au plafond, donnaient une faible clarté qui éclairait à peine les lieux. Ils purent distinguer dans la pénombre, au milieu de la salle, deux tables ou plutôt, deux autels de pierre disposés parallèlement et séparés de deux mètres.

Une lauze, haute de quinze centimètres, longue de deux mètres cinquante sur un mètre en largeur, constituait le plateau de chacun d'eux. Elles étaient posées à plat sur deux autres, d'égales épaisseurs, dressées sur chant. Le tout s'élevait à un mètre du sol. Leurs pieds étaient encastrés dans deux rainures creusées dans le roc, perpendiculaires aux tables et communes aux deux. Des écritures, formées de caractères incompréhensibles pour les arrivants, ornaient les pourtours des plateaux.

Au milieu de la paroi, au fond du sanctuaire, trois rectangles concentriques et de profondeur progressive étaient gravés, le plus creux à l'intérieur. Ils contenaient quatre lignes superposées, garnies de symboles inconnus.

Au-dessous, une large tablette de pierre, concave, dépassait du mur, comme une sorte de tiroir ouvert. Autour, le reste de la paroi était recouvert de la même écriture que le pourtour des tables, et de gravures qui représentaient d'étranges personnages vêtus d'amples pèlerines, la tête nimbée d'une auréole qui floutait leurs traits.

Sur l'autel de droite, la statue d'un soldat au visage inexpressif était allongée, les mains croisées sur la garde d'une épée, posée en long sur sa poitrine, la pointe dirigée vers ses pieds. Constituée de pierre bleue polie comme un miroir, elle renvoyait les reflets de la faible clarté qui pénétrait par les ouvertures de la salle. À son côté gauche, un fléau d'armes de bonne taille pendait à sa ceinture.

À en juger par la place qu'il occupait sur l'autel, il paraissait grand, large et massif. Une impression de puissance extraordinaire se dégageait de lui.

Éliandre s'avança vers la table libre et y déposa doucement Bérulon. Celui-ci, dans un état de demi-conscience, ne se rendait qu'à peine compte de ce qui se passait. Il l'allongea sur l'autel et étendit ses bras le long de son corps. Puis, il le secoua légèrement pour le ramener à la réalité et lui dit d'une voix pleine d'émotion et de gravité :

— Cher Bérulon, mon ami, le moment est venu de prononcer ton vœu et il lui serra une dernière fois la main.

Bérulon dut fournir un effort colossal pour se rappeler la phrase, en langue Skarwog, que le veilleur leur avait fait apprendre par cœur. Il n’imaginait pas alors qu’il aurait à la réciter lui-même. Il se contraignit à sortir de sa torpeur et réussit à articuler clairement :

— Ni, Bérulon, Vadonie yaro, ina nan na kaina nufin su bauta ta Sarki da Ya mutānena. Na hadaya rayuwata, daga umurnīna, ga mai kyau na dukan. Zukatanku, ga gaskiya da na ayyuka da kuma deign yarda da ni.

(moi, Bérulon, enfant de Vadonie, je suis venu ici par ma seule volonté, pour servir mon roi et mon peuple. Je sacrifie ma vie, de mon plein gré, pour le bien de tous. Esprits ! Voyez la sincérité de mes actes et daignez m’agréer.)

Il acheva son discours épuisé et s’évanouit.

Éliandre déposa la flèche, si chèrement acquise, dans le creux de la tablette, sous les rectangles incrustés et prononça à son tour, en langue Skarwog, l’invocation rituelle que le veilleur lui avait transmise. Il appela :

— Ruhun cikin iska ! *(Esprit de l’air !)*

Un vent balaya la pièce et sur la paroi du fond, dans la première des quatre lignes gravées, les formules commencèrent à scintiller d’une lumière bleue.

— Water Ruhu ! *(Esprit de l’eau !)*

Les symboles de la seconde ligne flamboyèrent en vert, tandis qu’une nuée pénétrait dans la pièce par l’ouverture du plafond et y stagnait.

— Wutā Ruhu ! *(Esprit du feu !)*

La troisième ligne fulgura en rouge orangé alors que dans les rainures du sol, naquit une lueur de la même couleur.

— Ruhun al’amarin ! *(Esprit de la matière !)*

La dernière ligne enfin miroita en jaune. Simultanément, avec un chuintement discret, les deux autels se rapprochèrent, presque à se toucher.

— Ruhohi, shi ne m zuwa gare ka, aikatāwa. *(Esprits, s’il vous agrée, procédez.)*

La tablette de pierre s’incrusta dans la paroi et le triple cadre scintilla à son tour, d’éclats multicolores, alors qu’une lumière du même effet enveloppait l’autel ou reposait Bérulon.

Éliandre ne le distinguait plus que comme à travers un brouillard, mais il put observer des formes imprécises qui s’activaient autour de la blessure de son ami.

Le pansement se défit et tomba au sol. Puis, sortant de la plaie, un jet sombre diffusa comme une nuée de moucherons qui s’éleva et s’annihila dans l’air aussitôt, tandis que la blessure se refermait, ne laissant pas même une cicatrice. Parallèlement, l’expression de souffrance s’effaçait de son visage, laissant place à la sérénité retrouvée. La lumière disparut.

Bérulon paraissait détendu, reposé, presque radieux, mais demeurait toujours inconscient.

Une espèce de mélopée commença alors, à retentir. Elle semblait provenir de l'air ambiant, comparable au chant d'innombrables voix, assourdi par une incroyable distance.

La nuée descendit du plafond et remplit l'espace au centre de la salle. Elle englobait les deux autels et déposait une légère rosée, à la fois sur la statue et sur Bérulon.

Du milieu des rainures, au sol, la lueur orangée se changea en un rougeoiement semblable à celui d'une forge, qui gagna les pieds des tables, puis les plateaux, rendant la pierre lumineuse, comme si le feu brûlait à l'intérieur.

Un fort courant d'air créa un tourbillon qui enveloppa le tout et l'isola du reste de la salle.

Le chant triste allait crescendo. Sur la paroi du fond, le triple cadre et les lignes qu'il renfermait s'étaient changés en une fenêtre ouverte sur un puits de lumière éblouissante.

La mélopée devint assourdissante. Soudain, un éclair doré jaillit du haut du corps de Bérulon, partant à la fois de sa tête et de sa poitrine. Il s'éleva dans le brouillard, en serpentant, comme s'il cherchait son chemin et après une hésitation à peine perceptible, traversa l'espace entre les deux autels et plongea sur la statue. Celle-ci changea de couleur progressivement, à mesure qu'elle se remplissait de la lueur de la fulguration.

Quand la sculpture devint entièrement lumineuse, la mélopée alors à son comble s'arrêta nette, l'éclair s'éteignit et tous les phénomènes qui avaient troublé la quiétude du lieu, cessèrent et disparurent lentement à leur tour.

Dans le silence et la pénombre revenus, Éliandre regarda la statue qui n'en était plus une. Sa peau avait pris la couleur de celle des hommes et elle respirait. Elle remua, se redressa, pivota d'un quart de tour et elle demeura assise quelques instants au bord de l'autel. Puis, vivement, elle sauta sur ses pieds, pointa son épée, qui était restée de pierre, en direction de la gorge d'Éliandre et parla :

— Qui commande ?

— Moi-même. Le veilleur m'a accrédité après que le roi Gauddis de Vadonie m'eût envoyé auprès de lui.

— La preuve ?

Éliandre sortit le sceau que le vieil homme lui avait remis :

— Ton épée.

Le guerrier retourna son arme qu'il avait saisie de la main gauche par le tranchant et appuya sa lame à plat sur son avant-bras droit. Il présentait ainsi la garde à Éliandre. Un logement apparaissait dans le pommeau de la poignée. Celui-ci y appliqua le sceau et, comme par enchantement, la pierre qui constituait l'épée se changea en carbonace de la meilleure

facture.

Le guerrier posa un genou à terre, inclina la tête et dit :

— Commandez, je suis subordonné à vos ordres.

Il se releva, décrocha le fléau d'armes de sa ceinture et le remit à Éliandre :

— Cela vous revient de droit. De la façon dont vous en userez dépendra la réussite de notre entreprise.

— Merci, je m'efforcerai d'agir avec efficacité.

Issu d'une technique avancée, alliée à une science spirituelle vieille de plusieurs centaines de millénaires, le guerrier de pierre, à son réveil, se révélait apte à comprendre toutes choses. Il pouvait livrer bataille contre tout adversaire désigné par son mentor, en l'occurrence Éliandre, mais de lui-même, il n'attaquerait jamais et ne se battrait que pour se défendre. La seule exception était Varjo. Il était programmé pour ça. Il ne possédait aucun souvenir et il n'en garderait que de ce qu'il vivrait au sortir du sanctuaire. Il ne produisait pas non plus d'ombre au soleil et il s'appelait Ojrav.

Éliandre décrivit la situation, lui expliqua ce qui se préparait à la passe de l'océan et ils s'apprêtèrent à quitter les lieux.

Avant de s'engager dans le tunnel, Éliandre posa un dernier regard sur celui qui fut son ami. Il ne vit qu'une statue de pierre bleue, polie comme un miroir, dont le visage, sans expression, portait les traits d'un inconnu.

L'accès du sanctuaire venait de se refermer. Éliandre paraissait hypnotisé, par cette paroi redevenue lisse. La tête vide, le regard fixe, il se tenait droit, immobile devant l'épée gravée. D'un seul coup, les heures d'efforts qu'il avait dû fournir pour ramener son camarade blessé l'avaient rattrapé. La fatigue tomba sur ses épaules et il s'effondra plus qu'il ne s'allongea.

À Ojrav, qui s'inquiétait de sa faiblesse, il eut le temps d'expliquer qu'il avait un urgent besoin de repos et qu'il devait veiller à leur sécurité. Puis, il sombra dans l'oubli du sommeil.

Ojrav se posta à l'entrée de la faille qui rejoignait le sentier. Son imposante carrure occupait toute la largeur du passage, interdisant l'accès à quiconque. Mais de toute façon, que quelqu'un vînt les déranger aurait été assez extraordinaire.

*

**

Éliandre dormit longtemps d'un sommeil lourd, parfois agité, troublé par des rêves, où le sourire franc et l'expression joyeuse de Bérulon revinrent souvent. Finalement, il reçut à nouveau la visite de la femme étrange, aux bras tendus et au visage flou. Il se réveilla d'un seul coup, mal à l'aise et malheureux de cette dernière vision.

Il reprit pied dans la réalité en étirant ses muscles engourdis, qu'il dut échauffer avec quelques exercices d'assouplissement. Le repos s'était révélé réparateur. Il se sentait en forme et sans la perte de son ami, qui étreignait son cœur, et le malaise consécutif à ce rêve, qui revenait de plus en plus souvent, il se serait trouvé presque bien dans sa peau.

Ojrav n'avait pas remué un poil depuis qu'il tenait sa garde. Il se retourna quand il l'entendit bouger et de sa belle voix grave, s'enquit de son état :

— Comment vous sentez-vous ?

— Bien, je te remercie. Ai-je beaucoup dormi ?

— Vous vous êtes reposé le temps nécessaire. Est-ce important ?

— Non, tu as raison. Mais j'ai retrouvé la forme pour repartir. N'est-ce pas l'essentiel ?

Il rassembla ses quelques affaires et jeta un dernier coup d'œil au fond de la caverne, là où l'entrée du sanctuaire s'était refermée. Il dut secouer la torpeur qui avait tendance à le gagner à nouveau. Pour y parvenir, il s'efforça de vider sa mémoire des événements tragiques qu'il venait de vivre. Puis, d'un pas ferme et décidé, il précéda son nouveau compagnon sur le sentier du retour.

Revenu sur la corniche au-dessus du lac, il s'arrêta quelques instants, pour l'admirer. Le spectacle en valait vraiment la peine. Depuis l'endroit où il se trouvait, il l'englobait du regard, dans sa quasi-totalité. Avec sa forme ovale, ses eaux turquoise et la tache plus sombre au centre, il ressemblait à un œil immense qui scrutait l'azur, guettant un improbable évènement cosmique.

Il s'arracha à l'envoûtement que provoquait la contemplation de ce site merveilleusement grandiose et ils entamèrent la descente vers le fond de la vallée.

Le soleil brillait déjà haut. Il luisait de tous ses feux et pas un nuage ne venait troubler l'uniformité bleue du ciel. Dans l'azur, un couple de milans noirs décrivait des cercles, portés par la légère brise qui rafraîchissait l'atmosphère. Soudain, l'un des deux tomba, comme une pierre, jusqu'au ras de l'eau. Au dernier moment, il déploya ses ailes, freinant sa chute et toutes serres en avant, agrippa un poisson qui était venu, sans méfiance, effleurer la surface. Il l'arracha à son élément et reprit son essor avec effort. Sa proie remuait encore entre ses pattes quand il disparut, masqué par la paroi de la vallée.

Le spectacle des oiseaux prédateurs avait hypnotisé Éliandre qui marchait mécaniquement. Il lui avait remis en mémoire le projet de partie de pêche qu'il avait conçu quelques jours plus tôt et le sourire franc de Bérulon était revenu devant ses yeux. La voix d'Ojrav le ramena à la réalité :

— Quelque chose ne va pas ? Pourquoi vous arrêtez-vous ?

Éliandre sursauta. Décidément, la mélancolie s'accrochait avec ténacité. Il s'ébroua. Il devrait avoir les idées claires et posséder toute sa lucidité, pour mener à bien la dernière partie de sa mission. Il éprouvait le besoin d'un remède de choc, que le lac allait lui procurer.

Lorsqu'il arriva au ras de l'eau, il se dévêtit et plongea dans l'onde fraîche. Ce fut un instant de pur bonheur, pendant lequel il oublia tous ses tracas. Le temps de quelques brasses, il retrouva l'insouciance de l'homme libre, qui n'est soumis à d'autres contraintes que celle de vivre sans penser au lendemain.

Lorsqu'il sortit de l'eau, il fut surpris de constater que son compagnon n'était pas resté inactif. Sur la berge, à côté de ses vêtements, quatre beaux poissons étaient alignés et Ojrav s'occupait d'en vider un cinquième.

— Comment as-tu bien pu attraper tout ça ?

— Comme ça.

Joignant le geste à la parole, il pénétra dans l'eau jusqu'à ce qu'elle lui arrive à mi-cuisse ; se pencha légèrement en avant et s'immobilisa sa main droite relevée comme un serpent prêt à mordre. Soudain, le bras se détendit à une vitesse hallucinante. Son extrémité plongea dans l'élément liquide, et ressortit, brandissant une truite frétilante. Éberlué, Éliandre le complimenta pour son habileté :

— Hé bien ! Mon ami, je n'avais jamais assisté à une pêche de ce genre.

— Comment voudriez-vous que je procède autrement ?

Apparemment, celui-ci ne se posait pas de question. Les poissons se trouvaient là et il les prenait. Ce que cet acte, des plus banals pour lui, laissait entrevoir de ses capacités était assez étonnant pour son camarade, qui se surprit à le regarder d'un autre œil. En se rhabillant, il l'observa attentivement pour essayer d'évaluer son potentiel.

Ce gaillard n'accomplissait aucun geste inutile et tous ceux qu'il effectuait étaient d'une précision méticuleuse. Malgré sa masse impressionnante, il semblait capable de se montrer aussi doux et délicat qu'il devait pouvoir apparaître violent et dévastateur. Une puissance et une force surhumaine émanaient de lui, mais chacun de ses mouvements était empreint d'une grâce et d'une agilité quasi féline. Au combat, il devait s'avérer redoutable.

Impressionné, Éliandre pensa qu'il n'aimerait pas devoir l'affronter et se félicita de l'avoir pour allié. Il ne craignait pourtant personne, mais se mesurer à un adversaire de cette trempe devait constituer une épreuve, dont un combattant sensé se dispenserait volontiers.

Le bain avait chassé les dernières langueurs de la nuit et le dérivatif de la démonstration halieutique d'Ojrav avait évacué les restes de mélancolie. Il ne manquait plus qu'un bon repas pour qu'il soit totalement régénéré. Mais pour cela, il devrait attendre d'avoir rejoint la forêt,

car ici, l'absence de bois interdisait la cuisson de leur pêche et Éliandre ne se sentait pas, de la manger crue.

Le lendemain, au crépuscule, il se léchait les doigts, d'un excellent repas de poissons grillés. Outre le fameux combattant qu'Ojrav paraissait, il semblait également posséder un talent indéniable pour la cuisine. Du coup, le moral d'Éliandre était revenu au beau fixe et il envisageait les épreuves qui les attendaient, sans appréhension.

Ils s'étaient écartés de l'amorce du sentier et avaient établi leur bivouac au même endroit qu'à l'aller. La nuit les enveloppait depuis longtemps quand Éliandre décida de prendre un peu de repos.

— Maintenant que nous sommes sortis de la montagne, nous allons devoir monter la garde à tour de rôle. J'assume le premier tour, déclara-t-il d'autorité.

— Détendez-vous et dormez tranquille, je veillerai, car je n'ai pas besoin de sommeil.

— Veux-tu dire que tu ne dors pas du tout ? Jamais ?

— C'est exactement ça. Cela ne m'est pas nécessaire.

— Ah bon ! Dans ce cas, je m'en remets à toi, pour ce qui est de notre sécurité. Bonne nuit ! Si je peux m'exprimer ainsi.

— À vous, également.

Éliandre s'allongea sous sa couverture qu'il remonta sur ses épaules, car si les journées s'avéraient encore chaudes, les soirées, elles, commençaient à se rafraîchir singulièrement. La tête reposant sur son sac à dos, juste avant que le sommeil l'emporte, il eut le temps de voir son compagnon prendre sa garde. À quelques mètres de lui, bien campé sur ses jambes légèrement écartées et aussi immobile qu'une statue de pierre dissimulée entre les fûts d'une touffe de châtaigniers, Ojrav veillait.

Le trille particulièrement matinal, d'un merle perché à côté de lui, réveilla Éliandre. Il ouvrit les yeux et tourna un peu la tête en direction du bouquet d'arbres. Ojrav était planté là, tel qu'il l'avait aperçu la veille avant de sombrer dans le sommeil. Il n'avait pas bougé d'un pouce, comme s'il s'était enraciné.

— Avez-vous bien dormi ? demanda celui-ci, avançant Éliandre qui s'apprêtait à parler.

— Oui, très bien, je te remercie, mais comment savais-tu que j'étais réveillé ?

— J'ai perçu le changement de rythme de votre respiration et j'ai entendu craquer votre cou quand vous avez tourné la tête.

« Décidément, ce gaillard n'en finit pas de me surprendre et j'aimerais connaître l'étendue de ses capacités », pensa Éliandre que la performance laissait pantois.

— Je t'ai vu hier soir, là où tu es et dans la même position qu'à présent. Serait-ce que tu

sois resté immobile toute la nuit ?

— Je n'ai pas dû bouger.

— Eh bien ! Chapeau ! Mon ami. J'ignore si je détiens la capacité d'accomplir ce genre de prouesse.

— Je ne comprends pas ce que vous trouvez d'extraordinaire. C'est à la portée de n'importe qui.

— De l'endroit où tu viens peut-être, mais pas ici. Chez nous, seule une toute petite élite surentraînée le pourrait... et encore ! Ce n'est même pas certain.

— Peu importe, ce n'est pas ce qui nous aidera le plus, pour atteindre notre but.

— Tu as raison. Approche et mangeons un morceau ! Puis je remballerai mes affaires et nous partirons.

À peine une heure plus tard, ils abordaient la prairie où Éliandre avait tué une biche quelques jours plus tôt. Ojrav marchait devant quand soudain il s'immobilisa :

— Qu'as-tu décelé ? demanda Éliandre alarmé.

— Apparemment, quelqu'un attend notre venue.

— Combien d'hommes ?

— Au moins une douzaine, ils sont embusqués de chaque côté du chemin, à l'autre bout de la prairie.

— Tu les vois ?

— J'en aperçois quelques-uns, mais je les entends tous.

— Qu'en penses-tu ? Nous battons-nous ou essaierons-nous de les éviter ?

— S'ils nous attendent, c'est qu'ils savent que nous arrivons. Si nous n'allons pas à eux, ils nous chercheront et nous les aurons toujours sur le dos.

— Tu as raison. Mais à deux contre douze, n'est-ce pas un peu téméraire ?

— Pas si vous me laissez agir à ma guise.

— Tu as élaboré un plan ?

— Pas besoin ! J'avance, ils m'attaquent et je les tue.

— Comme ça ? Tout seul ?

— Je suis un guerrier de pierre. Ils auraient beaucoup de chance si un d'entre eux parvenait à me toucher et même si l'opportunité se présentait, ils ne pourraient pas me faire de mal.

Éliandre demeurait perplexe. Devait-il le laisser agir ainsi ? Détenait-il le droit de risquer son seul atout dans une escarmouche qui, sauf à leur assurer une certaine tranquillité, n'avait pas d'autre intérêt ? D'un autre côté, c'était là, l'occasion rêvée de tester l'aptitude au combat de son nouveau compagnon, même si ce qu'il avait déjà entrevu de ses possibilités lui

conférait une auréole de personnage hors du commun. Finalement, il donna son accord :

— Très bien ! Je te laisse agir comme tu l'entends, mais moi, qu'est-ce que je deviens dans tout ça ?

— Marchez une trentaine de mètres derrière moi en claudiquant, comme si vous étiez blessé à la jambe, mais restez sur vos gardes, car ils pourraient choisir de se séparer afin de nous attaquer tous les deux en même temps.

— D'accord, tu as ma confiance.

Ils se remirent en marche. Éliandre boitait bas. Il s'appuyait sur un bâton qu'il avait coupé avant de sortir sur la prairie et Ojrav allait devant, avançant d'un bon pas. Il distança rapidement son camarade, de sorte que lorsqu'il atteignit la lisière de la forêt, à l'autre bout du champ, Éliandre parvenait tout juste au milieu.

Les hommes sans ombre qui les attendaient ne se posèrent pas de question. Varjo avait commandé : « *trouvez-les et tuez-les.* » Et c'est ce qu'ils s'apprêtaient à tenter. Lorsqu'ils les virent approcher en ordre dispersé, ils se réjouirent même, pensant que ce serait plus facile de les attaquer l'un après l'autre. Ils ne pouvaient pas savoir à quel point ils se trompaient. D'ailleurs, ils n'eurent pas le temps de s'en rendre compte. Ils s'élancèrent tous sur Ojrav.

Ce qui arriva alors fut si rapidement exécuté que même Éliandre, qui y avait assisté de visu, s'avéra incapable de le raconter. Tout ce qu'il retint de l'engagement, c'est qu'en moins de temps qu'en met un gland pour atteindre le sol, depuis les hautes branches d'un chêne, les douze envoyés de Varjo étaient étendus à terre, aussi morts que le bois sec qui jonchait le taillis autour d'eux. Il resta stupéfait par ce qu'il venait de voir. C'était tellement incroyable, qu'un délai s'écoula avant qu'il admette qu'il n'avait pas rêvé. Du reste, les cadavres qui entouraient son compagnon constituaient bien la preuve tangible que non.

Il regarda Ojrav d'un œil nouveau. Lui qui se savait fort combattant, qui était resté invaincu dans toutes les batailles qu'il avait livrées jusqu'à présent, venait de mesurer la faiblesse de son talent à l'aune de la perfection et cela le rendit humble.

— Eh bien ! Mon ami, si je ne l'avais pas vu, je ne l'aurais pas cru. Quelle vitesse ! Quelle puissance !

— Ne vous l'avais-je pas dit ? Ne négligez jamais le fait que je suis un guerrier de pierre.

— Ho ! Après la démonstration à laquelle je viens d'assister, je ne risque pas de l'oublier et je me félicite de t'avoir pour allié plutôt que comme ennemi. Mais, ne traînons pas trop dans le coin, d'autres pourraient survenir et ils nous feraient perdre un temps appréciable, alors que nous devons régler des choses plus urgentes.

Ils reprirent leur chemin, laissant là les dépouilles de leurs adversaires, et hâtèrent le pas

pour s'éloigner de cet endroit devenu macabre.

Valides et en pleine forme, ils avançaient à bon train si bien qu'ils accomplirent le trajet de retour jusqu'à la grotte plus rapidement qu'Éliandre à l'aller. Lorsqu'ils furent rendus à l'espace dégagé au pied de la falaise, ils étaient les premiers à être revenus. Ils effectuèrent le tour de l'endroit, avec précaution, pour s'assurer qu'aucune mauvaise surprise ne les attendait, puis en toute sérénité, ils reprirent possession de la grotte.

Le jour mourant nimbait encore l'horizon d'une faible clarté. Installé devant l'entrée, Éliandre observait le ciel. Les trois lunes apparaissaient, décalées les unes par rapport aux autres, mais se rapprochant inexorablement de leur point de conjonction. Fort de son expérience, acquise dans les steppes de l'Est, il estima qu'elles l'atteindraient dans quatre jours. À Ojrav qui demandait ce qu'ils attendaient là, il répondit :

— Des amis doivent nous rejoindre ici. Je leur ai donné rendez-vous lorsque les trois lunes seront alignées, ce qui devrait se produire dans quatre jours tout au plus.

— À combien viendront-ils ?

— Je l'ignore. Quand ils sont partis, ils étaient trois, mais je les ai chargés de recruter tous les hommes libres et volontaires qu'ils trouveraient, pour nous prêter main-forte. Je ne peux donc pas savoir combien vont revenir.

— Entendu ! Mais en quoi avons-nous besoin d'eux ?

— Tu t'es déjà montré plus que très fort, Ojrav, mais lorsque nous l'attaquerons, Varjo sera certainement entouré d'un grand nombre de soldats. Ayant assisté à la démonstration de tes aptitudes, je ne doute pas que tu puisses mettre une armée en déroute à toi tout seul. Cependant, Varjo pourrait profiter du temps, que tu y passerais, pour s'enfuir et disparaître. Nous aurions, par la suite, beaucoup de mal à le retrouver et encore plus à l'approcher.

— Vous connaissez le terrain et la situation mieux que moi. Je m'en remets à vous.

— J'apprécie que tu en conviennes. Demain, je te laisserai ici, pour que tu accueilles nos amis. En attendant qu'ils arrivent, ce serait bien que tu pourvoies à notre ravitaillement, car ensuite, nous n'aurons peut-être pas le temps et les hommes au ventre vide ne sont que rarement de bons soldats.

— Comment les reconnaîtrai-je ?

— Trois personnes ou trois groupes se présenteront, dans le meilleur des cas. Dans chacun d'eux, un individu au moins portera la livrée rouge et blanc de Styrie. Ils s'appellent Caldoc, Briska et Bardel.

— Si des ennemis surviennent, quelle attitude dois-je adopter ?

— Débarrasse-t'en. Tu dois veiller à la sécurité du rendez-vous.

— Où irez-vous pendant ce temps ?

— Je pars en reconnaissance du côté de l'endroit où Varjo avait dressé son camp, pour m'assurer qu'il s'y trouve encore. Attendez mon retour, nous déciderons alors de la conduite à tenir.

Éliandre fouilla dans son sac à dos et en retira le médaillon de Bérulon qu'il tendit à Ojrav :

— Prends cela. Mes trois amis connaissent ce médaillon. À travers lui, ils te reconnaîtront comme parlant en mon nom.

Ojrav s'en saisit, l'observa un instant, le mit autour de son cou et le glissa sous son vêtement.

— Ne le perds surtout pas ! J'y tiens beaucoup et tu devras me le rendre.

— N'ayez aucune crainte, partez tranquille, je veille au grain.

24 — Anureth

Depuis toujours, le peuple vadon s'était montré pacifique. De ce fait, il n'avait aucune velléité de conquête et par conséquent, il n'avait jamais développé de flotte de guerre. Les échanges commerciaux avec les autres nations avaient lieu, le plus souvent, par voie terrestre. Si en quelques occasions le transport maritime s'imposait, ils sous-traitaient leurs affaires avec les armateurs des pays voisins qui en étaient fort aises, car avec les Vadons, ils étaient assurés d'être payés.

Ils ne possédaient donc pas non plus de grands vaisseaux de commerce. L'essentiel de leur flotte maritime se composait de bateaux de pêche, dont la plupart des patrons pratiquaient leur métier sans s'éloigner des côtes. Les autres, ceux qui n'hésitaient pas à s'aventurer au large et à y demeurer plusieurs jours d'affilée, constituaient un noyau de marins endurcis. Ceux-là n'étaient pas des guerriers, mais des hommes qui naissaient, vivaient et fatalement mouraient en mer. Ils en possédaient une connaissance profonde et l'aimaient par-dessus tout.

Militairement, cet état de fait n'avait jamais eu de conséquences pour la sécurité de la Vadonie. En effet, tous ceux qui au cours des siècles s'étaient attaqués à elle avaient tenté de franchir l'Albaran au départ de la passe du Baradyr ou de celle de l'océan.

La dernière fois, qui datait de nombreuses décennies, ils avaient même essayé de combiner un assaut par le fleuve avec celui d'une flotte qui remontait l'estuaire. Cette tactique aurait pu réussir si une crue subite du cours d'eau n'était pas venue y mettre un terme. Les Vadons en avaient tiré la leçon et depuis, les falaises qui dominaient l'embouchure, de leur côté, étaient hérissées de tours de guet et de positions d'engins de guerre.

Ce jour-là, au vu des dernières nouvelles qui lui étaient parvenues, Grandyr, le gouverneur d'Anureth, ne se sentait pas tranquille. La passe de l'océan grouillait littéralement de troupes dont l'effectif signalé s'avérait très supérieur à ce que le roi Gauddis pourrait leur opposer. Ce n'était déjà pas rassurant, mais voilà qu'à présent, on avait repéré une impressionnante flotte de guerre, venant du nord, ce qui laissait supposer qu'une fois encore, Belestran allait supporter le plus gros de la bataille.

Pour alarmante qu'elle soit, cette hypothèse ne constituait pas le principal motif de l'inquiétude du gouverneur. Non, pour la première fois de son histoire, sa cité, Anureth, se trouvait sous la menace directe d'une attaque en provenance de la mer et risquait de se retrouver au cœur des combats.

Le rapport, qui lui était parvenu, indiquait que la flotte ennemie s'était scindée en deux et qu'un tiers de son effectif — environ vingt-cinq galères — cinglait dans sa direction. Elles

arriveraient sur lui d'ici quatre à six jours, ce qui ne lui laissait que peu de temps pour organiser sa défense.

La mine soucieuse et les traits tirés par une mauvaise nuit, il en débattait avec ceux qui devraient assurer la protection de la cité. Il avait réuni autour de lui, à l'hôtel de ville, dans la salle du conseil, tous les officiers qui comptaient, à la tête desquels se trouvait le général Otocarinovitorsenkovarinoviquersarinsky. Celui-ci était le chef suprême de tout le secteur militaire d'Anureth. Son patronyme interminable lui avait valu le diminutif d'Oto, car la plupart de ses interlocuteurs s'avaient incapables de le retenir en entier et encore plus de l'énoncer. Le capitaine Cordouan, chargé de la logistique et du matériel, assistait également aux débats, ainsi que son homologue Buclon, qui lui, s'occupait des archers. Enfin, tous les chefs, plus ou moins gradés, de diverses unités, qui composaient la garnison de la cité, les entouraient.

— Mon cher Oto, vous connaissez à présent les données du problème. Selon vous, comment vont-ils procéder ?

Le général et le gouverneur étaient des amis d'enfance. Ils avaient grandi ensemble, avaient usé leurs pantalons côte à côte sur les bancs de l'école, avaient découvert les premiers frissons de l'amour souvent auprès des mêmes premières mignonnes et avaient accédé tous les deux à de hautes fonctions, grâce à leur intelligence et leur opiniâtreté.

Venant de Grandyr, l'utilisation du diminutif de son nom n'offusquait pas le général qui ne tolérait pourtant cette familiarité que d'un petit nombre de personnes. Grandyr comptait parmi elles. De toutes les autres, il se faisait un malin plaisir d'exiger qu'elles énoncent son patronyme dans sa totalité, ce qui donnait parfois lieu à des scènes cocasses.

Fidèle à son habitude, Oto laissa planer un silence avant de répondre. Puis, après s'être assuré, d'un coup d'œil circulaire, qu'il avait capté l'attention de tous, il prit la parole :

— À mon avis, deux possibilités s'offrent à eux. Primo, ils peuvent choisir de s'engager dans l'estuaire de l'Eaudulong, pour venir débarquer et attaquer directement la cité. Cette option présenterait pour nous l'avantage d'une gestion simplifiée, car en agissant de la sorte, ils s'exposeraient aux tirs de nos engins, depuis les falaises, de part et d'autre du fleuve. Dans ce cas, je crois pouvoir affirmer, sans crainte de me tromper, que ceux de leurs navires qui arriveraient ne seraient plus une réelle menace. Secundo, ils peuvent débarquer sur l'estran à marée basse et ainsi, faire jouer en leur faveur, leur supériorité numérique, avec pour seule contrainte d'avoir gagné les terres quand la marée remontera. À leur place, c'est ainsi que je procéderais. J'ajouterai qu'ils peuvent également essayer la première solution et avant d'avoir subi trop de dégâts, se rabattre sur la seconde, ce qui ne ferait que repousser le problème à la

marée suivante.

— À combien estimez-vous nos chances de vaincre, dans les deux cas ?

— Comme je l'ai déjà expliqué, dans la première hypothèse, nos engins de jet accompliront la plus grosse partie du travail, puis nos archers, avec l'appui de nos fantassins, achèveront ceux qui auront réussi à passer. Mais, s'ils débarquent sur l'estran, à moins d'obtenir des renforts substantiels, nous ne pèserons pas lourd, face à leur nombre.

Cette dernière affirmation jeta un froid sur l'assemblée. Grandyr scrutait les mines consternées de ceux qui l'entouraient, quand un huissier pénétra dans la salle, porteur de deux plis :

— Monsieur le Gouverneur, deux courriers viennent d'arriver. Voici les lettres dont ils étaient chargés, expliqua-t-il en les remettant à Grandyr.

Celui-ci s'en saisit et renvoya le portier après l'avoir remercié. Puis il décacheta le premier message et s'informa de son contenu. À mesure qu'il en prenait connaissance, ses traits se détendaient. Lorsqu'il eut achevé la lecture du second pli, il avait retrouvé sa belle humeur habituelle et il s'exclama :

— Enfin de bonnes nouvelles !

— De quelle nature ? demanda Oto.

— Le roi nous avise que deux compagnies d'archers et autant de fantassins viennent en réserve sur nos arrières et qu'elles se tiendront à mi-chemin de Belestran. En cas de besoin, nous pourrons faire appel à elles. Quant à cela, enchaîna-t-il en brandissant le deuxième pli, permettez que je vous en donne lecture.

Le second message racontait comment les archers de Belestran avaient réduit à l'inaction les armes lourdes de l'ennemi. C'était ce récit qui avait rendu le sourire au gouverneur. Il en tira cette conclusion :

— Messieurs, la tactique employée à Belestran, contre des machines de guerre, doit pouvoir être transposée chez nous, contre les navires ennemis. Nous devons aller les attaquer avant qu'ils arrivent sur nous.

— Impossible ! Objecta aussitôt le capitaine Cordouan. Nous ne possédons pas de bateaux extraordinaires aptes à prendre la mer.

De fait, la plus grande partie des vaisseaux disponibles se constituait d'embarcations conçues pour la navigation fluviale. Ils se révélaient lents et peu maniables, car construits pour le transport de marchandises, avec des bois de moindre qualité. Quant aux flottilles de pêche, elles voguaient à la voile et elles ne pèseraient pas lourd face à des vaisseaux de guerre.

Grandyr le savait, mais il refusait de céder au découragement. Cependant, le ton péremptoire employé par Cordouan avait déclenché en lui une espèce de colère intérieure, qu'il eut beaucoup de peine à contenir. Tous ceux qui se trouvaient là purent la percevoir dans sa voix, quand il le rabroua :

— Capitaine ! Votre empressement d'abdiquer frise le défaitisme, et je n'ai pas besoin de pessimistes. Ressaisissez-vous et amenez-moi le chef du chantier de construction navale. Qu'il vienne ici au plus vite !

Penaud, Cordouan se retira et alla donner les ordres nécessaires. Des soldats se répandirent aussitôt dans la ville pour requérir l'homme. Grandyr continua pour ceux qui restaient :

— Pouvons-nous disposer d'archers extraordinaires sans devoir dégarnir la défense immédiate de la cité ?

La question s'adressait au capitaine Buclon qui les commandait :

— Nous possédons une compagnie de réserve, d'environ cent trente hommes, répondit celui-ci.

— Très bien ! Avisez-les que nous avons besoin de volontaires pour une mission périlleuse et préparez un stock de flèches incendiaires.

— Combien en voulez-vous, Monsieur le Gouverneur ?

— Je l'ignore. Je vous communiquerai cette information lorsque j'aurai pu m'entretenir avec le chef du chantier naval.

Ils élaborèrent dans le détail l'organisation de l'expédition et Grandyr de conclure :

— Tout cela est très joli, mais si nous ne trouvons pas de bateaux, ça ne sert à rien.

Un bon laps de temps s'était écoulé depuis son départ, quand Cordouan revint accompagné d'un homme trapu, aux mains calleuses et au visage inquiet. Il se demandait visiblement, ce qui lui valait cette convocation manu militari, à l'hôtel de ville et n'en menait pas large. Cordouan le présenta :

— Monsieur le Gouverneur, voici celui que vous avez souhaité rencontrer au plus vite.

— Comment te nommes-tu ?

— Je m'appelle Gabarre.

— Dis-moi Gabarre ; avons-nous sur nos chantiers, des embarcations extraordinaires, capables d'aller à la mer ?

Gabarre, soulagé qu'on ne lui parle que de bateaux, répondit :

— C'est curieux que vous me posiez cette question, car nous venons de terminer la construction d'un septième navire, en chêne de guerre, justement conçu pour la mer.

— C'est étonnant en effet ! Qui les a commandés ?

— À vrai dire... personne. Il y a quelque temps, Torwood, le maître-bûcheron, m'a informé qu'une grosse quantité de bois de guerre me serait livrée et que je devrais me mettre aussitôt à l'ouvrage.

— Je suppose que tu ne sais pas qui le lui avait commandé.

— Il m'a parlé d'un vieux bonhomme gris dans un rêve. Je n'ai pas très bien compris, mais il a affirmé que c'était pressant, que ça sauverait certainement beaucoup de vies et qu'à la fin, toutes les questions trouveraient une réponse, répliqua Gabarre en se tordant les doigts, car il se sentait un peu ridicule.

Grandyr repensa aussitôt à ce vieil homme semblable dont Gauddis lui avait parlé. Quoiqu'il demeurât assez mystérieux pour lui, il se félicita de son existence et le loua pour son intervention.

— Eh bien ! Gabarre ! Toi, ton bûcheron et ton bonhomme gris nous avez rendu un fier service. Si grâce à vous, nous sortons vainqueurs de la bataille qui s'annonce, nous vous en tiendrons compte.

Sur le visage de Gabarre, le soulagement et le sourire remplacèrent l'inquiétude.

— Merci, Monsieur le Gouverneur. Puis-je m'en aller à présent ?

— Pas si vite, mon ami, tu vas d'abord conduire les capitaines que voici, poursuivit Grandyr en désignant Buclon et Cordouan, afin qu'ils prennent possession des bateaux. Tu te tiendras à leur disposition, pour y apporter toutes les modifications qu'ils t'indiqueront, dans les meilleurs délais. Mets tout ton personnel là-dessus et si cela s'avère nécessaire, travaille de nuit ; c'est une urgence.

Devant l'air embarrassé de Gabarre, il ajouta :

— Quelque chose te tracasse ?

— Je ne voudrais pas vous paraître terre à terre, Monsieur le Gouverneur, mais qui me paiera, pour les bateaux et le travail à venir ?

— N'aie aucune crainte à ce sujet ! Je vais donner des ordres pour que le trésor de la cité te verse une avance en attendant que le roi solde ta facture.

— Je vous remercie, Monsieur le Gouverneur. C'est un vrai plaisir que conclure une affaire avec vous.

— Maintenant, disposez. Nous avons assez perdu de temps.

Les deux capitaines accompagnèrent Gabarre jusqu'à son chantier. Là, ils découvrirent sept embarcations de chêne extraordinaire, à mi-chemin entre esquifs et petits navires. Chacune était nantie d'un maillet assorti à sa coque, équipée d'un gouvernail pour les manœuvres fines et démunie de rames ou de voilures. L'étrave et les bordages étaient plus

relevés que sur les bateaux destinés à la navigation fluviale et elles pouvaient embarquer une dizaine d'hommes en plus du marin chargé de la conduite. Cordouan interrogea Buclon :

— Qu'en penses-tu ?

Les deux officiers se connaissaient bien. Ils se vouaient une amitié indéfectible depuis trop longtemps pour se vouvoyer ou se renvoyer du capitaine à tout propos ; d'où l'absence de protocole entre eux.

— Trouve-moi des marins capables de les mener au combat et avec mes garçons, je me fais fort, de régler leur compte à ces galères. Puis, s'adressant à Gabarre :

— Les hommes, qui vont se battre à bord de tes bateaux, vont être exposés à une grêle de flèches. Étudie comment leur procurer le maximum de protection, sachant que ce sont des archers et qu'ils auront besoin d'espace pour tirer.

Gabarre se retira dans un appentis qui lui servait de bureau et se mit au travail. Cordouan, de son côté, partit en quête de marins, pour la conduite des bateaux.

Ceux-ci n'étaient pas très compliqués à manœuvrer. Néanmoins, il devait trouver des hommes qui connaissent la mer et ses pièges, qui sachent naviguer et capables, le cas échéant, de faire face à un grain.

En attendant la solution du problème qu'il avait soumis à Gabarre, Buclon tuait le temps, en inspectant les embarcations. Il admirait la qualité et la finesse du travail des charpentiers.

L'ajustage minutieux des pièces de bois témoignait de leur adresse et l'agencement judicieux de l'espace où les hommes devraient vivre et combattre constituait la preuve indéniable d'un savoir-faire qui découlait d'une longue expérience.

Placés le long des bordées, deux bancs occupaient une bonne partie de la longueur des bateaux. Par un astucieux système de goupilles et d'articulations, on pouvait les escamoter dans le plancher, libérant celui-ci de tous obstacles susceptibles d'entraver l'action des soldats.

Les ouvriers avaient exploité les moindres recoins pour créer des rangements fermés. Dans l'axe longitudinal des bateaux, une suite de trappes donnait accès à des compartiments aménagés dans l'espace entre la coque et le plancher. Buclon en ouvrit un et constata qu'ils se révélaient suffisamment vastes pour y stocker tous les vivres et le matériel nécessaire pour la bonne exécution de la mission.

L'efficacité et le côté pratique avaient largement prévalu sur le confort. Les hommes devraient se contenter de la dureté du bois, pour s'allonger et dormir. Cependant, en tant que soldats habitués à vivre sur le terrain, ceux-ci s'accommoderaient certainement mieux d'un bon plancher que du sol humide d'un quelconque sous-bois.

Buclon en arrivait là de ses observations, lorsque Gabarre le rejoignit. À main levée, il avait esquissé un croquis, puis effectué une série de calculs compliqués et venait lui communiquer ses conclusions :

— Voilà, capitaine, déclara-t-il en lui présentant son projet. Vu le peu de temps dont nous disposons, je crois que nous pourrions difficilement faire mieux.

Buclon examina le plan rapidement. Gabarre prévoyait de rehausser un peu plus les bordages et d'installer une sorte de toiture au-dessus du plancher, assez haut pour ne pas gêner l'action des archers et qui leur dégagerait une fente de tir, entre elle et les bordages, sur toute sa longueur.

— Cela me semble bien pensé, efficace contre les flèches, mais est-ce que ça résistera au feu ? Les projectiles de nos ennemis seront sûrement enflammés et nous ne pourrions pas arracher ceux qui arriveront sur le toit.

— Nous recouvrirons le tout de peaux de bêtes que vous devrez arroser régulièrement, pour qu'elles restent gorgées d'eau durant la bataille.

— Cela ne nous alourdira-t-il pas trop ?

— C'est un risque mineur, en regard du bénéfice que nous en tirerons. Et puis, nous n'avons pas le choix. Les projectiles qui vous atteindront viendront de loin et certainement d'une grande hauteur. Par conséquent, ils seront chargés de beaucoup d'énergie et seules de bonnes planches pourront les arrêter : donc, du bois pour stopper les flèches et des peaux de bêtes détrempées, pour éviter qu'elles y communiquent le feu ; je ne vois pas d'autres solutions à si court terme.

— Bien raisonné, Gabarre. De combien de temps avez-vous besoin pour équiper les sept bateaux ?

— Je vais mettre tout le monde dessus. Demain soir, tout devrait être paré.

— Parfait ! Je vous laisse travailler et m'en vais de ce pas rendre compte au gouverneur. Nous nous reverrons plus tard, lorsque nous apporterons notre matériel sur le quai d'embarquement. Bonne journée, maître Gabarre.

Buclon avait tourné les talons et s'éloignait déjà, quand Gabarre ajouta :

— Une dernière chose, capitaine !

— Oui...

— Choisissez vos archers de sorte qu'ils mesurent tous à peu près la même taille, car trop grands, ils manqueront d'aisance pour tirer et trop petits, ils ne verront que le ciel.

— Merci du conseil, maître Gabarre, j'y prêterai attention au moment de les choisir.

*

**

Pendant ce temps, Cordouan, accompagné par deux sous-officiers, s'était rendu à la taverne de la mer et du fleuve ; haut lieu de la navigation locale. Ici se retrouvaient tous les marins dignes de ce nom, que comptait la cité, lorsqu'ils n'étaient pas partis sur l'eau ou occupés sur leurs bateaux à quai.

N'ayant pas construit de flotte de guerre, la Vadonie n'avait pas non plus formé de matelots. Elle en était donc réduite à en appeler à la bonne volonté des marins civils. C'est ce que Cordouan s'apprêtait à effectuer en son nom et, pour être reconnus comme ses représentants, lui et ses hommes avaient revêtu leurs tenues d'apparat.

À cette heure de la journée, la taverne était bondée, ce qui dans un sens arrangeait les affaires du capitaine. Mais d'un autre côté, l'affluence lui compliquait la tâche, car l'ambiance sonore atteignait un tel niveau qu'à moins qu'il crie, même ses plus proches voisins ne l'auraient pas entendu.

L'atmosphère, chaude et enfumée, s'empuantissait d'odeurs de soupe, de poisson et de tabac qui se mêlaient aux relents de bière, de vinasse, de sueur et de mauvaise haleine des hommes rudes qui se trouvaient là.

Dans un coin de la grande salle, quatre musiciens accompagnaient une chanteuse, qui malgré sa belle voix, essayait sans succès de couvrir le brouhaha des clients.

Cordouan observa l'endroit quelques instants et pensa que le meilleur moyen d'attirer l'attention de tous ces hommes consistait à arrêter soudainement la musique.

Suivi de ses compagnons, il se dirigea vers l'estrade des interprètes, en se faufilant entre les tables et les clients assis qui ne leur facilitaient pas le passage. Cependant, sa tenue et celles de ses acolytes suscitèrent une certaine curiosité, qui laissa derrière eux un sillage de silence interrogatif à mesure qu'ils progressaient : « *qu'est-ce qu'ils viennent fabriquer ici, ces trois-là ?* »

Lorsqu'il parvint à sa destination, Cordouan attira l'attention du chef d'orchestre. Celui-ci abandonna son instrument et pendant que les autres continuaient à jouer, il rejoignit le capitaine.

— Que puis-je pour vous, commandant ? cria-t-il pour être entendu.

— Capitaine, le reprit Cordouan.

— Capitaine, excusez-moi, je ne connais pas bien vos insignes.

— C'est sans importance. Pouvons-nous parler dans un endroit plus tranquille ?

— Suivez-moi, capitaine.

Il ouvrit une petite porte située à côté de l'estrade et s'y engouffra. Cordouan signifia à ses

compagnons de l'attendre, franchit le passage derrière son guide et le referma.

Le vacarme de la salle en fut quelque peu atténué, mais pas encore assez pour pouvoir tenir une conversation sans hurler. Ils longèrent un couloir qui les amena, après une seconde porte, dans une pièce, qui constituait vraisemblablement la loge des artistes.

Le local, petit, respirait la crasse et un désordre pestilentiel y régnait, qui eut fait injure à tous les porcs de la cité, si l'on avait qualifié l'endroit de souille. L'accès de celui-ci refermé, l'intensité sonore devint acceptable et ils purent enfin parler sans crier.

De retour dans la salle qu'il retrouva avec plaisir malgré le bruit et la fumée, Cordouan revint auprès de ses camarades et les informa de ce qui allait suivre. Le chef d'orchestre était remonté sur scène et allait d'un musicien à l'autre, pour leur donner les consignes. Puis, il reprit son instrument et joua la fin du morceau en cours, avec eux. Quelques applaudissements saluèrent celle-ci, sans que la cacophonie ambiante diminue.

L'ensemble poursuivit sa prestation par un long et puissant roulement de tambour, qui attira l'attention des auditeurs, car ils n'y étaient pas habitués. Pendant que le batteur monopolisait l'intérêt des spectateurs, les autres musiciens troquèrent leurs instruments à cordes contre des cuivres. Quand leur collègue cessa de frapper sur ses membranophones, ils enchaînèrent avec force une série de notes discordantes et suraiguës, qui surprit toute la salle, et la réduisit au silence par son caractère soudain et incongru. Tous les regards se tournèrent vers l'estrade, comme si la foule s'attendait à y voir surgir un monstre.

Cordouan bondit alors sur elle et prit la parole avec autorité, aussitôt que la « musique » cessa. Sa prestance et son uniforme jouèrent en sa faveur et il n'eut pas à réclamer le silence :

— Mes amis ! s'exclama-t-il, d'une voix forte. Je vous prie d'excuser la liberté que j'ai prise, de perturber votre soirée, mais je dois vous communiquer une information urgente, de la part du gouverneur.

— Pas grave, commandant, lança un grand diable qui était adossé à un pilier, c'est la première fois qu'ils jouent à peu près bien.

La remarque fit rire toute la salle, au désarroi des musiciens, qui se targuaient d'appartenir à l'élite de leur corporation. Cordouan craignit un instant de perdre son attention, mais le silence revint et il put continuer :

— Je pense qu'aucun d'entre vous n'ignore la menace qui pèse actuellement sur les royaumes voisins et sur notre nation.

Ses auditeurs acquiescèrent.

— Eh bien ! En ce qui concerne tous les Anurethiens, elle se précise gravement. Une importante flotte de guerre, venant du nord, cingle vers nos côtes. Nous savons qu'une grosse

partie de son effectif ira à l'assaut de Belestran, mais aussi, que le reste va vraisemblablement tenter de débarquer devant nos murs, ici, à Anureth.

Après un instant de silence, le grand diable du pilier lança d'un ton arrogant :

— Et alors ? Qu'est-ce que nous y pouvons ? C'est vous les soldats !

— S'ils réussissent leur entreprise, reprit Cordouan en négligeant l'intervention du gueux, des combats se dérouleront sur l'estran et très certainement dans la ville, car ils sont plus nombreux que nous et nous ne pourrons pas les contenir.

— Ce qui signifie massacres et destructions, reprit son interlocuteur sur un ton qui montrait qu'il avait saisi la portée des propos du capitaine. En quoi pouvons-nous vous assister ?

— Nous avons élaboré un plan, pour les attaquer en mer, avant qu'ils n'atteignent nos côtes, mais pour le mener à bien, nous avons besoin de vous, les marins.

— Moi, je veux bien vous aider, lança du fond de la salle un petit homme râblé, mais je ne sais pas me servir d'une arme.

— Moi, aussi, reprit son voisin, imité par plusieurs autres.

— Ceux qui se porteront volontaires n'auront pas à se battre. Nous leur demanderons seulement de se charger de conduire nos bateaux à la bataille. Toutefois, les flèches ennemies ne distingueront pas un marin civil et d'un soldat embarqué. Cela pour que vous sachiez que même si vous ne combattez pas, vous risquez malgré tout d'y laisser votre peau.

— Je marche avec vous, commandant, reprit le petit homme râblé.

— Capitaine, je suis le capitaine Cordouan. Comment t'appelles-tu ?

— Balandal, capitaine, répondit-il fièrement. J'ai trente-huit ans, dont vingt-huit passés à écumer la mer en quête de poisson. Sans me vanter, peu de marins ici peuvent se targuer de la connaître aussi bien que moi.

— Es-tu marié ?

— Je viens de vous le dire, capitaine ; avec l'océan.

— Très bien ! Je te prends. Allons, Messieurs ! J'ai encore besoin de six volontaires. Inutile de préciser que ceux qui partiront avec moi bénéficieront d'une prime substantielle et qu'à leur retour, ils seront devenus des héros reconnus et honorés.

*
**

La nuit était tombée depuis longtemps ; la soupe du soir était déjà devenue un souvenir et bon nombre de ceux, qui se trouvaient là, étaient sortis de leur lit, tiré de leur premier sommeil pour aller au rassemblement.

Tous les archers de la compagnie de réserve se demandaient ce qui leur valait cette alerte nocturne. Ils en avaient l'habitude, puisqu'aléatoirement on la leur jouait une ou deux fois par mois, mais là, c'était la troisième en deux semaines et ils trouvaient que ça faisait beaucoup. Aussi exprimaient-ils leur amertume en râlant à mi-voix, ce qui vu leur nombre, s'avérait assez bruyant.

Dissimulé dans la pénombre, sous une arcade du pourtour de la caserne, Buclon écoutait les récriminations de ses hommes avec un petit sourire en coin, car il savait que la plupart ne rêvaient que d'action et qu'ils se désolaient d'appartenir à la réserve. Il les laissa donc déverser leur rancœur pendant un moment et quand il jugea qu'ils commençaient à faire trop de bruit, il sortit dans la lumière des torches qui éclairaient la cour. Aussitôt, une voix ordonna le garde-à-vous et instantanément, le silence tomba.

— Ça y est, Messieurs ! Vous avez fini de râler ? leur lança-t-il. Eh bien ! Vous avez bien fait d'en profiter, parce qu'une partie d'entre vous va être si occupée dans les prochains jours, qu'elle n'en aura plus le loisir.

Il s'arrêta un instant, le temps de jauger les regards, soudain pleins d'intérêt, qui étaient braqués sur lui. Il laissa planer un silence et reprit :

— Archer ! J'ai besoin de soixante-dix volontaires, pour exécuter une mission dangereuse et d'une importance extrême. Puis-je compter sur vous ?

Les cent trente hommes répondirent comme un seul :

— Oui, capitaine.

Buclon n'en attendait pas moins, mais il se trouvait à présent, exactement dans la situation qu'il aurait voulu éviter et qu'il avait en horreur ; il allait devoir choisir parmi eux, ce qui provoquerait invariablement des déceptions et des mécontentements.

— Je vous remercie, Messieurs. Malheureusement, je ne pourrai pas vous emmener tous et d'ores et déjà des critères de sélection incontournables existent. Les voici : primo, tous les hommes d'une taille inférieure à un mètre soixante-dix et tous ceux qui mesurent plus d'un mètre quatre-vingt ne pourront pas prendre part à l'action, car trop petits ou trop grands. Secundo, des risques que nous devons encourir, découle le fait que j'accorderai la priorité aux célibataires, et aux hommes mariés qui demeurent sans enfant.

Des murmures de déception se répandirent dans la troupe. Aussi Buclon se hâta-t-il d'enchaîner :

— Je comprends tout à fait ce que peuvent ressentir ceux que leur taille a éliminés d'entrée de jeu. Cependant, laissez-moi vous dire ceci : aucun d'entre vous n'a encore eu l'occasion de participer à un affrontement et je suis convaincu que vous brûlez tous d'y aller. Toutefois,

sachez qu'au combat vous découvrirez l'horreur, vous verrez mourir vos camarades et resterez impuissants à leur porter secours. Ceux qui en reviendront seront marqués pour toujours. Pour eux, un « avant » et un « après » existera à jamais dans leur mémoire. Tous, lorsqu'ils fermeront les yeux le soir, dans la tranquillité de leur chambre, percevront le fracas de la bataille, reverront des visages et entendront des cris de douleur et de désespoir. N'éprouvez donc pas trop d'amertume et dites-vous que votre tour viendra toujours assez tôt.

Le silence régnait dans la cour lorsqu'il se tut. Les hommes avaient écouté sa tirade et avaient apparemment accepté ses arguments. Après un court instant, il reprit :

— Messieurs, votre discipline et votre courage vous honorent. Je m'enorgueillis d'être votre chef. Maintenant, tous ceux qui n'entrent pas dans les critères que j'ai énoncés peuvent se retirer. Je choisirai personnellement, parmi les autres, ceux qui viendront avec moi.

*

**

Le lendemain, vers le milieu de la journée, à travers la fenêtre de son bureau Gabarre vit arriver une théorie de chariots escortée par les archers de Buclon. Le convoi s'aligna sagement le long du quai et les hommes gardèrent la formation, en rang par trois, pour ne pas entraver les allées et venues des ouvriers qui mettaient la dernière main aux modifications des bateaux.

Il sortit à la rencontre de Buclon et devança la question, qui naissait déjà sur ses lèvres, en parlant avant lui :

— D'ici une petite heure, tous les navires seront parés. Pour le moment, vous pouvez disposer des quatre qui sont rangés le long du quai. Vous pouvez en prendre possession et y faire embarquer ce que vous avez amené.

— Maître Gabarre, vous et vos ouvriers avez accompli un travail remarquable, dont je l'espère, le gouverneur et le roi sauront vous témoigner leur reconnaissance. En attendant ce moment, vous avez déjà droit à la nôtre, avec mes félicitations et mes remerciements.

— Capitaine, ce fut, pour nous, un honneur que de mettre notre compétence à votre service. Je vous souhaite la pleine réussite de votre entreprise. Maintenant, allez vous préparer et faites passer l'envie de revenir à ces maudits envahisseurs.

Tout était dit. Buclon donna ses ordres et ses hommes s'activèrent à transférer l'approvisionnement et le matériel depuis les chariots, sur les embarcations. Il les avait répartis en sections de neuf archers, avec un sous-officier à la tête de chacune. Ils connaissaient leur affaire et effectuèrent le travail avec promptitude.

Alors que les ouvriers de Gabarre évacuaient le dernier bateau, Cordouan apparut au bout

du quai. Il précédait le groupe de marins qu'il avait enrôlé. Il présenta brièvement ses recrues et chacun fut affecté à un navire.

Ils sautèrent lestement à bord, parcoururent l'unique pont pour s'imprégner du gabarit et ayant saisi le maillet de commande s'installèrent à leur poste. Ils étaient tous habitués depuis longtemps à la navigation éolienne. Néanmoins, ils étaient tous passés par l'école fluviale avant d'aller à la mer et eurent vite fait de retrouver la gestuelle adéquate, pour la conduite des bateaux extraordinaires.

L'après-midi était bien avancé lorsqu'ils larguèrent les amarres. Conduite de mains de maître, la procession de navires glissa silencieusement dans les canaux, pour rejoindre l'estuaire de l'Eaudulong, après quoi elle prit le courant et se laissa porter jusqu'à la mer.

Au cours de leur dernière entrevue, le gouverneur avait communiqué à Buclon la position estimée de la flotte ennemie. Il tenait l'information d'un pêcheur, qui s'était aventuré plus loin qu'à son habitude, l'avait aperçue et s'était dépêché de rentrer pour apporter la nouvelle.

La tombée de la nuit les trouva en pleine mer, naviguant sur des eaux calmes, presque étales. Ils avançaient en direction du nord-nord-ouest, côte à côte, sur une même ligne et sur la vague générée sur leurs arrières, par les esprits de l'eau que les marins invoquaient avec les maillets en bois extraordinaire.

Buclon, à l'avant de son embarcation, méditait sur ce phénomène en fixant l'horizon. Il se promit, s'il se tirait d'affaire, de consacrer une partie de ses loisirs à l'étude des relations qui unissaient les Vadons et le monde des esprits.

À l'aube, après deux jours et deux nuits de navigation sans histoire, un guetteur signala une petite voile à l'horizon, vers l'ouest. Ils adoptèrent aussitôt un cap d'interception, avec l'espoir de rencontrer un pêcheur qui pourrait détenir des informations utiles, pour eux. Une heure plus tard, ils entouraient l'esquif qui dut abattre sa toile impérativement.

Peu rassurés par la soudaine présence, de ces bateaux bizarres qu'il n'avait aperçus qu'à la dernière minute, le pêcheur et son mousse n'en menaient pas large. Buclon amena son navire bord à bord avec le voilier, mais avant qu'il ne prononce un mot, Bandal qui était son pilote s'exclama :

— Sacrebleu ! C'est ce vieux marsouin de Rackam ! Tout le monde te croyait perdu corps et biens. Comment vas-tu, mon ami ?

Le visage de Rackam s'éclaira d'une ombre de sourire. Ses traits se détendirent quelque peu et il s'enquit d'un ton bourru, à l'adresse de Buclon :

— Qu'est-ce qui me vaut cet arraisonnement intempestif, en pleine mer et par des équipages militaires, si j'en juge à vos tenues ?

Buclon sentit immédiatement qu'il n'avait pas la cote avec l'homme aussi, après s'être présenté, usa-t-il du mensonge diplomatique :

— Mon pilote, déclara-t-il en désignant Balandal, a reconnu votre voile au loin et il n'a pas résisté à l'envie de vous saluer en passant.

C'était si gros, que l'homme éclata de rire :

— Venez donc à mon bord tous les deux, vous m'expliquerez ce que vous fabriquez dans le coin.

Pendant que ses interlocuteurs s'exécutaient, il pénétra dans sa cabine. Il fouilla dans une armoire et ressortit, porteur d'une cruche et de trois gobelets. Avec une habileté qui trahissait une pratique régulière, il ôta le bouchon du récipient avec ses dents et tenant les trois godets dans sa main gauche, versa une bonne dose d'un alcool ambré dans chacun d'eux. Il en tendit deux à ses invités et garda le troisième pour lui.

— Goûtez-moi ça ! Vous m'en direz des nouvelles.

Les deux hommes trempèrent leurs lèvres dans le breuvage. Aussitôt, une délicieuse chaleur envahit leurs bouches, se répandit dans leurs gosiers, enflamma leurs œsophages et inonda leurs estomacs. Ça avait un goût à la fois fort et sucré avec des arômes de vanille, de cannelle et de fruits. Cela leur enchantait les papilles.

— Où est-ce que tu as déniché cette merveille ? demanda Balandal.

— C'est de mon cru. Tu sais que quand je ne suis pas occupé à la mer, je me consacre à mon verger ? Eh bien ! Ceci est un des résultats de mon travail. Mais, je suppose que vous n'êtes pas venus aussi loin, uniquement pour trinquer avec moi, ajouta-t-il en regardant Buclon.

Celui-ci masquait tant bien que mal l'impatience qui le gagnait. Il saisit la balle au bond et rétorqua :

— En effet, Monsieur Rackam, nous allons à la rencontre d'une flotte ennemie qui se dirige vers Anureth et je me demandais si vous ne l'auriez pas aperçue.

Le visage de Rackam s'assombrit lorsqu'il répondit :

— J'ai fait mieux que la voir ! J'ai dû fuir devant elle en abandonnant la moitié de mon matériel. Ils m'ont entraîné loin à l'ouest, ce qui explique peut-être que l'on m'a cru perdu corps et biens.

— Il y a longtemps ?

— C'était, il y a trois jours. Attendez, il rentra dans sa cabine et revint avec la carte sur laquelle il traçait sa route à chaque relèvement. Regardez ; d'après leur position et leur cap, s'ils n'en ont pas changé, vous devriez les rencontrer en vous dirigeant trois quarts nord-nord-

est.

— Mais, je croyais qu'ils t'avaient pourchassé ! intervint Balandal.

— Oui, mais une seule galère, car la flotte que j'ai croisée en comptait au moins vingt-cinq.

Comme il finissait sa phrase, une vigie donna l'alerte :

— Voiles par tribord avant, capitaine !

Buclon se précipita à l'arrière du bateau de pêche, pour scruter la mer. Exactement dans la direction indiquée par Rackam, il distingua de minuscules points blancs au ras de la ligne d'horizon. Il n'avait plus de temps à perdre.

— Monsieur Rackam, je vous remercie de votre accueil, mais nous devons vous quitter. De retour à Anureth, pourriez-vous aller rendre compte de notre rencontre au gouverneur Grandyr ? Qu'il se prépare au pire, si nous ne revenons pas !

— Je n'y manquerai pas, capitaine. Je vous souhaite bonne mer, bonne chasse et bonne chance.

Pendant qu'ils enjambaient de nouveau les bordages des navires, Rackam ajouta à l'adresse de Balandal :

— Et toi, vieux requin, comment t'es-tu retrouvé embarqué dans cette affaire ?

— Je te raconterai ça devant un pot, à la taverne, un de ces jours. Maintenant, le temps me manquerait. Au revoir, mon ami !

— Au revoir, bonne chance à tous, que les esprits vous gardent.

Rackam hissa la voile et reprit sa route, en regardant disparaître dans le lointain les sept navires, qui s'éloignaient à une vitesse qui lui parut effrayante.

— Je crains que nous ne bénéficions jamais de l'opportunité de revoir ces gaillards, vivant, confia-t-il à son mousse.

— Moi, j'espère qu'ils auront la chance de se sortir entiers de cette expédition, répondit celui-ci.

Rackam le toisa et hochant la tête avec un sourire, il conclut :

— Tu as raison, mon bonhomme.

*
* *

À bord de leurs bateaux, les archers s'empressaient. Ils avaient escamoté les bancs. La moitié d'entre eux, munie de sceaux en toiles, s'employaient à détremper les toitures, qui les protégeraient des traits adverses, tandis que les autres déballaient les arcs, les flèches et installaient les braseros qui serviraient à enflammer les projectiles.

Toujours en ligne, la flotte Vadonne voguait à bonne allure. À présent, les galères ennemies se dessinaient nettement contre le ciel, à l'horizon. Comparées à elles, les sept embarcations Vadonnes avaient l'air de sept petites coquilles de noix :

sept frêles esquifs qui s'en allaient défier et affronter vingt-cinq galères de combat pleines à ras bord de guerriers armés à outrance ; mais des batelets aux dents longues et acérées.

Pendant qu'ils se rapprochaient de l'ennemi, Buclon révisait toutes les stratégies qu'ils avaient élaborées, pour conduire leur attaque. À sa demande, les marins avaient poussé les navires au maximum, pour en tester les qualités et en découvrir les faiblesses.

Ils n'avaient mis en lumière aucune insuffisance. En revanche, ils en avaient apprécié la rapidité et la maniabilité. De ce point de vue, leurs embarcations se révélèrent très supérieures aux lourdes galères qu'ils allaient rencontrer. Ce surcroît de vitesse et l'efficacité des arcs extraordinaires constitueraient deux avantages précieux, dont ils useraient abondamment face à la puissance adverse.

Quant à leur tactique, elle dépendait directement de la formation qu'aurait adoptée la flotte ennemie lors de la rencontre. À ce moment-là seulement, ils décideraient de celle qu'ils emploieraient. À cette fin, ils avaient élaboré un système de communication, constitué de fanions de différentes teintes. La forme de leur attaque dépendrait de la couleur de celui que Buclon agiterait.

Ils naviguaient sur une trajectoire d'interception qui les amena sur l'avant de la flotte ennemie, puis ils virèrent de bord pour lui faire face et commencèrent à s'en approcher.

Les galères avançaient sur trois lignes parallèles et séparées d'environ deux cents mètres. La tactique s'imposa d'elle-même à l'esprit de Buclon. Il agita le fanion jaune. Aussitôt, les bateaux, qui jusque-là avaient navigué côte à côte, abandonnèrent cette formation pour constituer deux colonnes qui se séparèrent, pour se glisser entre les lignes de galères ennemies.

Sur les vaisseaux de tête, on savait que la Vadonie ne possédait pas de marine de guerre, d'où le relâchement des guetteurs de vigie. Lorsqu'on aperçut les petites embarcations, on les prit d'abord pour une flottille de pêche et l'on ne leur prêta que peu d'attention ; qu'ils dégagent de notre route, s'ils ne veulent pas qu'on les éperonne ! Mais on ne dévierait pas d'un pouce pour les éviter. On commença même à parier sur le nombre qu'on enverrait par le fond au passage.

Puis, on s'étonna qu'elles ne prennent pas la fuite et finalement on s'inquiéta de les voir se former en deux groupes et se diriger, chacun de son côté, entre les rangées de galères. On pensa même un moment, admiratif, qu'ils étaient drôlement gonflés.

Quand les premières flèches jaillirent des meurtrières, ce fut la panique générale à bord. L'alerte retentit alors que les traits arrivaient déjà dans les gréements et incendiaient les voiles.

La seule parade possible était d'abattre les mâts dans la mer, mais le temps qu'on procède, de multiples débris enflammés avaient propagé le brasier en plusieurs endroits des navires. Ainsi entre les réserves de cordages, les entrepôts de vivres et de matériel de guerre, le feu fit bombance et bientôt, l'alternative qui préoccupa les occupants des bateaux consista à savoir s'ils devaient essayer de l'éteindre ou tenter de sauver leurs vies.

Cinq archers tirant à droite et cinq à gauche, les coquilles de noix remontaient toute la flotte, causant d'importants dégâts sur toutes les galères qui se trouvaient à sa portée. Plus faciles à atteindre et à incendier, les voilures largement déployées constituaient leurs cibles prioritaires. En brûlant, elles s'abattaient sur les ponts et propageaient le feu à tout le bâtiment.

Voyant flamber les bateaux de tête, les suivants comprirent ce qui se passait et réagirent en conséquence. Des archers se mirent en ligne sur chaque bord, face au danger. Grâce à des signaux visuels, on ordonna aux rangées de galères extérieures de se rapprocher suffisamment, pour obliger l'adversaire à sortir de l'espace entre elles et au passage, essayer de les éperonner. Des nuées de flèches partirent en direction des agresseurs qui, sans la rapidité de leurs déplacements, auraient subi un tel déluge de projectiles que leur seul poids aurait suffi à les couler.

À bord des coquilles de noix, les archers enflammaient et tiraient comme des damnés. Malgré le danger qu'ils encouraient et la mort qui avait déjà emporté quelques-uns de leurs camarades, ils ne s'étaient jamais trouvés à pareille fête. Ils comprenaient maintenant, la signification de tout le travail d'entraînement, auquel ils s'astreignaient depuis leur engagement et ils rendaient avec fierté et efficacité, ce qu'ils avaient acquis.

Les arcs extraordinaires faisaient merveille. Chaque trait lancé atteignait son but. Derrière eux, les galères de tête étaient devenues des brasiers ardents et leurs suivantes immédiates ne valaient guère mieux. Les autres, grâce à la toute relative rapidité de leur manœuvre, avaient réussi à repousser les coquilles de noix hors de leurs rangs. Par un coup de chance inespéré ou par excès de témérité de sa part, elles en avaient éperonné une et envoyé par le fond hommes et matériel.

Les galères formaient maintenant un cercle autour des brûlots qu'étaient devenues les six premières, essayant de secourir qui pouvait l'être. Tout ce qu'elles contenaient d'archers était sur les tribords. On avait rentré les voiles sur les plus éloignées et l'on avait abattu les mâts

sur les autres. Les rameurs avaient pris le relais, ce qui avait notablement réduit leur vitesse.

Alors commença une ronde infernale. Les galères tournaient dans un sens et les coquilles de noix allaient à l'inverse. Celles-ci maintenaient entre elles et les vaisseaux ennemis, une distance confortable pour les arcs extraordinaires, mais limite, pour leurs adversaires qui réussirent cependant, à en incendier une qui dut être abandonné. Celles qui restaient recueillirent ses occupants et se les répartirent. Puis, la ronde continua, excitante, pour les uns ; mortelle pour les autres.

Les voiles rentrées, les galères s'avéraient moins vulnérables. Pour obtenir un résultat appréciable, les Vadons devaient placer leurs projectiles. La technique de tir aux arcs extraordinaires paraissait identique à celle utilisée couramment, à ceci près que la concentration sur le point à atteindre devait se doubler de la visualisation du résultat escompté.

Ainsi, ils envoyaient leurs flèches très haut, afin qu'elles retombent à la verticale, cherchant les entrailles des vaisseaux, car ce n'était pas les hommes qu'ils voulaient atteindre, mais bien les bateaux.

Quand, à court de munitions, ils décrochèrent, ils laissèrent derrière eux un spectacle triste et macabre, pour qui aime les navires. Six galères s'en étaient allées par le fond et six autres ne tarderaient pas à les rejoindre. Cinq, parmi celles qui restaient, avaient dû démâter pour ne pas brûler et dans l'opération, avaient brisé et rendu inutilisable la plus grande partie de leurs rames, ce qui compliquait considérablement leur manœuvre.

De leur côté, ils déploraient la perte de deux bateaux ; vingt archers avaient péri ou avaient disparu et une dizaine d'autres étaient blessés. Mais, ils avaient diminué de deux tiers la puissance de la flotte ennemie. Si celle-ci persistait dans son entreprise, elle se présenterait en état d'infériorité numérique et matérielle en arrivant en face d'Anureth. Elle y subirait inmanquablement une seconde défaite.

Depuis le Witzplads, Varjo ne put que constater les dégâts, ce qui ne fit qu'accroître sa haine et sa rage. Il devint hermétiquement sourd à la minuscule étincelle de bon sens, qui au fond de lui, essayait vainement d'atteindre sa conscience, pour le pousser à reconsidérer ses actes et ses décisions.

De retour à Anureth, la foule accueillit les survivants des coquilles de noix comme les héros qu'ils étaient devenus. Puis les militaires rendirent les honneurs aux morts et pansèrent les blessés, qu'une multitude de femmes en quête d'un compagnon adulaient. Le jour même, deux bateaux repartirent en mission d'observation et rapportèrent, soixante-douze heures plus tard, la nouvelle du retrait de l'ennemi. Celui-ci, lucide, avait préféré abandonner la partie.

Ainsi, les Anurethiens remportèrent la bataille, D'Anureth sans qu'elle ait eu lieu.

Le gouverneur Grandyr se promit qu'à l'avenir, il mettrait tout en œuvre, pour répertorier, sauvegarder et transmettre les rituels qui servaient à invoquer les esprits des éléments, dans tous les domaines. C'est à eux qu'il devait la victoire d'aujourd'hui.

25 — Retrouvailles

En l'absence d'Éliandre et conformément aux directives qu'il lui avait données avant de partir, Ojrav s'était mis en quête de nourriture. Il s'était vite aperçu que la forêt était abondamment pourvue en gibier de toutes sortes.

Un après-midi d'observation, dissimulé dans les hautes fougères en bordure de la clairière, lui avait permis d'entrevoir cette richesse. Du lapin au cerf, en passant par les lièvres, renards, blaireaux, chevreuils, daims et sanglier, il aurait pu rédiger un répertoire de la faune locale, si cela avait constitué son but. À cette activité culturelle, il préféra la chasse, qu'il estima plus judicieuse pour nourrir les gens, qu'il était chargé d'accueillir.

Ignorant le nombre d'estomacs qu'il aurait à satisfaire, il ne lésina pas sur la quantité. Un cerf, deux chevreuils et deux gros sangliers tombèrent sous ses flèches. Entre ses mains expertes, l'arc extraordinaire de Bérulon, qu'Éliandre lui avait remis à leur arrivée, avait fait merveille.

Il boucana la viande, avec mille précautions, pour produire le moins de fumée possible. Puis, il en suspendit les quartiers aux branches d'un chêne, pour que les carnivores du voisinage, que l'odeur ne manquerait pas d'attirer, ne puissent les atteindre.

Tout ce travail l'accapara de telle sorte que le temps s'écoula sans qu'il s'en rende compte. Un soir, il leva les yeux au ciel et s'aperçut que l'alignement des trois lunes approchait. Aussi, après avoir effacé avec application les traces de son activité, reprit-il sa faction dans les fougères, où il se tint figé dans une immobilité minérale.

Dans ce milieu forestier, les yeux fermés il concentrait toute son attention sur son ouïe, qui le renseignait mieux que tout autre sens, sur tout ce qui existait et se mouvait autour de lui. Statue vivante noyée dans la verdure, il restait invisible, pour qui ignorait sa présence. Il perçut les premiers arrivants, longtemps avant qu'ils ne pénètrent dans la clairière.

C'était Bardel avec les sept Baradorans, qui s'avancèrent prudemment, après avoir exploré les alentours. Ils passèrent si près de lui qu'ils effleurèrent ses fougères, mais ne le découvrirent pas. Ojrav entendit leur conversation. Le nom d'Éliandre revenait souvent dans leurs propos. Il en conclut qu'ils devaient appartenir à ceux qu'il attendait.

Il savait que les compagnons d'Éliandre portaient la livrée rouge et blanc des soldats Styrriens. Or, dans le groupe présent, un seul individu en était revêtu. Il en déduisit que d'autres allaient survenir et jugea préférable de patienter, jusqu'à ce qu'ils arrivent, pour se dévoiler.

Le lendemain matin, les guetteurs de Bardel donnèrent l'alerte, quand ils entendirent

approcher un groupe de soldats. Ils montèrent rapidement une embuscade, au débouché du sentier. Bardel avait envisagé que ce soit un de ses camarades sur le retour, mais il ne voulut courir aucun risque.

Briska et ses compagnons cheminaient avec d'autant plus de prudence, qu'ils se savaient à proximité de leur rendez-vous. Ils s'arrêtèrent à l'orée de la forêt et scrutèrent la lisière des bois, sans rien détecter. Cependant, l'herbe récemment foulée trahissait une présence. Sur leurs gardes, ils commençaient à investir la clairière, en la contournant par les côtés, lorsque retentit la voix de Bardel qui avait reconnu Briska :

— Plus la peine de prendre autant de précautions, mon cher Briska. Nous vous tenons déjà tous au bout de nos flèches. Avancez donc un peu au soleil qu'on voit vos ombres.

Briska fut mortifié de s'être laissé piéger. Mais n'ayant aucune raison de ne pas obtempérer, il fit progresser tout son monde vers l'espace dégagé pour lever les doutes de son camarade. Puis, beau joueur, il le complimenta :

— Bien joué Bardel ! J'apprécie ta rigueur et ta prudence.

Celui-ci sortit du couvert avec ses compagnons et ils se regroupèrent dans la clairière. Les hommes de Briska firent connaissance avec ceux de Bardel. Puis, tandis que les deux amis se racontaient mutuellement leurs expéditions, les sentinelles reprirent leur faction et le reste de la troupe se dirigea vers la grotte.

Ojrav avait assisté à toute l'affaire. Il s'apprêtait à se découvrir quand survint une nouvelle alerte, mais du côté opposé cette fois-ci. Ils adoptèrent les mêmes précautions et réservèrent un accueil identique à Caldok, quand il se présenta avec ses recrues.

Les trois Styriens exprimèrent leur joie de se retrouver tous en bon état, après cette longue errance en terre conquise par les hommes sans ombre. Ils se racontèrent leurs aventures respectives, pendant que les autres apprenaient à se connaître. Les deux femmes furent particulièrement entourées, surtout Aïka, même si elle semblait rester indifférente aux attentions qu'on lui prodiguait.

Elle avait retrouvé ses esprits et son calme. Ses traits avaient repris l'expression d'infinie tristesse, qui les caractérisait, et elle dévisageait un à un, tous les hommes présents, comme si elle cherchait un visage connu parmi eux.

Maintenant, tous n'attendaient plus que l'arrivée d'Éliandre : les nouvelles recrues se demandaient un peu dans quoi elles allaient s'engager et les trois compères du début souhaitaient que celui-ci revienne et qu'il leur apporte des raisons d'espérer.

Ce fut le moment que choisit Ojrav pour dévoiler sa présence. Instinctivement, tous les hommes esquissèrent le geste de porter la main à la poignée de leurs épées. Aucun ne

l'acheva, car Ojrav les devança et brandit la sienne dans une attitude de défense, alors que les leurs se trouvaient encore à mi-chemin de sortir des fourreaux. Éberlués par la rapidité d'exécution du nouvel arrivant, ils se figèrent dans leurs postures, demeurant attentifs et dans l'expectative. Briska interrogea :

— Que veux-tu ? Que viens-tu chercher ici ?

— Je suis Ojrav, j'ai voyagé avec celui que vous attendez. Il m'a laissé là pour vous recevoir.

— Nous accueillir ? Alors que tu arrives après nous !

Ojrav s'adressa alors à Bardel, puis à Briska et pour finir à Caldoc. Avec calme et de sa belle voix grave, il leur décrivit, en détail, leurs apparitions respectives dans la clairière. Pour conclure, il leur demanda :

— Tout cela ne s'est-il pas déroulé ainsi ?

Bardel intervint :

— C'est exact, mais explique-nous pourquoi tu ne produis pas d'ombre, si tu n'es pas un sbire de Varjo.

Ce détail, qui avait échappé à tous sur le moment, créa aussitôt un climat de suspicion redoublée dans la clairière. Pour se dédouaner à leurs yeux, Ojrav sortit le médaillon de Bérulon :

— Éliandre m'a confié ceci en me disant que ce serait suffisant, pour que je sois reconnu comme un des vôtres.

— Tu as pu le lui voler après l'avoir tué, rétorqua Bardel, agressif.

La tension était montée d'un cran. À tout instant, la situation pouvait dégénérer.

— C'est juste. Alors nous avons un grave problème.

Éliandre avait abordé la clairière, quand Bardel parlait de l'ombre. Il était arrivé par un sentier détourné, que les guetteurs ne pouvaient pas surveiller, d'où ils étaient. Il intervint d'une voix forte, pour capter l'attention de tous.

— Aucune difficulté, Messieurs ! Ne touchez pas à vos armes et toi, Ojrav, rengaine la tienne.

Sa survenance et l'obéissance immédiate d'Ojrav à ses ordres suffirent à dissiper le malaise. Tous se détendirent.

— Enfin vous voilà ! s'exclama Briska.

— Et juste à temps, si j'en juge par ce que je découvre en arrivant.

— Doit-on vraiment se fier à lui ? Il ne produit pas d'ombre, demanda Caldoc toujours inquiet.

— J'avais oublié ce détail quand nous sommes venus, sinon je ne l'aurais pas laissé seul pour vous attendre.

— Encore une chance que nous ne l'ayons pas tué !

— Heureusement pour vous, Messieurs, vous n'avez pas essayé, car aussi nombreux que vous soye, il vous aurait haché menu.

Quelques regards sceptiques convergèrent vers Ojrav qui s'approcha. Sa haute taille, sa musculature imposante et la légèreté de son pas achevèrent de convaincre les récalcitrants qu'ils l'avaient peut-être échappé belle.

Devançant les questions qui allaient inmanquablement affluer, Éliandre expliqua :

— Ojrav constitue notre arme secrète. Nous, nous pouvons combattre les troupes de Varjo, mais lui seul possède la faculté de l'approcher et de le détruire physiquement. Notre tâche consistera donc à l'épauler pour qu'il parvienne assez près de Varjo, afin de pouvoir l'affronter au corps-à-corps.

— Mais, d'où vient-il ? demanda-t-on à la cantonade.

— Cela n'a aucune importance. Sachez seulement qu'il provient d'un très lointain passé. Il n'obéit qu'à moi et ne se battra que sur mon ordre ou pour riposter à une attaque.

Soudain, Caldóc, qui l'avait apprécié demanda :

— Et Bérulon, il va s'en tirer ?

Le visage d'Éliandre devint sombre quand il répondit :

— Notre ami Bérulon nous a quittés au cours du voyage de retour. Il repose désormais en un lieu secret et sacré, dans la montagne. Si je me sors de cette histoire, je veillerai personnellement à ce qu'on l'honore comme le héros qu'il était devenu. D'ici là, veuillez ne plus m'en parler.

C'était sa façon de conjurer sa peine. Revenant à leurs préoccupations, il s'adressa à ses trois compagnons de la première heure :

— Je constate avec plaisir que vous avez trouvé du monde, bravo.

Briska, Bardel et Caldóc présentèrent leurs recrues, en commençant, galanterie oblige, par les dames.

Le regard d'Éliandre se posa alors, pour la première fois sur le visage d'Aïka. Il reçut un choc qui accéléra les battements de son cœur. Cette femme a priori inconnue éveillait en lui quelque chose qui sommeillait depuis si longtemps qu'il croyait l'avoir oublié. Il scruta ses traits avec insistance. Il se perdit dans la profondeur de ses yeux et son expression changea. Tout à coup, son visage affichait la mélancolie qu'il avait enfouie au tréfonds de son être, depuis des années.

De son côté, Aïka devait éprouver quelque chose de similaire, car elle le fixait intensément, comme pour essayer de voir à travers lui. Sur sa figure, l'expression d'un bonheur sans pareil alternait avec la tristesse infinie qu'elle affichait d'habitude.

Pour eux deux, l'instant s'était figé. Chacun semblait chercher avec obstination, à retrouver dans le regard de l'autre, quelque chose, qu'il ou elle avait perdu depuis un temps infini. Cela dura tant, que Caldoc dut intervenir, pour les ramener à la réalité.

— Vous, vous connaissez ? demanda-t-il, à un Éliandre hébété qui semblait revenir d'un rêve.

— Je ne sais pas, mais si c'était le cas, ce serait tellement extraordinaire ! répondit celui-ci, avec un trémolo dans la voix.

Il reprit ses esprits et s'adressa à Nuori :

— Nuori ! Je ne m'attendais pas à vous revoir en de pareilles circonstances. Comment vous êtes-vous retrouvé ici ?

— Grâce à la chance inespérée, qui a provoqué l'intervention opportune de Caldoc et de ses compagnons, répondit-elle. Sans eux, Aïka et moi serions prisonnières, asservies ou mortes.

— Je suis enchanté de vous avoir avec nous. Nous aurons sans doute besoin de votre talent. Mais, dites-moi, Aïka, d'où vient-elle ?

Intriguée par cette demande, Nuori lui conta cependant l'histoire d'Aïka par le menu, concluant son récit par une question :

— Vous semblez bouleversé, vous la connaissez ?

— Elle me rappelle quelqu'un de très cher que j'ai perdu il y a longtemps, mais n'en parlons plus. Nous devons régler des choses plus importantes.

Il la laissa là, perplexe. Il salua tour à tour les autres arrivants, écouta les récits des rencontres et fit connaissance avec tous. Mais, cette femme énigmatique l'obsédait. Il ne parvenait pas à détacher sa pensée de son visage. De temps à autre, il la cherchait du regard, pour s'apercevoir chaque fois qu'elle ne le quittait pas des yeux.

Tout à coup, elle adopta une posture qui apparut comme une révélation. Elle s'avancait vers Nuori en lui tendant les bras. C'était, à s'y méprendre, exactement la silhouette de la femme qui hantait ses nuits depuis de longs mois. N'y tenant plus, il s'isola avec Nuori et la soumit à un interrogatoire, qui la laissa pensive.

Le cœur d'Éliandre s'était emballé. Sa raison lui hurlait que c'était son aimée, que le miracle qu'il avait espéré si longtemps venait de se produire, qu'il l'avait enfin retrouvée. Mais, il avait trop souffert, il voulait acquérir la certitude et ne prendre aucun risque. Après

tant d'années, une déconvenue s'avérait trop amère à envisager.

Il s'avança vers Aïka et lui tendit ses mains ouvertes. Elle posa les siennes dedans. Il les serra avec tendresse, la regarda droit dans les yeux et prononça son nom, son vrai nom :

— Jahelle ?

Aïka lui souriait. Elle réagit à cet appel en relevant les sourcils, l'air étonné, mais sans donner d'autres signes d'attention, puis elle retrouva l'expression de béatitude qu'elle affichait quand il s'intéressait à elle. Un peu déçu, Éliandre, autant pour lui que pour elle, ne voulut pas brusquer les choses. Le cœur rempli d'espoir, il se promit d'essayer d'en savoir plus à son sujet, dès que les événements le lui permettraient.

De son côté, Ojrav se trouvait sous le feu roulant des questions des nouveaux arrivants, mais ne semblait pas pressé de leur répondre, ce qui les exaspérait quelque peu. Finalement, il se décida et de sa belle voix grave, il commença par réclamer le silence. Lorsqu'il l'obtint, il enchaîna :

— Savoir d'où je viens ne vous servirait à rien. Moi-même, d'ailleurs, je l'ignore. Quant à ce que je suis, voici : je suis un guerrier de pierre, expert dans toutes les formes de combat. L'anéantissement de Varjo constitue ma raison d'être et mon seul maître est Éliandre, à qui je dois une obéissance sans faille, jusqu'à l'accomplissement de ma tâche. Pour ceux qui se demandent ce que je deviendrai après, sachez que je disparaîtrai en même temps que celui que je dois détruire, mais que cela ne m'effraie pas, car sans lui, je ne peux exister.

Lorsqu'il se tut, le silence se prolongea comme si chacun avait du mal à comprendre ce qui venait d'être énoncé. Sur les visages, les expressions variaient en fonction des personnalités, traduisant la palette des sentiments humains : l'étonnement, l'incrédulité, l'admiration, la confiance, la compassion, le scepticisme et même l'indifférence.

Corin se tenait un peu à l'écart. Il paraissait aussi grand qu'Ojrav. Son corps athlétique témoignait de sa bonne forme physique. Il arborait un petit sourire malicieux et l'air de dire : *« cause toujours mon gaillard, moi, je ne crois que ce que je vois »*. Il était bien décidé à tester Ojrav à la première occasion. Celle-ci se présenta lorsqu'Ojrav passa près de lui pour aller récupérer la venaison qu'il avait préparée.

Subitement, Corin plongea dans ses jambes, pour le plaquer au sol : mauvaise idée, s'il en fut ! car il ne rencontra que le vide et se retrouva le nez dans les feuilles mortes. Le pied d'Ojrav posé entre ses épaules le maintenait à terre avec une telle force que malgré tous ses efforts, Corin ne parvint pas à se dégager.

— J'ai oublié d'indiquer qu'à moins que je ne le permette, personne ne peut me toucher, précisa Ojrav à la cantonade. Quant à toi, Corin, tu n'imagines pas avec quelle facilité j'aurais

pu te tuer.

Il le libéra et l'aïda à se relever :

— Crois-moi sur parole et ne dépense plus ton énergie à des jeux inutiles et dangereux, ajouta-t-il.

Maté et penaud, Corin répondit :

— Désolé, mais ç'a été plus fort que moi. J'éprouvais un besoin irréprouvable de m'assurer de votre efficacité.

Éliandre avait assisté à toute la scène. D'un signe de tête, il signifia son approbation à Ojrav et déclara :

— Puisque vous semblez en avoir fini avec les présentations, nous pouvons maintenant, aborder les choses sérieuses. Mais avant, restaurons-nous. Puis nous tiendrons conseil.

La troupe s'installa dans la clairière et fit honneur à la viande qu'Ojrav avait préparée pour elle. Le repas s'avéra assez sommaire, puisque ce gibier en constituait l'unique composant. Néanmoins, les compagnons d'Éliandre l'apprécièrent grandement, car ils étaient tous affamés.

Lorsque repus, ils en arrivèrent à l'objet de leur réunion, Éliandre commença par un état des lieux :

— J'avais espéré retrouver le camp de Varjo là où nous l'avions laissé, mais ce ne fut pas le cas. Notre dernière intervention a dû le pousser à déménager. Donc, j'ai le regret de vous informer que nous avons perdu sa trace et que nous devons absolument le retrouver avant qu'il n'ait rejoint le gros de ses troupes. J'attends vos suggestions quant à la manière de procéder ?

Les discussions s'engagèrent et durèrent longtemps, mais comme un serpent qui se mord la queue, toutes les propositions se heurtaient au même écueil et les ramenaient inmanquablement à leur point de départ : s'ils se séparaient pour rechercher Varjo, celui où ceux qui le découvriraient ne seraient pas assez forts pour l'attaquer et le temps de rameuter les autres, ils le perdraient de nouveau. Quant à rester groupé pour le débusquer, autant essayer de trouver une goutte d'eau bleue dans un océan vert.

Les trois lunes de Styrra, presque à leur point d'alignement, brillaient haut dans le ciel nocturne, lorsqu'ils se retirèrent dans la grotte pour se reposer. Le problème demeurait entier.

Éliandre s'était allongé dans un recoin, à l'écart de ses camarades. Il ne dormait pas. Il réfléchissait. Et plus il méditait, plus il éprouvait le sentiment que la solution se trouvait là, à portée de sa main, mais il ne parvenait pas à mettre le doigt dessus.

À force de se heurter aux limites de leurs possibilités, sa pensée dévia sur les événements

de ces dernières semaines. Il se revit dans la forêt, chevauchant avec Bérulon : le calme, la verdure, le silence, les bûcherons, la montagne, l'épée gravée dans le roc et le veilleur dans sa crypte. Tiens, le vieil homme ! Qu'avait-il dit à propos du Widwelt ? Il se remémora ses paroles « *depuis le Widwelt, vous pouvez voir et observer tout ce que vous voulez et vous déplacer à la vitesse de la pensée* ».

Après tout, songea-t-il, la solution de mon problème se trouve peut-être là. Encore devait-il réussir à sortir de son corps. Le veilleur lui avait expliqué que depuis le Widwelt, il pourrait demander son aide. Lui saurait chercher et découvrir Varjo. Toutefois, Éliandre ne pouvait se résoudre à faire appel à lui sans avoir au préalable tenté l'expérience lui-même.

Il se remémora ses conseils « *pour sortir dans le Widwelt, vous devez être très détendu et avoir vidé, autant que possible, votre pensée* ».

C'était à cela qu'il s'employait depuis un moment, lorsqu'il sentit une main frêle prendre la sienne et l'étreindre. Aïka était venue sans bruit, s'allonger à côté de lui et serrait sa dextre dans la sienne, comme une petite fille, celle de son père.

Il la regarda, son visage conservait sa tristesse, mais ses yeux brillaient d'un éclat qu'il ne leur avait pas vu, quand il s'était plongé dedans, à leur première rencontre. Ces yeux-là disaient « *j'aimerais beaucoup te parler, mais je n'y parviens pas* ».

Il n'eut pas le cœur de la renvoyer. Il lui confirma doucement qu'elle pouvait tenir sa main, mais qu'il avait besoin de calme pour entreprendre ce qu'il s'appropriait à essayer. Elle acquiesça de la tête et il se remit au travail.

Bizarrement, cette petite main dans la sienne apportait à Éliandre une sérénité bienvenue, pour ce qu'il tentait d'accomplir. Après quelques minutes de concentration, il était parvenu à vider sa pensée. Détendu, il éprouvait la sensation de flotter, comme cette autre fois, dans les steppes de l'est.

Alors qu'il avait fermé les yeux pour se relaxer, il percevait la voûte de la grotte comme si elle était éclairée. Il en fut surpris et réalisa seulement à cet instant qu'il était sorti de son corps et qu'il tenait toujours la main d'Aïka qui elle, avait quitté le sien. Tous deux flottaient, comme une fumée au-dessus de leurs enveloppes charnelles, qui étaient allongées au sol et semblaient plongées dans un profond sommeil.

Elle s'adressa à lui, car dans le Widwelt, ce sont les êtres éthérés qui se rencontrent. Même si les corps sont amoindris et les sens atrophiés, les esprits, eux, demeurent intacts et maîtres de toutes leurs facultés. Elle lui parla donc :

— Éliandre, ne me reconnais-tu pas ?

Surpris, il répondit :

— Ton visage évoque, pour moi, un souvenir délicieux et une peine immense. Je les ai enfouis dans ma mémoire depuis si longtemps que je n’ose croire à ce que tu me suggères. Serais-tu vraiment celle que j’ai perdue ?

— Oui, Éliandre ! Absolument ! Je suis Jahelle, fille d’Harald, gouverneur de Brunnen. Je n’ai jamais cessé de t’aimer, mais je demeure prisonnière, dans un corps muet et à la mémoire incertaine.

Submergé par l’émotion, son contrôle lui échappa, il éprouva de nouveau une sensation de chute brutale et sursauta. À côté de lui, immobile et endormie, Aïka tenait toujours sa dextre. Il la regarda attentivement.

Délicatement, après avoir détaché sa main de la sienne, il dégagea les cheveux qui masquaient son oreille droite.

Un esprit ne saurait mentir. Ce qu’il découvrit le lui confirma ; un grain de beauté en forme d’étoile à cinq branches marquait la base de son cou, à la naissance de son épaule. Elle était bel et bien sa Jahelle. Des larmes remplirent ses yeux : des larmes de bonheur, malgré l’état de délabrement mental où il l’avait retrouvée après tant d’années.

Il se ressaisit au bout de quelques instants. Il était bouleversé, partagé entre une joie incommensurable et une certaine dose d’incrédulité, mais il n’avait pas le temps de s’adonner à ses émotions. Il devait vider sa tête de toute pensée parasite et pour y parvenir, il devait retrouver son calme.

Pour se détendre et atteindre la sérénité nécessaire à l’exercice qu’il voulait pratiquer, il se leva, se dirigea sans bruit vers l’issue de la grotte où il échangea quelques mots avec Marsu, qui montait la garde, et sortit dans la nuit.

Il effectua le tour de la clairière, écouta les sons nocturnes de la forêt : le hullement des chouettes, le pas rapide et pressé des petits rongeurs dans les feuilles mortes et le friselis des ramures, agitées par la légère brise qui venait de la mer, au loin.

Il revint s’allonger au bout d’une heure, ayant recouvré sa sérénité. Il se remit en concentration, en prenant bien garde à ne pas toucher Aïka. De nouveau sorti, il pensa « debout » et se retrouva debout. Il voyait ses compagnons étendus et endormis, comme à travers un rideau de liquide. Il songea « dehors » et sans avoir esquissé le moindre geste, apparut devant la grotte. Il scruta la clairière, et dans la pénombre du sous-bois, discerna les petits rongeurs qui vaquaient à leurs occupations. Il pensa « au bout de la clairière » et y arriva instantanément. Il s’enhardit et se focalisa sur la vallée fermée. Il se retrouva sur le sentier devant la caverne où reposait Bérulon. À présent, il percevait les choses avec une clarté et une acuité bien supérieure à la normale. Il se demanda, ce qui arriverait, s’il pensait à

voler et se vit suspendu au-dessus du lac. Effrayé, il commença à tomber, mais il se ressaisit et évoqua le sentier. Il y reprit pied aussitôt.

Il avait compris comment ça marchait et il entreprit de chercher Varjo.

Il ignorait tout des événements de la passe du Baradyr. Il pensait que le maître des hommes sans ombre avait décidé de rejoindre les troupes qui tenaient celle de l'océan. C'est donc par là qu'il commença sa quête.

Il sauta par-dessus Montanor, jusqu'à l'embouchure de l'Albaran. Il put prendre la mesure du déploiement massif des armées, qui s'apprêtaient à attaquer la Vadonie, des ravages qu'elles avaient commis dans la forêt alentour, pour construire ses radeaux et des concentrations d'hommes entassés dans les camps. Il aperçut même la flotte, au large, qui attendait la marée.

Il chercha partout des signes de la présence de Varjo, un détail qui aurait révélé sa localisation, mais il ne détecta rien. Peut-être se trouvait-il encore en chemin.

Il longea la route en retournant vers Styrria, mais en vain. Lorsqu'il parvint à l'embranchement de celle qui conduisait à la passe du Baradyr, il s'interrogea « *Varjo était-il remonté vers Styrria ou était-il descendu vers la passe du Baradyr ?* » Après réflexion, il opta pour la passe, car rester en arrière ne ressemblait pas au triste sire : surtout quand l'invasion de la Vadonie devenait imminente.

Il n'eut pas à aller très loin. À un détour du chemin, il trouva dans la lisière de la forêt, le corps du messager coupé en deux. Pas de doute, il était passé par là. Qui d'autre que lui tuerait un homme de cette manière ?

Il entreprit d'explorer méthodiquement tous les embranchements de chemin. Après deux kilomètres, il trouva les traces d'une cavalcade récente qui s'engageaient sur une piste orientée à l'ouest. Un événement inattendu, certainement annoncé par le malheureux dont le cadavre gisait au bord de la route, avait dû se produire quelque part, qui avait incité le maître des hommes sans ombre à changer de direction.

Il remonta le sentier et découvrit le camp de Varjo, à une huitaine de kilomètres au nord de leur clairière. Il se remémora les conseils du veilleur, pour se dissimuler lorsqu'il évoluait dans le Widwelt et les mit aussitôt en pratique, pour ne pas se laisser surprendre au cas où Varjo s'y trouverait également. Il dépassa le camp et explora les alentours, pour s'assurer que d'autres troupes ne bivouaquaient pas à proximité, puis il y revint pour évaluer les forces de l'ennemi.

L'effectif adverse comptait une centaine d'hommes environ, alors que lui n'en disposait que d'une vingtaine, ce qui l'amena à penser que lui-même et ses compagnons allaient se

heurter à un fort parti. Son cerveau se mit aussitôt à échafauder des plans, pour compenser leur infériorité numérique. C'est à ce moment qu'il découvrit le point faible de l'ennemi. Dès lors, il devait passer aux actes rapidement. Aussi ne s'attarda-t-il pas. Il disposait encore de plusieurs heures avant le jour pour entreprendre une action. Il pensa à la grotte, où il se vit étendu à côté d'Aïka et il se retrouva où il avait souhaité aller.

Revenu de sa sortie dans le Widwelt et étonné des possibilités qu'il avait découvertes, il se leva et réveilla ses compagnons. Tous, plus ou moins ensommeillés, se demandaient ce qui arrivait. Il leur annonça :

— Messieurs, nous allons attaquer Varjo.

Devant leurs mines stupéfaites, il expliqua :

— Varjo se trouve dans la forêt, à huit kilomètres au nord d'ici. Il dispose d'une centaine de cavaliers et ils se sont arrêtés pour la nuit. Si nous parvenons à les priver de leurs montures avant le jour, nous les mettrons à la merci de nos embuscades dans la forêt.

— Et vous avez trouvé tout ça en dormant ? répliquèrent les Baradorans de Bardel.

— C'est presque ça en effet. Je tiens, d'un ermite de ma connaissance, les techniques extrasensorielles d'exploration de l'espace, qui m'ont permis pendant que vous dormiez, de le rechercher et de le trouver. Je ne l'avais jamais tentée, mais je dois admettre que l'expérience s'avère plaisante et que les résultats dépassent toutes mes espérances.

Pragmatique, Briska demanda :

— Quel plan as-tu conçu ?

— Comme je l'ai dit précédemment, dans un premier temps, nous allons les priver de leurs chevaux. Mais, pour cela, nous devons agir vite, avant que le jour pointe. Partons, je vous expliquerai la suite en marchant.

— Emmenons-nous les femmes ? intervint Caldoc.

— Elles viennent avec nous, pour le cas où certains d'entre nous seraient blessés. Nous aurions alors besoin de leur science. Nous les cacherons à prudentes distances des combats.

Les hommes entreprirent de lever le camp et Éliandre alla secouer doucement Aïka qui dormait paisiblement. Elle ouvrit les yeux et chercha les siens. Il lui sourit tendrement, prit ses mains, les serra sur son cœur et lui dit :

— Je sais maintenant, mais je m'occuperai de toi plus tard. Pour l'instant, une tâche très importante m'appelle.

Elle lui rendit son alacrité. Son visage, radieux, était métamorphosé. On l'aurait crue rajeunie. L'expression de tristesse qui la défigurait depuis des années avait disparu. Nuori, qui s'était approchée, s'exclama :

— Que lui avez-vous raconté ? Je ne l'ai jamais vue aussi rayonnante.

— Ma chère, quand j'aurai le temps, je vous conterai tout, mais je doute que vous me croyiez, et il s'empressa avec les autres.

26 — Premières escarmouches

Éliandre, Ojrav et leurs compagnons avançaient à marche forcée. Ils avaient couvert un peu plus de six kilomètres depuis qu'ils avaient quitté la grotte. Habitues depuis toujours à voyager à pied, les femmes suivaient le train sans peine. Éliandre et Briska allaient en tête. Ojrav et Bardel venaient derrière eux, puis les Baradorans, Nuori et Aïka et les Styriens. Caldoc et ses Argastillans fermaient la marche et surveillaient leurs arrières.

Ils empruntaient un sentier, en pente douce, qui bordait le lit du ruisseau qu'il longeait. Le ciel était dégagé et les trois lunes de Styrra éclairaient brillamment la nuit. La saignée dans la sylve, due à la présence du cours d'eau, permettait à la clarté des astres nocturnes de pénétrer le sous-bois. Cette faible lumière les autorisait à progresser vite, sans tâtonnement et surtout sans devoir allumer des torches.

Ils avançaient dans le concert des bruits forestiers de la nuit. Les cris caractéristiques des hulottes, les hululements plus graves des hiboux, les glapissements des renards en chasse, les couinements des rongeurs batailleurs et de temps à autre, le gémissement d'agonie d'une proie qui succombait sous la dent d'un prédateur, tissaient une toile de fond sonore où seule une oreille avertie pouvait discerner l'activité de chacun.

Ils arrivèrent au repère qu'Éliandre avait choisi comme point de ralliement, s'ils étaient dispersés. C'était une éclaircie dans la forêt, due à la présence en son centre, d'un chêne énorme dont la ramure et l'ombrage semblaient dissuader les autres végétaux de s'installer sous lui. Leur arrivée déranga un gros hibou, qui s'envola lourdement, en leur adressant une série de hululements mécontents. Ils se rassemblèrent autour d'Éliandre qui donna les dernières consignes :

— Leur camp doit se situer à moins de deux kilomètres par là — il indiquait le nord-nord-est —. Nuori et Aïka, vous resterez ici. Si vous entendez approcher quelqu'un, ne vous montrez qu'après l'avoir identifié.

Les deux femmes acquiescèrent. S'adressant aux hommes il ajouta :

— Allons, Messieurs ! En route ! Nous avons juste le temps.

Dans un espace découvert de la forêt, le camp de Varjo se dissimulait, comme une araignée dans sa toile. La tente la plus imposante, au centre, était réservée au maître. À proximité d'elle et placées de telle manière qu'elles ne lui laissent qu'un accès en couloir, plusieurs autres abritaient sa garde rapprochée. Le reste du cantonnement était établi en cercle autour de ce dispositif, si bien que le camp occupait tout l'espace libre et qu'on avait dû parquer les chevaux dans la lisière de la forêt.

Les hommes sans ombre les avaient attachés à des cordes qu'ils avaient tendues entre les arbres. Personne ne s'était soucié de les déharnacher ni de les bouchonner et on leur avait donné un peu de fourrage, mais sans risquer de se ruiner.

Quatre sentinelles étaient postées aux extrémités de l'accès à la tente de Varjo, trois autres montaient la garde entre le parc des chevaux et la forêt et quatre de plus veillaient à la périphérie du camp.

C'étaient des hommes qui devaient déjà être soldats avant leur asservissement. Leurs carrures imposantes témoignaient d'une vie dédiée à l'exercice physique et au maniement des armes. Ces individus valeureux se retrouvaient là malgré eux, soumis à un maître qu'ils n'avaient pas choisi et pour lequel ils se feraient hacher menu s'il le leur demandait, sans même avoir la consolation de périr pour une juste cause.

Lorsqu'elle était parvenue près de son objectif, la troupe d'Éliandre s'était scindée en trois groupes qui s'étaient rendus aussitôt à leurs positions de départ pour l'attaque. Ils avaient élaboré la stratégie de celle-ci en chemin.

Les soldats Baradorans étaient réputés, pour leur aptitude à se dissimuler et se déplacer discrètement. En conséquence, ce fut à eux que revint la tâche d'éliminer les gardiens des chevaux.

Éliandre et Ojrav avec Cognal et Marsu, les deux forestiers de Bardel, se chargeraient d'occire à l'arc les sentinelles autour du camp. Les autres se tiendraient en retrait, prêts à enlever les montures ou à couvrir la retraite de leurs camarades si l'affaire tournait mal.

Les trois Baradorans, fidèles à leur réputation, s'étaient fondus dans la forêt. Ombres parmi les ombres, ils se glissaient d'arbre en arbre. Tels des fantômes silencieux, ils se rapprochaient de leurs cibles, qui inconscientes du danger, s'étaient adossées aux arbres, et somnolaient plus qu'elles ne surveillaient.

Pendant ce temps, les archers contournaient le camp pour se placer en position de tir. Les quatre gardes qui veillaient au centre du cantonnement ne constituaient pas un grand danger. En effet, depuis l'endroit où ils se trouvaient, les chances qu'ils s'aperçoivent de la disparition de leurs collègues s'avéraient minimes. En revanche, ils devaient éviter que la chute du corps d'une sentinelle provoque un bruit qui donne l'éveil aux autres. C'est pourquoi ils avaient convenu qu'ils effectueraient un tir simultané, au signal d'Éliandre.

Celui-ci avait atteint sa position. Quand il avait épié le dispositif ennemi, depuis le Widwelt, il avait apprécié en connaisseur la formation du camp et la manière dont il était gardé. Il en resta presque admiratif, jusqu'à ce qu'il découvre les chevaux. Sa considération s'était alors muée en amertume ; « *comment une armée peut-elle faire si peu de cas de ses*

montures ? avait-il pensé. Leur état d'asservissement a dû les rabaisser bien bas, pour qu'ils négligent ainsi leurs auxiliaires à quatre pattes ». Pourtant, il connaissait la valeur des hommes qui la composait et ce n'était pas de gaité de cœur qu'il s'apprêtait à les affronter et à les occire. Quel dommage ! Quel épouvantable gâchis ! Mais il savait qu'une fois les armes à la main, seule la survie comptait.

Sa cible se trouvait de profil par rapport à lui, à une quarantaine de mètres. Outre l'épée qui pendait à sa ceinture, l'homme portait une hallebarde dont le talon était planté devant lui, entre ses pieds et à la hampe de laquelle il semblait accroché, comme un épouvantail à son support. Mais ce n'était qu'une apparence, car les fréquents mouvements de sa tête, de droite à gauche et inversement, témoignaient de sa vigilance.

Éliandre dut se montrer très prudent pour encocher sa flèche et armer son arc. Il imita alors le chant du coq faisan et lâcha sa corde au moment précis, où, intriguée par ce chant, inhabituel la nuit, la sentinelle regardait dans sa direction.

L'arc extraordinaire émit sa vibration caractéristique et infailliblement, le trait porta la mort à son but. L'homme s'effondra sans un cri. L'empennage de la flèche apparaissait comme une fleur blanche entre ses yeux. Les trois autres gardes subirent un sort semblable, tandis que dans la forêt, les gardiens des chevaux expiraient, occis au couteau et sans bruit par les Baradorans.

Briska, en avant du reste de la troupe, vit tomber les sentinelles. Le silence demeura. La disparition des factionnaires n'avait alerté personne. Il se dépêcha de rejoindre les autres et ils se hâtèrent vers le parc, où les Baradorans avaient déjà entrepris de détacher les chevaux. Les archers arrivèrent à leur tour et leur prêtèrent main-forte.

Ils devaient libérer les bêtes sans les affoler et s'assurer qu'aucune ne resterait en arrière. Ils étaient contraints d'agir vite et sans bruit, car le jour commençait à poindre et à tout moment, quelqu'un pouvait sortir des tentes et donner l'alerte.

Les hommes d'Éliandre s'y employèrent avec tant de dextérité, qu'en quelques minutes tout fut consommé. Tous montés, ils s'élancèrent dans la forêt à son signal, chassant devant eux les chevaux sans cavalier.

Le départ de la cavalcade réveilla le camp. Quelques flèches furent tirées, au hasard, en direction du bruit, sans résultat. Le temps que les soldats de Varjo se mettent sur le pied de guerre, les fuyards avaient acquis une avance confortable.

Ils s'étaient déployés, en arc de cercle derrière les chevaux sans cavalier, de manière à éviter qu'ils ne se dispersent trop vite, puis ils les poussèrent devant eux aussi loin et longtemps qu'ils purent, à travers la forêt.

Ainsi, la troupe de Varjo se retrouva réduite à marcher et privée de sept hommes. Dans sa colère, Varjo décapita le capitaine de la garde de nuit, ce qui la diminua encore d'une unité, et non des moindres.

Tandis qu'ils les détachaient, les Baradorans avaient compté les montures. Ils avaient dénombré soixante-douze chevaux de selle, le reste était constitué de bêtes de charge. Éliandre avait donc surévalué l'effectif antagoniste. Cela représentait tout de même autant d'adversaires. Toutefois, à présent, la mise à pied de l'ennemi et l'emprunt de ses montures compensaient partiellement leur infériorité numérique.

Pendant que leurs compagnons dispersaient les chevaux inutiles dans la forêt, Éliandre et Briska revinrent en arrière, pour observer les réactions que leur commando avait suscitées. Ils abordèrent le camp par le côté opposé à celui de leur fuite et se tinrent à prudente distance pour éviter d'être repérés.

— Diable ! Ils sont encore nombreux, s'exclama Briska, à voix basse.

— C'est pour ça que nous sommes venus là. Je veux savoir quelle formation de marche, ils vont choisir. D'elle découlera la forme de notre prochaine escarmouche.

Passé son accès de fureur, Varjo regroupa ses hommes, pour leur faire part du dispositif de cheminement, qu'ils adopteraient. La mort de son capitaine avait agi sur lui, comme un calmant. Il se rendait compte, à présent, que sa colère, une fois de plus, l'avait privé d'un homme précieux.

Cette colère, qu'il avait de plus en plus de mal à contenir et que chaque jour, quelque aléa venait attiser, l'aveuglait. De même lorsqu'il se les remémorait : d'abord ces Vadons qui avaient attaqué son camp et qu'il n'avait pas réussi à capturer. Puis, ce commandant qui avait outrepassé ses ordres et provoqué un désastre à la passe du Baradyr et maintenant, ces adversaires inconnus qui venaient de le priver de ses chevaux.

Lui, que l'échec rebutait et qui ne concevait que du mépris pour ceux qu'il en jugeait responsables, se sentait frustré, floué de la réussite facile qu'il escomptait. De plus, il commençait à éprouver des craintes pour sa propre sécurité et il n'aimait pas ça. Il lui importait donc d'atteindre au plus vite la passe de l'océan, où il se mettrait à la tête des troupes, pour donner l'assaut à Belestran.

Sous sa direction, les soldats qui lui restaient inventorièrent ce dont ils pourraient se charger et reprirent la piste de la forêt en abandonnant les cadavres de leurs camarades aux charognards, et aux pillards, tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter.

Ils marchaient en colonne par trois. Dix hommes progressaient en avant-garde à deux cents mètres ; dix autres se tenaient en retrait à cent cinquante mètres derrière le reste de la troupe

qui avançait entre les deux avec Varjo à sa tête.

Éliandre, en bon militaire, comprit aussitôt le parti qu'il pourrait tirer de cette formation. Il savait même un endroit qui se prêterait à merveille à son dessein. Il attendit que Varjo et ses hommes aient évacué les lieux et donna le signal du départ.

Ils avaient laissé leurs chevaux à quelque distance. Le temps de les récupérer et ils regagnèrent le grand chêne où ils retrouvèrent leurs compagnons qui avaient rejoint Nuori et Aïka.

Le visage de celle-ci s'éclaira aussitôt qu'elle l'aperçut. Elle vint à sa rencontre, pendant que ses camarades se félicitaient et se congratulaient, rendus euphoriques par le succès de leur action. Il descendit de son cheval qu'il confia à Briska et saisit la main d'Aïka qui trépignait comme une petite fille.

Elle se plaqua contre lui. Du revers de ses doigts, il caressa doucement sa joue, ce qui eut pour effet d'amener un joli sourire sur ses lèvres. Elle se dressa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur le front. Il lui rendit chastement son baiser :

— Viens, allons retrouver les autres. Nous nous reposerons un peu, car nous devons repartir bientôt.

Elle le suivit docilement, sous le regard inquiet et protecteur de Nuori qui n'avait rien perdu de la scène. Avant qu'il n'ait rejoint ses compagnons, elle l'intercepta et sur un ton de mère suspicieuse, lui demanda :

— Pouvez-vous enfin m'expliquer ce qui se passe entre vous et Aïka ?

L'apostrophe fit naître un sourire sur les lèvres d'Éliandre. Elle le ramenait de très nombreuses années en arrière, le jour où il avait déclaré sa flamme à Jahelle. La mère de celle-ci les avait surpris et lui avait posé exactement la même question. Aussi répondit-il de grand cœur :

— Chère Nuori, la vie nous joue parfois de vilains tours qu'elle a quelques fois la bonté de corriger. Figurez-vous que je connaissais Aïka avant que vous ne l'adoptiez. Elle s'appelle Jahelle de son vrai nom. Elle est la fille du gouverneur Harald de Brunnen et nous étions fiancés lorsqu'elle a disparu dans l'Albaran, emportée par le courant. Je l'ai longtemps cherchée, en vain. J'avais perdu espoir et voilà que vous me l'avez ramenée. Je ne vous remercierai jamais assez.

D'étonnement, Nuori resta un instant sans voix, puis elle se ressaisit et demanda :

— Comment pouvez-vous en être aussi convaincu ?

Éliandre lui révéla l'existence du Widwelt, la dimension des esprits où ils avaient pu communiquer. Nuori avait beaucoup vécu et vu plus encore. Elle ne fut pas autrement

surprise, simplement curieuse de ce Widwelt qu'il avait évoqué :

— J'aimerais, à l'occasion, que vous me reparliez de ce monde des esprits, lui suggéra-t-elle. En attendant, je vous souhaite de pouvoir rattraper le temps perdu, si cela se peut. Mais pour l'instant, restez sages, tous les deux ! ajouta-t-elle avec un clin d'œil complice.

— Oui mère, répondit-il dans un éclat de rire, avant de rejoindre ses compagnons qui l'accueillirent avec des acclamations.

Il leur laissa quelques instants, pour exprimer leur joie, puis il tempéra quelque peu leur enthousiasme :

— Mes amis, nous venons de remporter un succès relativement facile. Cependant, ne vous leurrez pas. Le monstre est loin d'être abattu et nous devons l'affronter à brève échéance. Maintenant que nous sommes montés, nous pouvons nous offrir le luxe de récupérer un peu avant de nous remettre en chasse. Je vous conseille d'en profiter et de vous restaurer, car cet après-midi, nous devons reprendre la route.

Alors que les hommes s'installaient pour le repos, Ojrav le prit à part :

— Pourquoi attendre ? Repartons tout de suite.

— J'aimerais bien te donner satisfaction. Mais nous ne possédons pas la même constitution que toi. Nous avons besoin de refaire nos forces de temps en temps et puis rien ne presse. Pourquoi tant de hâte ?

— Lorsque nous avons approché de son camp, j'ai senti Varjo dans toutes les fibres de mon corps. Il aurait dû s'en rendre compte et se dissimuler, mais la colère et la rage l'aveuglent et amoindrissent ses capacités. Ce serait bien de pouvoir en profiter.

— Je comprends. Mais ils sont encore trop nombreux, pour que nous les attaquions de front. Nous devons les harceler de nouveau, pour réduire leurs effectifs.

— Vous avez préparé un plan ?

— Une ébauche seulement. Mais d'ici tout à l'heure, je crois que ce sera au point. Je vous le communiquerai à ce moment-là.

— C'est vous le chef. Je vous fais confiance.

— Je te remercie.

Ojrav se retira et Éliandre alla s'asseoir auprès d'Aïka qui lui avait mis une ration de viande de côté. Il mangea en silence et s'allongea sur la couverture qu'elle avait installée pour lui. Elle lui sourit et vint se blottir contre lui. Il prit sa main et la garda dans la sienne, comme une petite chose fragile et précieuse, puis plongea son regard dans la profondeur de ses yeux qui ne tardèrent pas à se fermer. Elle s'endormit comme une enfant tranquilisée par une présence protectrice.

Profitant de ce moment de quiétude, Éliandre réfléchit à la suite des opérations. Une nouvelle sortie dans le Widwelt lui sembla bientôt indispensable, pour planifier efficacement leur action. Fort de sa première expérience, il eût tôt fait de quitter son corps. Mais, dans son enthousiasme, il avait oublié qu'il tenait encore la main d'Aïka et il la retrouva, à côté de lui, dans le Widwelt.

Ce fut un vrai bonheur pour eux, de se rejoindre dans cet environnement, où aucune contingence corporelle ne pouvait entraver la communication. Les années d'éloignement n'avaient en rien altéré leurs sentiments. Ils s'aimaient comme au premier jour. Leur idylle sortait renforcée de l'épreuve, comme si la longue séparation l'avait épurée. Pendant quelques instants, trop brefs, ils donnèrent libre cours à leurs effusions, puis les dures nécessités de la réalité s'imposèrent à nouveau.

Se remémorant les conseils du veilleur, Éliandre masqua leur présence et ils partirent tous deux en reconnaissance. Il voulait s'assurer que Varjo n'avait pas changé d'itinéraire ou de stratégie. Ensuite, ils explorèrent les sentiers qu'ils utiliseraient, pour le devancer et monter des embuscades sur son chemin. Enfin, ils prospectèrent la forêt en quête d'une autre grotte, pour s'y retirer après la prochaine attaque, car Varjo ne manquerait pas de les chercher de nouveau et seule une bonne épaisseur de terre et de roche pourrait les mettre hors de portée de ses investigations spirituelles.

Ils découvrirent le refuge idéal au bout d'un vallon, à égale distance des deux grandes prairies qu'Éliandre avait pressenties pour y attaquer Varjo. L'endroit se révélait assez vaste pour tous les accueillir, ainsi que leurs chevaux. L'accès ne présentait aucune difficulté et l'entrée, à demi dissimulée par la broussaille, s'avérait aisée à masquer complètement.

Satisfait, Éliandre consacra encore quelques instants à sa compagne et à regret, regagna son corps, entraînant Aïka qui réintégra le sien.

Après quelques heures d'un sommeil réparateur, la troupe reposée fit diligence pour atteindre le lieu que son chef avait jugé propice à l'embuscade qu'il projetait. À une bifurcation de la piste, les femmes l'abandonnèrent, pour rejoindre la sécurité de la nouvelle grotte tandis que les hommes, libérés du souci de leur protection, allèrent monter leur embuscade avec sérénité.

Un immense champ, parsemé de gros rochers et de pierres plus petites, constituait l'endroit choisi. De forme à peu près rectangulaire, il était cerné par la forêt, avec de loin en loin un arbre rabougri, comme si croître en ce lieu demandait trop d'efforts. L'herbe, inégalement répartie entre les blocs de roche, était clairsemée aux abords du pourtour boisé et poussait haute et drue ailleurs. Le chemin le coupait en deux au milieu et dans sa longueur et formait

de ce fait, un passage découvert d'un peu plus d'un kilomètre.

Éliandre et ses archers s'étaient tapis dans les grandes herbes, à une cinquantaine de mètres du chemin et à proximité de la lisière de la forêt, d'où allaient survenir les hommes sans ombre.

Ils étaient embusqués depuis un certain temps, lorsque l'avant-garde de Varjo apparut à l'orée du bois, silencieuse et méfiante. Elle s'arrêta. Avant d'engager sa troupe dans la traversée, son chef envoya un éclaireur à l'autre bout du chemin, pour s'assurer qu'aucune mauvaise surprise ne les attendait.

Les hommes profitèrent de ce répit, pour se rafraîchir, car le soleil chauffait fort, puis sur le signal envoyé par leur camarade de l'avant, ils repartirent.

Le gros de la troupe, sous le commandement de Morgol, les avait rejoints dans l'intervalle. Il s'arrêta, pour souffler à son tour et leur laisser le temps de reprendre leur avance. Lorsque Morgol jugea celle-ci suffisante, il ordonna le départ, cédant la place à l'arrière-garde, qui s'arrêta elle aussi, afin de garder ses distances.

Lorsqu'elle se remit en marche, le gros de la troupe avait atteint le milieu du champ avec les éclaireurs à trois cent cinquante mètres en avant de lui.

Ce fut le moment que choisit Éliandre pour attaquer. Depuis l'endroit où ils se tenaient, lui et ses hommes distinguaient clairement leurs adversaires, à travers le rideau de tiges des grandes herbes. Accroupis, ils demeuraient invisibles depuis le chemin. Chacun avait déjà encoché une flèche sur son arc et en avait placé une seconde à portée immédiate de sa main.

Au commandement d'Éliandre, ils se redressèrent et décochèrent une volée. Ils se trouvaient à cet instant sur les trois quarts arrière de leurs adversaires. De ce fait, ceux-ci ne pouvaient pas les voir.

La salve s'avéra meurtrière. Cinq hommes tombèrent sous l'averse de projectiles. Les corps avaient à peine touché terre, que déjà une deuxième volée de flèches arrivait. Une corne sonna l'alarme immédiatement et du milieu de la prairie, une douzaine d'archers accoururent à la rescousse.

La seconde rafale se révéla moins efficace que la première, mais élimina cependant, encore trois hommes. Les deux qui restaient s'enfuirent en direction de leurs camarades, qui s'étaient arrêtés pour tirer une volée. Éliandre ne l'attendit pas. Lui et ses acolytes décrochèrent et regagnèrent la forêt. Après s'être assurés qu'ils n'étaient pas poursuivis, ils se dirigèrent vers leur nouvel abri.

À l'autre bout du champ, l'avant-garde avait entendu les sonneries d'alertes. Elle assistait de loin aux événements, impuissante et bien heureuse de ne pas en être victime, quand

soudain, surgissant des bois sur sa gauche, une charge de cavalerie la prit à partie.

Bardel et Briska à leur tête les autres camarades d'Éliandre fondaient à bride abattue, sur l'avant-garde qui ne s'y attendait pas. Elle ne leur en expédia pas moins une volée de flèches avec une précision que l'effet de surprise n'avait en rien altérée. Hélas ! pour elle, douze cavaliers, lancés à pleine vitesse avec leurs épées en main sur dix hommes à pied, ne leur laissent guère de chance d'en réchapper. Cela se confirma sur ce champ, où dix cadavres en témoignèrent, lorsque la charge fut passée. Après le choc, sans ralentir leur course, ils disparurent dans la forêt, comme si elle les avait avalés.

Au milieu de la prairie, les soldats avaient établi un cercle de défense autour de leur chef. Les rescapés de l'arrière-garde avaient rejoint le groupe et Varjo commençait à s'inquiéter de la facilité avec laquelle on décimait sa troupe petit à petit. Il ignorait à qui il avait affaire, bien qu'il ait pu reconnaître les livrées des trois territoires du nord « *sans doute quelques irréductibles qui s'acharnent à vouloir combattre alors qu'ils sont vaincus d'avance* », pensait-il. Il ne lui vint pas à l'esprit que les attaques qu'il subissait pouvaient être le fait des Vadons et décida de poursuivre sa route en gardant sa troupe d'un seul bloc. Ainsi, si la poignée de téméraires qui le harcelait revenait à l'assaut, ils seraient obligés de l'approcher et ils ne tarderaient pas à venir grossir l'effectif de son escorte après qu'il les aurait asservis.

De retour dans la forêt, les cavaliers se félicitaient du succès de leur action, lorsque deux des leurs vidèrent les étriers et s'abattirent lourdement au sol.

Un Styrien de Briska et un Baradoran de Bardel, victimes de la volée de flèches que l'avant-garde avait eu le temps de leur expédier, s'étaient accrochés à leurs selles jusqu'à présent. Rendus au bout de leurs forces, ils succombèrent quelques instants plus tard. Cependant, ils n'étaient pas les seuls qui aient eu à souffrir. Bardel avait également reçu un projectile dans l'épaule et perdait du sang.

Ils allongèrent les corps de feu leurs camarades, côte à côte et faute de temps pour faire mieux, se contentèrent de les recouvrir de feuilles et de branchages. Avec un dernier regard vers ceux qui furent leurs compagnons d'armes, ils se remirent en selle pour gagner le point ralliement qu'ils avaient fixé avant le départ.

Éliandre avait renvoyé ses archers à la grotte du vallon et s'était porté au-devant des cavaliers. Quand ceux-ci le retrouvèrent, il s'aperçut aussitôt qu'il en manquait deux. Caldóc lui rapporta le déroulement de l'attaque et ils évaluèrent le résultat. La troupe de Varjo était maintenant réduite à quarante-six hommes et leur chef.

Ils se hâtèrent de rejoindre le reste du groupe, car selon l'analyse d'Éliandre, Varjo, las de subir les événements, n'allait pas tarder à se mettre à leur recherche depuis le Widwelt. À

présent, ils devaient donc aller d'urgence se terrer au plus profond de la grotte avec les autres, et ainsi, s'abriter de ses investigations.

Rendus sur place, ils effacèrent toutes traces de leur passage aux abords de leur refuge, avant d'y pénétrer. Éliandre interdit d'allumer du feu et réclama le plus grand silence, sauf nécessité absolue. Il expliqua brièvement les raisons de ces mesures, qu'ils ne comprirent pas tous très bien, car ils ignoraient de quoi il leur parlait quand il évoqua le Widwelt. Mais, ils lui avaient accordé leur confiance et se plièrent sans rechigner à ses consignes.

De son côté, il s'allongea, se concentra et sortit une nouvelle fois dans le Widwelt. Il dissimula sa présence et monta la garde.

Son intuition ne l'avait pas trompé. Il tenait sa faction depuis peu, lorsque la forme spirituelle de Varjo se manifesta. Lui évoluait sans précautions dans ce qu'il nommait le Witzplads, car il était habitué à s'y trouver seul. Il ignorait en effet que les Vadons détenaient également ce pouvoir. Il quadrillait la forêt systématiquement. Il les cherchait. Par deux fois, il s'approcha de leur grotte, mais l'épais bouclier de roche, qu'elle constituait, maintint ses occupants, hors de la perception de leur ennemi.

Lorsqu'il s'éloigna enfin, Éliandre le suivit en gardant ses distances. Il le vit poursuivre ses investigations encore un long moment, puis réintégrer son enveloppe corporelle, dépité de n'avoir rien trouvé. Lui et sa troupe se remirent en marche en direction de la passe de l'océan.

Maintenant que le danger était écarté, Éliandre profita de l'occasion, pour effectuer un saut du côté de l'embouchure de l'Albaran. Malgré la nuit qui tombait, ce qu'il y découvrit l'incita à agir au plus vite. À son tour, il réintégra son corps.

Ses compagnons étaient, pour la plupart, allongés. Ils se reposaient autant que possible, en prévision des épreuves à venir. Nuori et Aïka s'occupaient de la blessure de Bardel.

Il avait eu de la chance. La flèche l'avait frappé juste sous la clavicule, effleurant sans l'endommager l'artère qui s'y trouve, et trop haut pour atteindre le poumon. Aussi Nuori ne voulut-elle pas entendre parler de la retirer.

Elle tira une petite fiole de ses affaires et elle lui administra quelques gouttes de la potion qu'elle contenait. Il sombra bientôt dans un profond sommeil et ne sentit rien, quand, ayant coupé la hampe de la flèche à cinq centimètres de sa peau, elle la poussa pour qu'elle traverse l'épaule, et sorte dans son dos. Aidée d'Aïka, elle lava ensuite la blessure avec des potions d'herbes, dont elles avaient le secret.

À son réveil, une petite heure plus tard, Bardel était affublé d'un magnifique pansement, qui ceinturait son épaule, et d'une bonne gueule de bois qui enserrait ses tempes. Il s'en sortirait, mais pourrait-il combattre le lendemain, lorsqu'ils attaqueraient à nouveau Varjo ?

Cette histoire de Widwelt et d'esprits intriguait Briska et Caldoc. Ils observaient Éliandre qui semblait endormi, en se posant beaucoup de questions. Lorsqu'il revint à lui, il ne présentait aucun des signes qui accompagnent généralement, le réveil des gens normaux, après un lourd sommeil : ni bâillement, ni étirement, ni engourdissement physique ou mental.

— Le danger est écarté. Vous devriez aller vous étendre, leur conseilla-t-il, demain risque de se révéler une rude journée, qui verra la réussite ou l'échec de notre entreprise.

27 — La mort de Varjo

Au large des côtes de Styrie, la flotte de Varjo s'approchait de Belestran. Forte d'une cinquantaine de galères lorsqu'elle avait appareillé depuis son port d'attache, elle avait grossi en cours de route, de toutes celles qui étaient venues se joindre à elle, depuis les petits mouillages disséminés le long de la côte.

Depuis qu'elle avait quitté Ortigan, sur la rive baradoranne de l'estuaire de L'Aquénor, elle avait cinglé toutes voiles dehors, vers celui de l'Albaran. Chaque navire, qui la composait, transportait tout ce qu'il pouvait contenir de matériel de guerre, d'infanterie et d'archers. Ceux-ci, pour optimiser la croisière et accessoirement pour garder la forme, maniaient également les rames quand le vent faiblissait.

Les Baradorans constituaient le plus gros de ce corps expéditionnaire. Varjo les avait retirés du siège de Barad, la forteresse de Gontar, car il voulait disposer d'un effectif fortement supérieur à celui de ses adversaires, pour attaquer la Vadonie.

Soldats de métier, pour un tiers, et nouvelles recrues, qui ne devaient leur statut qu'à leur récent asservissement, pour le reste, peu nombreux étaient ceux qui possédaient le pied marin et beaucoup subissaient les affres du mal de mer. Autant dire que l'ambiance à bord des vaisseaux évoquait plus la morosité lugubre qu'une franche gaieté.

Pour se conformer au plan arrêté par son seigneur et maître, lorsqu'il était arrivé en vue des sommets du massif de Montanor, le chef de cette armada l'avait scindée en deux. Un tiers de ses ressources, la petite flotte, avait continué sa route, toutes voiles dehors, vers le sud. Le reste, la grande escadre, avait amené les siennes, pour lui permettre de gagner trois ou quatre jours d'avance, sur elle. Ce délai s'avérait nécessaire, pour qu'elle puisse se trouver à pied d'œuvre face à Anureth en même temps que sa grande sœur, devant Belestran. Ainsi, les Vadons, obligés de se défendre sur deux fronts simultanément, ne pourraient pas renforcer l'un en dégarnissant l'autre.

Pour l'instant, à bord des bateaux, les hommes languissaient d'arriver, même si pour nombre d'entre eux, le voyage risquait de se solder par un aller simple. Tout leur semblait préférable à l'ennui où ils se morfondaient, dans l'espace exigu des navires. Certes, la lassitude leur pesait, mais elle les contrariait moins que les odeurs : les déjections et les renvois des malades exhalaient des relents tellement écœurants que les qualifier de nauséabonds constituait un doux euphémisme.

La petite flotte avait disparu rapidement à l'horizon et la grande escadre, avec le minimum de toiles, avait louvoyé pendant trois jours, accentuant le malaise des hommes. Le quatrième

jour, l'estuaire de l'Albaran était apparu au loin, ce qui avait déclenché un regain d'activité à bord des bateaux.

On avait hissé de nouveau les grands-voiles, pour que les Vadons les voient bien depuis la côte, car on voulait les intimider. Varjo avait souhaité qu'ils perçoivent et qu'ils sentent peser sur eux la menace qu'elles représentaient pour Belestran, afin de leur ôter toutes vellétés de dégarnir la cité, pour secourir sa voisine.

On avait distribué les armes. On avait extrait des cales les braseros où l'on enflammerait les projectiles. Puis on les avait solidement arrimés sur les ponts. À la poupe des navires, des archers enrroulaient des bandes de tissu imprégnées de poix sur les hampes des flèches, juste derrière les pointes, pour les transformer en projectiles incendiaires.

La proximité de l'action avait secoué la torpeur qui régnait à bord. Les hommes sans ombre semblaient sortis de la léthargie où le voyage les avait plongés. Hélas ! Elle avait aussi ravivé l'instinct guerrier de tous ses soldats, qui avaient perdu leur libre arbitre, puisqu'ils étaient devenus les jouets de Varjo.

Les trois lunes de Styrra étaient alignées. Sous l'effet conjugué de leurs attractions, pendant une semaine, une seule marée aurait lieu chaque jour, mais d'une amplitude considérable.

Le commandant de l'armada entendait bien en profiter pour se ruer dans l'estuaire de l'Albaran. Mais pour cela, il devait attendre le lendemain, car la journée et la marée étaient trop avancées.

Faute de moyens de communication, il ignorait la débâcle subie par la petite flotte et s'en tenait au plan initial. Au crépuscule de cette journée, son escadre s'était regroupée en formation d'attaque et se préparait à passer la nuit face à l'estuaire.

Le soleil disparut sous l'horizon. Dans la clarté résiduelle du jour qui s'en allait, les galères n'apparaissaient plus que comme des masses sombres et menaçantes, tapies au ras de l'eau. Dans quelques instants, lorsque l'obscurité serait tout à fait tombée, elles deviendraient totalement invisibles.

Pour les défenseurs de Belestran, la vigilance s'imposait plus que jamais, car ils ne voyaient plus l'ennemi. Ils se rassuraient en pensant que celui-ci ne se risquerait pas nuitamment, dans l'estuaire : d'autant moins que la marée jouait contre lui. Cependant, ils redoutaient l'envoi d'un commando nocturne contre leurs machines de jet. Aussi, doublèrent-ils le nombre des sentinelles et la fréquence des patrouilles.

Au petit jour, l'étal de basse mer tirait à sa fin. Le vent avait tourné et soufflait du large. Dans quelques instants, sa force additionnée à celle du courant de la marée montante

pousserait les galères, toutes voiles gonflées, et faciliterait la pénétration dans l'estuaire de l'Albaran.

Sur les bateaux, on mettait la dernière main aux préparatifs de l'attaque. Les braseros qu'on avait fixés la veille étaient chargés et prêts à être allumés. Retirés des sabords, les avirons étaient rangés le long des bancs des rameurs et ceux-ci, qui s'étaient mués en soldats, armés d'épées et de lances, se tenaient dans les entreponts, prêts à en jaillir, le moment venu.

Sous l'effet de la marée, les navires commencèrent à dériver doucement vers la côte. Tous les regards étaient tournés vers la galère amirale et guettaient les trois flammes rouges qui devaient donner le signal du départ.

Dès leur apparition et simultanément, toutes les voiles furent hissées sur tous les navires. Elles se gorgèrent aussitôt de vent et s'arrondirent, arrachant les bateaux à leur quasi-immobilité. On corrigea les caps et lentement, la flotte s'ébranla pour l'ultime étape de son périple. On espérait atteindre le port de Belestran et débarquer directement sur les quais.

Sur la rive opposée de Belestran, le déploiement soudain d'une activité inhabituelle alerta les défenseurs de la cité. Les hommes sans ombre amenaient les centaines de radeaux, confectionnés au détriment de la forêt locale, au bord du fleuve. Ils les jetaient à l'eau et les chargeaient d'autant de soldats qu'ils pouvaient en contenir. Ils n'attendaient plus que l'arrivée de la flotte pour s'élancer.

Du côté Vadon, on restait serein. Avec son fort courant, l'Albaran constituait un bon allié. Même avec l'aide de la marée, les galères devraient venir près de la rive, pour pouvoir remonter et s'exposeraient de ce fait, aux tirs des engins de jet et aux flèches enflammées des arcs extraordinaires. Mais on ne versait pas, non plus, dans un optimisme exagéré. L'ennemi était puissamment armé, très nombreux et la victoire de l'un ou de l'autre ne s'obtiendrait qu'à la ténacité.

Sur l'estuaire de l'Albaran, malgré le vent, qui gonflait généreusement leurs voiles, et la marée, les lourdes galères peinaient à remonter le courant du fleuve. Les stratèges de Varjo avaient négligé de prendre en compte les pluies d'automne abondantes qui arrosaient copieusement les Arravallons et le massif des fontaines. Le débit de l'Albaran et celui de la Fontanne s'en trouvaient considérablement augmentés, ce qui en fin de compte, multipliait la puissance du fleuve à son embouchure, par un facteur deux ou trois. Pour se soustraire au maximum, à l'influence de ce fort courant contraire, les commandants de bord durent se résoudre à se rapprocher, au plus près de la berge vadonne.

Ils avaient envisagé de remonter le long de l'autre rive. Mais ensuite, ils auraient dû traverser à la rame, ce qui aurait eu pour conséquence d'épuiser physiquement les hommes et

de faciliter la tâche des engins de jet adverses, en exposant les galères dans leurs axes de tir. De plus, d'importants bancs de sable et d'alluvions encombraient le passage et représentaient autant de risque d'échouage, alors que du côté Vadon, l'eau se révélait libre et profonde.

Lorsqu'elles atteignirent la proximité des falaises vadonnes, les galères de tête commencèrent à essayer les tirs des trébuchets, balistes et catapultes qui les y attendaient. Les servants de ces armes n'éprouvaient pas trop de difficultés à fracasser les radeaux qui leur arrivaient droit dessus. En revanche, atteindre une cible qui se mouvait par le travers constituait une tâche plus délicate, même quand elle paraissait grosse et lente comme une galère et ce fut heureux pour elles. Il n'en reste pas moins qu'un projectile bien placé pouvait les envoyer directement par le fond.

Pour l'instant, elles s'en tiraient plutôt bien. À part un ou deux mâts brisés, elles s'en sortaient sans grands dommages. C'est alors que les premières volées de flèches enflammées arrivèrent dans les gréements.

Lorsque les commandants des galères suivantes virent flamber les voilures de celles de tête, ils firent amener précipitamment les leurs et ressortir les rames. Trois embarcations, en feu, partaient déjà à la dérive. À leur bord, la bataille qui s'engageait ne constituait plus la préoccupation première. La lutte contre l'incendie primait dorénavant, pour sauver le bateau. Le temps qu'on y parvienne, si tant est que ce soit possible, le fleuve les aurait ramenés à leur point de départ.

Quelques-unes avaient cependant réussi à franchir le goulet le plus dangereux. Elles se dirigeaient lourdement vers le port, lorsqu'un projectile, qui provenait d'un trébuchet, frappa un bâtiment en plein milieu du pont supérieur.

Le rocher, propulsé à grande vitesse par l'engin, en avait acquis en supplément durant sa descente. Il fracassa le bois et les hommes sans ralentir sa course, crevant la coque de part en part et jetant les passagers, déséquilibrés par l'impact, par-dessus bord. La suite donna le triste et piètre spectacle du naufrage d'un navire et de la perte de ses occupants.

Sur la falaise, on se réjouissait de ce coup heureux, mais on avait scrupule à provoquer d'un seul coup une telle hécatombe. On n'en redoublait pas moins d'ardeur, et les projectiles continuaient à chercher leurs cibles, en averse drue.

À bord des galères, les pertes augmentaient sévèrement. Les archers Vadons, abandonnant les mâtures, dont on avait retiré les voiles, se concentraient à présent sur les rameurs. Ceux-ci payèrent un lourd tribut, pour le passage de leur bateau.

Sur la rive opposée, constatant l'arrivée des premières galères à la hauteur du port, les esquifs, les radeaux et tout ce qui pouvait flotter et embarquer des hommes, s'élançèrent à

leur tour.

Du côté Vadon, sur les hauteurs de la cité, on avait armé les machines de jet et l'on se tenait prêts à semer la mort et la destruction dans l'armada qui s'apprêtait à traverser le fleuve.

Sur le port, la situation devenait dantesque. Malgré la défense acharnée des Vadons, cinq galères avaient réussi à accoster et des hordes d'hommes sans ombre fanatiques avaient jailli de leurs ventres, pour se ruer contre les remparts de la cité. Une pluie de flèches, qui avait semé la mort dans leurs rangs, les avait accueillis, sans pour autant ralentir leur assaut.

D'autres galères arrivaient et manœuvraient pour se placer bord à bord avec les premières. Les archers Vadons changèrent alors de cible et incendièrent celles qui se trouvaient à quai, pour rendre l'abordage, qui se préparait, impossible.

Faute de renfort, l'attaque contre les remparts s'essoufflait. Un capitaine s'en rendit compte et en comprit la raison. Il envoya des hommes trancher les amarres des bateaux qui brûlaient, pour que le fleuve les emporte. Il ne sut jamais si son action avait servi à quelque chose, car dans les secondes qui suivirent, il encaissa trois flèches qui l'envoyèrent rejoindre ses ancêtres.

Sur l'Albaran, l'armada des radeaux allait bientôt franchir le milieu du cours d'eau. Les engins de jet Vadons n'avaient pas encore tiré. Ils attendaient pour cela que la masse des attaquants soit parvenue sur le courant. Ainsi, les remous de celui-ci se conjuguaient à ceux dus aux impacts des projectiles, pour chavirer les embarcations.

Le long de la falaise, trois galères de plus s'en étaient allées par le fond et quelques-unes dérivait sur le fleuve. C'étaient d'ailleurs les seules qui restaient ; les autres étaient passées ou avaient coulé. Aussi avait-on diminué notablement, l'effectif des archers et les trois quarts de ceux-ci rejoignaient à présent la cité, pour prêter main-forte aux défenseurs.

Un messager était parti vers l'arrière, pour alerter les troupes de réserve, pour qu'elles se rapprochent de Belestran, au cas où l'ennemi parviendrait à percer. Le roi Gauddis, en personne, était venu prendre leur tête. Galvanisés par sa présence, les soldats avaient hâte d'en découdre.

*

* *

Cette fois, les femmes n'avaient pas voulu rester en arrière, arguant, par la voix de Nuori, qu'en cas de victoire, tout irait bien pour elles et que s'ils subissaient une défaite, elles seraient perdues de toute façon. Elles n'avaient admis aucune objection et finalement, Éliandre avait capitulé sous le regard suppliant d'Aika. Il les avait installées dans la lisière du bois, derrière eux. Depuis l'endroit où elles se tenaient, elles pourraient assister au combat de

bout en bout, sans risquer de recevoir un mauvais coup.

Il avait décidé d'arrêter Varjo dans cette immense prairie, pour deux raisons. La première découlait du fait que le terrain se prêtait bien à un harcèlement de cavalerie et que par conséquent l'ennemi ne s'attendrait pas à ce qu'il préparait. Le second critère, qui avait présidé à ce choix, émanait de la possibilité qu'il offrait à Ojrav d'attaquer Varjo d'entrée de jeu. De la sorte, il l'accaparerait suffisamment pour qu'il ne dispose pas du temps nécessaire pour asservir ses assaillants, car il était le seul à pouvoir l'approcher sans autre risque que celui du combat.

Lorsque la troupe adverse apparut au sortir de la forêt, ils la laissèrent s'en éloigner assez, pour qu'elle ne puisse y trouver refuge. Au moment opportun, ils sortirent à leur tour de la lisière, où ils étaient embusqués. Ils avaient adopté une formation d'attaque sur une ligne. Éliandre et Ojrav occupaient le centre du dispositif et les autres étaient répartis de chaque côté.

Dès leur apparition, la troupe de Varjo prit une position de défense, en demi-cercle autour de son chef, les fantassins armés de piques et d'épées au centre et les archers aux extrémités. Ils attendaient une charge de cavalerie classique, avec un passage, un demi-tour et une nouvelle attaque. Ils leur enverraient donc une volée de flèches, de face, puis ils se retourneraient et les tireraient de dos une fois que les assaillants les auraient dépassés.

La ligne de chevaux s'ébranla. D'abord au pas, elle accéléra, afin d'arriver sur l'adversaire avec assez de vitesse pour le culbuter, mais de manière à pouvoir effectuer un violent virage à droite, pour les uns et à gauche, pour les autres. Ils projetaient d'occasionner un maximum de dégâts au centre du dispositif ennemi. Puis, de se rabattre sur les ailes, où ils délaisseraient leurs montures avec célérité et attaqueraient les défenseurs restants, au corps-à-corps, pour leur interdire l'usage de leurs arcs.

La volée de flèches, de face, passa trop haut, car les tireurs avaient sous-estimé la vitesse des assaillants. Elle les manqua. Avant qu'une seconde ne soit envoyée, ils étaient arrivés sur les défenseurs. Leur charge s'avéra dévastatrice. La plupart de ceux qui se trouvèrent devant eux le payèrent de leur vie.

Varjo, épée et bouclier en main, se tenait en arrière de la ligne de ses soldats. Il se situait sur la trajectoire d'Ojrav. Il ignorait à qui il avait affaire et prévoyait d'abattre le cheval et d'asservir l'homme.

Il avait concentré son attention sur les antérieurs de la bête quand contre toute attente, le cavalier laissa filer sa monture, glissa sur le côté et vidant les étriers, se propulsa comme un bolide sur lui.

Tout imposant qu'il était, Varjo fut projeté en arrière. Il perdit l'équilibre et tomba à la renverse. Ojrav roula au sol, se releva du même élan et se retrouva face à son adversaire.

Autour de lui, ses camarades avaient effectué leur manœuvre comme prévu. Ils avaient pris au dépourvu les archers qui ne s'attendaient pas à ce tour. Ils se battaient maintenant au corps-à-corps, à presque deux contre un. Leur avenir paraissait plus qu'incertain, quand les hommes sans ombre réalisèrent que leur chef subissait également l'assaut. La moitié d'entre eux, conduite par Morgol, se porta à son aide.

Varjo s'était relevé. Il écumait de rage. Il tenta immédiatement d'asservir cet outrecuidant, qui osait l'attaquer. Mais, bizarrement, son pouvoir s'avérait inopérant et sans effet sur lui. Il essaya encore d'assujettir les autres agresseurs sans plus de résultat. Un frisson d'inquiétude le parcourut. Soudain, il eut peur et il avait horreur de ça, alors il se rua à l'attaque.

Aïka se tracassait pour l'élus de son cœur. Elle n'avait pu se résoudre à rester à l'abri et avait accouru à la bataille, aussitôt qu'elle l'avait perdu de vue. Elle put ainsi assister à une démonstration si extraordinaire, que même les autres combattants ne purent s'empêcher de l'admirer, quand leur propre engagement leur en laissait le loisir.

Ojrav, en pure machine de guerre, donna un spectacle que les survivants n'oublieraient jamais. Ils peinaient à suivre ses mouvements, tant ceux-ci étaient exécutés avec rapidité. Les enchaînements de passes d'armes se succédaient à une telle cadence, qu'à chacun d'eux, un adversaire tombait. Il trouvait même des ouvertures pour attaquer Varjo entre deux gardes qu'il expédiait ad patres. Il eut tôt fait de créer le vide autour de lui, sans avoir laissé respirer Varjo un seul instant. Morgol dont la réputation de dangerosité n'était plus à démontrer n'avait pas pesé plus lourd que les autres, face à lui. Il gisait à présent, la gorge ouverte, dans la fraîche verdure de la prairie que son sang arrosait.

Éliandre affrontait deux adversaires simultanément. Son engagement lui avait cependant laissé l'opportunité d'apprécier quelques passes d'armes de son allié. Il avait reconnu le style de combat propre à la garde royale des Vadons, mais pratiqué avec une telle perfection, que le meilleur de ceux-ci aurait fait figure d'apprenti en comparaison. Son admiration lui aurait d'ailleurs coûté la vie s'il n'avait pas bénéficié de la protection de son haubert en carbonace.

Il s'était défait d'un de ses antagonistes, lorsque profitant d'une seconde d'inattention, l'autre lui asséna sur la tête, un tel coup, qu'il en fut étourdi et tomba à la renverse. La création des forgerons d'Anureth venait de lui sauver la vie.

Son adversaire levait son arme pour porter l'estocade, quand Aïka lui sauta sur le dos. Elle frappa, griffa et mordit comme une panthère en furie. L'homme, d'abord surpris, ne tarda pas à réagir et se pencha violemment en avant.

Elle fut projetée à terre, devant lui et il lui adressa un coup de pied qui la cueillit sous le menton et l'envoya à deux mètres, frapper un rocher de la tête. Elle resta inanimée au sol.

Cet intermède avait permis à Éliandre de se ressaisir. Quand l'autre se retourna pour s'intéresser de nouveau à lui, ce fut pour s'embrocher sur son épée. Débarrassé de son agresseur et fou d'inquiétude, il se précipita vers Aïka, tuant encore un adversaire au passage. Elle était étendue, sans connaissance, et sa tempe gauche était ensanglantée.

Autour d'eux, le combat avait pratiquement cessé. Devant la démonstration d'Ojrav et l'hécatombe qu'elle avait provoquée, les quelques gardes sans ombre survivants s'étaient retirés et se regroupaient un peu plus loin, en vue de reprendre l'assaut. Cependant, ils paraissaient hésiter, comme si l'influence de leur maître s'avérait moins forte.

Sur le champ de bataille, ne demeurait qu'Ojrav face à Varjo. Les deux combattants s'acharnaient, mais ils semblaient invulnérables aux coups qu'ils s'adressaient.

Les compagnons d'Éliandre avaient payé cher le succès de leur attaque. Briska et Bardel étaient morts. Il ne restait que deux Styrriens, deux Baradorans, un Argastillan, Marsu, Bridin et Caldoc, qui était blessé, mais ils se préparaient malgré tout à reprendre le combat, si les survivants sans ombre revenaient à la charge.

Avant la bataille, Éliandre leur avait bien recommandé de ne pas approcher de Varjo, aussi s'étaient-ils regroupés autour de lui et Aïka. Ils assistaient de loin à l'affrontement des deux géants.

Varjo haranguait son adversaire :

— Abandonne ! Tu ne peux me vaincre, car la mort ne peut pas m'emporter.

Ojrav demeurait impassible et revenait inlassablement à l'attaque. Il cherchait l'ouverture qui lui permettrait de rentrer dans la garde de son antagoniste et d'appliquer ses deux mains sur ses tempes.

— Me diras-tu enfin pourquoi tu m'assailles sans raison ? insistait Varjo, espérant le distraire.

— Je suis Ojrav, ton contraire, l'exterminateur placé ici pour te détruire.

Varjo tressaillit. Son pire cauchemar se trouvait devant lui et il n'avait aucun moyen de s'y soustraire. Comment n'avait-il pas réussi à distinguer le Vadon parmi ses assaillants ? Mais l'heure des questions avait vécu. Il savait qu'à présent, il vaincrait ou il mourrait. Aussi, redoubla-t-il d'ardeur. Dans un ultime accès de rage, il se rua de nouveau à l'attaque, l'épée haute, pour frapper de taille vers le bas.

Ojrav le laissa venir. Alors que l'arme de Varjo commençait sa descente, il se jeta dans ses jambes, pieds en avant, ce qui bloqua net son élan. Varjo perdit l'équilibre, bascula en avant

et s'affala de tout son long, face contre terre. Dans le mouvement, Ojrav avait roulé de côté. Il bondit sur lui, se mit à califourchon sur son dos et enserra ses tempes dans ses mains, comme dans un étau.

Alors tout se figea, comme si le temps s'était arrêté. Ojrav devint entièrement lumineux. Le feu lui-même semblait l'habiter. Son incandescence gagnait progressivement Varjo, jusqu'à ce qu'il soit complètement embrasé. Le phénomène atteint une telle intensité, que les témoins de la scène durent protéger leurs yeux avec leurs mains.

Lorsqu'il acheva son cycle, la lumière disparut soudainement. À la place du halo éblouissant, ne restait plus que la statue de pierre bleue, polie comme un miroir, des deux lutteurs dans la position où la pétrification les avait saisis.

Bien que rongé d'inquiétude pour Aika, Éliandre s'approcha en déliant le fléau d'armes qui pendait à sa ceinture. Tandis qu'il dénouait la courroie qui retenait la boule de carbonace, les mots d'Ojrav, quand il le lui avait remis, lui revinrent « *Faites en bon usage* ».

C'était ce à quoi il s'apprêtait. Il commença à faire tourner son arme, tout en contournant la statue. Il cherchait le meilleur angle pour cogner avec efficacité. Il visa d'abord la tête de Varjo, pensant qu'il devrait asséner plusieurs coups et frappa de toute sa puissance.

La boule de carbonace hérissée de pointes acérées décrivit un ultime arc de cercle dans l'air et s'abattit au milieu du front de ce qui fut Varjo. Elle rebondit, en laissant une marque en forme d'étoile au point d'impact.

Alors qu'il allait frapper à nouveau, Éliandre s'aperçut que des fissures microscopiques naissaient aux extrémités des branches du pentacle, s'allongeaient et couraient dans tous les sens. Elles gagnèrent tout le corps de Varjo et par ses mains plaquées sur ses tempes, celui d'Ojrav.

Les craquelures se ramifiaient au cours de leurs progressions, comme les racines d'un arbre. Elles développaient un réseau de plus en plus fin, de plus en plus dense, à tel point qu'il ne put bientôt plus distinguer un espace entre elles. Alors, une boule de lumière apparut au niveau des hanches d'Ojrav et dans le souffle d'une explosion silencieuse, la double statue s'annihila en une fine poussière, qu'un formidable coup de vent dispersa.

C'était fini. La victoire leur appartenait, totale et définitive.

Varjo détruit, immédiatement les quelques gardes, qui s'apprêtaient à revenir à l'attaque, s'arrêtèrent hébétés sur place. Graduellement, leurs ombres réapparurent à leurs pieds et ils émergèrent du sommeil spirituel, où Varjo les avait plongés. Ils se demandaient où ils étaient et pourquoi ils s'y trouvaient.

*

**

À Styrria, Philidor s'apprêtait à faire face à un énième assaut des assiégeants. À une portée d'arc sur le pourtour des remparts, le sol était encombré de cadavres sur lesquels les attaquants marchaient sans vergogne. Personne ne semblait se soucier de les enlever et de leur donner une sépulture. Quant aux blessés, on les relevait uniquement si l'on pouvait les renvoyer au combat après quelques soins.

La cité résistait vaillamment aux assauts répétés des hommes sans ombre. Les soldats styrriens étaient bien équipés. Les remparts les protégeaient efficacement. Pour un défenseur qui tombait, cinq ennemis payaient de leur vie, mais cela ne pourrait pas durer.

On se doutait qu'une grande bataille se préparait plus au sud, sur la frontière de la Vadonie, car les assaillants menaient le siège de la ville quasiment sans machines de jet. On les avait aperçues quand ils les avaient amenées, mais elles étaient reparties par la route des passes, sans avoir servi.

La masse des attaquants s'élançait une fois de plus. Outre leurs armes, ils portaient des échelles, des cordages équipés de grappins et des troncs, pour enfoncer les portes. Ils hurlaient pour se donner du courage et se ruaient vers un nouveau carnage.

Sur les remparts, les archers de Styrria avaient encoché leurs flèches et s'apprêtaient à envoyer une volée, lorsqu'à leur grand étonnement, la charge s'arrêta net. D'abord immobiles, les sbires de Varjo lâchèrent leurs armes, leurs échelles et leurs troncs d'arbres. Le soleil illuminait la scène et les défenseurs virent très clairement les ombres prendre naissance à leurs pieds et s'allonger sur le sol.

Ceux-ci s'animèrent à nouveau et dans les minutes qui suivirent, un concert de sanglots et de lamentations parvint jusqu'aux défenseurs. Les ex-sujets de Varjo constataient les dégâts. Ils pleuraient les frères, les pères, les maris ou les fils.

Philidor se trouvait sur les remparts. Il observa la scène, mais ne consentit à ouvrir les portes de la ville que lorsqu'une délégation armée du seul drapeau blanc se présenta devant elles.

Dans le donjon de la cité, où il se remettait d'une mauvaise blessure récoltée sur les remparts, Torkan entendit retentir la voix de stentor de Rudegard qui provenait des geôles :

— Où diantre, suis-je enfermé et qui ose me retenir prisonnier ?

Fou de joie, il se hâta d'aller libérer son vieil ami, qui avait retrouvé ses sens et pour lequel l'histoire s'était arrêtée au moment où l'homme sans ombre l'avait asservi.

*

**

Dans les montagnes de l'extrême, la forteresse de Gontar demeurait à peu près intacte. Ici,

les hommes sans ombre avaient compris que rien ne servait de se faire massacrer par centaines, tant qu'ils ne disposeraient pas d'engins de jet, pour appuyer leurs attaques. Ils avaient effectué quelques tentatives, aussi meurtrières qu'inutiles, puis ils avaient décidé de maintenir le blocus de la place forte et de patienter. Ils entretenaient un contingent d'hommes en armes, face aux défenses des Baradorans, comme s'ils allaient attaquer, juste pour dissuader l'adversaire de tenter une sortie.

Gontar évoluait parmi ses soldats. Comme il l'effectuait plusieurs fois par jour, il inspectait ses troupes, encourageait les un, remontait le moral des autres et observait l'ennemi.

Soudain, un phénomène curieux attira son attention. Les rangées d'assaillants, qui faisaient face aux murailles, lâchaient leurs armes, de manière aléatoire, en restant parfaitement immobiles. On aurait dit le dégel qui libérait des objets prisonniers des glaces. Puis, comme pour les soldats de Styrria, il vit les ombres s'allonger au pied des assiégeants. Il sut alors, avant tout le monde, que la guerre était terminée.

*

**

À Belestran, la bataille se poursuivait. Des galères s'apprêtaient à déverser leurs contenus d'hommes, dans le chaudron de mort, qu'étaient devenus les quais. Les radeaux, au milieu du fleuve, n'allaient pas tarder à connaître le même triste sort que leurs homologues de la passe du Baradyr.

Soudain, sans que rien le laisse prévoir, les payeurs qui les menaient se figèrent, comme statufiés. Le courant les emporta aussitôt vers le large. On les vit se ressaisir après quelques instants et regagner leur point de départ, où ils débarquèrent.

Sur les galères, les hommes, qui étaient parés à s'élancer, arrêtaient net leurs mouvements. Leurs regards étaient devenus fixes. Après un tressaillement, ils s'observèrent, ahuris, hébétés. Ils se demandaient visiblement où ils se trouvaient, comment ils y étaient venus et pourquoi ils s'apprêtaient à livrer bataille.

Ils prirent enfin conscience de la situation, lâchèrent leurs armes et levèrent les mains, pour solliciter l'arrêt des combats.

Sur la rive nord du fleuve, Éristen d'Argastille se trouvait dans la même situation que les milliers d'hommes qui l'entouraient. Il se demandait par quels artifices, il se retrouvait là, à guerroyer contre des gens qui étaient ses amis. Autour de lui régnait une confusion indescriptible. Il eut un mal fou à se faire entendre, pour rétablir un semblant d'ordre, après quoi, sans se poser plus de questions, il reprit le chemin de son royaume avec ce qui restait de son armée.

Gauddis englobait le port et le fleuve du regard. Il avait gagné Belestran à la tête des troupes de réserve et il dominait les combats depuis une position en retrait, d'où il faisait parvenir ses recommandations à Briskar. Il assistait à la bataille, lorsque l'affrontement cessa. Il sut aussitôt qu'Éliandre et Bérulon avaient réussi. Il eut une pensée reconnaissante pour les deux hommes et se promit de les fêter à leur retour, comme les héros qu'ils étaient ; si toutefois ils revenaient. Cette pensée lui serra le cœur.

28 — Les survivants

La destruction de Varjo avait constitué un spectacle assez extraordinaire. Les compagnons d'Éliandre, après coup, étaient venus à l'endroit précis où le maître des hommes sans ombre avait péri. Ils avaient inspecté minutieusement les lieux, mais n'avaient découvert aucune trace de ce qui s'était passé. Ils peinaient à croire, ce qui s'était pourtant produit devant leurs yeux.

Éliandre ignorait également ce qui arriverait après l'utilisation du fléau d'armes. Pour lui, la surprise s'était révélée aussi complète que pour les autres, bien qu'il ait déjà assisté à plusieurs phénomènes étranges, dus à la technique des Skarwogs.

La bataille terminée, la fatigue accumulée depuis son départ de Vadonia s'abattit sur lui. Soudain, il se sentit las, épuisé, vidé de ses forces. Mis à part une grosse bosse sur le crâne, là où avait porté le coup qui avait failli le perdre, il n'avait subi aucun dégât physique. Son moral, en revanche, avait souffert.

L'état d'Aïka, qui gisait inconsciente à côté de lui pâle comme une morte, le rendait fou d'inquiétude et l'empêchait de se réjouir de l'issue victorieuse de son combat. Il se sentait malheureux de la voir ainsi, mais surtout, de demeurer impuissant à agir de quelque manière que ce soit pour l'aider ; pire, il craignait de la perdre définitivement.

Pourquoi s'était-elle mêlée à la bataille ? se demandait-il. D'un autre côté, sa raison le contredisait, affirmant que sans son intervention providentielle, il aurait certainement péri au combat et qu'à présent, elle se retrouverait seule à nouveau. Abattu moralement, il s'était assis sur un rocher à côté d'elle et tenait sa main.

Nuori aussi s'inquiétait. Elle aimait Aïka, comme la mère qu'elle était devenue pour elle, depuis tant d'années. Elle nettoyait sa tempe blessée. La plaie ne saignait plus, mais un mélange de brins d'herbe et de terre la maculait. Quand elle eut fini, elle y appliqua un pansement, enduit d'une des préparations, dont elle détenait le secret et fixa le tout avec un bandage.

Éliandre la regardait s'activer avec attention. Il ressentait presque de manière physique le contact de ses doigts, lorsqu'elle touchait la plaie. Il souffrait pour son aimée. Il en aurait hurlé de rage et d'impuissance. N'y tenant plus, il demanda :

— Crois-tu qu'elle s'en sortira ?

Nuori le regarda avec tristesse. Son visage portait l'expression de son inquiétude. Elle répondit sur le ton qui allait de pair :

— Sa blessure paraît légère, mais le choc a pu provoquer des dégâts dans sa tête et contre

cela, je ne peux rien. Elle demeure inconsciente et risque de le rester longtemps. Nous ne pouvons qu'attendre et espérer.

Une larme roula sur sa joue, qu'elle essuya vivement. Éliandre se détourna. Il ne voulait pas qu'elle aperçoive les siennes.

Les survivants de la troupe s'étaient regroupés autour d'eux. Ils venaient s'enquérir de l'état d'Aïka et faire soigner les multiples plaies et bosses qu'ils avaient récoltées durant la bataille. Nuori serait fort occupée pour tous les panser.

Caldoc avait encaissé un méchant coup d'épée, qui avait ouvert une entaille profonde sur son bras gauche. Il avait perdu beaucoup de sang, mais était parvenu à arrêter l'hémorragie en comprimant sa blessure, après avoir occis celui qui en était l'auteur. Il ne devait qu'à sa robuste constitution, de n'avoir pas perdu connaissance, mais il était très affaibli et avait un urgent besoin de repos ; comme tous ses compagnons. Lorsque Nuori l'eut soigné, il se sentit mieux et s'adressa à Éliandre :

— Et maintenant, quelle suite donnerons-nous ?

Éliandre était perdu dans ses pensées, absent. Il revivait tous les événements de ces derniers jours. Il se remémorait les visages des amis disparus, les joies, les peines et les dangers partagés. Caldoc dut le secouer, pour le ramener à la réalité. Éliandre le regarda, comme s'il voyait à travers lui, puis il reprit pied dans l'instant présent, avec l'impression de se réveiller. Il s'excusa :

— Pardonne-moi mon ami. C'est juste un coup de fatigue. Que me demandais-tu ?

— Quelle conduite doit-on adopter maintenant ?

Éliandre se leva et regarda autour de lui, l'étendue du champ de bataille. Les autres rescapés s'approchèrent. La soudaine détente qui succédait à la tension des jours précédents les avait plongés dans un état d'hébétude qui leur ôtait toutes leurs facultés de réflexion. Tous attendaient sa réponse.

— Je suppose que vous êtes tous pressés de rentrer chez vous, mais pour le moment, je crois que nous avons tous besoin de reprendre des forces. Ensuite, avant que vous ne partiez, je propose que nous donnions une sépulture décente à tous ces morts.

Ses compagnons acquiescèrent.

— Parfait ! Avec votre accord, nous installerons un camp en lisière de la forêt, loin de ce charnier, car cela nous occupera un certain temps. Que l'un de vous aille dans les bois pour couper de quoi fabriquer une civière afin de transporter Aïka ! Les autres, venez avec moi. Nous allons construire un abri, pour notre blessée.

Ils commençaient à se diriger vers l'extrémité de la prairie, quand les rescapés de la troupe

de Varjo, qui les observaient de loin, s'avancèrent, hésitants. Ils étaient dix ; des Styriens. Ils s'étaient défaits de leurs armes et s'arrêtèrent à une dizaine de mètres. L'un d'eux parla au nom des autres et demanda :

— Pouvons-nous approcher ? Nous voudrions parler.

Éliandre savait qu'ils étaient devenus inoffensifs. Il les y autorisa. Visiblement rassurés, les dix hommes reprirent leur marche. Éliandre perçut alors des murmures hostiles parmi ses compagnons. Les Styriens les entendirent aussi qui s'arrêtèrent à quelques pas, à nouveau hésitants. D'une voix forte, Éliandre procéda à une mise au point :

— Messieurs, nous avons été adversaire, par le fait d'un vil personnage. Nous en sommes débarrassés ainsi que de l'antagonisme qui nous opposait. Plus aucune raison valable ne nous empêche donc de nous accorder.

Ils en convinrent tous et l'atmosphère se détendit. Le porte-parole des Styriens posa alors une question qui les médusa tous :

— Où nous trouvons-nous et pourquoi sommes-nous venus ici ?

— Je rêve ! Tu as entendu ça Éliandre ! s'exclama Caldoc.

— Oui, et ça ne me surprend pas. Ne savez-vous vraiment pas où vous êtes ? demanda-t-il aux Styriens.

Ceux-ci firent chorus pour répondre :

— Absolument aucune idée.

Puis, celui qui parlait pour les autres expliqua :

— Nous ignorons où nous nous trouvons non plus que comment et pourquoi nous y sommes venus.

— Vous rappelez-vous au moins nous avoir combattus ?

— À vrai dire, non. Nous l'avons compris en voyant nos armes ensanglantées et tous ses morts, concéda-t-il en désignant les victimes de la bataille. Mais nous n'en gardons pas le plus petit souvenir.

— Joignez-vous à nous. Vous paraissez épuisés, autant que nous.

Ainsi procédèrent-ils. Ils installèrent leur camp, allumèrent un feu, sur lequel ils chauffèrent un repas et tandis qu'ils mangeaient, Éliandre leur conta les événements, qui les avaient conduits ici. Quand il eut terminé son récit, ses auditeurs Styriens faisaient grise mine. Pour eux, tout ce qu'ils venaient d'entendre n'avait jamais été. Leur mémoire n'en portait aucune trace. Éliandre ajouta :

— Mes compagnons, certainement comme vous, désirent rentrer chez eux. Ils vous accompagneront, pour vous montrer le chemin. Auparavant, nous apprécierions que vous

nous aidiez à ensevelir tous ses morts.

— C'est bien l'ultime service que nous pouvons rendre à ceux qui furent nos camarades et aux vôtres.

À l'aube, leurs forces reconstituées, ils se mirent tous à l'ouvrage. Ce fut long et pénible, car ils durent creuser de nombreuses fosses. À quelques mètres du chemin, ils érigèrent un grand cairn, pour bien marquer l'endroit. Puis, ils enterrèrent les défunts autour, de telles sortes, que les sépultures soient rangées en cercles concentriques. Quand ce fut terminé, ils allèrent encore chercher ceux qui étaient tombés lors de la première embuscade et le travail macabre recommença.

Quand tout fut achevé, ils contemplèrent leur œuvre. Chaque tombe était marquée d'un rocher érigé en stèle. Sur le cairn, une grande dalle portait une inscription, qu'un Styrrien, tailleur de pierre de son métier, avait gravée. On pouvait y lire : « *ici mourut Varjo le maître des hommes sans ombre. Passant, recueille-toi sur les restes de ceux qui périrent dans ce combat* ». En outre, Éliandre insista pour que les noms de ses compagnons soient également burinés sur leur pierre tombale.

Puis, ils improvisèrent une cérémonie, durant laquelle chacun prononça quelques mots en guise d'éloge funèbre. Ils saluèrent une dernière fois militairement et le moment des adieux arriva.

Éliandre resta seul avec Caldoc et les deux femmes. L'activité qu'il avait déployée durant ces journées, l'avait quelque peu distrait de l'angoisse, où le plongeait l'état d'Aïka. À présent, celle-ci le tenaillait sans merci. La pauvre chérie demeurait inconsciente. Elle avait retrouvé quelques couleurs, mais ne donnait toujours aucun signe de réanimation.

Nuori restait avec elle, du matin au soir. Elle se privait même de sommeil pour la veiller, à tel point qu'Éliandre dut se fâcher, pour qu'elle consente à aller dormir un peu, pendant que lui la garderait. Elle avait renouvelé régulièrement le pansement qui recouvrait la blessure et celle-ci cicatrisait normalement.

Les hommes les avaient installées le plus confortablement qu'ils avaient pu, dans un abri de branchages, avant d'œuvrer à l'inhumation des victimes de la bataille.

Cela les avait occupés sept jours.

À présent, le moment de partir approchait. Caldoc avait exprimé le souhait d'accompagner Éliandre en Vadonie, qu'il ne connaissait pas. Celui-ci fut enchanté de garder auprès de lui, ce bon camarade, qui lui serait encore d'une aide précieuse, pour ramener Aïka à Vadonia. Quant à Nuori, elle ne voulait pas entendre parler de se séparer de sa fille adoptive. D'autre part, pour rien au monde, elle n'aurait manqué l'occasion enfin retrouvée, de revoir Gauddis.

De plus, Éliandre lui devait encore certaines explications à propos du Widwelt, qu'elle était bien décidée à entendre.

Avec l'aide de Caldoc, Éliandre renforça la civière, qui avait servi à ramener Aïka au camp, et ils l'arrimèrent solidement entre deux chevaux. Ils y installèrent Aïka qui semblait être endormie et rassemblèrent leurs quelques affaires. Ils ne purent se résoudre à quitter les lieux sans aller se recueillir une dernière fois sur la sépulture de leurs amis défunts. Le soleil couchant les trouva sur la route de la passe du Baradyr, en direction de Vadonia.

La mort de Varjo eut aussi pour conséquence plusieurs phénomènes, normaux pour la plupart, exceptionnels, voire étranges, pour quelques autres.

Tous les asservis retrouvèrent leurs ombres à leurs pieds et la raison à leur tête. Le constat de l'anarchie qui régnait et des dégâts qu'elle avait provoqués les consterna au moins autant que la somme d'efforts qu'ils devraient fournir pour rétablir l'ordre et chacun dans son droit.

Dans le massif de Montanor, des événements curieux s'étaient produits. La montagne avait frémi, comme si elle avait avorté un éternuement. Du côté de la Vadonie, la paroi du cirque qui abritait le tunnel d'accès à la vallée fermée s'était ouverte sur toute sa longueur, créant un défilé qui offrait une approche directe au lac.

À l'emplacement de la caverne et du sanctuaire, la montagne s'était effondrée sur elle-même. Une immense esplanade s'était formée, au niveau du sentier qui naguère passait devant. Alors que partout dans le massif, le roc régnait en maître, n'accordant qu'une petite place à l'eau, cette esplanade verdoyait, d'un frais gazon piqueté de fleurs inconnues à ce jour sur Styrra.

Au centre, un arbre avait poussé, comme par magie, d'un seul coup. Ce qui nécessitait des décennies, voire des siècles pour ses semblables, n'avait duré que quelques heures pour lui. C'était un chêne énorme, à la ramure noueuse et imposante, une pure représentation de majesté et de noblesse, à l'image de ce qu'avait incarné Bérulon.

Enfin, à l'autre bout de la vallée, celle-ci était fermée à jamais. La montagne s'était affaissée, écrasant le tunnel et murant le passage pour toujours.

Au moment fatidique, quand le vent avait dispersé la poussière d'Ojrav/Varjo, le veilleur, installé dans son fauteuil à bascule avait poussé un soupir qui venait du tréfonds de son être « *enfin !* »

Il s'était affaissé et effacé. Son corps, devenu transparent, avait disparu, laissant son vêtement en tas sur le fauteuil.

Sherwood, que ses activités avaient amené dans les parages, entendit une voix énorme soupirer en traînant sur les syllabes : « *enfin... c'est... fini...* » Puis, un monstrueux

craquement.

Quand il arriva à la clairière, où il savait trouver l'épée gravée, il fut surpris de constater que la montagne avait reculé d'une centaine de mètres. La paroi lisse qui portait la ciselure avait disparu et dans l'espace ainsi libéré, poussait désormais un frais gazon verdoyant, piqueté de fleurs inconnues à ce jour sur Styrra.

Alors qu'il cheminait à côté de la civière où gisait Aïka, Éliandre, perdu dans ses pensées, prit conscience d'une présence à sa droite. Caldoc l'avait rejoint. Les événements étaient allés trop vite pour lui et il n'avait pas tout compris. Aussi venait-il auprès de lui pour essayer de combler ses lacunes :

— C'est vraiment fini cette fois ?

— Oui. Répondit Éliandre d'une voix empreinte de tristesse et de mélancolie.

— Qu'incarnait réellement cet Ojrav que vous nous avez ramené ?

— Il l'a dit lui-même, il représentait le contraire de Varjo ; Varjo/Ojrav

— C'est bizarre, énoncé comme ça, maintenant, ça me semble évident, Varjo/Ojrav, mais avant je n'y avais pas prêté attention. C'était votre ami ?

— En quelque sorte, oui, mais n'en parlons plus si tu veux bien, répondit Éliandre avec un trémolo dans la voix. Après la tension de ces derniers jours et avec la fatigue, ses nerfs avaient tendance à le trahir.

Ils arrivaient en vue de la passe du Baradyr.

Aïka restait toujours inconsciente et le moral d'Éliandre s'en ressentait. Nuori prenait grand soin d'elle. Elle avait ôté le bandage de sa tête. Il ne servait plus à rien. Refermée, la plaie cicatriserait mieux sans lui. De ce point de vue, elle pouvait être satisfaite, mais d'autres motifs d'inquiétude la taraudaient. Elle parvenait, non sans difficulté, à l'abreuver suffisamment, quant à la nourrir c'était chose impossible sans risquer de l'étouffer.

Sous l'effet de la dénutrition, ses joues commençaient déjà à se creuser. Aussi, Nuori s'employait-elle au maximum à la tirer de l'inconscience. À cette fin, elle lui faisait inhaler fréquemment, tout ce que son arsenal de plantes et de potions comptait de plus violent, dans le registre olfactif. Malheureusement, jusque-là, les résultats demeuraient improbables.

À la passe du Baradyr, Éliandre ne reconnut pas, d'emblée, l'endroit qu'il connaissait bien. Les hommes sans ombre avaient saccagé toute la forêt, raviné la route, les pistes et les sentiers. Des bois alentour ne restaient plus que des enchevêtrements de branches coupées. Partout, des vestiges de campements désertés avec par places, des feux qui fumaient encore, témoignaient de leur passage. Au bord de l'eau, des dizaines de radeaux gisaient, drossés sur la berge ; abandonnés. Le fleuve en avait emporté un plus grand nombre, qui s'échouerait en

aval sur ses rives ou qui irait se perdre en mer.

Éliandre fouilla dans le sac qui ne l'avait pas quitté de toute l'expédition. Il en tira le drapeau étoilé, avec ses trois lunes concentriques au milieu, que Gauddis lui avait remis avant son départ. Il le noua sur une perche qu'il avait ramassée entre deux radeaux et l'agita face à l'embarcadère du bac.

De l'autre côté, Gorpas trompait son attente, en guettant depuis les remparts du fort qui dominait les appontements, un éventuel signal venu de la rive opposée. Le roi Gauddis, sur sa demande, l'avait relevé de sa fonction au commandement de la garde du palais, car, affirmait-il :

— Trop de parades, trop de courbettes, pas mon style.

Il avait donc retrouvé ses aspirants avec plaisir et un galon de plus. Le chef Gorpas était désormais le capitaine Gorpas. Et pour l'instant, le capitaine Gorpas languissait de revoir ses amis. Pour quelques jours, il avait obtenu l'autorisation de demeurer au fort pour accueillir le retour de l'expédition contre Varjo. Il attendait donc avec une impatience grandissante l'apparition de l'appel au bac qu'Éliandre ne manquerait pas d'effectuer quand il reviendrait et lorsqu'il ne le guettait pas lui-même, il s'assurait qu'un autre le remplaçait.

C'est précisément pendant une de ces périodes qu'un soldat, essoufflé d'avoir couru, vint l'avertir que quelqu'un appelait le transport depuis la rive opposée. Il se rua à l'embarcadère, empoigna la hampe d'un drapeau semblable à celui qui flottait sur la berge d'en face et répondit au signal. Puis, il sauta dans le bac et prit lui-même les commandes pour traverser à la rencontre des arrivants, convaincu qu'il allait au-devant de ceux qu'il attendait.

Quand il débarqua sur l'autre rive, il ne remarqua pas tout de suite que le compagnon d'Éliandre ne ressemblait pas à Bérulon. Il étreignit son ami, salua courtoisement Nuori, jeta un bref coup d'œil à la civière et se retourna vers Caldoc. Alors, seulement il s'aperçut de sa méprise. Son sourire disparut. Il accueillit poliment Caldoc, revint à Éliandre et demanda d'une voix grave :

— Bérulon ?

— Bérulon s'est sacrifié deux fois, pour la réussite de notre mission. Hélas ! Il ne nous reste plus de lui que son médaillon, qu'il m'a prié de remettre à sa mère.

— Brave petit gars ! Dommage, ça avait mal commencé entre nous, mais je suis persuadé qu'il en valait la peine.

— Tu ne pourras jamais imaginer à quel point ! Nous honorerons durablement sa mémoire.

— Nous n'y manquerons pas.

Puis, s'intéressant de nouveau à la civière, il reprit :

— Je constate que tu n’as pas perdu ton temps, aurais-tu enfin trouvé l’âme sœur ?

— Je l’ai retrouvée en effet.

Gorpas ne saisit pas la nuance et continua sur sa lancée :

— En tout cas, tu as dû l’épuiser, car elle semble profondément endormie.

— Comme j’aimerais qu’elle ne soit qu’endormie ! Cette femme est celle que j’avais perdue jadis.

L’étonnement se peignit sur les traits de Gorpas.

— Qu’est-ce que tu racontes ? Ce n’est pas possible !

— Puisque je te le dis, mais je crains, après l’avoir retrouvée, qu’elle disparaisse à nouveau et cette fois, définitivement.

Sa voix se brisa et il détourna son visage. Il se ressaisit, présenta Nuori et il conta sommairement les circonstances de leur rencontre. Revenu de sa surprise, Gorpas s’exclama :

— Incroyable ! Je me réjouis pour toi. Dépêchons-nous de traverser. Nous la confierons à nos soigneurs au plus vite.

Nuori intervint, sur un ton acerbe :

— Vous savez, j’ai déjà tenté tout ce qui pouvait l’être. Le reste ne dépend que d’elle. Vos médecins, même s’ils semblent très doués, demeureront aussi impuissants que moi.

— Pardonnez-moi Nuori. Je n’avais pas l’intention de mettre en doute votre compétence. J’étais simplement, pressé de bien faire.

Elle le regarda dans les yeux et lut sa sincérité.

— Excuses acceptées, capitaine, répondit-elle.

Ils embarquèrent sur le bac et la traversée commença.

Gorpas tenait la barre. Pensif, il revoyait le sourire franc de Bérulon. Il se rappelait ses calembours, la veille de leur départ et avait le cœur gros.

Éliandre s’était assis à côté de la civière. Il serrait délicatement la main d’Aïka, le regard vide, absent. En face de lui, Nuori surveillait la respiration de sa protégée. Elle guettait la moindre réaction qui pouvait survenir.

À l’avant du bac, Caldoc observait la rive de la Vadonie qui se rapprochait.

Ils avaient atteint le fort courant du milieu du fleuve. L’embarcation tanguait et les secouait durement. Tout à coup, Éliandre ressentit une légère pression sur les doigts de sa main qui tenait celle d’Aïka.

Nuori n’avait pas relâché sa surveillance un seul instant. Elle tamponnait le front de la blessée, avec un linge imprégné d’une lotion aux herbes du nord de l’Argastille. Elle sursauta et s’exclama :

— Éliandre ! Elle a bougé ! Elle a remué ! Et elle l'appela, Aïka ! Aïka !

Alors, comme si elle émergeait d'un long sommeil sans rêves, Aïka ouvrit les yeux. D'une petite voix faible, rendue rauque par le fait de n'avoir pas servi depuis des lustres, elle répondit :

— Qui demande Aïka ?

Nuori bondit en s'exclamant :

— Elle parle ! C'est merveilleux, elle communique ! Je n'avais jamais entendu le son de sa voix ! Et d'émotion, elle pleura.

Éliandre n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Le marasme, où il se morfondait, se transforma en une débauche d'expressions joyeuses, où alternaient rire et larmes de bonheur. Son cœur battait à tout rompre. Jamais il n'avait éprouvé un sentiment aussi violemment intense. Il n'avait plus qu'une envie : la prendre dans ses bras.

En souriant, Nuori tempéra son ardeur :

— Du calme voyons ! Du calme ! Elle n'est pas guérie. Je ne voudrais pas, maintenant qu'elle est revenue parmi nous et certainement encore fragile, que vous me la cassiez dans votre enthousiasme.

— Aucun risque, je tiens trop à elle.

Puis, s'adressant à Aïka, il interrogea :

— Comment t'appelles-tu ?

— Tu le sais très bien ! Pourquoi me le demandes-tu ?

— Je veux t'entendre le prononcer.

— Je suis Jahelle, fille d'Harald, gouverneur de Brunnen.

— Non, tu es celle que j'avais perdue, que j'ai pleurée vingt-cinq années durant et que je retrouve à présent.

— Vingt-cinq années ! s'exclama-t-elle. J'ai l'impression que c'était hier.

Il déposa un chaste baiser sur ses lèvres. Elle était très affaiblie, mais elle lui sourit et cela autorisait tous les espoirs. La mort n'avait pas voulu d'elle, et, par coïncidence, c'est à peu de chose près à l'endroit où elle les avait perdus qu'elle recouvrait sa raison et sa parole.

Ils débarquèrent sous les vivats et les bravos. Le roi Gauddis, averti, était venu les accueillir toute affaire cessante. Sur le moment, le plaisir de retrouver la fille de son vieil ami Harald vivante compensa la tristesse d'avoir perdu Bérulon. Il dépêcha immédiatement un messenger en direction de Brunnen et tous empruntèrent le chemin du palais.

La journée était très avancée. Gauddis, constatant l'état de fatigue où se trouvaient Éliandre et ses compagnons, remit les discours au lendemain et ils allèrent tous prendre le

repos qu'ils avaient largement mérité.

Après une grande et bonne nuit de sommeil, une solide collation et une visite à sa chère et tendre, Éliandre effectua le récit de son expédition, pour le roi et ses conseillers. Il décrivit, sans en rajouter, l'héroïsme de Bérulon, jusqu'au sacrifice suprême, le courage et l'abnégation, dont ses compagnons tombés au combat avaient fait preuve, et termina son exposé par un vœu. Puis, s'adressant à Gauddis qui avait souhaité le gratifier, il déclara :

— Sire, j'ai trouvé une récompense inespérée en territoire de Styrie et n'en désire pas d'autres pour moi. Mais, je me suis promis de tout mettre en œuvre, pour que Bérulon soit honoré à la hauteur de son mérite et ceux-là — il désignait Nuori et Caldoc — aussi.

Le roi réfléchit quelques instants, semblant peser les décisions et les mots qu'il allait prononcer, puis il parla solennellement :

— Capitaine Éliandre, aucune distinction, dont on ne vous a pas déjà gratifié, n'existe en ce pays et nous savons que vous y demeurez assez indifférents. Donc, à défaut de vous récompenser personnellement, c'est à vos amis qu'iront les lauriers et les avantages, dont vous ne voulez pas.

Quant à Bérulon, une cérémonie à sa mémoire sera célébrée d'ici dix jours et chaque année à la même date. Elle aura lieu, dans la cour d'honneur du palais, autour de la statue du kiosque. Son nom et son épitaphe seront gravés sur le piédestal, pour perpétuer la mémoire de son courage et de son sacrifice. Enfin, sa famille, s'il lui en reste, vivra dorénavant à la charge du royaume.

— Cela vous convient-il ?

— Pleinement sire. Je n'en attendais pas moins de vous.

Gauddis allait ajouter quelque chose, lorsqu'Aïka/Jahelle effectua une entrée remarquée, à petits pas hésitants, encadrée par deux infirmières affolées. Elle avait voulu marcher seule, malgré les objurgations de ses soignantes qui lui interdisaient de se lever.

— Je constate que les années n'ont pas altéré votre volonté, ma chère, dit le roi en riant.

Éliandre s'était précipité, juste à temps pour la rattraper au vol, alors que ses jambes la trahissaient. Il la prit dans ses bras et l'emporta en la grondant gentiment :

— Maintenant que tu as donné ta petite représentation, au lit ! Et je t'ordonne d'y rester et d'y recouvrer des forces.

— Pas avant que tu ne m'aies embrassé.

Éliandre s'exécuta sans se faire prier.

Épilogue

La grande place qui donnait accès à la cour d'honneur du Palais-Royal à Vadonia était habituellement un endroit calme, où les habitants de Vadonia aimaient à se promener, lorsqu'ils désiraient se relaxer. Mais aujourd'hui, jour de cérémonie officielle, en plus de la foule, tout ce que le pays comptait de personnages plus ou moins importants l'avait envahie.

Les chefs des principales cités et les bourgmestres des moins imposantes étaient venus rendre les honneurs à celui qui s'était sacrifié. On reconnaissait parmi eux le gouverneur d'Anureth et celui de Brunnen. L'un, Grandyr, s'auréolait de sa victoire sur la seconde flotte ennemie. L'autre, Harald, avait retrouvé sa joie de vivre en même temps que sa fille, perdue depuis vingt-cinq ans. Le bourgmestre de Belestran, ceux de Selva-la-verte et de Port-Brichet, les chefs militaires, avec leurs femmes et leurs proches, tous avaient effectué le déplacement, car ils tenaient à manifester leur reconnaissance au défunt et leur soutien à sa famille.

Bien entendu, l'unité à laquelle appartenait Bérulon, en grande tenue, avec Gorpas à sa tête était venue au grand complet, ainsi qu'une délégation de toutes les troupes qui avaient pris part aux combats et une fanfare militaire.

À côté du roi se tenait une petite femme qui paraissait avancée en âge. Une fraîche jeune fille la soutenait. Le couple affichait la mine attristée des personnes endeuillées. C'étaient la mère et la sœur de Bérulon.

Gauddis avait ordonné qu'on les recherche. On les avait trouvées un peu à l'écart de Vadonia, où elles vivaient pauvrement dans une mesure. Gauddis avait veillé à ce qu'elles soient vêtues dignement et les avait conviées à la cérémonie afin que les honneurs et la gloire de leur fils et frère rejaillissent sur elles.

Le kiosque, pour l'occasion, était paré de guirlandes multicolores. Au sommet du mât, qui couronnait le pignon de son toit, les drapeaux aux armes de la Vadonie flottaient allègrement, soutenus par le Baradyr, qui semblait s'être adouci pour la circonstance, après avoir nettoyé le ciel des nuages qui le maculaient.

La statue du soldat inconnu, habituellement luisante, brillait aujourd'hui d'un éclat qu'on ne lui avait jamais vu. Elle en était devenue presque éblouissante. On avait retiré la plaque qui portait l'inscription en ancien Vadon de son piédestal et on l'avait remplacé par une autre, vierge. À côté d'elle, posés au sol, les outils du tailleur de pierre n'attendaient que les mains de leur maître pour officier.

La tribune royale était dressée à quelques mètres du kiosque en face de la statue. Outre Gauddis, son fils et les dignitaires des villes du pays, elle abritait également les parentes de

Bérulon, Éliandre, Jahelle qui s'était tout à fait remise de ses blessures, Nuori et Caldoc.

À droite et perpendiculairement se trouvaient la musique militaire et en face d'elle la représentation des troupes, avec au premier rang l'unité de Bérulon. Gorpas siégeait à la tribune royale à côté d'Éliandre.

La foule des anonymes, qui était venue témoigner sa reconnaissance à son héros, était massée entre les gradins, tout autour du kiosque, et sur la place, jusque sous les grands arbres qui en bordaient la périphérie.

La fanfare joua l'hymne de la Vadonie. Tous les citoyens présents, du plus humble au plus élevé dans la société, se tenaient debout, la main droite sur le cœur. Tous les militaires étaient figés dans un garde-à-vous rigide. Le roi lui-même s'était levé et découvert.

Aux dernières notes, les soldats saluèrent, Gauddis se recoiffa et il prit la parole :

— Mes amis, nous sommes réunis aujourd'hui pour honorer l'homme grâce auquel une ère de paix, que j'espère voir durer jusqu'à mon trépas, et bien au-delà s'ouvre devant nous. Mais auparavant, je tiens à rendre hommage aux vivants : à ceux, sans qui la victoire se serait avérée beaucoup plus compliquée à obtenir. En conséquence, Madame Nuori, Monsieur Caldoc, Capitaine Éliandre et vous, chère Jahelle, êtes mis à l'honneur. Après consultation des représentants du peuple, nous avons décidé, à l'unanimité, d'accorder à madame Nuori et à monsieur Caldoc la nationalité Vadonne, assortie du titre de citoyen d'honneur qui vaudra à chacun, une rente pécuniaire annuelle.

Les intéressés remercièrent Gauddis d'un hochement de tête. Le roi continua :

— Au capitaine Éliandre qui refuse les récompenses et dédaigne les lauriers de la gloire, je ne peux, au nom de tous les Vadons, que renouveler les remerciements de la Nation et en mon nom, lui souhaiter de rattraper, en compagnie de sa fiancée retrouvée, tout le bonheur perdu pendant tant d'années. Venons-en à présent à ceux qui nous ont quittés...

Sur ces mots, la musique militaire joua « *la marche du guerrier solitaire* ». C'était un air mélancolique qui incitait au recueillement. Pas un bruit ne troubla l'harmonie des notes. Un silence respectueux régnait parmi les spectateurs.

Le vent emporta les derniers roulements de tambour et Gauddis, ayant repris la parole, procéda à l'éloge de ceux qui étaient tombés au combat aux côtés d'Éliandre et en arriva à celui pour lequel on était venu là :

— Aspirant Bérulon, lorsque je t'ai appelé, tu t'es levé et tu es parti sans hésiter. J'ignorais, à ce moment-là, vers quoi je t'envoyais. Toi aussi d'ailleurs, mais qu'à cela ne tienne ! Avec la fougue de ta jeunesse, tu as donné à la Vadonie, avec ta vie, un fier exemple de courage, d'abnégation et de volonté. Tu ne t'es pas sacrifié en vain, puisqu'aujourd'hui, la

bête est terrassée et que nous sommes rassemblés là pour t'honorer. Ton nom évoquera toujours l'héroïsme et l'altruisme. Nous ferons en sorte que ta mémoire se perpétue aussi longtemps que durera la Vadonie.

Il se tut. Le silence qui régnait témoignait de l'attention respectueuse, dont chacun faisait preuve. Après un regard circulaire sur la foule, le roi reprit la parole et s'adressa à la mère et à la sœur de Bérulon :

— Mesdames, aucun mot ne possède hélas ! assez de puissance pour apaiser la douleur, due à la perte d'un être cher. Cependant, la vie continue et à défaut de pouvoir effacer votre peine, le royaume s'efforcera à l'avenir de soulager la dureté de vos existences. À compter de ce jour et jusqu'à votre trépas, la Vadonie subviendra à tous vos besoins.

Il se tut un instant, comme pour permettre à l'assistance de s'imprégner de ses mots, puis il donna la parole à Éliandre. Celui-ci se racla la gorge et laissa parler son cœur, car il n'était pas très orateur :

— Les événements récents m'ont amené à côtoyer Bérulon, que je n'avais jamais rencontré avant. J'ai très vite apprécié l'homme, sa fraîcheur, sa franchise, sa loyauté, sa droiture et son courage. En quelques jours, il était devenu mon ami et ceux qui me connaissent savent bien que ce n'est pas chose facile. Nous avons partagé l'effort, la fatigue, la souffrance et le combat...

Il effectua une fois de plus le récit de l'expédition qu'ils avaient menée ensemble, pour tous ceux qui ne l'avaient pas encore entendu. Il raconta comment Bérulon s'était dévoué une première fois pour procurer une flèche touchée par Varjo et comment, gravement blessé, il s'était porté volontaire pour le sacrifice suprême, écourtant et facilitant grandement la tâche de son compagnon. Il termina en s'adressant aux deux femmes :

— Mesdames, ses dernières pensées vous furent destinées.

Il s'approcha de la plus âgée et lui présenta un écrin où luisait le médaillon de Bérulon :

— Il m'a demandé de vous remettre ceci, avec tout son amour.

Ce disant, sa voix se brisa. La mère de Bérulon l'étreignit, comme elle aurait embrassé son fils, puis la sœur. Dans l'assistance silencieuse, l'émotion devenait palpable. Les femmes essuyaient leurs yeux avec leur mouchoir et la compassion serrait la gorge des hommes. Dans les rangs des militaires, sur beaucoup de joues roulaient des perles d'eau, que leur garde-à-vous rigide leur interdisait d'essuyer.

La musique joua « *le rappel au foyer du soldat* », puis Gauddis reprit la parole :

— Nous avons décidé et décrétons qu'à compter de ce jour et chaque année, à la même date, les honneurs seront rendus à l'aspirant Bérulon, que nous élevons au rang de garde royal

et à la dignité de héros national. Que son nom soit gravé pour toujours sur le piédestal de la statue afin que nul n'ignore son sacrifice ! Tailleur de pierre, veuillez procéder.

L'artisan-graveur qui se tenait tout près se mit au travail. Il possédait une longue pratique et eut tôt fait d'inscrire ce qui suit dans le roc : « *Garde royal Bérulon : sauveur de la Nation au sacrifice de sa vie* ». Lorsqu'il eut terminé, tout le monde admirait sa prestation quand, à la stupéfaction générale, dans un grand coup de vent, s'opéra le tout dernier artifice de la science des Skarwogs. La statue devint de pierre bleue, lisse et polie comme un miroir. Elle avait pris les traits de Bérulon et il souriait.

Table des matières

LE GUERRIER DE PIERRE.....	1
1— Les Skarwogs.....	3
2 — Vadonia.....	13
3 — La fin de Xorda.....	23
4 — Le roi Gauddis.....	29
5 — Varjo.....	32
6 — Le retour des hommes sans ombre.....	38
7 — Éliandre.....	51
8 — Révélations.....	58
9 — L’homme de confiance.....	65
10 — Bérulon.....	73
11 — L’invasion des hommes sans ombre.....	83
12 — La chute de Byzandore.....	92
13 — La quête de Bérulon.....	103
14 — La forêt de Finfonds.....	113
15 — Torkan.....	126
16 — Styrria.....	140
17 — Retour à Vadonia.....	156
18 — Montanor.....	168
19 — La vallée fermée.....	176
20 — Belestran.....	192
21 — L’objet.....	206
22 — La forêt de Montanor.....	221
23 — Le guerrier de pierre.....	235
24 — Anureth.....	253
25 — Retrouvailles.....	272
26 — Premières escarmouches.....	284
27 — La mort de Varjo.....	295
28 — Les survivants.....	307
Épilogue.....	317